



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

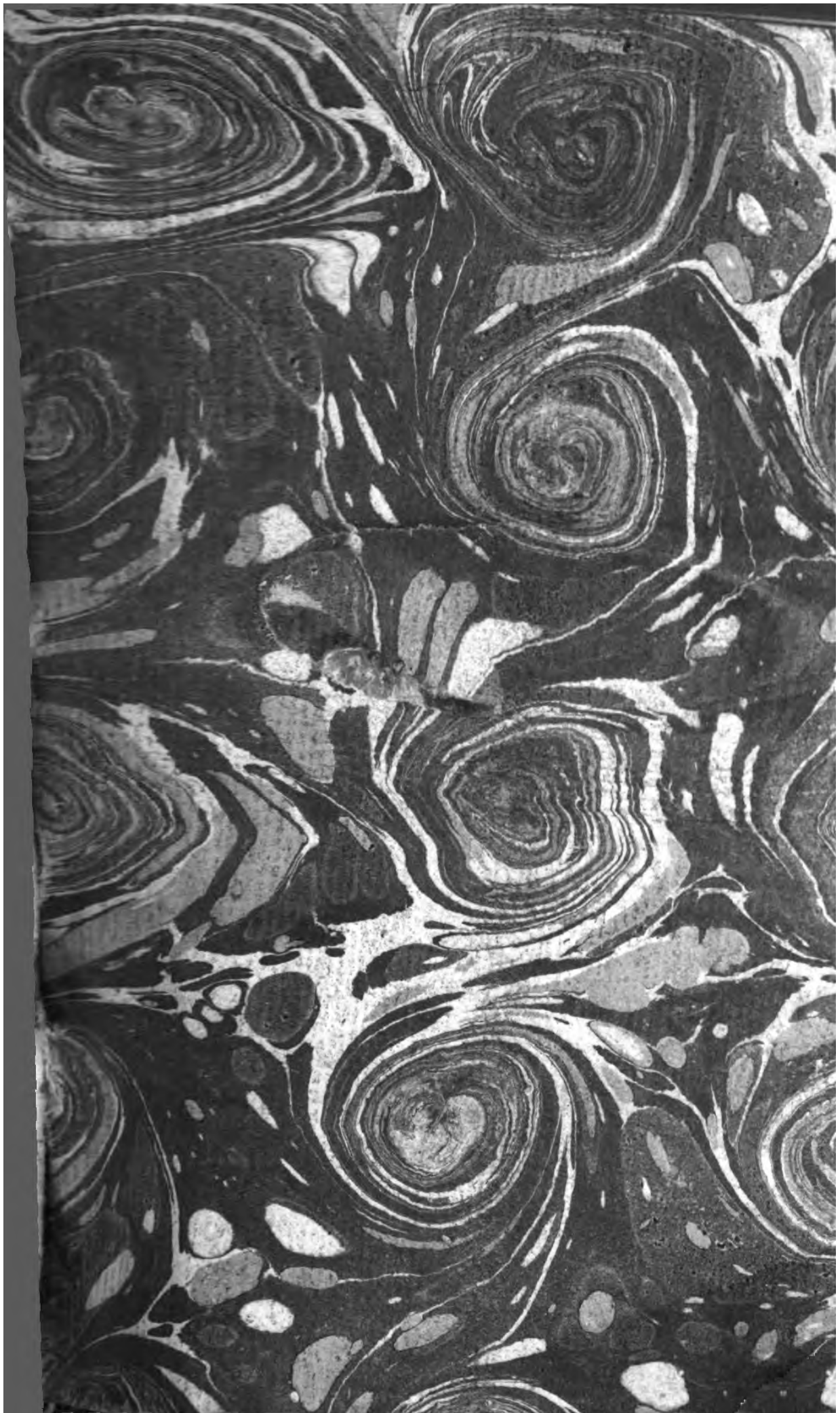


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS. 105 C. 15





(F)

PARADOXES

MORAUX

ET

LITTÉRAIRES.

13

001002541

25 11 01

11

001002541

PARADOXES

MORAUX

ET

LITTERAIRES.

Eoque scripsi libentius, quod mihi ista paradoxa quae appellantur, videntur esse longè verissima.

par Jacq. Mawillon CICER: PARAD.



A AMSTERDAM,
CHEZ J. SCHREUDER.
MDCCLXVIII

Handwritten text, possibly a title or header, consisting of several lines of cursive script.

Second line of handwritten text, continuing the cursive script.

Small handwritten text or initials centered on the page.

Third line of handwritten text, appearing as a separate section or entry.



PARADOXES

MORAU X

ET

LITTERAIRES.

*Eoque scripsi libentius, quod mihi ista verba
dicta quæ appellantur, videntur esse longè ve-
rissima.*

par Jacq. Mauvillon CICER: PARAD.



A AMSTERDAM,
CHEZ J. SCHREUDER.
MDCCLXVIII

UNIVERSITY OF OXFORD

LIBRARY

OXFORD



UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY
OXFORD

A

A

M O N S I E U R

L E B A R O N

LOUIS DE WALMODEN,

*Général Major de Cavallerie, Colonel
Commandant le Régiment des Gardes
à Cheval de sa Majesté le Roi
de la Grande Bretagne, Elec-
teur d'Hannovre, & son
Envoyé à la Cour Im-
périale, &c. &c.*

M O N S I E U R,

✿✿✿✿ L'abus que des ames vénales &
✿ L ✿ basses ont fait, de l'usage de
✿ ✿ vouer un livre à ceux à qui
✿✿✿✿ l'admiration ou quelque autre
sentiment nous attachent, rend le res-
pect timide & la reconnaissance crainti-

E P I T R E.

ve. Cependant, Monsieur, cette considération n'a pu me retenir. Comblé de vos bienfaits ; ayant eu le bonheur de vous être attaché, Monsieur, & par-là-même plus pénétré que personne de Vos vertus & de Vos grandes qualités, je ne puis me refuser à moi-même la satisfaction de laisser un libre cours à mes sentimens. J'ai moins à craindre que personne qu'on n'attribue ce témoignage de mon respect & de mon admiration pour Vous, Monsieur, le seul qui soit en mon pouvoir, à un mouvement d'adulation, puisque je ne pourrais rien dire qui ne fût la voix universelle de tous ceux qui ont le bonheur de Vous connaître. J'ai avancé, il est vrai, que la reconnaissance pouvait nous donner de l'enthousiasme pour le bienfaiteur, qui en est l'objet ; & à ce compte quel témoignage pourrait être plus suspect de prévention que le mien ? puisque réellement Vous avez daigné me combler de bienfaits. Permettez, Monsieur, que j'ose retracer ici quelques-uns des principaux événemens de Votre illustre Vie, pour
mon.

E P I T R E.

montrer à tous que cet enthousiasme, qu'à la vérité je confesse ressentir quand l'occasion se présente de parler de Vos bontés envers moi, n'a pu rien ajouter à l'idée de toutes Vos vertus ; & que mon admiration, mon respect, n'est que celle que Vos actions, Votre ame vraiment grande & héroïque, doivent inspirer naturellement.

Avant la dernière guerre, dans un âge où les autres hommes se forment encore, Vous aviez déjà rendu, Monsieur, d'importans Services à l'Etat. Employé par Votre Souverain dans des Négociations difficiles, Vous y aviez montré une étendue de lumières, rare même dans des hommes consommés. La guerre s'alluma & une nuée de Troupes Etrangères inonda Votre pays. Les États d'Allemagne du Roi, entre les mains des Ennemis, Vous laissaient peu de moyens de leur être utile par les Arts de la paix. Cependant cette ardeur de sacrifier tout à procurer toute l'utilité, tout le bien, que Votre rang, Vos vertus, Votre Génie supérieur en tou-

E P I T R E.

tes choses, Vous mettaient en état de procurer, Vous incitait à embrasser la seule voye dans laquelle il était possible de remplir ces grands objets. Vous ambitionnâtes l'honneur de servir Votre Roi & l'Etat dans une autre carrière, d'augmenter le nombre des Héros qui combattaient pour eux. C'est à ces motifs que Vous courûtes sacrifier Votre repos, exposer Votre vie. Car quiconque fait combien il Vous eût été facile, Monsieur, d'arriver au faite de tout ce qui peut flatter l'ambition au milieu des délices de la paix; combien Vous trouvâtes peut-être d'empêchemens, de la part de ceux à qui Votre vie était précieuse, à ce qui fesoit Vos nobles souhaits, voit bien que ce n'était que la Vertu la plus pure qui Vous guidait. A peine pouvait-on soupçonner peut-être alors en Vous, Monsieur, ce courage héroïque & inébranlable, ce Génie paraissant fait pour la guerre, que Vous y avez montré; mais vous fites revivre l'exemple de ces Romains, qui ser-
vaient

E P I T R E.

vaient la République de leur bras à la guerre, de leur conseil au Sénat. Cependant ceux qui ont eu le bonheur de Vous voir à l'Armée, ont vu journellement que ce n'était que le désir du bien public qui Vous y avait conduit. Le même dans Votre tente, dans la marche & dans le combat; faire ce qui est grand, noble & vertueux, était votre seule étude. Et si dans ce dernier lieu, on Vous voyait briller d'un éclat extraordinaire, ce n'était point l'impétueuse fougue d'un jeune Héros qui Vous animait; mais ce sentiment d'une ame vraiment grande, qui va donner avec joie la plus grande preuve de sa vertu, & qui sentant son prix en est plus contente d'elle-même. C'était la vertu de *Regulus* & de *Léonidas* qui brillait dans Vos yeux. Cependant ce n'était pas seulement dans ces actions d'éclat que Vous deployiez Votre grandeur d'ame. Toute une Armée a été le témoin de Votre intrépidité & de Votre Sagesse

* 5

dans

E P I T R E.

dans le commandement ? Mais ce qui n'éclatait pas tant, parce que, comme tous les hommes vraiment magnanimes, Vous le cachiez, n'est pas moins glorieux. Combien de fois n'avez- Vous pas été le soutien de l'habitant opprimé, le protecteur de l'ennemi vaincu ? Et cela contre des troupes qui ne Vous regardaient en rien ; car chacun fait l'ordre admirable & l'esprit de discipline que vous aviez su inspirer à celles que Vous commandiez. Vous vous plaissiez à réparer les maux que d'autres avaient faits, quand Vous n'aviez pu les prévenir. Enfin, Soldats, Peuples, Amis, Ennemis, Vous étiez leur Bienfaiteur, Vous étiez adoré de tous.

Enfin la paix revint, & plongea l'Europe dans un profond repos. Qu'y aurait-il eu de plus naturel, qu'après six ans de fatigue & de dangers, couvert de Gloire, vous eussiez voulu en jouir, comme tous les autres Guerriers, jusqu'à ce que l'Etat reclamât

Vo-

E P I T R E.

Votre appui, dans les périls de la guerre. Mais non : des Voyages entrepris pour rassasier Votre esprit avide de connaître, de voir tout par lui-même, furent les amusemens de ce repos que la paix Vous rendoit. Et à la première semonce de l'Etat, témoignant avoir besoin de Vos lumières dans les affaires publiques, qu'il avait éprouvées déjà si utilement, Vous courûtes Vous charger de travaux moins dangereux, mais non moins pénibles que ceux du Guerrier ; & ce qui était tout pour Vous, Monsieur, les seuls par lesquels Vous pouviez remplir, cet unique Souhait d'un cœur vraiment grand & vertueux, de procurer autant qu'il est possible le bien des hommes.

C'est-là le tableau de Votre vie, Monsieur ; ce sont des faits généralement connus. En vérité, Monsieur, les bienfaits s'évanouissent, en le considérant ; & celui que Vous en avez comblé & celui à qui la renommée seule Vous a fait connaître, ne peuvent

E P I T R E.

vent avoir que les mêmes sentimens, un même langage. Que peut-il manquer à ce portrait que je viens de crayonner si faiblement? Rien! n'est-il pas vrai? Eh bien, j'y vais donc encore ajouter un trait qui seul eut pu faire la gloire de tout autre Seigneur. Le grand Art de la guerre, les Sciences nécessaires à l'Homme d'Etat, n'ont pu suffire à remplir Votre esprit: les Sciences & les Arts d'agrémens ont eu le bonheur d'attirer Vos regards; ils ont fait Votre amusement, & Vous y avez réussi, comme s'ils avaient fait Votre étude. Dans le Camp même Vous ne dédaigniez pas une lecture aimable. Mais jusques dans cette partie même, Vous y avez porté Votre amour pour l'Etat, dont vous êtes un des plus illustres Membres. Les beaux-Arts ont trouvés en Vous à Hannovre un Protecteur unique. Vous avez d'abord orné cette Ville par des bâtimens, par des jardins, par tout ce que Vous pûtes imaginer pour l'embellir. Enfin,
&

E P I T R E.

& cela est suffisamment connu dans le monde Littéraire, Vous avez rendu cette Ville infiniment plus digne d'être vue, aux yeux de tous les Gens de goût, par les trésors de Sculpture, Ancienne & Moderne, & de Peinture que Vous y avez rapportés de Vos voyages.

Je n'ose Vous parler, Monsieur, de l'Ouvrage à la tête duquel je prens la liberté de placer Votre nom. J'ignore s'il vaudra la peine que Vous y jettiez les yeux; cependant je voudrais qu'il devînt célèbre; & que l'Épître dédicatoire montrât à des Seigneurs, qui sur la foi d'un Nom, & d'Ayeux, d'un Rang qui assurément ne valent pas les Vôtres, s'abandonnent à une fière indolence, un Exemple de ce qu'ils devraient être, pour être l'objet de l'amour & de l'admiration universelle, comme ils le sont des témoignages extérieurs de respect, dont il faut qu'ils se contentent, & qu'on ne peut refuser à leur rang & à l'ordre établi.

Souf.

E P I T R E.

Souffrez, Monsieur, que j'atteste que c'est la vérité même qui a guidé ma plume, & que tout ceci n'est que l'expression de l'admiration la plus sincère & la plus naturelle; sans que je parle du respectueux attachement & de la reconnaissance ineffaçable avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble & très
obéissant Serviteur
M. . . .



PRE-

P R E F A C E.

Que dire d'un Livre que l'on donne au Public? Rien: c'est le mieux. C'est aussi le parti que je prendrai.

T A B L E
D E S
A R T I C L E S,

Contenus dans cet Ouvrage.

- I. *Entretiens d'un Père de Famille, & le Gouverneur de son Fils.* Pag. 1
- II. *Lettre sur les Caractères de M. DELABRUYERE.* 175
- III. *De la Gloire.* 193
- IV. *De l'Honneur.* 345
- V. *De la Noblesse.* 419

ENTRE-

ENTRETIENS

entre

UN PERE DE FAMILLE

&

LE GOUVERNEUR DE
SON FILS,

sur l'Utilité des Romans & des Ou-
vrages Dramatiques dans l'E-
ducation de la Jeunesse.

*Voi l'usato favor, occhi soavi,
Date a l'impresa, voi che del mio ingegno,
Occhi miei belli, avete ambe le chiavi.*

Ariosto : Cap. I.

A



ENTRETIENS D'UN PERE DE FAMILLE

&

LE GOUVERNEUR DE
SON FILS.



PREMIER DIALOGUE.



LE PERE DE FAMILLE, LE GOUVERNEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿
✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿
E vous ai fait appeller dans mon
J cabinet, pour vous parler d'une
✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿
chose qui m'intéresse vivement,
puisque'il s'agit de l'éducation de
mon fils. Il y a six mois que vous êtes ici,
& quand je considère votre favior, votre
application, votre conduite, je ne saurais
assez rendre graces à l'ami, à la recomman-
dation duquel vous êtes entré dans ma mai-
son. Cependant, Monsieur, souffrez que
je vous dise qu'il y a une chose dans votre
manière d'élever mon fils qui m'étonne, &
que je ne saurais approuver. C'est qu'au

4 PARADOXES MORaux

milieu des Sciences sérieuses, dans lesquelles vous l'instruisez, & où je m'aperçois avec plaisir qu'il fait des progrès, vous lui laissez lire des Romans, des Pièces de Théâtre, & d'autres bagatelles inutiles, & qui à son âge ne peuvent que lui gâter l'esprit & le cœur.

LE GOUVERNEUR.

Tout au contraire, Monsieur, je crois que cela ne servira qu'à les lui former; d'ailleurs je ne les lui laisse pas lire; je les lis avec lui; & j'ose vous assurer que j'ai de solides raisons pour en user ainsi. Croyez, Monsieur, que je ne voudrais pas pour tout au monde tromper la confiance que vous avez mise en moi.

LE PERE DE FAMILIE.

Il ne s'agit point de cela; je n'ai jamais douté de la pureté de vos intentions; mais vous êtes bon & indulgent; peut-être mon fils aime-t-il cette lecture, & par complaisance, vous la lui permettez. Il s'agit seulement de savoir si vous ne vous abusez pas, & si croyant lui faire plaisir vous ne lui faites pas un grand mal; car enfin il est assez généralement reconnu, que de toutes les Lectures, la plus pernicieuse est celle des Romans & des Pièces de Théâtre; sur-tout pour un jeune homme, à qui elles ne font qu'embraiser l'imagination, & le rendre fou.

LE

LE G O U V E R N E U R.

Il se peut que les mauvais livres en ce genre fassent cet effet : mais comme l'éducation d'un jeune homme ne se borne pas à diriger ses occupations seulement, & qu'il faut aussi veiller à ses amusemens, vous pouvez penser, que j'ai soin de ne choisir que ce qu'il y a de mieux, pour le lui mettre entre les mains.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Ah! le mieux ne peut jamais que lui être nuisible. Je ne suis pas de ceux qui croient que ce soit un péché de lire de ces livres; qui crient par bigotterie contre les spectacles, & contre ces sortes d'ouvrages: je crois qu'un bon Roman, la représentation d'une bonne pièce, est un très agréable délassement pour un homme dont la raison est déjà formée, mais non pas pour un jeune homme de quinze à seize ans. L'imagination est si vive alors, le cœur si facile, que la moindre chose y fait une impression très forte; & vous savez combien notre caractère, notre bonheur dépend des impressions que nous recevons à cet âge.

LE G O U V E R N E U R.

Peut-être moins de celles que nous recevons à cet âge, que de celles que font sur

6 PARADOXES MORAUX

nous les objets qui nous environnent dans le plus bas âge. Ce font, selon moi, celles-là qui forment les divers caractères que nous voyons dans le monde. Mais ce n'est pas là de quoi il s'agit. Si le fond de notre caractère se forme dans l'enfance, c'est à un Père ou à un Gouverneur vigilant à fortifier ce qu'il peut y avoir de bon & à réprimer ce qu'il y a de mauvais, dans celui de son fils ou de son élève. Et sans doute que les impressions, que font sur lui ses lectures & ses sociétés y font presque tout. Vous me blâmez, Monsieur, de ce que je donne à lire des Romans & des pièces de Théâtre à votre fils ; je suis charmé que cela me procure l'occasion de vous expliquer les motifs de ma conduite là-dedans. J'espère vous alléguer des raisons qui vous la feront approuver.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela ne fera pas bien aisé, car enfin vous soutenez-là une proposition bien étrange, & que tout le monde condamnera unanimement.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, Monsieur. On dit que les Anglais, cette nation si respectable à tous égards ; sont persuadés de la vérité de ce que j'avance. Ainsi j'aurai déjà toute une nation de mon côté.

LE

ET LITTÉRAIRES. 7

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah! les Anglais, les Anglais! On fait bien qu'ils ont une façon de penser singulière en toutes choses; & puis je crois qu'il s'en faut bien que la nation entière ne soit de ce sentiment.

LE GOUVERNEUR.

Je ne désire pas non plus que leur autorité en décide. Daignez écouter mes raisons, & puis si elles ne vous persuadent pas, vous êtes toujours le maître, & je n'en agirai avec mon jeune élève, que comme il vous plaira.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fort bien: je vous écouterai avec plaisir. Vous savez bien que si mes occupations m'empêchent de former & d'instruire moi-même mon fils, j'ai pourtant toujours un œil vigilant sur la manière dont ceux à qui je le confie, l'élèvent. Si vous me montrez comment ces sortes de livres, au lieu de lui être nuisibles, peuvent lui être utiles, j'en serai charmé; & je m'applaudirai encore plus de l'heureux hazard qui me fit remettre le soin de son éducation entre vos mains; car dans tout le reste je ne puis que louer extrêmement la manière dont vous vous y prenez pour l'instruire. Mais je le

8 PARADOXES MORAUX

répète, je crains bien, qu'il ne vous soit difficile de me le prouver.

LE GOUVERNEUR.

Non, Monsieur, pas tant que vous le croyez. Quant aux pièces de Théâtre, je pourrais vous renvoyer à l'Apologie du Théâtre de Mr. *Marmontel*.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! ne le faites pas; elle ne m'a jamais satisfait. Mr. *Marmontel* fait comme tous les Apologistes: à force de vouloir faire arme de tout, ils allèguent des raisons faibles ou fausses, qui nuisent souvent à leur cause.

LE GOUVERNEUR.

Sans doute: & d'ailleurs il tombe dans une autre faute non moins commune aux Apologistes, c'est qu'il ne présente les choses que comme il les voit, ou sous le point de vue qu'il fait pour lui, & non sous le point de vue réel. Il ne considère pas que l'effet que le Théâtre fait sur les hommes en général, est souvent très différent de celui qu'il peut faire sur lui, ou qu'on en peut déduire par le raisonnement.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment l'entendez-vous?

LE GOUVERNEUR.

Je m'expliquerai mieux par un exemple. Il tire des pièces qu'il cite les plus belles moralités du monde, & prétend nous prouver par-là combien elles sont instructives; mais ces moralités échappent assurément à la plupart des Spectateurs. Il veut que *Zayre*, par exemple, nous éclaire sur les horribles effets d'une jalousie effrenée; il est vrai que le sujet en est, le meurtre d'une jeune fille innocente & aimable, occasionné par la jalousie d'*Orosmane*: mais de croire que cette pièce en inspire l'horreur, je dis même à ceux qui savent la goûter, qui y versent des larmes, c'est un abus. On y est touché, on y pleure, mais personne ne songe à la jalousie ni à ses effets. Je vous le demande à vous-même, Monsieur, si vous l'avez vu représenter.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est vrai, si vous voulez; mais ce pendant cette morale y est contenue.

10 PARADOXES MORaux

LE GOUVERNEUR.

Elle peut y être contenue, mais elle ne se présente point du tout. Ne voyez-vous pas qu'il faut un effort de réflexion pour l'en tirer, & que ce n'est pas là la manière dont un ouvrage dramatique agit sur les hommes. Ce sont des sentimens qu'il doit faire naître & non des réflexions; & ce serait à mon gré un très grand défaut dans une pièce, si elle laissait le tems d'en faire de si combinées. Un traité de morale doit produire cet effet, mais non une tragédie, ou un autre ouvrage fait pour le cœur. Ainsi tous les Argumens pour & contre le Théâtre, tirés des moralités qu'il nous présente, sont absolument faux.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais je vous trouve tout-à-fait singulier. Vous voulez me prouver l'utilité de la Lecture des Romans, & des pièces de Théâtre, & vous commencez par leur ôter l'unique qu'elles puissent avoir, si tant est qu'elles en aient une.

LE GOUVERNEUR.

C'est que je ne veux vous alléguer que des raisons réelles, & ne point vous persuader en en accumulant de fausses. Cela doit vous prouver ma bonne foi. Mr. *Marmontel*
dans

dans son Apologie du Théâtre, en a senti la véritable utilité ; mais il n'en tire pas toutes les conséquences qu'elle offre ; il ne fait que glisser par dessus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien, je suis curieux de savoir quelle est cette utilité : quant à moi j'ai cru celle-ci la seule qu'on put alléguer avec quelque fondement ; & je pensais, que si vous les lisiez avec mon fils, vous tâchiez en y mêlant vos réflexions, de lui faire sentir les vérités morales que ces fables peuvent renfermer.

LE GOUVERNEUR.

Assurément que nous faisons ensemble des réflexions sur nos lectures, mais elles sont peut-être différentes de ce que vous vous figurez : c'est ce que j'aurai l'honneur de vous dire dans la suite. Quant à présent je ne m'arrêterai qu'à vous montrer le principal avantage qu'on en retire ; & puisque nous voici sur les pièces de Théâtre, examinons-les un instant. Elles ont des utilités trop réelles pour avoir besoin de leur en prêter d'imaginaires.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien, voyons donc, quelles sont-elles ?

LE GOUVERNEUR.

La première que j'y trouve, & que Mr. *Marmontel* a remarquée, c'est celle d'exercer notre sensibilité. Toutes les facultés que nous avons reçues de la nature, & dont le germe est en nous, ont besoin d'être développées par l'exercice, celles du cœur aussi bien que celles de l'esprit & du corps. Ainsi l'habitude peut nous rendre sensibles ou durs. Or de toutes les qualités qui peuvent nous rendre honnêtes & vertueux, il n'y en a point qui le puisse mieux que la sensibilité.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est ce qu'il faudrait prouver; car enfin cette même sensibilité nous cause souvent tant de maux, qu'on aurait presque autant de raisons de la croire funeste qu'utile.

LE GOUVERNEUR.

Quant à notre bonheur, à notre repos, un cœur sensible peut souvent y nuire. Mais comme il n'y a qu'un seul bonheur qui dépende de nous, c'est celui qui consiste dans la pratique de la vertu, ce n'est aussi que celui-là qu'il faut tâcher de mettre à la portée d'un jeune homme auquel nous nous intéressons. Toutes les autres félicités dépendent si fort des autres hommes,

mes, des circonstances dans lesquelles la providence nous place, qu'il serait fou d'y compter, quand même nous aurions pris toutes les précautions possibles pour nous les assurer. Quant à ce premier & au seul solide bonheur, si la sensibilité de cœur ne le produit pas seule, elle y est au moins un grand acheminement, sans quoi on n'y parvient peut-être jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vois pas trop comment. La sensibilité peut, comme toutes les choses du monde, être tournée du côté du bien ou du mal; & si elle n'est pas dirigée vers le bien, elle peut causer tous les maux & tous les crimes imaginables.

LE GOUVERNEUR.

Je ne le crois pas. La nature nous a donné deux sentimens, le premier c'est l'amour de nous-mêmes, la grande loi de tous les êtres sensibles; le second c'est l'amour pour les autres hommes. C'est de la juste balance de ces deux sentimens que dépend la bonté du caractère, c'est de leur équilibre que naît la vertu.

LE PERE DE FAMILLE.

Comment accorderez-vous ce système avec
ceux

14 PARADOXES MORAUX

ceux qui disent que nous n'avons d'autre but que nous-mêmes dans tout ce que nous faisons ?

LE GOUVERNEUR.

Ce n'est qu'un sophisme. Un homme qui fert son ami, qui consacre une partie de ses revenus à soulager des malheureux, ne le fait, disent-ils, que pour se contenter, parce qu'il trouve du plaisir à le faire : c'est son goût. Assurément ! Mais d'où lui vient ce goût ? C'est que la nature qui nous a faits pour vivre en société, nous a donné pour en former le lien, un amour pour nos semblables, pur & indépendant de tout autre avantage personnel, & que celui qui fait du bien à ses semblables, suit les mouvemens de cet amour inculqué par la nature. Si nous n'avions point reçu ce principe, nous aurions été destinés à vivre isolés, comme presque tous les animaux, & nous serions sans doute restés dans cet état. Ce n'est assurément pas à fortifier l'amour de nous-mêmes qu'il faut travailler ; il est trop inhérent à notre nature pour qu'il soit à craindre que nous péchions par défaut de ce côté-là. D'ailleurs pour peu qu'il soit poussé trop loin, il est la source de tous les vices. Mais c'est cet amour pour les autres, cette sensibilité, la source de toutes les vertus sociales, qu'il faut fortifier, & elle ne se fortifie qu'en l'exerçant.

LE

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il me semble que vous brouillez les idées, & que l'amour envers les autres, & la sensibilité, sont des choses très différentes.

LE GOUVERNEUR.

Cela est vrai, si vous voulez : elles diffèrent comme l'effet de la cause. La sensibilité n'est proprement qu'une disposition à être vivement frappé de toutes les impressions que nous recevons, sans doute : mais elle n'en produit pas moins l'amour pour les autres, enfin toutes les vertus sociales. Voici comment. Tout homme, sensible ou non, est ému de ses propres maux, de ses propres périls ; mais ceux des autres n'ont de prise que sur ceux qui ont l'âme sensible : cette facilité à recevoir des impressions, fait que le plaisir ou la douleur des autres les touche vivement, comme si c'était leurs propres maux ; & quoique personne ne s'oublie soi-même à un certain point, l'homme sensible sacrifie volontiers un avantage, un plaisir, pour faire cesser la douleur des autres, ou pour leur causer de la joie. Voilà pourquoi j'ai regardé toujours la sensibilité comme la source de toutes les vertus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ce que vous dites est spécieux, mais je crains fort que l'expérience ne le détruise. Je ne vois pas comment vous prétendez dériver toutes les vertus de la sensibilité. Combien de gens sensibles ne voit-on pas être la honte & l'opprobre de leurs parens & de leurs amis; & combien de gens durs n'y a-t-il pas qui sont généreux & bienfaisans?

LE GOUVERNEUR.

Une certaine façon de vivre peut donner une dureté extérieure aux manières, tandis que le cœur reste toujours tendre & bon; par exemple, un homme accoutumé à commander à d'autres dans des emplois, où il faut de la sévérité pour le maintien de l'ordre, pourra avoir quelque chose de rude dans son air, dans ses discours, quoique dans le fond son cœur soit le plus humain du monde. Et quant aux gens sensibles, il se peut que de mauvaises sociétés, la fougue des passions les entraînent dans des égaremens; mais à moins qu'une fâcheuse suite de circonstances ne les précipite dans l'abîme, laissez à leur raison le tems de revenir, à leurs passions celui de se calmer, vous les verrez, dans un âge plus mûr, remplir toutes les vertus sociales, devenir souvent les meilleurs des hommes. Ces exemples ne sont pas rares, & vous devez en connaître.

LE

LE P E R E D E F A M I L L E .

Cela est vrai , mais enfin je crois que c'est outrer les choses que de regarder la sensibilité de cœur comme le germe producteur de toutes les vertus. Combien n'y en a-t-il pas qui ne sauraient partir de-là ?

LE G O U V E R N E U R .

Affurément , il y en a. Il y a deux sortes de vertus ; la première consiste à ne rien faire d'injuste , c'est elle qui forme l'homme juste ; pour ne la jamais violer , nous n'avons qu'à suivre la voix intérieure que nous avons , qui nous avertit infailliblement si une action est injuste , de ne pas la commettre. La seconde est celle qui consiste à procurer autant qu'il est en nous , le bien-être de tous les hommes. Ce sont-là les vertus qui découlent de la sensibilité. C'est elle qui nous rend compatissans , humains envers tous les hommes en général , tendres & ardens pour ceux avec qui nous sommes plus particulièrement liés , tels que nos parens , nos amis , une épouse. Il y a après cela d'autres vertus que je nommerai héroïques , qui naissent de la grandeur d'ame , & à la pratique desquelles l'opinion , l'éducation , souvent même certains préjugés nous portent invinciblement , & que leur extrême utilité rend très respectables. Un *Décius* qui

qui se dévoue à la mort pour la patrie, ne le fait pas par tendresse de cœur ; mais accoutumé à regarder la patrie comme l'objet suprême de toutes ses affections, il préfère le salut de celle-ci à sa propre vie. La gloire peut engager de grandes âmes à faire de telles actions ; on les trouve aussi quelquefois chez des gens de la plus petite extraction, où on ne les chercherait pas. Mais où que l'on voye ces vertus elles sont toujours très estimables. Quand on lit, par exemple, qu'un simple Mineur, *Mica*, se précipite dans une mort certaine, pour sauver la Capitale de son pays assiégée, on ne peut qu'admirer la grandeur d'âme de cet homme dans un état si bas.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-ce que c'est que ce *Mica*?

LE GOUVERNEUR.

Je vais vous conter son histoire. Quand les Français assiégèrent Turin en 1706, ils découvrirent une galerie qui les pouvait conduire sous terre, jusques dans la place. *Mica*, payfan Piémontais, que le hazard avait placé dans les Mineurs, travaillait avec quelques hommes à une mine sous cette galerie. Il entendit les ennemis au dessus de lui, & sentit d'abord tout le danger que courrait la place, si les Assiégeans restaient les maî-

maîtres du lieu où ils étaient parvenus. Sa mine était chargée, mais il n'y avait point encore de saucisson, de sorte que s'il y mettait le feu, il ne pouvait manquer d'être enterré vif. Cependant la chose pressait. Mes amis, dit-il, à ses compagnons, en leur expliquant de quoi il s'agissait, retirez-vous; priez Dieu pour *Mica*, & dites au Roi que je lui recommande ma femme & mes enfans. Après que ses camarades se furent retirés, il mit le feu à la mine, & se fit sauter en l'air avec les ennemis. Le Roi accorda une pension perpétuelle de six cens livres par an à sa famille.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cette action est assurément très belle.

LE GOUVERNEUR.

Je vous montrerai ensuite comment la lecture de ces livres que vous condamnez, peut nous inspirer d'en faire de semblables; mais revenons à la sensibilité dont nous parlions. Ce ne sont pas sans doute de ces actions d'éclat qu'elle nous inspire, mais aussi est-il rare de se trouver dans le cas d'en faire de semblables; au lieu qu'on trouve journellement un malheureux à secourir, à consoler, des devoirs à remplir envers des amis, & mille autres actions semblables, auxquelles la sensibilité nous porte.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Je crois, fans doute, qu'un cœur sensible est une très bonne chose, mais que s'en suivra-t. il ?

LE GOUVERNEUR.

Il s'en suivra que tout ce qui sert à exercer cette sensibilité, nous est très utile. Or qu'est-ce qui peut mieux l'exercer qu'une peinture attendrissante des maux des autres, & où la trouvons-nous meilleure que dans les bonnes pièces de Théâtre, & dans les bons Romans ?

LE PERE DE FAMILLE.

Quand je vous accorderais cela, il s'en suivrait que nous pouvons être attendris pour le moment par des fictions ; mais je ne crois pas que cela influe beaucoup sur notre conduite dans la vie.

LE GOUVERNEUR.

Tout sentiment répété nous devient à la fin habituel, & il est impossible que celui qui s'est tous les jours attendri sur la peinture du malheur, ne le fasse pas sur la réalité. Au contraire, la fiction est bien plus utile. La vue du malheureux endurecit,
&

& celle de la mort & du sang rend féroce. Il semble qu'elle ait cela de commun avec toutes les sensations qui au commencement sont désagréables, c'est de dégénérer en coutume dont on ne saurait se passer. Pour qui n'a jamais bu de liqueurs fortes, ou fumé de tabac, le goût de l'un & de l'autre fait horreur, mais quand on en est venu au point de vaincre cette horreur, on finit par s'en faire un besoin. Il en est vraisemblablement ainsi du spectacle du malheur & de la mort, qui revoltant d'abord, nous devient à la fin tout-à-fait indifférent, & auquel même on peut parvenir à trouver du plaisir. Je n'en veux qu'un exemple. S'il était vrai que la réalité touchât plus vivement que la fiction, pourquoi les Romains étaient-ils féroces ? Ils voyaient souvent des combats de Gladiateurs sans s'émouvoir, que dis-je, ils voyaient avec plaisir des milliers d'hommes s'égorger les uns les autres. Cependant nous nous sentons portés à courir nous-mêmes à la mort pour sauver une *Zayre*, l'oncle de *Barneveld*, bien loin de nous réjouir de la leur, quoique feinte.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cet exemple me frappe ; pourriez-vous m'en dire la raison ?

LE GOUVERNEUR.

Il est vraisemblable que les Romains n'auraient pas vu si tranquillement des Citoyens s'égorger entre eux. Leurs Gladiateurs étaient des esclaves, & le mépris qu'ils avaient pour les esclaves, qu'ils rangeaient dans la même classe avec les bêtes de somme, pouvait leur faire regarder avec le même plaisir ces combats, que quelques-uns d'entre nous goûtent à voir un combat de bêtes féroces. Mais il y a encore une autre raison. La mort seule nous frappe faiblement; il semble qu'un homme mort cessant de sentir, ne nous paraisse plus malheureux. En Italie on voit tuer un homme dans un lieu public, au pied des autels même, & ce spectacle ne frappe pas, parce qu'il n'y est pas si rare. Si chez nous il causait de l'émotion ce serait parce qu'il y est très rare, & par l'atrocité de l'action. Ainsi on peut aisément s'y accoutumer. Il en est de même de la douleur & de l'infortune, dès qu'elle tombe sur des gens que nous ne connaissons pas, & qu'elle se présente en général à nous. Nous entendons dire qu'un Joueur a perdu son bien & qu'il a fini par s'ôter la vie, & cela ne nous touche guères. C'est une affectation chez certaines gens de vouloir être émus de tout. Mais que nous connaissons ce joueur, que nous sachions qu'il a une femme tendre, aimable

ble & vertueuse, un enfant en bas âge, & qu'il les a réduits à la mendicité, alors le malheur de ces innocentes créatures nous frappera vivement. La mort est la mort, & un malheur est un malheur, mais ce sont les circonstances qui les rendent touchans. Or que fait le Romancier, le Poëte dramatique ? Il nous présente toutes les circonstances qui peuvent le plus nous frapper dans les malheurs qu'il va nous montrer; il commence par nous faire faire connaissance avec ses personnages; il nous intéresse pour eux par tout ce qu'il fait pouvoir intéresser, la beauté, l'innocence, la vertu; il nous rend leur ami; & puis il les montre dans l'infortune, & cette vue nous frappe vivement, sans qu'elle ait le revoltant & l'endurcissant de la réalité.

LE PERE DE FAMILLE.

Cependant ces Romains n'étaient-ils pas les plus grands, les plus vertueux des hommes ? Ce n'est pas que je veuille dire par là que leurs combats de Gladiateurs valussent mieux que nos Spectacles. Mais enfin ils n'avaient point de Romains, & même peu de Pièces de Théâtre dans le tems de Rome vertueuse. Je crois donc qu'on peut fort bien élever un jeune homme à la vertu, sans cette Lecture, que je ne saurais m'empêcher de regarder comme pernicieuse, malgré ce que vous dites.

LE

LE GOUVERNEUR.

Sans doute que les Romains étaient très vertueux ; mais la plupart de ces vertus étaient des vertus de préjugé, d'éducation, de constitution politique. Des gens qui s'estimaient plus eux-mêmes que tout le reste du monde, à qui on ne parlait que de patrie, à qui leur gouvernement donnait part à chacun d'eux à la Législation, que le partage des terres mettait en état d'avoir tout ce que la nature peut souhaiter ; des gens comme ceux-là devaient naturellement mépriser les richesses, sacrifier leur vie avec plaisir pour une patrie, où ils jouissaient de tant d'avantages. L'esprit de conquête devait nécessairement produire chez eux une valeur à toute épreuve, une exactitude extrême dans la discipline, enfin toutes ces vertus dont leur histoire est pleine. Mais sont-ce-là les vertus de notre siècle & de notre état ? Gouvernés par des Monarques, sans participation aux affaires publiques, c'est aux devoirs de la vie civile que nous devons nous appliquer. Des malheureux à secourir, les devoirs de père, de fils, d'ami, d'époux à remplir ; voilà à quoi nous devons nous attacher. Et cela est d'autant plus difficile que la gloire ne suit presque jamais ces actions de vertu. La plupart restent toujours ignorées. Le contentement de notre conscience, & tout au plus l'estime de quelques amis, est communément le seul prix que nous en retirons

rions. Les Romains n'avaient point de Romains, je le crois; leurs vertus étaient plus publiques, moins sociales que les nôtres. Tout les portait à les pratiquer. Mais chez nous, où tout nous semble attirer au mal, si nous avons un moyen de plus pour rendre les hommes sensibles & vertueux, pourquoi le négligerions-nous? Chez eux, c'était l'amour de la gloire qui produisait presque toutes les vertus: ce motif n'existe plus que rarement pour nous. Cultivons donc les autres impressions qui nous y peuvent porter.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais croyez-vous donc qu'il n'y ait que la sensibilité qui puisse nous porter à faire des actions vertueuses? Nous avons mille autres motifs qui nous y portent.

LE GOUVERNEUR.

Oui, bien des motifs, mais n'y comptons pas tant. Travaillons bien plutôt à donner à un jeune homme un caractère qui le porte naturellement à faire le bien. La plupart du tems nous agissons par sentiment & non par réflexion. Si ces sentimens sont mauvais en nous, nous aurons cent fois laissé échapper l'occasion de faire du bien; nous aurons cent fois commis le mal, avant d'y avoir songé. Attachons-nous donc à les faire pencher vers le bien, car pour trois ou qua-

26 PARADOXES MORaux

tre occasions de la vie, où un homme aura fait une action par réflexion, il en aura fait mille par sentiment. Cela est principalement vrai de la jeunesse. Présentons-lui donc le bien, de façon qu'elle l'aime, & qu'elle s'y porte naturellement. Si on a su inspirer le goût de la vertu à un jeune homme & qu'il l'ait pratiquée quelquefois, cela seul suffit pour l'y attacher pendant toute sa vie, tant sa douceur est grande pour ceux qui l'ont goûtée.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais si cela était, d'où viendrait donc tout le mal qui se fait dans le monde ? Il n'y a personne à qui on n'ait tâché de rendre la vertu aimable.

LE GOUVERNEUR.

C'est ce que nous examinerons après cela. Quant au mal, il vient de ce que les hommes s'aiment presque tous trop eux-mêmes & pas assez les autres. Regardez celui qui est plein d'amour-propre, il ne connaît de bornes dans ce qu'il désire que sa propre utilité. Avec un génie vaste, placé dans des circonstances heureuses, & s'il a du courage, il deviendra un *César*, un *Catiline* ; si son sort ne lui ouvre pas le cœur à l'ambition, & qu'il ne craigne pas le danger, il fera un *Cartouche* ; s'il aime sa sûreté & sa vie,
au

au lieu de s'abandonner à des violences, il tâchera de s'emparer par la ruse & par l'artifice, de ce sur quoi il n'a aucun droit, & ce sera le fourbe; si cependant il a encore assez de sentiment de ce qui est juste, pour ne pas vouloir le violer, quand même il le pourrait en sûreté, il s'appropriera tout ce qu'il désirera, sans réfléchir si cela fait du tort à quelqu'un, & si ce tort est plus grand que le bien qu'il en retire: voilà les effets de l'amour-propre. Mais que l'homme sensible en agit différemment! Il fait ce que c'est que de souffrir, il sera toujours occupé à alléger les peines des autres. Jamais il ne sera tenté de s'approprier ce sur quoi il n'a aucun droit, car le sentiment de ce qui est juste, est antérieur à tous les autres. Bien loin de-là, si un homme désire avec lui une même chose, qu'il voye que le bonheur de celui-ci en dépende, & qu'il ait lui-même d'autres ressources, il y renoncera, il s'en privera, quand même il y aurait tout autant de droit. S'il pense ainsi envers tous les hommes, combien plus envers ceux avec qui il est plus intimement lié. La sensibilité exalte tous les sentimens que la nature inspire. Il fera père, ami, époux, amant tendre & ardent; s'il est fils, la crainte de donner des chagrins à ses parens, lui fera éviter avec soin les dangers dans lesquels bien des jeunes gens se précipitent. Voilà les avantages de la sensibilité.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce que vous dites me surprend. Vous déduisez toutes les mauvaises actions de l'amour-propre : j'avais toujours cru que c'étaient les passions qui nous portaient au mal.

LE GOUVERNEUR.

Les passions ! Cela est bien vague, & nous n'avons qu'à considérer avec un peu d'attention ce que vous dites pour en convenir. Qu'est-ce que c'est qu'une passion ? Un effet que fait sur nous un objet qui nous frappe. Cet effet dépend absolument du caractère. Celui qui a la jaunisse voit tous les objets comme s'ils étaient jaunes : un homme qui a les yeux sains les voit tels qu'ils sont. Appliquons cela à la manière dont les passions s'excitent en nous, & nous y trouverons un nouvel avantage de la sensibilité. Toutes les passions sont communes aux hommes, mais leur manière de s'exercer est différente. Tous les hommes aiment & désirent l'estime des autres, la possession d'une belle personne, leurs commodités & leurs plaisirs. Mais examinez la différence qu'il y a entre celui qui ne regarde dans tout cela que soi-même, & celui qui regarde au bonheur des autres. Voyez un *Egoïste*, (souffrez que j'use de ce terme, je n'en fais pas de meilleur pour exprimer ma pensée ;) voyez-le, dis-je, amoureux. Haï ou aimé, il ne son-

songera qu'à posséder l'objet qu'il désire : ce sera lui qui, comme *Radamiste*, poignardera sa femme pour qu'elle ne tombe pas au pouvoir de son rival ; lui qui l'enlèvera contre son gré, qui la forcera à se donner à lui, par quelque moyen que ce soit. Mais regardez l'homme sensible. Il tâchera de plaire par des soins, de faire en sorte que celle qu'il aime trouve son bonheur dans ce qu'il désire lui-même ; il ne saurait concevoir de plaisir à posséder contre son gré celle qu'il aime ; il y renonce plutôt. Etre sensible à l'estime & à l'admiration des hommes, cela est naturel. Voyez dans un ambitieux la différence de l'homme qui ne voit par-tout que lui-même, à celui qui songe aux autres. *César* renverse sa patrie pour dominer, pour contenter son ambition ; mais l'homme sensible eut mieux aimé la servir, & s'élever par-là. Il en est ainsi de toutes les passions, & c'est-là pourquoi on dit qu'elles produisent les grandes vertus & les grands crimes. La sensibilité les rend sans-doute violentes, mais elle est une digue pour eux, qui les tourne vers le bien, & qui ferme l'entrée du cœur à toutes celles qui sont les plus dangereuses, telles que l'avarice, l'envie.

LE PERE DE FAMILLE.

Je trouve votre raisonnement faux, permettez que je vous le dise. Si la sensibilité

30 PARADOXES MORAUX

augmente nos passions, elle doit aussi bien augmenter celles qui n'ont de rapport que sur nous-mêmes, que les autres. Un homme sensible ferait donc plus amoureux, plus ambitieux, il chercherait plus le plaisir, & fuirait plus la douleur qu'un autre.

LE GOUVERNEUR.

J'ai nommé sensibilité, cette faculté de nous attendrir sur les maux, & de nous réjouir des biens des autres; & c'est cette qualité que les Romains & les Pièces de Théâtre exercent en nous. Appelez-la comme il vous plaira, humanité, tendresse; le nom ne fait rien à la chose. Un homme sensible aimera plus ardemment son fils, ses parens, sa maîtresse, ses amis, que celui qui ne s'aime que soi-même. Il fera plus vivement touché des maux qui leur arrivent, il fera plus de choses pour les leur épargner. Mais toutes ses passions tendront, autant qu'il est en nous autres hommes, au bien de ses semblables. Ses plaisirs & ses peines n'auront point un rapport immédiat à lui-même. Voilà ce que j'appelle un homme sensible. Il sentira vivement ses maux & son bonheur, mais il les placera dans d'autres choses que ne fait celui qui ne voit en tout que son avantage personnel. Vous voyez donc que je ne raisonne pas mal.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais si cela était vrai, que deviendrait cette variété de caractères que nous voyons dans le monde ? Il semble alors que les hommes ne seraient vertueux ou méchans qu'à mesure qu'ils pencheroient plus ou moins vers l'amour-propre, ou vers votre sensibilité.

LE GOUVERNEUR.

Cela ne nuit point à la variété des caractères. J'ai dit que nous avons reçu de la nature, outre l'amour-propre, un penchant à aimer nos semblables, mais je n'ai pas prétendu dire que ce fussent-là les seuls principes de nos actions. Le caractère diffère totalement de ces deux sentimens, quoiqu'ils servent à le former. Il serait malheureux si toutes les vertus étaient des vertus de caractère. Il est vrai que cela est bon, parcequ'on peut plus sûrement y compter que sur des vertus de raison ; & c'est-là l'avantage de la sensibilité, de faire de toutes les vertus qui partent d'un principe d'humanité, d'en faire, dis-je, des vertus de caractère. Mais mille autres circonstances déterminent le caractère d'un homme. Nous avons tous un penchant à la paresse, les uns plus, les autres moins. Un homme peut être humain, sensible, désirer de procurer le bien des autres ; mais il est trop paresseux

pour le faire. Le plus ou le moins d'étendue dans l'esprit, de force dans l'ame, de beauté, de richesses, enfin les événemens qui nous arrivent, tout cela sert à déterminer notre caractère. Ce qui le constitue principalement, c'est notre passion favorite, & celle-là dépend du hazard. Rarement on trouvera des hommes assez pénétrés de la vertu, pour lui sacrifier leur passion principale. L'homme plein d'amour-propre ne sacrifiera pas le moindre de ses desirs à son devoir ou au bien d'un autre; mais il y en aura beaucoup, qui feront tout pour cela hors de certaines choses. Voulez-vous voir comment nos passions favorites naissent du hazard? Je suppose qu'un homme ait été très-mal à son aise dans sa jeunesse, & qu'il ait été obligé de tirer, comme on dit, le diable par la queue. Il est naturel que cet homme attache un prix singulier à l'argent. Si malgré cela la nature le porte à aimer & à servir les autres, ou que son éducation ait cultivé en lui cette disposition, il sera honnête, serviable, il comblera de bienfaits bien des gens, il n'épargnera ni soin ni peine, pourvu que cela ne lui coûte point d'argent. De même, l'ambitieux pourra tout faire, hors ce qui pourrait nuire à son élévation, & ainsi du reste. Il est vrai qu'il n'est pas à craindre qu'un jeune homme en qui on aura fortifié la sensibilité, prenne jamais de ces passions intéressées, à moins d'un hazard imprévu.

LE

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je commence à comprendre. Mais puisque vous parlez de tendresse, ne voyez-vous pas quels dangers la lecture des livres que vous prizez tant, produit, en enflammant la passion la plus dangereuse de toutes, sur-tout pour un jeune homme; l'amour?

LE GOUVERNEUR.

C'est-là l'objection qu'on fait ordinairement. Examinons-la avec attention. S'il fut jamais une passion, inspirée par la Nature, permise & confirmée par la Religion, digne d'un parfaitement honnête homme. & la seule peut-être qu'il ose avouer, c'est bien celle-là. Et pourquoi la condamnerions-nous? Pourquoi tenterions-nous de la détruire dans le cœur de ceux que nous devons former?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah! le cœur n'y est que trop enclin, il n'est pas à craindre qu'on parvienne à la détruire. Mais on doit travailler à la réprimer, pour en éviter les excès.

34 . PARADOXES MORAUX

LE GOUVERNEUR.

C'est-à-dire, qu'il est à craindre qu'un homme n'apprenne à aimer un jour avec excès son épouse? En vérité, celui qui penserait ainsi mériterait de vivre dans un hymen aussi peu fortuné, que ceux qu'on voit communément dans le monde.

LE PERE DE FAMILLE.

Ce n'est point cela qui est à craindre; mais combien d'autres écueils que l'amour présente à un jeune homme!

LE GOUVERNEUR.

Et quels sont-ils? Voyons.

LE PERE DE FAMILLE.

Il y en a mille. Un jeune homme, s'il devient amoureux, cela le détourne de ses occupations, lui met mille folies dans la tête, ruine quelquefois sa bourse & sa santé, & l'expose à commettre les plus hautes sottises.

LE GOUVERNEUR.

Distinguons d'abord deux sortes d'amour : l'amour purement physique, & l'amour moral ou délicat.

LE

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ah, Monsieur, croyez-moi, le Platonisme en amour est une chimère, le physique y régné toujours, quoiqu'on dise.

LE GOUVERNEUR.

Affurément ! C'est comme si je disais que nous avons toujours un corps. Mais comme en toutes choses, l'homme délicat est celui qui fait unir les plaisirs de l'esprit à ceux du corps, & qui préfère ceux-là aux autres, il en est de même en amour. L'amour physique nous est absolument donné par la nature, & tout objet du Sexe suffit pour le contenter. Il y a des gens chez qui il est vif, d'autres chez qui il ne l'est point. Le réprimer & le retenir dans les bornes, c'est ce qui dépend de nous ; mais l'anéantir, ou le produire, c'est ce qui est également impossible. Cependant si pour une femme du monde, un maçon est un maçon, & que pour une récluse ce soit un homme, il en est de même des jeunes gens. Pour un homme qui a l'ame sensible & qui pense, dit un célèbre Auteur, les femmes sont divisées en deux classes ; celles qui pensent & qui sentent, & celles qui ne font ni l'un ni l'autre. Celles-ci n'entrent en aucune ligne de compte chez lui ; & voilà d'abord le premier & le plus grand écueil, celui du libertinage ôté. J'ai eu déjà l'honneur de

36 PARADOXES MORAUX

vous montrer comment la Lecture des Romans & des Pièces de Théâtre, rend l'ame sensible, & j'espère vous montrer encore mieux, comment ils enseignent à penser, de sorte que voilà un de vos doutes levé. Car enfin, comment un jeune homme, qui a mille fois été attendri & enchanté des traits, de la finesse de sentiment, de la vertu d'une *Clarisse*, d'une *Sophie*, d'une *Alzire*, pourrait-il trouver du plaisir dans la compagnie du rebut du Sexe?

LE PERE DE FAMILLE.

Oh, que pardonnez-moi: il faudrait bien peu connaître le monde pour n'avoir pas vu mille jeunes gens adonnés au libertinage, avec tout l'esprit possible, & avec toute cette sensibilité que vous vantez tant.

LE GOUVERNEUR.

Je l'avoue; mais ce ne sont assurément point les Romans, ni la sensibilité que leur lecture inspire, qui les y ont jettés. Au contraire, ils ont eu une digue de plus que leur folie a forcé. Nous n'avons qu'à voir comment cela arrive, pour en être persuadés. La puberté se déclare ordinairement dans un âge, où les jeunes gens ne sont encore comptés pour rien dans la société; on les envoie peu après hors de la maison paternelle, soit aux Académies, soit au Régiment,

ment, soit autre part. Ils ont-là la bride sur le cou, & ne voyent presque jamais bonne compagnie en femmes; il n'est donc pas étonnant, que n'ayant aucune espèce de frein, il y en ait de ceux mêmes qui paraissent avoir quelques sentimens, qui s'égarerent, quand leurs passions les y sollicitent. Mais ce n'est pas cette forte d'amour que les Romains inspirent, au contraire, leur lecture & la compagnie de femmes aimables & estimables, sont les meilleurs moyens d'en préserver un jeune homme, à moins qu'il n'ait un penchant décidé à la crapule.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous croyez donc la société des femmes capable de faire du bien à un jeune homme? Mais vous ne voyez pas que, supposé que vous le retiriez par-là d'un péril, vous le plongez dans un autre. Il évitera la débauche, & il deviendra amoureux.

LE GOUVERNEUR.

Eh, quel grand mal y aurait-il? Pour moi si j'avais un jeune homme à conduire, absolument à mon gré, je commencerais à le rendre tel, & je serais son confident.

LE PERE DE FAMILLE.

En vérité, mon cher, il y en a pour mou-

38 PARADOXES MORaux

mourir de rire. Vous feriez un joli garçon de votre élève. Dès qu'un jeune homme est amoureux, il n'a que des folies en tête, il oublie tous ses devoirs; enfin je ne sache rien de pire; & surtout s'il est un peu enflammé par la lecture des Romans, il deviendra un vrai *Don Quichotte*.

LE GOUVERNEUR.

Oui, si on lui avait fait lire des Romans de Chevalerie, je veux croire que sa première entrée dans le monde aurait un air un peu fou: encore serait-il aisément guéri de ses chimères, en voyant que les objets sont différens de ce qu'il se les est figurés: car l'effet de l'expérience ne manque jamais de détruire celui de la lecture, s'il lui est contraire.

Mais les Romans devant être une peinture fidèle des mœurs pour être bons, il n'est pas à craindre que leur lecture le rende romanesque. Reste donc à répondre à la crainte que cela ne lui ôte le goût & l'application à ses occupations. Il faut voir d'abord quels desseins on a sur un enfant. Veut-on qu'il devienne un Savant du premier ordre, sans-doute qu'on fera bien de l'éloigner de toute Société aimable, & de le tenir tout le long du jour collé sur des livres d'une espèce plus austère. Mais veut-on en faire un homme d'esprit & de goût, qui acquière les talens nécessaires pour être utile à son pays, & pour faire son chemin, l'amour, bien loin de

de l'en empêcher, peut l'y conduire bien plus sûrement, si l'on fait en tirer parti. Voici comment. Soit que les facultés de l'ame soient intimement unies avec celles du corps, ou par quelque raison que ce soit, un jeune homme insensible & sans tempérament fera communément un idiot. Or un jeune homme qui en a, il n'y a point de milieu, il faut qu'il soit ou débauché ou amoureux, à moins qu'il n'ait un de ces caractères de vertu, qui sont des prodiges dans le monde. Je ne m'amuserai assurément pas à vous détailler les dangers de la débauche. Quant à ceux de l'amour, qui tout de même n'est que rarement bien violent chez un jeune homme, je n'y en vois aucun. Je le verrai attentif à plaire, à se bien mettre, & content comme un roi s'il peut voir quelquefois la belle qui l'enchaîne. Si c'est une fille d'esprit & de goût, comme rarement un jeune homme qui en a lui-même jettera les yeux sur une autre, cela lui donnera un vif désir d'en montrer aussi, d'en acquérir; au lieu donc de le détourner d'orner son esprit, cela l'y encouragera. Outre que cela lui donnera de la politesse & des manières, chose extrêmement nécessaire dans le monde, & qu'on ne prend nulle part mieux que dans la société des femmes.

40 PARADOXES MORAUX

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est bel & bon ; vous me peignez - là un jeune homme galant & poli ; mais figurez - vous qu'il prenne une de ces passions fortes, qui s'empare de toutes les facultés de son ame , qui secoue tous les jougs & franchisse toutes les bornes, enfin qui le conduise bride abbatue dans le précipice. Cela peut lui arriver d'autant plus aisément, que ce sont précisément ces passions-là, qui sont peintes dans les Romans, & que leur lecture inspire.

LE GOUVERNEUR.

Ce malheur n'est pas tant à craindre que vous le pensez. Il y a peu d'ames assez fortes pour ressentir de telles passions. Le véritable amour est aussi rare dans le monde, que la véritable vertu. Quant à moi, je ne vois par - tout que goûts, & peu de passions. En second lieu, celles de cette espèce ne naissent jamais dans notre tendre jeunesse, où les impressions s'effacent aussi promptement qu'elles se forment ; & dans un âge plus mûr, la raison peut nous éclairer, & nous avertir s'il est à propos que nous nous y abandonnions ou non. Si nous voyons que la raison & la vertu autorisent notre inclination, & qu'il n'y a aucun devoir moral, aucune circonstance qui nous en rende le contentement impossible, je ne vois

vois pas pourquoi on ne s'y livrerait pas. Plus on aimera alors, plus on fera heureux en possédant celle qui nous attache. Si, au contraire, nous n'y osons pas aspirer, la violence de notre passion même nous servira à la vaincre. Je m'explique. Il faut avoir une ame forte pour ressentir une passion forte, & avec de la force dans l'ame on vient à bout de tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien; mais s'il s'attache à un objet indigne?

LE GOUVERNEUR.

Son amour ne durera pas. Je suppose toujours qu'une passion vraie ne peut exister que dans une ame honnête. La raison en est palpable. Tout homme vicieux, s'il voit que son intérêt s'oppose à sa passion, la sacrifiera aisément, & il ne saurait être assez frappé de l'idée du bonheur qu'il y a dans une union éternelle avec une personne qu'on estime & qu'on aime, pour la désirer à un certain point. Cette idée n'est pas faite pour lui. Ensuite il est impossible qu'une personne cache son caractère assez longtemps, pour ne pas découvrir son côté méprisable à un amant éclairé. Les coquettes qui trouvent des dupes, rencontrent toujours des fots. Car comme les fots sont
 tou-

42 PARADOXES MORAUX

toujours obstinés, ils peuvent avoir une espèce de confiance qui les attache absolument à un objet, & cela d'autant plus aisément, qu'aimant toujours à être flattés, ils trouvent leur compte chez des coquettes, qui flattent très habilement leurs dupes. Aussi si vous voulez bien vous rappeler tous les mariages de cette espèce que vous avez vus, vous trouverez que l'homme était toujours dans le fond un esprit borné.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais vous ne vous imaginez peut-être pas, que ce soit la vertu qui fasse naître l'amour : rien ne serait plus faux que cette idée.

LE GOUVERNEUR.

Non, je fais que ce sont les charmes qui intéressent & qui frappent. Mais il n'y a que la vertu qui puisse, chez un homme qui pense & qui sent, changer cet intérêt en amour véritable.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous le croyez ? vous êtes jeune, vous n'avez point, comme moi, vu tant d'honnêtes gens abusés par les dernières des créatures, & qui ont cru épouser des modèles de vertu, tandis que tout le monde, eux seuls exceptés, savait à quoi s'en tenir.

LE

LE GOUVERNEUR.

Je vous le répète, Monsieur, si vous avez bien examiné ces mariages, vous aurez toujours trouvé que ces honnêtes gens avaient l'esprit faible & de la vanité; car enfin on peut être très honnête homme, & être vain & sot; ou bien ce n'a point été un mariage d'inclination; & un homme qui ne consulte que ses intérêts, ou de certaines convenances, quelles qu'elles soient, en se mariant, ou qui a la faiblesse de se laisser surprendre & engager avec une femme, sans avoir examiné ses principes, son caractère, & son humeur, mérite peu qu'on le plaigne, s'il se trouve mal ou ridiculement marié. La dernière des femmes peut aisément abuser un honnête homme à qui elle plaît, s'il est vain, parce que rien ne lui sera plus aisé que de lui faire croire qu'elle l'aime uniquement. Mais je vous défie de me faire voir un honnête homme, homme d'esprit, sans vanité ni prétentions, qui aurait épousé par pur amour une personne qui n'en aurait pas été digne.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Eh bien, soit! Je veux encore vous accorder cela; parce qu'effectivement dans les exemples que j'ai dans l'esprit, on peut toujours trouver à alléguer quelque une des raisons que vous venez de dire. Mais l'amour
a

44 PARADOXES MORAUX

a bien d'autres dangers. Je suppose qu'un jeune homme prenne une passion violente pour un objet qui ne lui convient pas, soit par la naissance, soit par la fortune, ou bien qu'il la prenne dans un âge qui lui rende l'espoir de la posséder extrêmement éloigné & douteux, ou enfin qu'il ne soit pas payé de retour, ce qui lui sera d'autant plus amer, que sa passion sera plus forte & plus vraie; le voilà également malheureux pour très longtems.

LE GOUVERNEUR.

Ces objections sont vraies & méritent d'être considérées avec attention. Dans le premier cas, plus un jeune homme aura de sentimens, plus il sera aisé de le retirer du danger, en lui faisant entendre raison, en lui montrant l'inutilité absolue de sa passion, & les chagrins qu'il donnerait à ses parens, enfin tous les obstacles qui s'y trouvent. S'il est délicat, & que l'objet qui l'attache soit réellement aimable & estimable, on l'arrêtera aisément en lui montrant combien ses poursuites, s'il y persistait, la rendraient elle-même malheureuse. Un jeune homme n'est qu'un indigne si cette considération ne l'arrête pas. Ensuite, une jeune fille vertueuse n'écouterait jamais un homme, qu'elle ne peut raisonnablement espérer de voir devenir son époux. Si lui ne songeait qu'à en faire un amusement;

ment, ce ne serait plus une de ces passions capables de faire le bonheur ou le malheur d'un homme ; & si elle consentait à l'être, ou que par vanité, ou par intérêt, elle l'écoutât, dès-lors même elle cesserait d'être assez estimable pour inspirer une passion invincible. Je suppose toujours assez d'esprit à un jeune homme pour sentir toutes ces finesse, car sans doute, s'il est un sot, une coquette pourra aisément l'abuser.

Dans le second cas, je ne vois aucun inconvénient à lui laisser nourrir sa tendresse. Dans un cœur honnête la plus grande passion n'est jamais qu'honnête : ainsi son plus cher désir sera de posséder pour toujours l'objet de sa tendresse. Or si jamais il fut vrai, que les passions fortes font tout faire, il n'y en a point dont cela soit plus vrai que de l'amour. Si un jeune homme a besoin de fortune pour épouser celle qu'il aime, il travaillera avec ardeur à s'en faire une. Tout ce qu'on lui proposera pour cet effet, il le saisira avidement. Au lieu de le détourner de ses occupations, cela lui servira d'aiguillon, bien mieux que tous ces froids raisonnemens, dont les pères rebatent les oreilles à leurs enfans pour les engager à s'appliquer. Quel motif pour lui, figurez - vous, s'il fait que chaque talent qu'il acquiert, chaque agrément qu'il se procure, est un moyen de se rendre plus digne de celle qu'il adore, & d'arriver plutôt au seul bonheur qu'il désire ! Cette même
pas-

46 PARADOXES MORAUX.

passion doit, par une autre raison, nécessairement lui être un moyen de faire son chemin. Je l'ai déjà dit, un homme amoureux hait & méprise le libertinage, ne trouve aucun plaisir à tous ces amusemens frivoles & pernicious des cœurs insensibles, tels que le jeu, la débauche: éclairé & délicat, la crapule, l'ivrognerie feront des vices qu'il ne comprendra pas seulement. Otez ces écueils de la jeunesse, quels autres y aurait-il à craindre? Un jeune homme amoureux fera donc le jeune homme sage, posé, réfléchissant, sensible, qu'il est si rare de trouver, & qui est toujours si recherché. D'ailleurs cette gêne de devoirs, de prières, d'attentions, de desagrémens même, qu'il faut essuyer en entrant dans le monde, pour y faire son chemin, & à laquelle la jeunesse, sur-tout si elle est bien née, ne s'assujettit que difficilement & de mauvaise grace; le jeune homme amoureux la supportera avec joie, en songeant que c'est non seulement à son bonheur qu'il travaille, mais aussi à remplir les vœux de ce qu'il aime. Car malheur à celui qui en amour ne songe qu'à sa propre satisfaction, séparablement de la satisfaction de l'objet de sa tendresse. C'est un *égoïste* en amour, une ame insensible, un cœur sans sentimens, sans délicatesse. Mais, sans doute, que pour tirer de l'amour, & en général des passions d'un jeune homme tous ces avantages, il faut être son intime ami, son unique confident;

dent; il ne faut jamais le rebuter par une sévérité hors de saison : & voilà ce à quoi, quiconque se charge de l'éducation d'un jeune homme, doit absolument s'attacher.

LE PERE DE FAMILLE.

· Votre apologie est ingénieuse, cependant il y aurait bien des choses à y répondre, auxquelles je songerai tantôt. Mais enfin dans ces amours de jeunesse, il y a si peu d'apparence de parvenir au but désiré, cela arrive si rarement, qu'il serait fou de vouloir bercér un jeune homme d'un espoir qu'un souffle peut renverser. Le mariage est l'établissement des filles; & quelle fille voudra laisser échapper un établissement raisonnable qui se présente, pour en attendre un incertain, quand même il serait plus de son goût. Et alors adieu le bonheur de mon jeune amoureux.

LE GOUVERNEUR.

· Je vous le dis, Monsieur, ce malheur n'est pas tant à craindre que vous pensez. Ces passions fortes, qui décident du sort d'un homme, sont rarement celles qui naissent dans notre jeunesse. Quelque solide, quelque sensible que l'on suppose un jeune homme, il faut à l'ame son tems pour mûrir, & avant ce tems - là les impressions, quoique vives, sont aisément effacées par de nouveaux ob-
jets,

jets, par l'absence. Ordinairement un homme sensible ne prendra une de ces violentes passions que dans un âge plus mûr, quand il sera plus près de l'instant où il peut s'unir avec une personne qu'il aime; il n'a donc pas tant à craindre de voir son bonheur traversé. Pour celles que ressent un jeune homme de dix-huit ans, assurément elles ne décideront pas du bonheur ou du malheur de sa vie. Cependant, quoique dans le cœur, un homme sage puisse regarder cela comme une enfance, il doit bien se donner de garde de le faire envisager ainsi à son jeune ami. Au contraire, celui-ci ne manquera pas d'en faire l'affaire la plus importante du monde; c'est sur ce pied-là que l'autre doit écouter sa confiance: il doit tâcher d'augmenter son respect & sa tendresse, parce que c'est le moyen de le retenir dans les bornes du devoir & de la vertu; enfin il faut qu'il lui fasse regarder le soin de se perfectionner, & de travailler à faire sa fortune, comme l'unique moyen de parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & alors il en retirera tous les avantages du monde; car cette passion, quoique moins forte que celles d'un âge plus mûr, procurera les mêmes utilités, puisqu'elle sera toujours la dominante dans le cœur d'un jeune homme sensible. Si après cela quelque événement vient traverser ses petits projets, des objets nouveaux, les réflexions d'un
 hom-

homme qu'il fera accoutumé à regarder comme son meilleur ami, & plus que tout cela l'inconstance de cet âge, le guériront bientôt de sa douleur, & la lui feront oublier avec son amour. Mon Dieu, Monsieur; il est bien plus à redouter qu'un jeune homme devienne léger & volage, que de le voir si profondément frappé. Ces deux défauts incompatibles avec le caractère d'un homme solide & vertueux, sont ce qu'il faut déraciner du cœur d'un jeune homme, & c'est à quoi les Romains contribuent beaucoup. Ils rendent susceptibles de tendresse, mais d'une tendresse vertueuse & solide; & rien ne saurait être plus avantageux.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais en admettant toutes vos suppositions, savez-vous ce qui arrivera? Vous vous serez donné bien de la peine à rendre le cœur sensible à votre jeune homme, à l'imbiber de tendresse; il aura réussi à souhait, il vivra quelque tems dans le monde, & il s'attachera enfin avec toute la force dont il est capable, à un objet, que je veux encore qui lui convienne, il sera pressé de le posséder, il étranglera sa fortune; & enfin peut-être que par dessus tout cela, des circonstances fatales l'en éloigneront, il ne pourra parvenir à son but, il aura manqué tous les autres, & il sera malheureux à jamais, & cela d'autant plus si c'est une fille

C ver-

30 PARADOXES MORAUX

vertueuse & qu'il ait su lui inspirer une passion pareille à la sienne. Cette objection est au moins bien de votre goût, & dans votre façon de penser.

LE GOUVERNEUR.

Assurément. Mais examinons-la. Il étranglera sa fortune, dites-vous? Je le veux: c'est-à-dire qu'il se bornera à en acquérir une, qui le mette en état de vivre content & heureux, avec la seule personne qui puisse le rendre tel: quoi de plus avantageux pour lui? Outre que c'est rarement par les bons moyens qu'on s'élève dans le monde, il fera là-dedans ce que peut-être il se verrait un jour obligé de faire de lui-même. Rien n'est si ridicule au monde, que de voir des gens aspirer à devenir premiers ministres, & finir par être juges de village. Il bornera donc ses vues à un but raisonnable, qu'avec des soins il atteindra sans faute, & il se verra enfin au comble du bonheur: car quel bonheur est comparable à celui de posséder dans une juste médiocrité de fortune, une femme vertueuse & aimable qu'on adore; & de voir son bonheur confirmé & autorisé par l'honneur & par la vertu? Si après cela le sort le poursuit, s'il n'atteint pas ce seul but auquel il aspire, eh bien, il souffrira pendant quelque tems. Le seul bonheur constant & indépendant de tout, une conscience sans reproche ne
l'a-

l'abandonnera jamais. Sa sensibilité le fera souffrir pendant quelque tems, mais la vertu, la philosophie, & la force d'ame, inséparables d'un homme qui pense, lui feront vaincre peu à peu une passion malheureuse; & quand même son ame en garderait une teinture mélancolique, il n'en fera que plus doux & plus aimable. Sa sensibilité alors s'étendra sur ses amis, sur tous les hommes, il les aimera de toute la tendresse de son cœur, qui se ferait plus concentrée avec une amante ou une épouse. Il cherchera une diversion pour remplir le vuide de son ame; & quelle autre diversion pour un homme qui fait lire, que les Lettres! Il étudiera. Est-il sensible à la contemplation de la nature? Il s'appliquera à la physique. Le moral le frappe-t-il davantage? La philosophie, la poësie, l'éloquence, les beaux arts feront son attachement. Accoutumé à réfléchir & à sentir, instruit par le malheur, dans un âge plus mûr il se jettera dans les bras de l'Etre éternel, qui dirige tous les événemens de ce monde, pour une fin qui nous est inconnue sans doute, mais qui ne peut tendre qu'au bien général & particulier. Alors portant dans la Religion un esprit éclairé & une ame sensible, il la comprendra dans toute son étendue, il en remplira les devoirs par goût & par sentiment. La contemplation de ces vérités augustes, de ces exemples incompréhensibles de la bonté immense de Dieu envers

52 PARADOXES MORaux

les hommes, le pénétrera. Il goûtera la tranquillité d'ame du Juste, & par-dessus cela, ce contentement, cette satisfaction pure & intérieure, cette douceur ineffable, dont jouit le vrai Chrétien, & que nul autre ne saurait éprouver. Ses malheurs lui paraîtront, comme un point imperceptible, dans la chaîne des événemens. Libre des passions turbulentes de la jeunesse, il aura rendu son ame inaccessible aux passions intéressées d'un âge plus avancé, & qui le rendent méprisable. Il sera content, il sera heureux.

LE PERE DE FAMILLE.

Par ce que vous dites, vous avouez que c'est un bien d'être libre de passions. Pourquoi donc travailler à donner à un jeune homme une tournure d'esprit qui les rende violentes? Vous voyez que vous vous contredites.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, Monsieur. Les passions n'étant que l'effet des impressions que les objets font sur nous, il est naturel qu'elles soient plus violentes dans un âge où les impressions sont plus vives, soit par leur nouveauté, soit par la disposition de notre corps. Cet âge, c'est la jeunesse. Chaque homme a des passions, & tous à peu près
les

les mêmes. L'éducation ne sert qu'à déterminer laquelle dominera en lui, & la manière dont elles agiront chez lui. Il faut examiner quelles sont les passions utiles, & quelles sont les dangereuses. Il y en a de naturelles à l'homme, d'autres qui ne le sont point. Ces dernières ne viennent absolument que de ce que nous attachons un prix à des choses, qui n'y est point. La première passion dans le cœur d'un homme doit être l'amour de ce qui est honnête & juste, & l'intime persuasion qu'on ne saurait être heureux, avec le reproche d'avoir commis de méchantes actions. Qu'on ne dise point que cela ne saurait être une passion. C'est un sentiment que la Nature nous a donné, qui nous guide bien plus sûrement que la raison, & qu'on ne vient jamais à bout d'étouffer entièrement. Tout sentiment que la Nature nous a donné peut devenir une passion, & c'est à faire en sorte que celui-ci le devienne que nous devons nous attacher. Laissez après cela avoir à un homme quelle passion il voudra, vous pouvez être sûr qu'elle ne l'entraînera jamais au crime. Dans la jeunesse, je le fais, ce sentiment est quelquefois trop faible pour nous empêcher de faire des choses dont nous nous repentons, & auxquelles nos autres passions nous poussent. Mais quelles sont donc celles qui nous portent au crime & au vice? Toutes nous y portent, si l'amour-propre domine en nous, ainsi que

54 PARADOXES MORAUX.

je vous l'ai déjà dit : aucune, si c'est la sensibilité. Si après on me difait, qu'un homme ferait plus heureux sans passions vives, je ne fais si cela est vrai. La sensibilité fait beaucoup souffrir, mais la force d'ame qui est inséparable des passions fortes, qui en est peut-être la cause & le principe, nous donne aussi des moyens pour les vaincre, & pour supporter avec constance les maux qu'elles nous causent. Et puis si on voulait suivre cette façon de raisonner, je prouverais aisément qu'un chien est plus heureux qu'un homme, une huitre qu'un chien, une pierre qu'une huitre. Plus nous sentons vivement, plus cette conscience que nous avons de notre sensibilité doit nous élever au dessus des autres hommes qui ne l'ont point, & nous procurer un grand contentement, au milieu des plus grandes souffrances qu'elle peut nous causer. Car ce qui nous élève au dessus de la brute, c'est la capacité de sentir plus de choses, & de pouvoir nous rendre compte de ce que nous sentons. Ainsi plus nous sommes sensibles, plus nous nous élevons. La différence qu'il y a d'un homme sensible à celui qui ne l'est pas, c'est que l'un sera heureux & vertueux tôt ou tard, & que l'autre ne le fera jamais. Je m'explique. Il y a des automates dans le monde, des gens qu'on nomme phlegmatiques, qui ne vivent que pour boire, manger, dormir. Ils sont heureux si vous voulez : mais comment ? A la manière des pourceaux.

ceaux. Qui voudrait envier leur bonheur ? Mais j'oppose à l'homme sensible, celui qui ne connaît d'autre être dans le monde auquel il s'intéresse que lui-même, qui ne fait jamais être heureux ou malheureux que par ce qui lui arrive, qui pense *pago lui, pago il mondo*. Je dis que celui-là ne fera jamais heureux, parce que jamais il ne pourra satisfaire à tous ses desirs ; qu'il sera souvent obligé de faire ce qui est mal pour parvenir à en satisfaire quelques-uns ; & que ceux qui lui resteront à remplir, & le remords du mal qu'il a commis, le tourmenteront beaucoup. Il est vrai que chez ces gens-là, certaines passions ne sont pas toujours aussi fortes & aussi profondes que chez les gens sensibles, mais ils en ont mille fois plus, & de plus cuisantes, & ils n'ont pas les moyens de les vaincre, ou de se consoler de ne pouvoir les satisfaire, qu'ont ces derniers. La vertu seule, qu'un homme uniquement occupé de lui-même ne saurait connaître, suffit pour consoler de tout. Je crois vous avoir prouvé suffisamment de quelle utilité est la sensibilité, & que je n'ai rien dit de contradictoire.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je commence à comprendre, que si tous les hommes étaient sensibles, ils feraient beaucoup meilleurs, & plus heureux d'une certaine façon, quoique peut-être plus

56 PARADOXES MORAUX

plus malheureux d'un autre. Mais vous parliez tantôt de la religion. Je m'en vais vous communiquer une idée beaucoup meilleure que les vôtres pour l'éducation. Pourquoi, au lieu de vous efforcer de rendre votre jeune homme sensible, tendre, & susceptible de passions, ne lui mettez-vous pas plutôt le flambeau de la religion à la main, pour le conduire dans la vie? La religion porte autant & plus au bien qu'aucune autre chose au monde, elle encourage tous les sentimens utiles & honnêtes, réprime le désordre des passions, nous enseigne à en dompter les excès, nous arme contre tous les revers; enfin elle nous mène au seul véritable bonheur, indépendant de tous les événemens.

Vous gagnez par-là tous les avantages que vous venez d'étaler, sans aucun inconvénient.

LE GOUVERNEUR.

Cela est vrai, Monsieur, & la chose du monde à laquelle on doit le plus s'appliquer dans l'éducation, c'est à inspirer à un jeune homme une véritable connaissance & une ferme persuasion de la religion, avec un sincère respect pour elle. Mais soit que dans la jeunesse l'âme soit trop susceptible de passions qui l'étourdissent, soit que l'esprit ne soit pas assez fort ni assez solide pour sentir toute la force & la douceur de ses augustes vérités, soit enfin que la santé & la vigueur de cet âge nous en rende l'uti-

ti-

tilité & la nécessité moins frappantes, nous voyons rarement la religion jeter des racines assez profondes dans le cœur d'un jeune homme, pour le retenir de tous les égaremens qu'on a à redouter pour cet âge; c'est pourquoi il est bon de chercher à donner à leur caractère une pente qui les en détourne naturellement, jusqu'à ce que le tems vienne où l'idée de leurs devoirs de Chrétiens le fasse. Si vous avez observé les jeunes gens, je dis ceux qui sont religieux, non point ceux que la fôte contagion du libertinage d'esprit a gagnés, vous les aurez vus penser très rarement aux devoirs que le Christianisme impose, & être là-dessus d'une tiédeur que rien n'égale. Il y a, je le fais, de petits saints de dix-huit ans, mais la plupart sont ou hypocrites, ou fanatiques. Quant à moi je n'ai connu qu'un seul jeune homme qui, à l'âge où les passions sont les plus vives, était religieux, comme l'homme de quarante ans le plus éclairé. Il joignait à une piété austère pour lui-même & dans le particulier, une pitié tendre pour les égaremens des autres, une affabilité, & une aisance charmante dans le commerce: enfin toutes les qualités de l'homme du monde aux vertus du Chrétien. Mais c'est le seul que j'aye connu. Les autres que j'ai vu, agissaient pour la plupart au hazard & selon le mouvement qui les poussait dans ce moment. Quelques-uns, mais en petit nombre, s'étaient fait des principes de

58 PARADOXES MORAUX

morale, & des loix d'honneur qu'ils fuivaient.

LE PERE DE FAMILLE.

J'avoue que cela n'est malheureusement que trop vrai.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! Monsieur, je tire de ma façon d'élever un jeune homme, en lui rendant le cœur sensible, un nouvel avantage pour la religion même. Ce qui vous trompe, c'est que vous vous imaginez qu'en lui rendant le cœur sensible, on le rend en même tems plus susceptible de passions violentes. Ce n'est point cela. Cela ne peut servir qu'à déterminer en bien, la façon dont elles le feront agir. Un homme insensible, dur, qui ne s'aime que lui-même, aura les mêmes passions, & beaucoup plus que l'autre. Il y en a mille que le cœur sensible ne connaît presque pas, telles sont la haine, l'envie, l'avarice, l'orgueil, qui toutes ont une dureté de cœur, & un amour-propre défordonné pour source. Il est vrai qu'il en aura d'autres, telles que l'amour, l'amitié, la reconnaissance, toutes celles enfin qui tiennent à la nature de l'homme, & à ce sentiment de bienveillance pour les autres qui nous est inné. Or si un jeune homme a le cœur reconnaissant envers
ses

ses parens, ses bienfaiteurs; combien plus ne l'aura-t-il pas envers le Bienfaiteur Suprême, qui à chaque instant le comble de bienfaits, dès qu'il fera dans l'âge de le connaître? Si on a eu le soin de lui inculquer bien fermement les vérités sacrées; instruction qui ne s'efface jamais, quoiqu'elle semble un peu assoupie dans la jeunesse; quand ce sentiment se réveillera chez lui, avec quelle plénitude de cœur n'aimera-t-il pas l'Être éternel, qui lui aura accordé tant de grâces; avec quelle ardeur ne s'appliquera-t-il pas à remplir les devoirs que sa loi impose? Ce sera lui qui saura aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, & de toute sa pensée, dès que la fougue du tempérament, & la vivacité de l'impression que des objets font sur nous dans la jeunesse, se sera un peu rallentie. Naturellement porté à la bienfaisance, il s'y portera plus vivement encore par l'idée de se rendre agréable par-là à l'Être Suprême. C'est pourquoi vous verrez que les hommes les plus vraiment religieux sont ceux qui, ayant vécu dans leur jeunesse en honnêtes gens, ont eu le cœur fort sensible, & qui maîtrisés par l'âge, ont enfin obtenu le bonheur qu'ils désiraient; ou qui n'y ayant pu parvenir, ont recouru à la religion, comme à la seule chose solide dans le monde. Ce sont ceux-là qui font après cela ces Chrétiens bien-faisans, éclairés, sévères envers eux-mêmes, indulgens pour les autres, sans préjugés,

gés, fans fiel, fans dureté; dont les mœurs & la vie font aimer le Chrétien & le Christianisme. Voilà même dans ce point de vue un nouvel avantage de la sensibilité. Et j'en reviens toujours là; c'est que, quoiqu'elle nous soit intime & naturelle, il faut la cultiver avec soin: & que l'étude des belles Lettres, sur-tout dans la jeunesse, la lecture des bons Romans, des Ouvrages dramatiques faits pour le cœur, y contribue extrêmement. Pourquoi voudriez-vous donc que je les défendisse à mon jeune élève? Mais ce n'est pas tout; j'ai encore bien d'autres avantages que nous en pouvons retirer à vous montrer.

LE PERE DE FAMILLE.

Fort bien. Mais c'est assez causé sur ce sujet. Quant à présent je ne saurais en écouter davantage. Je ne suis pas encore de votre sentiment, il s'en faut bien; cependant je vous écouterai avec plaisir. Retrouvons nous ici demain à la même heure & nous continuerons à causer. Préparez cependant de votre côté tous les argumens que vous pourrez, car je sens je ne fais quoi en moi qui m'empêche de céder à vos raisons & que vous aurez peine à vaincre. Jusques là, adieu, Monsieur.

EN.

ENTRETIENS
D'UN PERE DE FAMILLE
&

LE GOUVERNEUR DE
SON FILS.



SECON DIALOGUE.



LE PERE DE FAMILLE.

✿✿✿ E me laissais hier entraîner à vos
✿ J ✿ raisonnemens ; mais après y avoir
✿✿✿ réfléchi, j'ai trouvé que j'avais don-
né beaucoup trop d'importance à
des choses qu'il faut traiter dans le monde
comme des bagatelles. Avouez que tout ce
que vous avez dit hier était bien romanes-
que.

LE GOUVERNEUR.

Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par
ce mot ? En disputant il faut commencer
par se bien entendre : c'est le point capital.
Je fais qu'il y a des gens qui, sans y atta-
cher aucune idée juste, l'employent comme
une injure. Un jeune homme romanesque,
une façon de penser romanesque, ce sont
chez eux des termes de mépris dont on n'ap-
pel-

62 PARADOXES MORAUX

pelle point. Mais vous, Monsieur, quelle idée y attachez - vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mais j'entens une façon d'agir, d'envisager, ou de présenter les choses, non comme elles sont dans la nature, mais telles qu'elles sont dans les Romans.

LE GOUVERNEUR.

Un Roman n'est que l'histoire de plusieurs événemens instructifs, que l'Auteur doit avoir soin de rendre agréables. Pour être bon, il faut qu'il nous présente les choses comme elles ont réellement existé, ou comme elles auraient dû exister, suivant les caractères & les situations des personnages qui y sont introduits. Il ne peut donc présenter les choses différemment de ce qu'elles sont dans la nature.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais vous savez mieux que moi que les Pièces de Théâtre, les Romans faits pour plaire à l'imagination, ont leurs règles & leurs mœurs particulières, dont ils n'osent se départir, à moins de vouloir ennuyer. Il y faut du merveilleux dans les événemens, dans les actions, dans la façon de penser des personnages, & c'est ce merveilleux qui ne se

se trouve que là & jamais dans la nature, que j'appelle romanesque.

LE GOUVERNEUR.

Oui, dans les *Cyrus*, dans les *Cléopatres*, mais non point dans les Romains sensés, tels que nous en avons. Il n'y a de règles pour un bon Roman que la nature; & il y faut si peu de merveilleux, qu'un homme de génie en a publié un excellent où il n'y a que peu d'événemens, & aucun qui n'arrive journallement. C'est la *nouvelle Héloïse*.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je le connais: mais s'il n'y a point de merveilleux dans les événemens, il y en a beaucoup dans la façon de penser & d'agir des personnages.

LE GOUVERNEUR.

Par exemple?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Par exemple, ce Lord qui prend *St. Preux* chez lui, & qui l'entretient purement pour ses beaux yeux; qui offre de lui faire part de sa fortune pour lui aider à épouser sa maîtresse; & puis ce mari qui tient chez lui l'ancien amant de sa femme; enfin mille autres choses de cette sorte.

LE

64 PARADOXES MORaux

LE GOUVERNEUR.

Ah! ah! c'est donc là ce que vous appelez romanesque? C'est la vertu, les belles actions qui le font? En vérité, Monsieur, permettez que je vous le dise, je ne vous aurais pas cru ce préjugé-là.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, la vertu, quand elle n'est pas naturelle & fondée en raison.

LE GOUVERNEUR.

La vertu est toujours fondée en raison, ou elle n'est plus vertu. Il y en a qui sont rares, mais, par bonheur pour l'humanité, elles ne sont pas pour cela hors de la nature. J'en ai vu pratiquer de plus difficiles encore que celles dont vous venez de parler. Il n'y a que ceux qui sont incapables d'une vertu, qui la croient impossible & folle; & votre ame est capable de toutes; ainsi ce ne peut être que la chaleur de la dispute qui vous ait porté à dire cela. Serait-il possible que vous trouvasiez sérieusement absurde qu'un homme généreux, voyant une fille aimable, passionnément amoureuse d'un jeune homme digne d'elle, mais dont le sort la sépare, sacrifiât une partie de ses richesses à faire le bonheur
de

de deux êtres estimables? Quel plus digne usage peut-on faire d'une grande fortune, que d'en faire des heureux? Ce jeune homme est pour jamais séparé de sa maîtresse, & cet homme puissant & riche l'entretient. Cela serait-il surnaturel? A Dieu ne plaise. J'ai vu un grand Seigneur, chez qui certaines circonstances avaient placé un jeune homme, qui du reste n'avait aucune relation avec lui. Ce jeune homme pouvait avoir quelques bonnes qualités, mais il avait aussi tous les défauts de la jeunesse, tels que l'inapplication, l'étourderie, la négligence au suprême degré: il était par conséquent de peu d'usage à ce vertueux Seigneur. Eh bien! soit qu'il eut pitié de ses égaremens, soit que quelques faibles qualités l'attendrissent pour lui, il l'a pendant longtems comblé de bienfaits, au lieu de le mettre à la porte, comme auraient fait mille autres, sans qu'on eut pu les en blâmer; & de plus il a ensuite toujours daigné s'intéresser à son sort. Cependant ce Seigneur n'avait aucun des motifs de Milord *Bomston* pour s'intéresser à lui. Et si on me disait que c'est précisément parce que Milord *Bomston* n'y a aucun motif qu'on trouve son action étrange, je répondrais qu'il faudrait peu savoir combien un jeune homme vertueux & infortuné par le cœur, est capable d'intéresser des âmes vertueuses & sensibles. Quant au mari qui retient chez lui l'ancien amant de sa maî-

66 PARADOXES MORaux

maîtresse, pour une ame qui croit à la vertu, qui se sent elle-même capable de la pratiquer, cela n'aura rien d'incompréhensible. Il ne faut pour cela que savoir vaincre ses passions, & j'ai vu de ces victoires sur soi-même plus difficiles encore que celle-là, & je suis persuadé qu'on en peut trouver mille exemples dans le monde.

LE PERE DE FAMILLE.

J'avoue que j'ai eu tort d'appeler de telles actions romanesques. Mais dites-moi, n'est-ce pas ainsi qu'on en juge dans le monde ?

LE GOUVERNEUR.

Cela n'est malheureusement que trop vrai. Si les grands crimes sont rares dans le monde, les grandes vertus le sont encore plus. Toutes les passions doivent céder à notre propre intérêt. La santé, la fortune, voilà à quoi on prétend qu'il faut les sacrifier ; mais d'en faire le sacrifice au grand intérêt de la vertu, de la bienfaisance, c'est ce qu'on ne saurait comprendre. Quiconque a assez de grandeur d'ame pour le faire, est traité d'esprit fou & romanesque. Mais gardons nous de juger ainsi.

LE

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fort bien : mais si nous n'accommodons notre façon d'agir aux jugemens du monde, nous en ferons blâmés & méprisés, & nous nous attirerons bien de maux.

LE GOUVERNEUR.

Et quand cela ferait vrai, qu'importe ? S'agit-il de ce qu'il est utile, ou de ce qu'il est honnête de faire ? A Dieu ne plaise que j'apprenne à mon élève, ou à mon fils si j'en ai jamais un, à préférer son utilité à son devoir. Et j'espère que ce n'est pas cela que vous demandez que j'enseigne au vôtre.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non, assurément.

LE GOUVERNEUR.

Cependant à voir l'éducation ordinaire qu'on donne aux jeunes gens, on dirait qu'on s'étudie avec soin à les rendre méchans, intéressés, malhonnêtes gens. Orner leur esprit, leur faire apprendre ce qui peut servir à leur faire faire leur chemin dans le monde, c'est ce qu'un père fait ; mais personne ne songe à leur enseigner la vertu.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, Monsieur, vous faites tort aux parens ! Il n'y en a point, qui n'exhortent leurs enfans à être honnêtes gens.

LE GOUVERNEUR.

Oui, à ne pas tromper, ni voler, à fuir la débauche; voilà à quoi se bornent leurs instructions. Encore leur grand motif pour les en retenir, c'est que cela pourrait nuire à leur fortune & à leur santé. Mais qu'un jeune homme soit sincère ou faux, généreux ou avare, fidèle à ses engagemens, constant ou léger, c'est ce qui leur importe peu. La plupart ne connaissant eux-mêmes pas ces vertus, & ne voyant pas comment elles peuvent servir à la fortune d'un homme, ne savent pas distinguer si leurs enfans les ont, ou s'embarassent peu de le faire. Je dis plus; il semble que la plupart s'attachent à détruire tout sentiment un peu élevé dans le cœur de leurs enfans; & sans parler des mères qui les rendent la plupart du tems rapporteurs & faux, il y a tel cas où avec maint père un fils pourrait être très mal reçu pour avoir agi en honnête homme.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah! c'en est assurément trop; & je suis sûr que cela n'arrive presque jamais, hors
peut-

peut-être dans la caverne de quelque brigand.

LE GOUVERNEUR.

Eh, mon Dieu! Monsieur, ne dites pas cela. Je pourrais vous en citer cent exemples, arrivés non dans une caverne de brigands, mais dans le monde, avec des gens qui passent pour ce qu'on appelle communément honnêtes gens. Je suppose qu'un jeune homme entendant parler mal de son ami, prit sa défense, qu'il s'attirât par-là une affaire, ou qu'il déplût à un personnage d'importance, dont il aurait de grands avantages à espérer, en osant le contredire; ne le blâmerait-on pas ouvertement? On conte une pareille aventure d'un des beaux esprits de ce siècle, de Monsieur X***.

LE PÈRE DE FAMILLE.

De Monsieur X***? Et quelle?

LE GOUVERNEUR.

N'en avez-vous jamais entendu parler? Je vais vous la dire. Je ne vous en garantis pas la vérité, mais elle servira toujours à prouver ce que j'avance. Monsieur X*** avait une place de Secrétaire chez un grand Prince. Il est ami intime de Monsieur Z**. Quand ce Prince demandait X*** il était toujours chez Z** ou Z** chez lui. Je
ne

70 PARADOXES MORAUX

ne fais ce que ce dernier pouvait avoir fait pour déplaire au Prince; tant y a que le Prince dit un jour à son Secrétaire: „ vous êtes toujours avec ce Z** ; cet homme me déplaît; je vous prie que cette liaison finisse”. Monsieur X*** fit une révérence & se retira sans répondre. Il n'en continua cependant pas moins à voir son ami. Cela revint au Prince, qui, impatienté de voir que ses ordres fussent si mal obéis, lui dit à la fin: „ vous hantez Z**, quoi-que je vous aye averti que cette liaison me déplaisait. Il faut absolument que vous la rompiez, ou que vous sortiez de chez moi. Il n'y a pas à balancer. Aussi je ne balance pas, répliqua Monsieur X***, je puis sortir aujourd'hui de chez V. A”. Cette action, que peu de gens oseront blâmer, tant elle est magnanime, supposez-la faite par un jeune homme qui a un père, je vous demande si de cent il y en aura un qui ne lui fasse les reproches les plus amers, & ne le traite de fou qui ruine sa fortune, & qui a l'esprit chimérique.

LE PERE DE FAMILLE.

Quant à moi, au moins, je ne blâmerais jamais le mien d'une action semblable.

LE GOUVERNEUR.

J'en suis persuadé ; mais mille & mille autres le feront. Et voilà ce qu'on appelle romanesque dans le monde ; c'est la vertu préférée à son propre intérêt que l'on honore de ce nom. En général on loue la vertu, on admire le désintéressement, la grandeur d'ame ; on ne saurait se refuser à la voix intérieure qui nous crie que cela est beau, juste & honnête ; mais on se dément furieusement dans l'application. Il y a un mot dont on abuse aussi cruellement, c'est le mot de *raison*, on l'emploie toujours finiment avec *utilité*. Cela est si vrai qu'on nomme raisonnables les actions du monde les plus mauvaises, & par conséquent les plus folles. Les richesses ne rendent pas heureux, dit-on, & cela est vrai. Cependant on traite de fou celui qui néglige de s'en procurer. Qu'un homme ait à choisir en se mariant entre une fille qu'il n'aime pas, mais qui est ce qu'on appelle un bon parti, & une autre vertueuse & belle & qu'il adore, mais qui soit peu accommodée des biens de la fortune, on le traitera de fou s'il ne préfère la première à l'autre. Je veux encore supposer qu'il ait pris des engagements avec cette dernière : les observer serait le premier de ses devoirs, & les rompre sous quelque prétexte que ce soit, une infamie ; cependant s'il y reste fidèle, s'il sacrifie sa fortune à ses engagements, c'est un fou

fou , un extravagant ; mais s'il rompt , s'il foule aux pieds ses devoirs , au lieu de trouver cette action indigne , lâche & détestable , c'est un homme raisonnable , dira-t-on.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui , sans doute. Mais vous attachez aussi une trop grande importance à des choses , & qui n'est point en elles. L'amour , si l'on ne veut pas qu'il dégénère en folie , ne doit être qu'un amusement , honnête à la vérité , mais qu'on doit toujours savoir sacrifier quand la raison l'exige ; & l'amitié est si rare dans le monde , que ceux qui en font une affaire si importante risquent souvent d'être trompés.

LE GOUVERNEUR.

Ah si , Monsieur , comme vous parlez ! Un peu de réflexion vous prouvera combien de tels principes seraient faux & dangereux. Il y a des engagements dont les loix punissent la violation. Quant à ceux-là il n'y a aucun mérite à les tenir ; il le faut bien. Mais les autres , sur qui les Loix n'exercent point leur empire , si on en veut bannir la fidélité & la bonne foi , on fait du monde un coupe-gorge. Tels sont l'amour & l'amitié. Je n'allègue cette raison que comme plus convaincante , pour
le

le commun des hommes; les cœurs honnêtes & sensibles qui connaissent la vertu en auront de bien différentes. L'état d'amant est celui qui devrait toujours précéder celui d'époux. Si ce dernier est sacré, l'autre ne doit pas l'être moins. Tout homme vertueux, & qui pense, dès qu'il a dit à une fille: *je vous aime*, a dit: *je m'offre, si vous voulez, de m'attacher à vous pour toujours, & de ne vous abandonner qu'à la mort.* C'est pourquoi nous devrions être bien plus réservés à faire une déclaration, que nous ne le sommes. Si après cela, une fille a consenti à accepter cet amour, & à y répondre, cet engagement est aussi sacré pour un honnête-homme, qu'aucun autre qui soit au monde. C'est sous ce point de vue qu'on devrait faire envisager cette liaison aux jeunes gens: premièrement, parce que ce n'est qu'ainsi qu'elle peut être conforme à la raison & à la vertu; & puis, parce qu'on les retiendrait par-là de toutes ces galanteries, qui sont ce qui seul peut perdre un jeune homme, en le détournant de ses devoirs & de ses occupations; en lui faisant commettre mille indignités, & en lui attirant quelquefois de fâcheuses affaires: ce que ne fait jamais une passion sincère, honnête & légitime, qui ne saurait produire que de bons effets. Quant à *l'amitié*, je n'en parlerai pas, je vous paraîtrais enthousiaste; mais je ne crois point qu'il y ait au monde de lien plus auguste & plus sacré que celui-là.

D

L'a-

74 PARADOXES MORAUX

L'amour peut entrer dans le cœur d'un méchant, & alors il prend la teinte du cœur où il pénètre: mais l'amitié a l'avantage, qu'elle ne saurait trouver place que dans un cœur vertueux & sensible, & qu'elle en est le caractère infallible.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez raison; & ce que j'en ai dit n'était pas à si méchante intention que vous l'avez peut-être cru. Je ne parlais que de ces liaisons journalières qu'on nomme amitié, & auxquelles je ne croyais pas qu'il fût juste & à propos de faire de si grands sacrifices. Mais laissons cela. Vous vouliez me parler encore de plusieurs utilités qu'ont les Romains & les Pièces de Théâtre. Je suis déjà assez de votre sentiment sur la sensibilité, & sur la part que cette Lecture peut avoir à cultiver une qualité si utile. Si vous vous tirez aussi bien du reste, vous m'amenez à votre sentiment.

LE GOUVERNEUR.

S'il nous est naturel d'être touchés au récit de malheurs des personnes auxquelles nous nous intéressons en quelque façon que ce soit; il ne nous l'est pas moins d'être au récit d'une action vertueuse. Si elle est grande, forte, courageuse, nous sentons notre ame s'élever, par un mouvement sim-
pa-

pathétique & irrésistible, au niveau de cette action; si elle n'est que bonne, nous sentons un attendrissement & une inclination extrême pour celui qui l'a faite; & dans tous les cas, nous éprouvons un désir vague, mais puissant, d'en faire de pareilles; nous sentons que dans le moment de cette impression, au moins, nous en serions capables. Cela est si vrai que cela pourrait servir de mesure pour l'ame de chaque homme: si, en lui contant une belle action, il n'en est point ému, croyons qu'il n'est pas capable de la faire, quoique la conclusion contraire puisse quelquefois tromper. Il n'est pas moins vrai qu'au récit d'une action méchante, criminelle & lâche, nous sentons un mouvement d'aversion envers elle, & de haine contre celui qui la commet. D'où proviennent ces mouvemens? On ne saurait nier qu'ils existent, & ce sont assurément des sentimens naturels, puisqu'ils précèdent toute réflexion sur l'action même. En général, il est bon de remarquer que tout l'effet du Théâtre & des Romans consiste en impressions, & non point en enseignemens; & voilà ce que ceux qui ont écrit pour & contre, n'ont pas assez senti. Quant à celle dont je viens de parler, je crois que vous l'aurez éprouvée plus d'une fois, & que vous la trouverez vraie.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Très vraie.

LE GOUVERNEUR.

Et j'espère que vous la trouvez aussi utile ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Assurément, très utile.

LE GOUVERNEUR.

Or donc, tout sentiment répété devenant une habitude, nous ne saurions trop répéter les sentimens utiles & louables. Un bon Roman, un bon Drame, nous présente toujours la vertu, sous une face qui nous intéresse vivement pour elle; & le vice de façon à nous le rendre odieux. Ce sentiment d'amour pour la vertu, d'horreur pour le vice, si nous l'éprouvons souvent, nous devient naturel; & je l'ai déjà dit, ce sont plus nos sentimens qui nous guident dans nos actions, que nos réflexions; ainsi celui-là aura un grand effet sur nos mœurs & sur notre caractère. Pourquoi donc, puisque leur Lecture nous fait éprouver une sensation si utile, pourquoi la blâmerait-on? Pourquoi la défendre à la jeunesse, puisqu'elle

qu'elle ne fortifie en nous que des sentimens louables ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

J'en reviens toujours là, que ce ne sont que des fictions agréables, enfantées par des gens d'esprit, qui ne présentent rien de réel, ni même les choses comme elles sont dans la nature.

LE GOUVERNEUR.

Un bon Roman présente toujours les choses comme elles y sont réellement, ou du moins comme elles devraient y être. Il en est du Roman comme des Arts. Dans ceux-ci, le but est d'atteindre au beau idéal dans la nature qu'ils imitent. Le Roman a pour but le beau idéal dans la morale. Il est comme un beau paysage qui ne contient que des objets qui existent réellement dans la nature, mais chacun placé dans le jour le plus avantageux, & dans un assemblage qui n'est pas commun. Ainsi dans le Roman, dans le Drame, tous les caractères doivent être vrais, & dessinés d'après nature; mais leur concours, le jour sous lequel l'Auteur nous les montre, n'est pas celui sous lequel nous les voyons communément.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais si vous voulez exciter votre élève à la vertu, par l'impression que fait sur nous son exemple, il me semble que la vérité y fera beaucoup plus propre que la fiction. Nécessairement un récit doit bien plus nous affecter quand nous savons qu'il est vrai, que lorsque nous savons qu'il n'est qu'inventé : & pourquoi aller chercher des exemples feints, puisque nous en trouvons tant de vrais dans l'histoire ? C'est cela que vous devriez lui faire lire, plutôt que ces jeux de l'imagination qui ne peuvent être que d'une utilité très superficielle.

LE GOUVERNEUR.

O ! Monsieur, j'ai bien prévu cette objection, & j'ai de quoi y répondre. Premièrement, il n'est pas vrai qu'une fiction fasse moins d'impression qu'un fait véritable. *Alexandre, & Tom Jones*, font le même effet sur l'esprit du Lecteur, & ont le même degré de vraisemblance pour lui, car il ne les a vus ni l'un ni l'autre, & les actions de l'un & de l'autre se retracent chez lui de la même manière, c'est-à-dire par la lecture. Et puis quand il serait vrai que cette idée : *cela est réellement arrivé, & cela n'est qu'inventé*, eût quelque effet sur le Lecteur, il faudrait qu'un Roman fût bien froid,

froid & bien mauvais, s'il ne captivait au point de faire oublier entièrement que ce n'est qu'une fiction.

Quant à l'histoire, ce n'est point la Lecture des jeunes gens; il faut un esprit mûr pour en tirer du fruit. Il est honteux de l'ignorer, c'est pourquoi il faut absolument la leur faire apprendre. Mais de croire qu'elle ait une autre utilité pour eux, que celle de savoir que tel Roi a régné dans tel tems, & que tel événement est arrivé dans telle année, c'est se tromper grossièrement. Je m'en vais vous détailler sans préjugé quelles sont les vraies utilités de l'histoire. Elle peut servir à trois sortes de personnes: à l'homme public, soit homme d'Etat ou Militaire, au Savant, au Philosophe. Les deux premiers tirent une utilité réelle des exemples qu'elle leur fournit; car l'histoire est l'Archive des faits publics. Le Savant, soit Théologien, soit Jurisconsulte, en étudie une certaine partie, qui lui est particulièrement nécessaire; au premier, pour expliquer & vérifier ce qui concerne la religion; au second, puisqu'après que nous avons adopté le droit Romain, il s'en sert pour expliquer le vrai sens de ces loix. Le Philosophe enfin l'étudie sous un autre point de vue; il s'en sert comme d'un flambeau, dans la recherche de l'esprit & du cœur humain. Après cela il y a l'histoire particulière de chaque peuple, dont l'étude est nécessaire pour connaître ses droits &

ses prétentions. Celui qui en fait son unique étude, est dans ces Sciences ce que l'Algébriste est dans les Mathématiques : il prépare les matériaux, dont les autres se servent. Voilà le véritable usage de l'histoire. Je fais bien que d'ailleurs elle est indispensable à l'homme d'étude ; on ne pourrait entendre un seul Livre sans la savoir, car tout y est plein d'allusions à des faits, & de choses enfin qui seraient de l'Hébreu pour celui qui n'en aurait aucune connaissance. Mais en bonne foi de quelle utilité est-elle dans la vie civile ? Elle ne contient la plupart du tems que des descriptions de combats, & de transactions politiques. Nous ne sommes pas tous Rois, ou Princes, ou Ministres d'Etat, ou Officiers d'Armée. Et chez ceux-même qui le font, leur vie est partagée en vie publique, & en vie privée. Car quand on voudrait me dire qu'au moins les Mémoires particuliers ont l'utilité des Romans joint à la vérité, ces Mémoires n'ont pour objet que la vie publique, & jamais la vie privée. Les seules vertus dont l'histoire nous présente l'exemple, sont donc des vertus publiques, l'attachement à la patrie & au Souverain. Mais elle contient aussi bien le récit des grands crimes que des grandes vertus, & ces premiers ne nous sont presque jamais présentés sous le point de vue qu'il faut pour nous les rendre odieux. Il y a plus, c'est que l'éclat qui accompagne toujours les actions atroces, & dont

dont les suites sont importantes, & la partialité des historiens, qui les rend panégyristes d'un parti, nous les rendent presque aimables, & nous les montrent au moins comme nécessaires & excusables. D'ailleurs, les vertus consacrées dans l'histoire, sont-elles des vertus? Quelle histoire plus remplie de grands exemples, qui élèvent l'ame à un point inexprimable, que celle des Romains? *Cincinnatus* est tiré de la charrue à la Dictature. Des Ambassadeurs Sabins trouvent *Curius Dentatus*, faisant cuire son repas, qui rejette les présens qu'ils lui apportent. *Regulus* retourne chez les Cartaginois, où les plus cruels tourmens l'attendent, plutôt que de donner un conseil pernicieux à la patrie, ou de rompre sa parole. *Caton* encore fort jeune, entendant murmurer contre les cruautés de *Sylla*, demande s'il n'y a personne qui ose délivrer la terre d'un tel tiran. A quoi son gouverneur ayant répondu, qu'on le ferait bien, mais qu'il était entouré de tant de soldats qui veilleraient sur sa vie, & que cela retenait ceux qui voudraient le faire. „ Ah, dit *Caton*, „ qu'on me donne un poignard, je l'exécuterai bien, puisqu'il me fait asséoir sous vent sur son lit”. *Brutus* enfin, le vertueux *Brutus* massacre son ami, son bienfaiteur, pour sauver la liberté, & périt enfin en combattant pour elle. Tous ces exemples sont beaux, grands, mais que nous servent ces mouvemens d'élévation, ce désir d'en faire

82 PARADOXES MORAUX

de semblables qu'elles nous inspirent ? Que sentons-nous en les lisant ? Le regret de ne pas vivre dans un Etat où on puisse pratiquer les vertus d'un *Caton*, d'un *Brutus* ; un vain esprit de liberté, qui ne sert qu'à nous pénétrer de regret de ne pas être un fier Républicain.

LE PERE DE FAMILLE.

Prétendriez-vous donc que l'histoire n'est d'aucune utilité, par les exemples qu'elle nous montre ?

LE GOUVERNEUR.

Point du tout. Je m'en vais m'expliquer. Si un homme en lisant l'histoire se proposait d'imiter tel héros, elle pourrait faire ses *Don Quichotes* aussi bien que les Romains. Car qu'est-ce que le *Don Quichotisme* ? L'envie d'imiter certaines actions hors de propos. Du tems du règne de l'esprit de Chevalerie, *Don Quichotte* lui-même aurait été un personnage très sensé. Mais quand les mœurs eurent changé, vouloir à toute force imiter des mœurs qui n'existaient plus, c'était le défaut que *Michel Cervantes* voulait tourner en ridicule. Or un homme qui voudrait labourer la terre comme *Cincinnatus*, cuire son souper comme *Curius*, tuer des tirans comme *Caton & Brutus*, ne serait pas moins fou que celui qui courrait les champs, armé de pied en cap. Mais si
tout

tout grand sentiment, le récit de toute action généreuse élève l'ame, cette sensation répétée donne de l'étendue, de la force, de l'élévation à l'ame en général. Voilà l'utilité de l'histoire, au moins celle qu'elle peut procurer par les exemples. Cependant, quoique cette sensation qui nous fait éprouver un sentiment sympathétique au récit d'une action vertueuse, nous soit naturel & inné, il faut pourtant apprendre à l'éprouver, tout comme nous apprenons à voir, & à user en général de nos sens corporels. Et c'est là dedans que le Roman est excellent. Je suis bien loin de prétendre qu'un homme fait passe sa vie à ne lire que cela; mais je veux qu'on les mette entre les mains des jeunes gens. Si l'image des maux de leurs semblables les rend sensibles, le récit d'actions & de sentimens vertueux les en rend susceptibles; & ils ont, à cet égard, maints avantages par dessus l'histoire. Premièrement, la grande variété d'objets & de personnages que l'histoire nous offre, diminue & affaiblit l'intérêt, & en rend l'impression beaucoup moins vive. Nous ne savons sur quel tableau arrêter la vue. Le Roman, au contraire, concentre tous nos sentimens sur un seul ou au moins sur peu de personnages; & toutes les impressions en deviennent plus vives & plus utiles, pour les jeunes gens. En second lieu, comme il ne représente que des sentimens qui sont à leur portée, & des actions qu'ils

84 PARADOXES MORAUX

peuvent voir journellement , cela leur ouvre l'esprit , & les met peu à peu en état de comprendre des actions , que l'état des personnages qui font l'objet de l'histoire les empêche de saisir , & de connaître la beauté de certains sentimens , dont ils n'ont point encore l'idée. Les relations de citoyen , de sujet , leur sont inconnues ; comment pourraient-ils comprendre la beauté des actions d'un *Regulus* , & de l'un & l'autre *Brutus* ? Mais ils connaissent bien les relations de fils , d'amant , d'ami , d'homme , que le Roman s'attache à peindre. Troisièmement enfin , un bon Roman présente toujours la face morale des objets , de façon qu'elle frappe vivement. Cela les accoutume à saisir la moralité des actions. Ils apprennent ensuite à en tirer la moralité , quand même elle ne leur est pas si clairement montrée , comme elle ne l'est presque jamais dans l'histoire : ainsi qu'on apprend peu à peu à accompagner du clavecin sans chiffres. Le Roman est le degré pour nous mener à la lecture de l'histoire : cependant il faut toujours l'enseigner aux jeunes gens , afin que quand ils seront dans le cas d'en tirer de l'utilité , ils ne se trouvent pas en pays étranger pour eux , & par mille autres raisons encore , qui la leur rendent nécessaire. Tout comme on leur fait apprendre des langues , pour l'utilité qu'ils en peuvent retirer dans la suite , par la lecture des ouvrages qui y sont écrits ; il faut leur faire connaître

naître les principaux événemens du monde, pour l'usage qu'ils pourront en faire un jour. Mais de croire que dans la jeunesse elle serve de la moindre instruction, c'est une erreur. Pour eux des mots ou des faits font la même chose.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je crois que vous avez raison. Mais si un Roman attache plus un jeune homme & l'intéresse davantage, il est aussi à craindre qu'il ne l'enflamme au point de prendre tel ou tel héros de Roman pour modèle, & qu'il ne tombe par-là dans ce *Don Quichotisme* dont vous parliez. Cela n'est, je crois, pas rare, & c'est-là le plus grand inconvénient que je trouve à la lecture de ces ouvrages: au point que, quoique vous me disiez, je ne saurais encore me rendre à votre sentiment.

LE GOUVERNEUR.

Je vous dirai que l'histoire peut faire ses *Don Quichotes* aussi bien que les Romans. Si le rapport de quelques Auteurs est véritable, nous en avons un exemple bien terrible, & qui a fait le malheur de tout un royaume.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est-il ?

LE GOUVERNEUR.

Celui de *Charles XII*. La Lecture de *Quinte Curce* l'enflamma, dit-on, si fort, que ce fut ce désir d'imiter *Alexandre*, de conquérir & de donner comme lui des Royaumes, qui causa en partie les malheurs de la Suède. Croyez-vous que si un jeune homme est capable de la comprendre, & qu'il a une imagination fort ardente, l'histoire des Grecs & des Romains soit moins propre à la lui enflammer que des Romains ? Il pourra fort bien être transporté jusqu'à l'enthousiasme & à la folie, de cet ardent amour pour la patrie, de ce mépris de la mort qu'on y trouve. Et fera-t-il plus sensé de vouloir à toute force imiter un *Décus*, un *Caton*, un *Brutus*, qu'un héros de Roman ? Au contraire, elle aurait alors pour lui le désavantage des Romains de Chevalerie, qui sont d'exciter à des actions que nos mœurs & notre état ne nous permettent pas d'exécuter. Le dévouement à la patrie, la valeur militaire sont de belles vertus, sans doute, & tout homme d'honneur doit les posséder, mais chacun n'est pas dans le cas de les pratiquer ; tandis que la fidélité envers son ami, sa maîtresse,

tous

tous ses engagemens, la reconnaissance envers ses bienfaiteurs, la générosité, la pitié active pour le malheureux, le mépris de la fortune & de la vie, du bonheur même, quand on les doit acheter par une bassesse ou par un crime, tous sentimens que les bons Romains peignent, & reveillent en nous, sont des vertus bien plus journalières pour tous les hommes. Il serait ridicule, sans doute, qu'un jeune homme ne les pratiquât que pour imiter tel ou tel, dont il a fait son héros; mais avec de l'attention, & en réfléchissant avec lui sur ce qu'il lit, sur-tout en ne lui mettant entre les mains que de bons Romains qui peignent la nature telle qu'elle est, ce danger n'est guères à craindre. Ce sont-là des attentions qu'il faut toujours avoir, quand on élève un jeune homme avec soin; & vous croyez bien que je ne les néglige pas avec votre enfant. Peut-être que, si on ne donnait qu'un seul Roman à lire à un jeune homme extrêmement vif, on pourrait craindre qu'il ne fît un effet trop violent sur lui: mais en lui en mettant plusieurs entre les mains, qui lui plaisent, l'impression particulière de l'un s'affaiblit, & l'impression générale, toujours renouvelée, de l'amour pour la vertu & pour le vertueux, & de la sensibilité reste. Ne trouvez-vous pas que j'aye raison?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il me semble qu'oui. Je sens fort bien que l'instruction morale que les jeunes gens peuvent tirer de l'histoire, telle qu'on la leur enseigne, se réduit à peu de chose; & qu'il faut un esprit mûr, accoutumé à réfléchir, pour en faire usage.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite, les Romains ont encore une autre bien grande utilité. Un traité de morale (en supposant même qu'un jeune homme fut capable de l'entendre & de le goûter,) nous donne des règles générales pour les mœurs. Il nous dit: suivez la vertu & vous serez heureux: mais le Roman nous en montre l'exemple; il réveille en nous le sentiment de cette vérité dont la nature y a placé le germe. Il nous fait sentir invinciblement que le vertueux est plus heureux au milieu du malheur, que le vicieux paraît avec tous les avantages du bonheur & de la fortune: & un sentiment nous persuade bien autrement, il a une bien plus grande influence sur nos actions qu'un raisonnement. Outre cela, la morale nous enseigne la vertu d'une manière abstraite: ses thèses, quoique vraies, sont générales, & peu de gens sont en état de les bien appliquer. Bien des personnes voient un devoir qu'elles connaissent,

font, tandis qu'elles ne le croient pas, se laissant aisément abuser par la passion. Sans traité de morale même, tous nos devoirs nous sont écrits dans le cœur, mais l'application en est souvent difficile à faire. Avec bien de l'envie de remplir nos devoirs, nous ne voyons pas toujours si c'est-là le cas de le faire, si cela ne souffre pas quelque exception, si les autres n'ourent pas leurs prétentions. Mais le Roman n'est que l'exemple de tels & tels cas particuliers, & l'exemple instruit bien plus efficacement, jette bien plus de lumière sur un sujet qu'une thèse générale. Il peut donc être regardé comme une morale appliquée; & comme nous approuvons toujours celui qui en agit d'une façon grande & vertueuse, il raffine, il aiguise notre sentiment de l'honnête. Il est dans la morale, ce que ces collections de décisions & de causes (comme *les Causes célèbres de Pitaval*) sont dans le Droit.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela pourrait être; si toutes les actions & tous les sentimens que les Romains peignent étaient bons & louables. Mais il s'en faut bien. Par exemple, cet esprit de Gladiateur, cette fureur du Duel, malheureusement trop en vogue dans le monde, n'y est-elle pas fortifiée, peinte avec toutes les couleurs qui peuvent la disculper, & la rendre même intéressante?

LE

LE GOUVERNEUR.

Je ne nierai pas tout - à - fait cela. Je ne veux pas non plus faire l'apologie des Duels, mais j'espère pourtant vous démontrer que le danger n'est pas si grand que vous le faites. D'abord je vous dirai qu'un Auteur ne peut guères faire autrement. Il faut qu'il respecte les mœurs & les préjugés du siècle & de la nation pour laquelle il écrit. Ensuite il n'ose pas contredire & choquer la nature. Où qu'elle se trouve, la valeur est toujours une vertu respectée & honorée dans le monde, & la poltronnerie un vice méprisé. Le plus sûr moyen de détruire tout intérêt dans un Roman, & de manquer par conséquent le premier but, qui est de plaire en instruisant, ce serait de rendre le principal personnage méprisable. Or la valeur ne va jamais sans un peu de vivacité dans les passions, & par conséquent de chaleur dans le ressentiment. Si donc un Auteur voulait nous représenter un jeune homme honnête, mais vif & impétueux, comme le sont la plupart, qui supportât patiemment un outrage, ne choquerait-il pas visiblement la nature? C'est ce qu'il n'oserait faire, à moins de vouloir tomber dans une extravagance aussi grande, que ceux qui racontent des faits de Chevaliers pourfendans des géans. D'ailleurs....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tout cela peut être très vrai. Mais s'il veut former nos mœurs, ne devrait-il pas s'unir à tous les autres moralistes pour décrier autant qu'il peut une fureur aussi détestable que l'est celle des Duels ? Ou bien, au moins, ne nous jamais montrer un jeune homme dans cette malheureuse position, d'être forcé à opter entre le mépris ou la transgression de ses devoirs les plus sacrés.

LE GOUVERNEUR.

Nous n'avons plus tant à craindre la fureur des Duels. Les loix y ont mis bon ordre. On y songe deux fois avant que de se mettre dans une si fâcheuse posture ; & depuis que les loix sont si sévères là-dessus, on excuse un homme qui souffre une injure sans en tirer vengeance, plutôt que de s'exposer à perdre sa fortune. Il peut aller tête levée partout, sans qu'on le croye un lâche, & qu'on l'accable du mépris universel. La cause étant donc ôtée, l'effet cesse, & on voit partout tomber ce préjugé. Si malheureusement il faut un peu de féraillerie, on tâche de faire en sorte qu'il se répande le moins de sang qu'il est possible. Et puis la politesse est si générale dans le monde, qu'on n'a point tant à craindre d'être offensé. Un jeune homme, querelleur &
spa-

spadassin, est fui & haï comme un chien hargneux; de sorte que pour son propre intérêt il est obligé d'être doux, ou au moins de le paraître. De sorte que tout l'effet que la lecture des Romans pourrait faire dans ce point, ce serait de donner un peu d'audace à un jeune homme, au point de ne pas craindre un agresseur, & de ne pas se laisser outrager. Et je crois qu'il est impossible à un homme, pour peu qu'il ait de sentiment, de ne pas céder à un premier mouvement de colère, quand on l'insulte. Assurément il faudrait qu'il n'eût pas le moindre courage; car le courage ne va jamais sans un peu d'ardeur & de ressentiment; & vous m'avouerez pourtant, qu'il est la marque distinctive d'une ame élevée.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, oui, cela est vrai. Je sens bien que le danger des Duels n'est plus si grand; & quelque aversion que j'aye pour ce préjugé barbare, je ne veux pourtant pas que mon fils soit un poltron & un lâche qui se laisse insulter par le premier affronteur.

LE GOUVERNEUR.

Je vous dirai plus, Monsieur, c'est dans les bons Romans que cette fureur est le mieux combattue. Lisez la *nouvelle Héloïse*; quelle

quelle Lettre que celle où *Julie* parle contre le Duel! Dans *Tom Jones*, avec quel soin l'Auteur n'observe-t-il pas que *Fitzpatrick* est l'agresseur, pour disculper *Jones*; quels remords ne lui donne-t-il pas, lorsqu'il craint d'avoir tué un homme, même en défendant sa vie, ou du moins en tirant l'épée pour repousser l'outrage le plus atroce. Enfin nous avons un Roman, où le héros refuse constamment un combat singulier, en montrant toute la valeur & l'intrépidité possible, & se tirant avec le plus grand honneur d'un pas si délicat.

LE P E R E D E F A M I L L E.

C'est *Grandisson*, je le fais. Mais tous ne contiennent pas le même exemple.

LE G O U V E R N E U R.

Et cela est juste; car enfin il faut toute la vertu d'un *Grandisson* pour refuser un Duel. Si un Auteur peignait un jeune homme un peu relâché dans ses principes, & qui voulût après se dispenser de se battre, sous prétexte de vertu & de religion, on le soupçonnerait toujours de lâcheté, comme on fait dans le monde, & cela avec raison; car c'est une vertu bien suspecte, que celle qui ne nous vient dans l'esprit que quand nous devons exposer notre vie.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, oui, je vous passe que ce ne font pas les Romains qui peuvent propager cette folie; & que tant que les Loix n'auront pas entièrement déraciné ce malheureux préjugé, on verra malheureusement encore souvent de pareilles affaires. Mais....

LE GOUVERNEUR.

Sans doute; & même ils feraient plus propres à l'arrêter qu'à l'autoriser. Mais il s'en faut bien que ce soient-là toutes les utilités des Romains. J'y en vois encore plusieurs autres. En voici une des principales. On estime & on loue tant les vieillards, à cause de leur expérience qui leur donne les moyens de se conduire avec sagesse dans le monde, & de guider la jeunesse par leurs conseils. On a tort peut-être. Il se peut que tous ces avantages ne viennent que de ce que leurs passions sont moins vives, & qu'elles les engagent par-là, non dans moins de mauvaises actions, mais dans moins de fautes. Quoiqu'il en soit, qu'est-ce que cette expérience, sinon d'avoir vu beaucoup d'événemens; & de s'être fait delà des règles pour juger de l'issue d'une affaire par ses causes. Or il est indifférent d'avoir vu ces faits ou de les avoir lus. Qu'une chose nous soit arrivée, ou que nous
l'ayons

l'ayons lue, l'effet est le même quand nous venons à nous la retracer par la mémoire. J'en excepte toute chose qui a excité en nous une forte passion, que nous n'avons pas encore satisfaite; comme la colère que nous avons sentie en recevant un tort quelconque, & dont le souvenir nous cause un mouvement pareil, d'où naît le désir de la vengeance; ou bien ce mouvement machinal qui nous fait frémir au souvenir d'un grand danger que nous avons couru.

Mais que fait le Roman? Il nous trace mille événemens, & nous donne par-là une connaissance du monde, & de la manière dont les choses y vont; ce qui fait cette expérience qui nous manque dans la jeunesse. Il a ce double avantage sur l'histoire; c'est, de nous présenter des événemens à notre portée, qui peuvent nous arriver journellement; & de nous en faire voir tous les ressorts secrets. Et sur les Ouvrages Dramatiques il a encore celui-ci; c'est que n'étant point gêné par les règles étroites du tems, & par les convénances théâtrales, il nous peut bien mieux détailler tous les événemens comme ils naissent dans la nature.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais il faut savoir d'abord si c'est ainsi qu'ils les peignent; si les événemens & leurs ressorts sont pris de la nature des cho-

choses, & d'une vraie connaissance des mœurs & de l'esprit humain; ou bien si ce ne sont que de belles chimères puisées dans l'imagination ardente de l'Auteur, qui cherche à plaire, en enflammant celle de ses Lecteurs par des peintures des situations touchantes qui la flattent, mais qui n'existent pas dans le monde.

LE GOUVERNEUR.

Vous revenez toujours à votre ancienne objection. Quand pourrai-je parvenir à la détruire? Vous ne voyez sous le mot de Roman, qu'*Amadis des Gaules*, & *Robinson Crusoë*. Ce n'est pas ceux-là, que je veux qu'on lise avec des jeunes gens. Mais en attendant que je vous dise quels sont ceux que je crois propres à produire les effets dont je viens de parler, je m'en vais tâcher, pour la dernière fois, de répondre invinciblement à votre objection favorite, avec laquelle vous revenez toujours à la charge.

LE PERE DE FAMILLE.

Il paraît, mon cher, qu'elle vous embarrasse, & que c'est pour cela qu'elle vous impatiente si fort.

LE GOUVERNEUR.

Point du tout, Monsieur, vous allez voir. Il est impossible qu'un bon Auteur peigne des sentimens qui n'existent pas dans la nature, & fasse naître ses événemens de ressorts dont ils ne suivraient pas naturellement. Je m'en vais vous le démontrer. Monsieur *Hume* dit dans son *Essai sur la Critique*, que les marques extérieures des passions, ne sont point des signes arbitraires, que l'usage ait introduits parmi les hommes: mais qu'elles sont naturelles & universelles, & que nous en avons un sentiment intérieur, qui nous fait d'abord reconnaître telle passion à telle marque. Cette observation est très belle & très vraie. Mais en voici une qui pour la vérité ne cède en rien à l'autre; c'est que le caractère d'un homme donné & connu, nous savons à point nommé quel mouvement tel objet produira en lui, & de quelle façon il agira. Nous le sentons intimement sans pouvoir souvent en rendre raison. Enfin il semble que tous les cœurs soyent moulés sur la même forme, ou du moins que nous ayons un sentiment des divers mouvemens & actions que la diversité des caractères doit prendre. Il faut, sans doute, que ce sentiment se développe en nous, comme tous les autres; mais il y existe, j'en appelle à tous ceux qui ont un cœur. Voilà pourquoi tout Romancier, tout

E

Poète

98 PARADOXES MORaux

Poëte dramatique qui nous présente une action, qui ne fuit pas naturellement de la situation & du caractère d'un personnage, nous revolte, & nous ôte toute la foi que nous avons en lui. C'est comme si un peintre voulait,

*Humano capiti cervicem — equinam
Iungere —*

L'un choquerait autant que l'autre; & nous le sentirions d'abord. En voulez-vous un exemple? Je m'en vais vous le montrer dans un excellent Poëte Dramatique, tant il est vrai, qu'un homme de génie même se laisse emporter au delà du but. *Métastase* dans son *Antigonus* nous montre dans *Démétrius*, un jeune homme très vertueux, sensible, & par conséquent aussi tout plein de la plus vive tendresse pour son père. Il aime secrètement sa belle-mère future, il sacrifie sa passion, il l'étouffe: son père pris, il engage son amante à se donner à un autre, parce que la liberté de son père doit être le prix de ce sacrifice. Celui-ci qui adore *Bérénice*, aime mieux rentrer dans les fers que de la voir à un autre, & traite durement son fils pour le service qu'il avait cru lui rendre. Loin de se croire libre de ses obligations de fils, par cette dureté, *Démétrius* voyant *Antigonus* encore une fois prisonnier, le délivre par l'action la plus téméraire. Jusques-là tout est excellent, notre

tre cœur fuit avec aisance tous les mouvemens de *Démétrius*, parce que chacun en porte intérieurement le germe. Mais quand ensuite ce jeune Prince, après avoir fait toutes ces actions héroïques, veut se tuer, parce qu'il sent qu'il sera toujours le rival de son père, cela ne touche plus du tout. Premièrement, avec tant de magnanimité, on sent qu'il pourrait vaincre sa propre passion ; & pour celle de *Bérénice* qui se déclare son amante, on ne voit pas quelle raison il a de se tuer, il suffirait qu'il s'éloignât pour la guérir. L'Abbé *Métastase* a cru par la crainte qu'il nous donne pour la vie du Héros, faire monter l'intérêt au plus haut degré ; mais il n'a pas senti que bien loin de là, cela le refroidissait entièrement, parce que son action ne fuit ni du caractère du jeune Prince, ni de sa situation. Et il en est ainsi dans tous les cas. Qu'on ne me dise point qu'il n'y a que des connaisseurs qui jugent ainsi, & non pas des jeunes gens. Ce sentiment nous est inné, il ne trompe jamais. Plus nos vues s'étendent, plus nous le raffinons, & nous sommes capables de l'appliquer à plus de choses ; parce que nous en connaissons davantage. Ainsi la beauté de certaines actions peut être au dessus de la portée d'un homme ; & alors il est du tout incapable de la sentir & de la comprendre. Mais dès qu'il a assez de connaissances pour la sentir, l'impression qu'elle fera sur lui ne fera ja-

100 PARADOXES MORaux

mais fausse. Voilà pourquoi, pourvu qu'un Roman soit à la portée d'un jeune homme, si les sentimens sont faux, outrés, si les actions ne découlent pas naturellement des caractères & des situations, si enfin l'Auteur n'a pas touché cette corde secrète du cœur, il l'ennuyera sans faute, & le laissera froid, sans faire aucune impression sur lui, pourvu qu'on ne lui ait pas donné auparavant un esprit faux & louche. Si le sublime du génie, dans l'expression du sentiment, est de trouver ce qu'il semble que chacun aurait dit dans tel moment, le même sublime dans l'enchaînement des événemens, c'est de trouver ce qu'il semble que chacun aurait fait. Voilà votre objection détruite, par rapport aux sentimens & aux événemens qui sont peints dans les Romans.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mais on vous dira toujours que les hommes agissent rarement, comme on les peint dans le Roman; surtout le héros, en qui on entasse toute la magnanimité, toute la générosité, bref toutes les vertus possibles, sans presque aucun défaut.

LE GOUVERNEUR.

Quand cela ferait, qu'est-ce que cela prouverait? Que les hommes savent ce qui est vertueux, & que peu le font. C'est bien tant

tant pis. Mais parce qu'il y a beaucoup d'hommes méchans, devons-nous craindre d'être trop vertueux ? Le Roman doit peindre les hommes tels qu'ils font, je l'ai déjà dit; ainsi, ces chimères de perfection, vous ne les trouvez pas dans ceux qui sont bons; mais ceux-même qui, comme *Grandison*, nous peignent un caractère parfait, s'il est d'ailleurs bien peint & intéressant, ont l'utilité au moins de nous montrer le point de perfection dans la morale, & de nous inspirer le desir d'y atteindre. Mais tous ne sont pas ainsi, & il y en a beaucoup qui, quoiqu'ils tracent l'image de la vertu dans leur Héros, (car il n'y a qu'elle qui intéresse) lui donnent des faiblesses; & crayonnent enfin le caractère de l'homme vertueux non tel qu'il devrait être, mais tel qu'il est.

LE PERE DE FAMILLE.

Je fais qu'il y en a, mais ce ne sont pas les plus utiles. Car les actions vicieuses qui y sont contées servent d'instruction au mal, d'autorité & d'exemple à un jeune homme.

LE GOUVERNEUR.

De quels Romans voulez-vous parler, Monsieur ? De ceux qui font l'école du libertinage ? A Dieu ne plaise qu'on en met-

te jamais de tels entre les mains d'un jeune homme. Les autres peignent le mal, cela est vrai : mais comment voulez - vous qu'ils fassent, si le mal existe dans le monde, & si c'est delà qu'ils tirent leurs tableaux. Et puis daignez considérer qu'ils nous le présentent toujours sous le point de vue le plus propre à nous le faire éviter ; non point tel qu'il paraît à nos yeux dans le monde, où l'utilité qu'on en retire nous le rend souvent aimable & doux, mais en nous le rendant toujours odieux.

LE PERE DE FAMILLE.

Cependant lorsque c'est le héros qui tombe dans ces fautes, on les orne de toutes les circonstances imaginables pour les faire excuser, & pour ne pas anéantir l'intérêt. Le jeune homme qui lit garde ensuite l'impression du mal, & oublie les circonstances qui peuvent servir à le pallier. Il se dit : un tel a commis telle faute, & on ne laisse pas de l'aimer, & de s'intéresser vivement à lui, j'en puis donc faire autant : alors la passion l'entraîne, il en commet mille, sans autre excuse que la corruption de son cœur.

LE GOUVERNEUR.

D'abord celui qui lirait un livre avec de tels yeux, aurait nécessairement un cœur déjà corrompu, & alors, quoiqu'on lui fît lire,
ou

ou même en ne lui laissant rien lire du tout, il n'en deviendrait pas moins vicieux. Dans l'histoire, il trouverait de grands hommes, l'objet de l'admiration de tout l'univers, qui ont commis de fort méchantes actions, & il s'en appuierait. Quand vous lui feriez lire l'Écriture Sainte, il n'en ferait pas autre chose. Je vous demande, Monsieur, si en lisant, par exemple, l'histoire de David, un jeune homme vicieux & méchant ne pourrait pas se dire: ce grand Roi, ce Roi si juste, si bon, si craignant Dieu, a commis un adultère, *ergo* je puis le faire aussi; & ainsi des autres. Quand même il ne lirait rien, il verrait toujours dans le monde mille personnes qu'on estime être enclins à tel vice, commettre mainte action blâmable, & il se dirait: si celui-là fait cela, & n'est pas plus mal, tu peux bien le faire aussi. Ainsi cette objection tombe d'elle-même. En second lieu, quel est le Roman médiocre, où vous ne trouvez celui qui commet une mauvaise action, déchiré de remords & puni par les suites mêmes de cette action? Or cette impression est très utile. Dès que nous sentons bien intimement que la vertu est ce qui seul peut nous procurer un bonheur constant & durable; (& les sensations qu'un bon Roman nous fait éprouver, tendent toutes à nous pénétrer de cette vérité) alors nous prenons une ferme résolution de la suivre pour règle dans toutes les actions de notre vie; nous nous formons des principes.

Ce qui n'était d'abord que sentiment confus, inclination chez nous, devient jugement & passe, pour me servir d'une expression de Philosophie, des facultés subordonnées de l'ame, dans les facultés supérieures. Ces principes si rares nous sont surtout nécessaires dans la vigueur de l'âge, où nous sommes toujours en danger d'être entraînés par la trop grande vivacité des passions. Le dernier période de la vertu, c'est quand à force d'agir selon ses principes, ils sont devenus habitude, seconde nature; quand sans balancer, nous faisons presque machinalement ce qui est bien. Alors on pratique la vertu de la même façon que lorsqu'on le fait par pur sentiment, par ce qu'on nomme droiture de cœur; avec cette différence, que dans la tendre jeunesse quelque bien-né qu'on soit, des sociétés mal choisies, mille circonstances peuvent nous éloigner du chemin de la vertu, au point de n'y rentrer jamais; au lieu que lorsque nous sommes à nous rendre la vertu habituelle, rien ne saurait jamais nous en détacher; elle a entièrement pénétré notre ame; elle est devenue une partie de notre essence. Si j'osais alléguer une comparaison, je dirais, qu'il en est de l'homme vertueux comme du dessinateur. Un coup d'œil juste, & une facilité à imiter ce qu'il voit, sont des qualités naturelles qui facilitent l'étude du dessin, elles donnent de l'avance. Ensuite quand un jeune dessinateur a compris
les

les principes de son art, il les met en pratique en se les rappelant toujours, & avec quelque peine. A la fin, sans plus songer à tous ses principes, il dessine toujours juste. Ainsi un cœur droit, & une ame sensible sont les premiers degrés à la vertu. J'ose croire que tous les hommes ont reçu ces qualités, en égale portion, des mains de la nature; que les impressions que nous recevons dans l'enfance & dans la jeunesse, peuvent les gâter & les étouffer même jusqu'à un certain point. Ceux chez qui cela n'est point arrivé, apprennent ensuite à goûter la vertu & à en connaître les principes. Cela arrive d'ordinaire dans l'âge où l'ame commence à acquérir de la force & du ressort. Alors on se dit toujours à foi-même dans les occasions critiques de la vie; il faut être honnête homme, vertueux, il faut agir ainsi pour mériter ton estime, ton approbation, & celle de tous ceux qui pensent. Cet état dure jusqu'à ce qu'enfin à force de la pratiquer, la vertu nous devient entièrement habituelle. Le mauvais exemple, & des circonstances malheureuses, peuvent rendre le jeune homme sensible & droit, vicieux. Celui qui est parvenu à se faire des principes, sera bien plus ferme, & il faudra des cas bien singuliers pour l'en détacher. Mais celui qui a eu le bonheur de parvenir à s'en faire une habitude, (car réellement il y faut du bonheur) ne saurait jamais l'abandonner; le mal n'a plus aucune

prise sur lui, il ne saurait le désirer même. Je me suis peut-être un peu éloigné de mon sujet, mais je crois que vous voilà parfaitement persuadé que, pourvu qu'un jeune homme n'ait pas le cœur corrompu d'ailleurs, ce qui peut arriver dans le plus bas âge, il n'y a pas lieu de craindre que la lecture des bons Romans serve en aucune façon à lui donner la moindre mauvaise impression.

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je le crois.

LE GOUVERNEUR.

Reste donc à répondre à la seconde partie de votre objection. „ Avec des sentiments dont le germe est dans notre cœur, „ & que chacun se sentira forcé d'approuver, & de trouver naturels, un auteur pourrait se former un enchaînement de faits, & un monde qui n'existe pas. Les „ jeunes gens ne connaissent pas celui où ils vont entrer ; en s'emparant de leur imagination, il pourrait aisément leur en faire concevoir des représentations fantastiques.” Ai-je bien pris votre pensée ?

LE

LE P E R E D E F A M I L L E.

Tout juste. C'était précisément ce que je voulais dire.

LE G O U V E R N E U R.

C'est-là le cas de tous les Romans à aventures étranges. Je m'expliquerai plus au long là-dessus, quand je vous parlerai de ceux que je fais lire à Monsieur votre fils. Quant à présent je vous dirai seulement que tout Roman, qui ne copie pas la nature aussi bien qu'une Comédie, est indigne de l'attention d'un homme d'esprit, & que je me garderai bien d'en donner d'autres à lire, à qui que ce soit, que de ceux qui contiennent une fidèle peinture du monde. De cette façon ils servent donc à suppléer au défaut d'expérience de la jeunesse, qui ne leur manque que faute d'avoir beaucoup vu. Mais à quoi nous servirait cette expérience, si elle ne nous aidait à nous guider dans les affaires de cette vie? Quand l'âge nous la donne, elle nous est d'ordinaire assez inutile. Ayant atteint alors, ou manqué irréparablement le but où nous tendions, nous avons trouvé notre place dans le monde; & le manque de désirs inquiets, l'impossibilité de les contenter quand nous en formerions; la froideur de l'âge, qui nous met à couvert de commettre des fautes dangereuses,

nous rendent communément toute notre expérience superflue. Mais c'est dans la jeunesse qu'elle nous ferait indispensable, lorsque nous avons des désirs à contenter, une fortune à faire. Il ne faut donc rien épargner de ce qui peut nous la donner. Et ceci est encore un des avantages que le Roman a sur l'histoire, c'est que dans notre conduite, comme dans la morale, il nous présente des exemples plus à notre portée, dont nous pouvons plus aisément faire l'application.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela se peut; mais rarement fait-on sa fortune dans le monde, par les moyens, par lesquels un héros de Roman fait la sienne.

LE GOUVERNEUR.

Mais est-ce donc seulement à faire sa fortune qu'on doit enseigner à un jeune homme?

LE PERE DE FAMILLE.

Ma foi, mon cher, voulez-vous que je vous dise, c'est pourtant là ce qu'il y a de plus important.

LE GOUVERNEUR.

Voilà le grand malheur dans le monde; c'est qu'on ne prêche que cela aux jeunes gens; je dis à ceux qui sont les mieux élevés. Il faut faire votre chemin, leur dit-on, & pour cela il faut que vous soyez doux, humbles, complaisans, c'est-à-dire en termes plus vrais, que vous soyez rampans, bas, vils complaisans, lâches flatteurs. Par l'importance qu'on attache soi-même à la fortune & par la fureur qu'on a de la présenter à la jeunesse, comme l'unique chose à laquelle ils doivent songer, on rend les hommes presque tous fourbes, faux, vils, & méchans: on étouffe en eux toute élévation d'ame, toute sémence de vertu. Ah! éloignons-nous de cette route commune, imprimons dans leurs cœurs l'amour de la vertu de cet honneur, qui consiste à s'exposer, à perdre plutôt tout que de faire le mal: enseignons-leur à mettre un prix à leur propre estime, & à celle de ce qu'il y a de gens d'honneur dans le monde. Il est vrai que le Roman ne nous présentera pas un homme qui, en flattant bassément, s'élève & parvient à ses fins; ou s'il nous le présente, c'est de manière à nous faire d'abord sentir ce qu'il y a d'odieux dans un tel caractère. Mais d'où viendrait ce mépris & cette haine que nous aurions pour un pareil exemple, sinon de ce que nous sentons au fond du

110 PARADOXES MORAUX

cœur que cela est indigne ? Et pourquoi voudrions-nous enseigner aux jeunes gens de faire ce que nous nous sentons forcés de mépriser naturellement, quand nous le voyons faire à d'autres ? Mais il nous montrera comment dans tous les événemens de la vie il faut agir pour conserver sa probité, son honneur, sa vertu ; & sans doute que les sentimens qu'il nous inspire nous portent, comme je l'ai déjà démontré, à sacrifier tous nos avantages à ces grands objets.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais avec tous ces beaux sentimens, un homme pourra fort bien rester dans l'indigence. Je ne veux pas dire pour cela qu'il faille être malhonnête homme pour se pousser. A Dieu ne plaise ! La vertu est assurément le plus grand bien, & le premier objet que nous devons avoir en vue. Mais je dis qu'il n'en faut pas affecter une si austère, songer à soi, & céder un peu au torrent ; car enfin personne ne reformera le monde.

LE GOUVERNEUR.

Il est rare assurément qu'un homme vertueux s'élève à une fortune brillante, si sa naissance ne l'en a mis à portée : mais aussi croyez-moi, la vertu arrive toujours à son
but,

but, c'est-à-dire, à cette douce médiocrité plus désirable mille fois que la fortune la plus brillante. Il faudrait qu'il y eût bien du malheur, si un homme avec quelque talent qui le rend utile à la société, & de la vertu, ne parvenait à trouver une place dans le monde, sans faire la moindre violence à ses principes. Il faudrait encore un malheur plus rare, pour que ce fût sa vertu même, qui y fût un obstacle. Ne le croyons pas, & appliquons-nous à rendre les principes des jeunes gens aussi sévères qu'il se peut, à leur inspirer, non cette vertu mesquine qui consiste à n'être ni voleur, ni escroc, ni faux monnoyeur, mais cette grande vertu, cette fille du Ciel, qui embrase l'ame comme un rayon de la divinité; & si jamais il arrive après cela que celle-ci les rende infortunés, ce qui, soit dit à l'honneur de l'humanité, n'arrive que très rarement, elle suffira certainement à les consoler. Mais s'il n'est pas permis à l'homme vertueux de faire quelque chose contre ses principes pour parvenir à ses fins, il peut au moins y employer tous les moyens justes & permis. Supposez, par exemple, qu'on puisse attendre quelque avantage d'un autre; il est sûr qu'un honnête homme ne pourra, ni n'osera le flatter, *l'empaumer*, comme on dit; mais qu'il s'attache à connaître l'humeur & le caractère de celui dont il a besoin, qu'il évite de le heurter de front, qu'il se serve de cette

con-

connaissance autant qu'il est en lui, sans trahir son honneur & la vérité: cela lui est permis. Ainsi quoiqu'on ne doive point se plier aux vices des hommes, & à leurs défauts, il nous est très important de les connaître.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous entends pas assez. Expliquez-vous, s'il vous plaît, davantage.

LE GOUVERNEUR.

Tout homme qui a un dessein qu'il souhaite de voir réussir, soit qu'il concerne sa fortune, ou quoi que ce soit, s'il veut y parvenir il faut qu'il y travaille. Pour cela il faut qu'il fasse deux choses: éviter ce qui peut y nuire, & faire ce que peut y contribuer: & c'est ce que l'expérience nous enseigne à prévoir. Je suppose donc que pour ce dessein il ait besoin de l'appui d'un autre, il faut qu'il se le rende favorable; le moyen le plus facile pour cela, c'est sans doute de flatter, de tâcher de s'infiltrer dans son esprit. Mais en flattant les défauts de quelqu'un, n'est-il pas visible qu'on les fortifie, qu'on leur donne de l'aliment autant qu'il est en nous. Il y a bien des gens qui ne voudraient pas faire les *Mercurès* d'un protecteur quelconque, mais qui ne se font pas le moindre scrupule,

s'il

s'il est vain & orgueilleux, de le faire parler & de le bouffir encore plus de louanges, qu'ils défavouent dans leur cœur.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Ah, il y a aussi une grande différence !

LE G O U V E R N E U R.

Comment ? quelle différence ? La débauche se nuit à elle-même, mais l'orgueil & la vanité nuit à tout ce qui l'entoure. Ce sont les lâches qui flattent les grands, les gens en place, qui font qu'après cela l'honnête homme à qui ces artifices sont inconnus devient l'objet de leur haine. Si donc un homme voulait employer à cela son expérience, & la facilité à démêler les caractères des hommes, qui en fait partie, il agirait très malhonnêtement.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Mais, comment voulez-vous qu'un homme fasse ? Notre fortune, quelque bornée que nous la désirions, dépend des autres ; de ceux qui sont au dessus de nous. Il faut se produire, s'insinuer chez eux, s'en faire des amis, & les solliciter pour l'obtenir. Nous ne sommes plus aux tems des *Cincinnatus*, où on tirait les gens de la char-

114 PARADOXES MORAUX

charrue, pour les mettre à la tête des Armées ou des affaires publiques.

LE GOUVERNEUR.

Il faut se produire, sans doute : on ne saurait prétendre, sans sottise & impertinence, que des gens aussi occupés, aussi obsédés que des gens en place, courent après nous pour nous offrir un emploi, une grace. Mais savez-vous ce que fait l'homme modeste & vertueux ? Il fait qu'il faut qu'il y ait des gens qui gouvernent le pays sous l'œil du maître, qui soient les guides dans les choses qu'il ne peut pas voir par lui-même, & qui sont chargés de choisir les hommes pour les placer selon que chacun est utile au pays, & au service du Souverain. Il fait que ces hommes tiennent un rang élevé dans l'Etat, & que ce rang exige du respect, & il ne fait aucune difficulté de le lui témoigner. Il fait encore que ces gens sont trop occupés pour pouvoir aller à la chasse du mérite inconnu. Il n'aura donc aucune difficulté à se présenter, à solliciter : il dira à un homme qui a du pouvoir : „ Monsieur, je suis un tel, j'ai tel ta-
„ lent, je me suis appliqué toute ma vie à
„ telle chose, & j'ai toujours tâché de rem-
„ plir mes devoirs : je souhaiterais de pouvoir
„ obtenir telle grace ; je fais qu'elle dépend
„ de vous, & je vous supplie de vouloir vous
„ in-

„intéresser pour moi”. Cela ne répugne point au plus parfaitement honnête homme ; & s’il essaye un refus, il se retire sans plainte & sans murmure, & se console en s’enveloppant dans sa vertu. Mais vouloir employer la connaissance des caractères à saisir le faible de quelqu’un, & à en profiter en le flattant, je le soutiens, cela est lâche & indigne. La flatterie n’est pas ce qu’on pense ; elle ne consiste pas à exalter un homme jusqu’aux nues ; au contraire, pour peu qu’un homme ait d’esprit, cette flatterie grossière l’affadira. Mais elle consiste à témoigner un sentiment qu’on n’a pas ; & quelque étendues que soient les bornes de la politesse, on peut toujours être sincère & poli en même tems. Si les Grands se connaissaient en hommes, ou plutôt si l’amour-propre n’était pas si fort capable de nous aveugler, ils se défieraient bien plus de ces gens si attentifs à leur complaire. L’honnête homme qui se tient loin d’eux, a assurément un respect bien plus sincère pour eux que le lâche complaisant. Pour plaire à quelqu’un par de tels moyens, il faut avoir saisi son faible, & quel qu’il soit, cette connaissance inspire toujours du mépris. C’est apparemment pour cela qu’on a dit qu’il n’y avait point de Héros pour son valet-de-chambre. Mais l’honnête homme ne recherche pas si le Grand a des défauts ; s’il en obtient des bienfaits, il est pénétré de reconnaissance ; s’il se voit rebûté, il l’oublie.

blie. D'ailleurs ceux qui trahissent la vérité pour leur utilité, ne font jamais des gens sûrs, & je ne voudrais jamais employer un homme qui rechercherait tous les petits moyens pour s'insinuer dans mon esprit. Ce que je dis des Grands doit s'entendre de toutes les occasions dans la vie, où l'on cherche des moyens illicites de captiver des personnes. Je n'ai pris cet exemple que parce qu'il est le plus commun. Ce n'est point cela que les Romains nous apprennent, ni ce dont ils inspirent le goût. Mais ils nous donnent une autre expérience, & ils nous apprennent à connaître les hommes : connaissance dont nous pouvons nous servir dans mille occasions d'une façon permise. Savoir choisir ses amis, ses liaisons ; discerner ceux qui ont le pouvoir & la volonté de nous servir ; ne s'ouvrir qu'à des gens sur qui on peut compter ; taire ou dire ce qu'il faut & à qui il le faut ; ne point faire de fausses démarches, & apprendre à prévoir les suites de celles que nous faisons ; voilà des choses pour lesquelles nous avons besoin d'une connaissance très déliée des hommes, & c'est-là que nous pouvons l'employer avec justice, pour notre propre avantage. Je dis plus, celui-même qui ne songerait qu'à procurer le bien-être des autres doit, pour y parvenir, savoir comment s'y prendre, car il n'est pas si aisé qu'on le dirait bien de mener les gens à ce qui leur est utile. Celui sur-tout qui
se

se consacre à former les hommes à la vertu, doit absolument les connaître parfaitement; & c'est à acquérir cette connaissance que les bons Romains sont admirables. Je m'en vais vous dire là-dessus comment je conçois que les hommes acquièrent de l'expérience, dans le commerce du monde, & par les voyes ordinaires. D'abord mettons-nous bien dans l'esprit que tous les beaux sermons que les vieilles gens, soit parens soit gouverneurs, font aux jeunes, ne leur servent de rien; à moins qu'ils ne soient présentés avec un art tout particulier, justement sous le point de vue le plus avantageux, & sous lequel un jeune homme, par son caractère & l'étendue de son esprit, est le plus capable de les saisir; sans cela ils entrent par une oreille & sortent par l'autre. Mais comme il n'arrive presque jamais qu'on prenne les jeunes gens par où il le faut, on peut toujours parier que tous ces beaux discours n'auront fait que blanchir, & qu'après les avoir sermonnés le mieux du monde sur les dangers, & les écueils qu'on y rencontre ils n'en tomberont pas moins dans toutes les fautes, dans tous les égaremens dont on aura voulu les garantir, jusqu'à ce qu'ils en aient ressenti les suites douloureuses, à plusieurs reprises. Voilà le train ordinaire des jeunes gens. L'âge après cela les corrige, & voici comment. Dans la jeunesse on est ouvert à toutes les impressions, tout ce qu'on voit est nouveau

&

& nous attire ; & quand même on en aurait entendu parler , les désirs , les passions nous font voir les objets sous une toute autre forme , que celle sous laquelle un homme mûr les voit , & sous laquelle un pédagogue les peint à son écolier. Celui-ci fuit , par ignorance & par oubli des conséquences , tous les mouvemens que les objets lui impriment. Plusieurs fautes réitérées , dont il éprouve les suites , le rendent attentif : il réfléchit alors sur ce qui lui arrive , & cela le mène à en découvrir la cause. Cette découverte le rend plus avisé , à moins qu'un défaut de caractère invincible n'ait occasionné ses fautes. Voilà par où l'expérience commence à lui venir. Dès qu'il a une fois appris à démêler la cause des événemens , cela le rend attentif , pour peu qu'il ait d'esprit. Mais il est impossible que souvent il ne lui arrive qu'un bonheur ou un malheur ne lui vienne d'un autre. Ceux qui lui auront procuré un bien , il les nommera bons , les autres lui paroîtront méchans ; cela est dans la nature. Souvent l'expérience s'arrête là tout court , & bien des gens ne vont pas plus loin. La quantité d'événemens qu'ils ont vu arriver , ou dont ils ont été les parties intéressées , donnent aux gens d'un certain âge une espèce de routine qui leur suffit. D'ailleurs , ayant des passions plus isolées , ou dont la satisfaction dépend plus d'eux-mêmes , que la jeunesse , ils sont moins exposés à s'y voir tra-

traverser ; & s'ils se voyent obligés de traverser les autres , ils le font avec plus de finesse & de circonspection , parce qu'ils sont plus faibles , plus impuissans. C'est-là pour l'ordinaire cette sagesse qu'on prise tant chez les vieillards. Mais il y en a d'autres qui vont plus loin. Ceux à qui des circonstances heureuses ont donné un esprit plus étendu & plus observateur , recherchent ensuite pourquoi un tel t'a-t-il nuï dans cette affaire ? Pourquoi a-t-il trompé la confiance que tu avais en lui ? Quelle raison avait-il de s'opposer à ta réussite là-dedans ? Un tel te hait & te persécute , quelles raisons en peut-il avoir ? Avec un peu d'attention , il découvre les raisons de la conduite de ces gens. Il voit que la plupart agissent , guidés par leur propre intérêt , & que la différence des caractères ne consiste guères que dans les choses où chacun place son intérêt. C'est alors qu'on commence à voir comment le caractère & les passions influent sur les actions , & comment les objets excitent dans les hommes telle ou telle passion suivant le caractère de chacun. S'il continue ses observations , il va plus loin encore. Les caractères sont différens , se dira-t-il ; un homme d'un tel caractère a fait telle action dans cette circonstance ; quel caractère as-tu toi-même ? Alors se ressouvenant de ce qu'il a senti , de ce qu'il a fait dans plusieurs occasions , des mouvemens qu'il a éprouvés , de ce qui l'a en-

gagé

gagé à y céder, ou à y résister; il apprendra à se connaître soi-même. C'est-là le second pas, car jamais on ne commence par réfléchir sur soi, avant d'y avoir été amené par ce qu'on a vu dans les autres. On agit longtems au hazard, poussé sans savoir comment, par telle raison, par tel objet, tout comme on mange & on digère sans connaître le mécanisme des organes qui font ces fonctions: & le Médecin n'apprend point à connaître le bon & le mauvais effet des remèdes, des alimens, en réfléchissant sur l'effet qu'ils font sur lui-même; il ne fait comment cela s'opère que par ce qu'il a vu sur d'autres corps. Enfin poussant les observations dans la morale plus loin, on ramene continuellement celles qu'on fait sur les autres sur soi, & celles qu'on fait sur soi, on les applique à étudier les autres. Voilà comme on parvient à la fin à une connaissance déliée des hommes; que le grand usage change en un tact sûr, qui dans mille cas ne trompe pas sur un seul. Je crois que là-dedans nous devons beaucoup à la nature. J'ose penser que c'est elle qui nous a donné le moyen de nous représenter l'effet que les objets doivent faire sur un homme d'un caractère différent du nôtre. Cette secrète harmonie des cœurs, qui n'a pas besoin des raisonnemens, nous fait sentir ce qui peut faire effet sur le cœur des autres, ce qui peut les offenser, ou leur plaire. Sans doute que

que ce sentiment a besoin d'être raffiné, ainsi que les autres, & que c'est la société qui le raffine: mais la lecture des Romans nous peint la société avant que nous soyons dans le cas de l'avoir beaucoup vue. Je dis que c'est un sentiment, parce que nous agissons en conséquence sans réflexion, ainsi qu'on peut l'observer tous les jours. Si on ajoute à cette connaissance, une observation de la physionomie des gens qu'on voit agir, on parviendra à la fin à une certitude de jugement des hommes par leur physionomie. J'entens bien que ce n'est pas le visage seul sur lequel on juge; tout y entre, le port, le geste, le regard. Car pour peu qu'on observe les hommes on verra qu'il n'y en aura jamais deux d'un caractère différent, qui ayent la même physionomie, & chez lesquels on n'aperçoive une grande différence dans les moindres mouvemens. L'emporté, le doux, le passionné, l'insensible, le modeste, l'effronté, le sincère, le réservé, tous auront quelque chose qui les décele à des yeux fins. Pour moi je compte si fort sur la physionomie, que je n'ai presque jamais vu d'homme qui m'ait trompé. De tout cela ensemble se forme l'expérience & la connaissance du monde. L'homme qui a beaucoup vu, & qui a de l'esprit, les possède machinalement, sans en pouvoir rendre raison. Il sera poli; car il sentira exactement ce qui pourrait déplaire à chacun, & il l'évitera. Il sera fin s'il

122 PARADOXES MORAUX

veut, car il saura combiner les caractères & les événemens, & ce qu'il faut faire pour amener les gens dont il a besoin à son but. Il fera éloquent, car il saura précisément quelles raisons pourront faire le plus d'effet sur des esprits faits de telle façon, & comment il faut les leur présenter. Il est vrai qu'il ne saurait rendre raison de tout cela, mais il le sent. Le Philosophe en saura tirer des règles. S'il a du génie, & qu'il écrive, il portera dans ses écrits ce qu'il aura observé, & ses ouvrages seront de ceux dont on dit que la nature y est peinte : chacun croira s'y voir. Il y aura entre l'homme du monde, & le Philosophe homme du monde, la différence qu'il y a entre l'Amateur & le Connaisseur. L'un prononcera un jugement juste, & l'autre fait pourquoi il prononce ainsi.

Trouvez-vous que j'aye raison ?

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'emportez par la rapidité du discours ; & je ne saurais assez examiner si vous raisonnez juste : mais enfin il me le semble.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien, voyez donc de quelle utilité est dans ce cas le Roman. Cette expérience, nous ne l'acquérons souvent jamais, &
tou-

toujours tard, & après être tombés dans un million de fautes. Elle nous devient alors inutile pour nous-mêmes. Mais le Roman peut nous la donner, pour quand il nous la faut, avant que nous entrions dans le monde, où nous pouvons la mettre en pratique. Voici comment. Croire qu'un jeune homme tire des moralités de ce qu'il lit, c'est une erreur, je l'ai déjà dit. Les premiers sentimens qu'il éprouve sont la pitié pour le malheureux, & le sentiment sympathétique de la vertu. Il ne lit d'abord que pour s'amuser, sans beaucoup réfléchir sur ce qu'il lit. Mais ainsi que la quantité d'objets que nous voyons, nous ouvre l'esprit & l'étend, ainsi la quantité d'événemens qu'il lit fait le même effet & le met peu à peu en état de porter là-dessus un jugement, soit sur les suites, soit sur la moralité d'une action. Car le Roman a l'avantage de présenter la cause des événemens, & la moralité y est aussi toujours indiquée, soit par le jour sous lequel il est montré, soit qu'elle en soit déduite expressément; & cela les met encore plus à sa portée, lui ouvre l'esprit & lui apprend à connaître les ressorts des événemens & les motifs de nos actions. Dans toutes les sciences, le premier pas est suivi d'un autre, & plus on y avance, plus on veut y avancer. Le principal point c'est donc d'attirer l'attention d'un jeune homme sur un objet; & comment peut-on mieux y réussir que par l'idée du plaisir & de l'a-

musement ? Sera-ce un Traité de morale qui lui offrira cet attrait ? Non, assurément : mais bien plutôt un Roman. Outre que la plupart des traités de morale sont aussi éloignés de nous instruire sur la nature du cœur humain & ses effets, que les Romans les plus fantastiques. — Dès qu'on est parvenu à ouvrir les yeux à un jeune homme sur ce qu'il lit, & sur ce qui arrive dans le monde, on a gagné. Instruit par la lecture, il porte des yeux observateurs dans le monde, & ce qu'il voit, & ce qu'il lit, servant mutuellement à l'éclairer, il apportera en y entrant un recueil de faits & d'observations, qui font ce qui fait l'expérience. Si cependant, malgré ces soins, on voit faire plus de fautes aux jeunes gens qu'aux vieillards, ce n'est pas à la sagesse de ces derniers qu'il faut l'imputer, mais à leur froideur naturelle, qui les y rend nécessairement tous enclins. Il est bien naturel qu'avec tant de facilité à tomber d'un côté, & tant d'impossibilité de l'autre, un jeune homme commette quelques extravagances, qu'un vieillard ne commettra pas. Louer un vieillard de ce qu'il ne fait pas de folies, c'est vouloir louer un malade qui n'a point d'appetit, de ce qu'il ne fait point d'excès de table. Mais il est toujours certain qu'un jeune homme élevé ainsi, sera bien moins sujet à tomber dans des erreurs qu'un autre, qui n'aura jamais appris à connaître le monde, & qu'on y aura lâché sans

le préparer ainsi. — Quand on voit qu'un jeune homme commence à bien saisir ce qu'il lit, & à y réfléchir soi-même, c'est alors que les réflexions sont utiles à faire avec lui. Mais dans le commencement il ne faut point en faire, de peur de le rebuter. On doit être content de voir qu'il sente ce qu'il lit. Qu'on augure toujours bien d'un jeune homme qui saura pleurer à une situation douloureuse, au spectacle de la vertu infortunée; il est dans le bon chemin; son cœur est ouvert à toutes les impressions louables: mais qu'on se garde d'exiger d'abord davantage. Peu à peu on verra ses yeux briller, à la lecture d'une action forte & vertueuse. S'il la lit haut, sa voix s'élèvera, la joie & le contentement éclateront sur son visage, & on verra alors que son esprit s'étend, que le beau, le grand, l'honnête font leur impression sur lui. Mais au nom de Dieu, qu'on le laisse lire, sans vouloir tirer de ce qu'il lit, des préceptes, que son âge & la faiblesse de son esprit l'empêchent de concevoir efficacement. En général, jamais il ne faut que les réflexions viennent de celui qui l'élève, il faut qu'il y soit amené de lui-même, qu'on sache les tirer de son sein, & alors elles font impression. Fixer son attention sur ce qu'il voit, sur ce qu'il entend, & le lui faire comparer avec ce qu'il a lu; le rendre attentif aux gens qu'il voit, à leur caractère, l'aider à le démêler, à le rapporter à ceux qu'il a vu-

tracés dans les Romans qu'il lit, voilà ce qu'on doit faire : mais si on le sermonne on l'ennuye, on le dégoûte, & il prend le livre & le docteur en aversion. Vous voyez bien que je suppose toujours qu'il faut veiller à ses lectures d'amusement, tout comme à toutes les autres. En général, il faut lui inspirer une confiance qui fasse qu'il ne cache pas une seule de ses actions, ni même des sentimens les plus intimes de son cœur. Sans cela tout est perdu. Avec bien du soin cela est possible ; mais le chapitrer c'est le vrai moyen de n'y jamais réussir.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà du *Rousseau* tout pur.

LE GOUVERNEUR.

J'admire Monsieur *Rousseau*, & quoique je sois fort éloigné de vouloir hasarder de suivre le plan de son *Emile* en tout, il y a cependant des remarques particulières très utiles. Quant à celle-ci, je ne l'ai pas tirée de lui, mais de ma propre expérience. J'ai toujours vu les jeunes gens qui avaient trouvé des amis dans leurs parens ou dans leurs précepteurs, très bien réussir ; & la morgue & la sévérité ne faire que des idiots, des garnemens, ou des hypocrites. Mais il faut pour être le confident intime de son élève deux choses, premièrement le vouloir,

&

& puis favoir s'y prendre. Car il faut s'y prendre de bien bonne heure quand on veut y réussir, & cela exige une attention bien soutenue. Mais il est tems que je vous quitte, Monsieur. Si ce que j'ai dit a pu mériter votre approbation, je reviendrai demain continuer notre conversation sur ce sujet.

LE PERE DE FAMILLE.

Très volontiers. Vous m'avez déjà presque amené à votre sentiment, & je suis parfaitement persuadé que la lecture des livres que je condamnais, dirigée par vos soins, ne saurait être nuisible à mon fils. Mais je serai toujours charmé d'en entendre davantage là-dessus. Ainsi donc à demain.



ENTRETIENS
D'UN PERE DE FAMILLE

&

LE GOUVERNEUR DE
SON FILS.



TROISIEME DIALOGUE.



LE PERE DE FAMILLE, LE GOUVERNEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

*** H bien, Monsieur, nous revoici.
* E * J'ai réfléchi sur ce que vous m'a-
*** vez dit hier, & avant d'entrer en
* * * * * matière, il faut que vous m'é-
claircissiez un doute qui m'est entré dans
l'esprit. Si au lieu d'un garçon vous aviez
une fille à élever, vous serviriez-vous de
mêmes moyens ?

LE

LE GOUVERNEUR.

C'est selon. Si tous les jeunes gens étaient honnêtes & vertueux, une fille ne risquerait rien à avoir le cœur tendre. Mais comme le monde est rempli de gens qui se font un honneur de séduire l'innocence, sous le masque de l'amour, & qui pour cela savent prendre toutes les formes; que d'ailleurs les filles ne sont jamais maîtresses de leur choix, puisqu'il faut qu'elles attendent nos avances; que leur réputation est si délicate; je ne fais s'il ne vaut pas mieux les élever dans la retraite & dans l'ignorance. Et sans doute qu'alors il ne leur faut point laisser lire des Romans, ni des pièces de Théâtre; car le désir d'aimer & d'être aimé se glisse dans leur cœur; un jeune homme vient leur en conter, & si elles ne tombent pas dans des faux pas, au moins s'engagent-elles dans des amourettes qui les couvrent de blâme & de honte. Mais quand je songe aussi que l'amour est une passion si naturelle, qu'elle naît dans le cœur le plus innocent, qu'alors il n'est jamais guidé que par les sens, & qu'il n'a aucune digue: quand je considère qu'une fille peut bien mieux défendre sa vertu contre des attaques qu'elle connaît, que la lecture des Romans leur orne l'esprit, leur apprend à connaître les hommes & leurs devoirs, que cette connaissance peut leur servir à faire un choix raisonnable, &

130 PARADOXES MORAUX

l'esprit qu'elles ont si délicat à les pourvoir, & à rendre le mariage un lien aimable & attachant pour leur époux, je trouve qu'on ne risque rien à les éclairer. Sur-tout puisqu'elles apprennent d'ordinaire ce qu'il y a de mal dans l'amour, de leurs propres compagnes, & qu'en les instruisant on leur met entre les mains les moyens & les raisons de défendre leur vertu. Enfin des deux manières on fera bien avec du soin. Mais la première en exige de si attentifs, que je crois peu de personnes capables de les avoir.

LE PERE DE FAMILLE.

Je croirais, au contraire, qu'il en faudrait bien plus pour conserver l'innocence d'une fille qu'on voudrait instruire à fond de tout, que de celle qu'on tiendrait dans une grande retraite, & dans une ignorance absolue.

LE GOUVERNEUR.

Pardonnez-moi, Monsieur. Dans le premier cas, en lui montrant l'attrait & le danger, & les motifs de les combattre, on peut s'en reposer beaucoup sur le discernement d'une fille, & les Romans bien choisis font pour elles une très bonne école. En général elles ont le discernement si fin, tant de raisons, & de si puissantes d'éviter tout ce qui peut attaquer le moins du monde leur
ré-

réputation & leur vertu, qu'il est difficile de comprendre comment elles peuvent se laisser entraîner à donner la moindre atteinte à l'une & à l'autre. Mais chez une fille dont on veut garantir la vertu par une modestie fondée sur l'ignorance, il faut veiller à tous les pas : il n'y en a aucun où on puisse la fier à elle-même. Premièrement, il faut absolument la préserver de toute liaison, le moins du monde intime, avec ses compagnes : il faut s'observer au point qu'il n'échappe dans la conversation ni le moindre mot libre ni la moindre histoire qui puisse reveiller sa curiosité. Enfin quand une de ses connaissances se marie, il faut qu'elle rompe tout commerce avec elle. Rien n'est plus dangereux pour une jeune fille, que la conversation d'une jeune femme. C'est l'école de la lubricité, outre que je ne fais pourquoi toutes les jeunes femmes, je dis les plus honnêtes, se font un plaisir de lier & de favoriser des amourettes. Bref il faut que la mère, qui veut élever ainsi sa fille, ne la quitte pas d'un pas, & qu'elle réponde encore des compagnies où elle la mène, comme d'elle-même. Et qui est capable de s'assujettir à tous ces soins ? Qu'on en néglige un seul, & le mal est pire que jamais. Je n'approuve pas qu'une fille lise trop de Romans ; mais qu'on lui en fasse lire quelques-uns & choisis, qu'on l'instruise bien de ce qui se passe dans le monde, & je crois qu'elle en sera plus aimable.

ble & plus estimable, au moins assurément plus prudente.

LE PERE DE FAMILLE.

Sans doute: & puis il n'y a qu'un idiot qui puisse vivre avec une idiote, ainsi il vaut mieux instruire les filles avec prudence. Mais voyons, qu'avez-vous encore à me dire en faveur des Romans?

LE GOUVERNEUR.

Le dernier avantage que j'y trouve, c'est qu'ils inspirent le goût de la lecture.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous accorde ce point. Mais de quelle lecture donnent-ils le goût? D'une lecture frivole & inutile.

LE GOUVERNEUR.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que, si on voulait faire d'un jeune homme, un Savant du premier ordre, ce n'était pas le chemin que je montre qu'il faudrait prendre. Les grands Savans deviennent ordinairement tels de deux manières. Ou par force; c'est-à-dire, quand des parens, dès la plus tendre jeunesse de leurs enfans, les forcent à se coller sur les Livres. Leur
mé-

mémoire est facile, ils font des progrès; & ces progrès, & les louanges qu'ils leur attirent, leur inspirent le goût de la science à laquelle on les fait s'appliquer, & leur en font faire de nouveaux. Attachés enfin par coutume à l'étude, ils en font leur unique occupation, ils ne connaissent d'autre plaisir ni d'autre affaire. Mais alors il faut, ou que le jeune homme, avec les qualités de l'esprit qui servent à le rendre juste, ait peu de vivacité de tempérament; ou que l'étude ait affaibli cette vivacité de bonne heure; ou que la gêne dans laquelle on a élevé un jeune homme, ait duré jusques passé l'âge où il est si aisé de tomber dans l'inapplication & dans le dégoût de toutes choses hors du plaisir; ou enfin qu'il ait été absolument sans fortune, & par conséquent sans avoir pu trouver le moindre moyen de contenter ses passions & de s'y livrer; & qu'il n'ait vu de chemin pour sortir de sa misère que l'étude. La seconde manière dont on parvient à s'acquérir une profonde Science, c'est le hazard qui nous attache à quelqu'un qui la cultive ou qui nous place dans des lieux & dans des sociétés où l'on n'entend parler & priser que cette science; cela pique la curiosité, on trouve sous la main les moyens de la satisfaire; on s'y applique, & on s'y attache à mesure qu'on y fait des progrès. Car toute Science quelle qu'elle soit, quand on y est arrivé à un certain degré, flatte la

134 PARADOXES MORAUX

vanité & excite la curiosité. Voilà de quelle façon on pourrait, je crois, rendre raison de la manière dont la plupart des Savans sont devenus tels. Et c'est apparemment aussi parce qu'autrefois l'éducation était excessivement rigide qu'on voyait plus d'érudits qu'à présent.

LE PERE DE FAMILLE.

Ajoutez que l'ambition en fait aussi quelques-uns.

LE GOUVERNEUR.

Oui, mais laquelle? Celle de se faire un grand nom; ou de parvenir à se procurer les aïssances de la vie, & par cet effet un emploi lucratif, & honoré?

LE PERE DE FAMILLE.

Mais toutes les deux.

LE GOUVERNEUR.

Cela peut être, mais ils sont rares. Le désir de la gloire qu'on peut acquérir par un savoir immense, ne peut faire effet sur nous que dans un âge plus mûr, & où nous avons déjà fait des progrès dans cette Science, assez pour être frappés du degré d'estime qu'elle mérite. Et dans cet âge
nous

nous sommes déjà ou gâtés pour jamais ou décidés à devenir des Savans du premier ordre. Quant aux objets d'ambition réels, ils sont fort bornés pour un grand Savant. A l'exception de nos chaires de professeur, je ne vois pas qu'il en puisse avoir. Ce qu'on recherche avec soin dans le monde, ce n'est point un *Lipfius*, un *Saumaïse*, un *Ménage*, ce sont des gens qui ayent un esprit juste, éclairé, & orné. Quiconque observera un peu le monde verra que presque toutes les places dans l'Etat n'exigent que l'homme vertueux & éclairé pour les remplir, & non point le Savant. Qu'un Médecin, qu'un Mathématicien, un Philosophe, un Historien, celui qui se voue entièrement aux belles Lettres, que ceux-là, dis-je, cherchent à acquérir dans leur Science le plus haut point de perfection, il n'y a pour eux que ce moyen de se tirer du pair, & de faire la fortune à laquelle ils peuvent parvenir dans leur état. Mais dans les autres classes d'étude, il n'en est pas ainsi, & si on croit que la vaste érudition serve-là à se pousser, ou que même elle serve à rendre un homme utile, on se trompe. Tous ceux qui chez nous entrent dans un emploi civil quelconque, soit judicature, affaires d'état, finances, sont obligés d'avoir étudié en droit. Or il n'y en a presque pas un seul à qui ce qu'il a appris du droit à l'Université, serve, si ce n'est peut-être le Juge ou l'Avocat. De quelle utilité pourrait

rait être l'intelligence la plus parfaite du *Digeste* & des *Instituts*, dans les affaires d'état, ou dans les finances? D'aucune absolument. En entrant dans ces postes on oublie tout cela, pour apprendre toute autre chose: & celui qui y porte un esprit éclairé & juste, de la connaissance du monde, & des Sciences toutes différentes, y réussit bien mieux. C'est même une façon de parler assez usitée à nos Universités, de dire que nous n'apprenons telle chose que dans l'espoir de l'oublier un jour. Que dis-je! un Juge, un Avocat même, ont plus besoin d'une certaine routine, qu'ils n'apprennent qu'au sortir de l'Université, que de cette vaste intelligence des Loix Romaines. Je fais bien qu'il faut qu'ils sachent le Droit, mais je dis que l'érudition d'un *Cujas*, d'un *Nodt* n'est pas ce dont ils ont le plus de besoin. Dans l'Eglise, l'éloquence de la Chaire sert bien plus que la profonde science du Grec & de l'Hébreu, tant pour y faire sa fortune, que pour l'édification, quoique je rende justice à l'utilité & à la nécessité de ces lumières de l'Eglise, dont la vaste & profonde Science est le plus ferme appui de la Religion, dans un siècle aussi irréligieux que le nôtre. Encore pourtant dans ce dernier état, ce qu'on apprend à l'Université, l'on s'en sert, quoique j'affirme que l'érudition y soit moins nécessaire & utile que l'Eloquence; mais dans la plupart des emplois qu'un jeune homme qui étudie,

com-

comme nous difons, en Droit, peut ambitionner, il y en a très peu où cette étude lui ferve. Il me femble qu'on ne fait étudier les jeunes gens, que parce qu'en effet l'étude ouvre l'esprit, qu'ils ont besoin de favoir lire, & écrire. On suppose, non fans raison, que celui qui est parvenu à entendre les Loix Romaines, saura auffi comprendre les affaires dont on le chargera, enfin que cette étude fert en général à le rendre propre à tout. Voilà je crois, tout ce qu'on en attend, & si on rebute un jeune homme qui n'a rien appris à l'Université, ce n'est pas parce qu'il ignore le Droit dont il n'aura peut-être jamais occasion de se fervir, mais parce qu'on juge qu'il a eu l'esprit trop bouché, ou trop de libertinage & d'inapplication, & que ces deux vices nuisent par-tout. Oui, mais, me dira-t-on, dans les affaires d'Etat, sur-tout en Allemagne, l'Histoire, le Droit public, le Droit féodal font indispensables. Sans doute, mais premièrement, la justesse d'esprit, l'usage du monde, le font bien davantage. L'histoire, la politique, la constitution de l'Etat font des choses que tous ceux qui veulent être employés dans les affaires doivent favoir. Mais qui a jamais songé à dire qu'il fut mauvais de les apprendre, ou qu'on fit mal d'envoyer les jeunes gens à l'Université. Je dis seulement que la profonde érudition d'un de ces Savans du premier ordre n'est pas l'affaire de tout le monde,

de, que c'est celle-là seule qu'une lecture agréable empêche d'acquérir; & que le hazard, l'éducation & l'appas des places que de tels Savans peuvent occuper, en forment autant qu'il est nécessaire. Je dis que la crainte qu'un jeune homme ne manque à devenir un Savant de cette volée, ne doit point retenir des parens de permettre à leurs enfans de s'adonner aux belles Lettres, & à des lectures agréables. Car elles leur ouvrent l'esprit dans la jeunesse, & les rendent bien plus capables d'apprendre ce qu'il faut pour se pousser dans le monde, que toute autre. Voilà tout ce que j'ai prétendu dire.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais de quelle utilité lui fera la lecture des Romans? Qu'aura appris un jeune homme qui n'aura lu que cela?

LE GOUVERNEUR.

Mais je n'ai pas non plus prétendu dire qu'il ne dut lire que des Romans. Voilà comme il arrive dans les disputes. On ouvre les sentimens de son antagoniste, & puis on crie contre. Je m'en vais m'expliquer mieux là-dessus. D'abord pour prendre le goût de la lecture en général, il faut en connaître l'agrément. Ce goût, le plus doux de tous & qui n'est jamais

su-

sujet au moindre regret, ne nous est pas naturel: il faut y être initié pour se l'acquérir. Or si on force quelqu'un à lire ce qui ne lui plaît pas, ou ce qu'il ne saurait entendre, & qu'il soit après cela à sa propre disposition, il ne lit plus du tout, parce qu'on lui aura présenté les Lettres sous une face désagréable, & qu'il ne soupçonnera pas seulement l'agrément qu'elles renferment. Cette observation est triviale, je le fais, mais personne n'agit en conséquence. C'est aussi là la cause, qui fait que la plupart des jeunes gens ne lisent & ne s'occupent que quand ils y sont forcés. On leur fait lire ce qu'ils n'entendent qu'avec peine, & ce qu'ils ne sauraient goûter; car enfin *Cicéron, Virgile, Tite Live, Horace*, outre qu'ils sont très difficiles à entendre, sont autant au dessus de leur goût, que le calcul des *infimement petits* est au dessus de leur entendement. Qu'on leur présente donc des livres qu'ils entendent, qui les attachent, & qu'ils soient portés d'eux-mêmes à lire. Et quoi de meilleur pour cet effet que le Roman? Il est vrai que d'abord ils ne sont curieux que d'en lire les événemens. Cela ne fait que les amuser. Peu à peu ces événemens les touchent s'ils sont touchans. Ils commencent à sentir le plaisir attaché à ces pleurs que nous versons sur les malheurs des autres. Comme l'homme est un être moral, ce qui a rapport à la morale semble être ce qui fait le

140 PARADOXES MORAUX

le plutôt impression sur lui. Le second effet des Romans fera donc de nous inspirer le goût de la vertu. Les grandes actions élèveront l'ame du jeune homme, & les actions vertueuses lui inspireront le désir d'en faire de semblables. Voilà les premiers effets du Roman. Mais ensuite, si on s'attache, comme on le doit, à ne lui donner à lire que le bon dans ce genre, il commencera bientôt à être sensible aux beautés du stile & de l'invention. A peine en aura-t-il lu quelques-uns, que les mauvais le dégoûteront, & l'ennuiront au lieu de lui causer du plaisir. Il apprendra à sentir si les situations sont bien amenées, si la passion est bien exprimée, si les événemens sont bien narrés, les caractères bien saisis & bien dessinés. Mais qu'est-ce que le Roman contient? Un tableau de passions, de situations touchantes, de caractères différens, d'événemens intéressans, artistement présentés. Et la Comédie, la Tragédie contiennent-elles autre chose? Le voilà donc déjà en état de goûter des productions dramatiques, & de prendre plaisir à leur lecture, ce qui est impossible, s'il n'a acquis le sentiment du beau & du bon. Quand il saura bien sentir les beautés d'une bonne Pièce de Théâtre, il sera bientôt capable de goûter un Poëme épique. Tous les genres dans la poésie se touchent, mais tous ne sont pas propres à être d'abord goûtés; il faut de l'usage & des connoissances antérieures avant d'être en état

état de trouver du plaisir à la lecture d'un Poëme épique, d'une Ode, d'un Poëme didactique. Comme dans les Mathématiques, toutes les Sciences ont une liaison étroite entre elles, mais on ne commence pas à les enseigner par l'Astronomie. Ainsi le Roman est le premier degré au goût & à la connaissance des belles Lettres & de la Poësie; il est plus facile, plus à la portée de tout le monde que les autres genres, mais il y conduit. Si vous êtes une fois parvenu à lui inspirer du goût pour la poësie, le beau lui plaira & excitera ses desirs dans toutes les langues. Celui qui a appris à goûter *Racine, Corneille, Diderot, Voltaire*, sera bien plus ardent à lire *Térence, Virgile, Horace*, & à travailler à les entendre, que celui qui n'a aucune idée des charmes de la poësie. J'ai vu des gens vouloir inspirer du goût pour les Langues anciennes, à de jeunes gens, en leur faisant lire des livres qu'eux-mêmes trouvaient agréables. Mais ces bonnes gens ne songaient pas, que pour goûter *Térence, Ovide*, & même les Fables de *Pbédre*, il faut du goût, & surtout celui de la lecture en général, & que la plupart des jeunes gens n'ont guères. Mais qu'on le leur donne, ce goût pour la lecture; qu'on leur en forme un qui soit éclairé, par la lecture des bons ouvrages dans les Langues qu'ils entendent; qu'on leur fasse apprendre, sans cependant les martiriser, autant qu'il faut des Langues sa-

vantes, pour qu'ils soient en état d'entendre passablement un Auteur, & puis qu'on lise les bons Auteurs avec eux, & on peut compter qu'ils y prendront goût, & qu'ils y feront des progrès bien plus rapides, que ceux qu'on instruit d'après la routine commune, parce qu'ils auront en eux-mêmes le désir de les apprendre. Je fais bien qu'il faut faire autre chose dans la jeunesse avec un jeune homme que de lire purement des Romans ou des Ouvrages dramatiques. Il faut lui enseigner le Latin, l'Histoire, la Géographie, & pourvu qu'on ne lui en demande pas trop, on parvient aisément à lui en enseigner ce qu'il faut. Qu'on lui fasse toujours regarder, si l'on veut, la Lecture d'un Roman, comme un amusement auquel on prend part avec lui; mais qu'on l'employe comme une Lecture propre à lui former le cœur & l'esprit, comme un degré aux Sciences. Et c'est ce qu'ils font en effet; car ils leur ouvrent l'esprit, ils les accoutument à lire & à sentir qu'on peut trouver un grand plaisir à la lecture, chose qu'ils ne soupçonnaient pas seulement, quand on les force à lire ce qui leur déplaît.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais n'est-il pas à craindre qu'il ne s'accoutume si bien à lire des Romans, qu'il ne veuille plus faire autre chose.

LE

LE GOUVERNEUR.

Point du tout, Monsieur. D'abord le Roman & le Drame sont si étroitement unis que qui fait goûter l'un goûte bientôt l'autre. Le Poëme épique a pour la contexture une relation intime avec le Roman, & quoiqu'il ne peigne pas des objets qui existent dans la nature, ce sont mêmes tableaux, mêmes situations, mêmes sentimens. Accoutumés à être émus à leur description dans l'un, & à y trouver du plaisir, nous sentons & nous recherchons bientôt cette émotion dans l'autre. Quand une fois on a pris du goût aux Lettres & à la Poësie, on est naturellement curieux d'en connaître les règles, & se former le goût par la Lecture des Poëtes & des Critiques. On accumule ses connoissances par-là, on se forme un esprit juste & agréable, & cette justesse & cette étendue d'esprit qu'on s'acquiert, sert par-tout, rend capable de tout. Celui qui saura juger sainement, & bien entendre un ouvrage de génie, comprendra aisément & jugera sainement d'une affaire quelconque, parce que dans l'un & dans l'autre il faut un esprit vif & transcendant. Après cela je n'ajouterai pas qu'un homme nourri par de bonnes Lectures écrira bien lui-même, cela est tout simple. Si donc il vient dans le cas de manier des affaires, il y portera la clarté & la justesse de son esprit :

esprit: il concevra aisément ce dont il sera chargé, & s'il doit porter un jugement là-dessus, en faire un rapport, ou agir en conséquence, il s'exprimera bien, il saisira les moyens que la justesse de son esprit lui aura montrés. Il aura l'esprit de toutes les affaires, & il ne lui faudra rien que d'en être instruit, chose à quoi son esprit lui servira merveilleusement. Voilà, je crois, comme les Romains servent aux belles Lettres, & les belles Lettres à toutes choses dans le monde.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, oui, je veux que cela puisse lui donner de l'esprit & de la facilité pour toutes les affaires, mais il est bien sûr que cela ne lui en donnera pas le goût. Vos belles Lettres, que vous prizez tant, sont une maladie dangereuse. Celui qui s'y livre ne connaît de beau, d'agréable, de digne d'estime & d'admiration que le beau dans les Arts & dans les Lettres: tout le reste lui paraît insipide. Content comme un Roi quand il peut être dans sa chambre, lire, s'extasier auprès d'un ouvrage de génie, il oublie l'Univers entier & sa fortune aussi.

LE GOUVERNEUR.

Je vois où cela vise, c'est un petit coup de dent que vous me donnez. Mais n'importe. Ce que vous dites peut arriver, cependant l'ambition, le désir d'avoir ses aîsés, sont des sentimens si puissans & si universels, que les gens qui s'oublient eux-mêmes par amour pour les Lettres sont rares. En tout cas elles pourraient toujours servir de consolation contre une fortune manquée; mais je crois qu'il y a peu de gens qu'elles rendent assez passionnés pour négliger leur fortune, quand ils se voyent en passe de la faire. La plupart négligeront plutôt les Belles-Lettres, à moins que ce ne soit un de ces Génies emporté par un ascendant plus fort que tout motif. Suffit que j'aye montré, que dans le monde, même pour se pousser & y être utile, la vaste érudition n'est pas ce qui est nécessaire, que les Belles-Lettres le sont bien plus, & que les Romains nous en ouvrent pour ainsi dire l'entrée. Quant à ces Génies irrésistiblement entraînés aux beaux-arts, passionnés pour eux, & qui s'y attachent contre vent & marée, on aurait grand tort de les étrangler en les voulant plier à autre chose. Ils peuvent devenir, en écrivant, peut-être, les lumières & les plaisirs du monde.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous attachez, à ce que je vois, une grande importance à l'existence d'un bel esprit, d'un Poëte. Je ne chicannerai point sur la qualité de plaisir du monde que vous lui attribuez; je la lui laisse volontiers. Mais c'est assurément le Philosophe, le Mathématicien, le Jurisconsulte, qui méritent bien plutôt celle de lumières du monde.

LE GOUVERNEUR.

Autant le cœur est au dessus de l'esprit, & la vertu au dessus de la Science, autant un excellent Poëte est au dessus de tous les autres hommes qui excellent dans quelque Science que ce soit, pourvu qu'il ne dégrade pas son génie en l'employant au mal. Car alors il devient semblable à l'empoisonneur qui tire le poison des plantes que le Ciel nous donna pour guérir nos maux. Ce que je dis n'est pas une vague assertion; tous mes discours précédens peuvent servir à le prouver. Nous agissons presque toujours guidés par le sentiment; celui donc qui épure les nôtres, qui les rend doux, agréables, nous rend meilleurs. Et voilà ce que fait le Poëte & l'homme de génie dans tous les Arts. Ce n'est ni les exemples qu'ils nous proposent, ni les leçons qu'ils nous donnent, de quelque enveloppe qu'ils se
fer-

servent pour nous les transmettre & nous les rendre plus frappans, qui nous rendent meilleurs & qui constituent leur utilité : mais c'est la fréquente répétition de sentimens doux & agréables, qu'un Poëte de génie nous fait éprouver ; qui adoucit nos mœurs, & qui les rend moins féroces, & plus vertueuses. Aussi je crois ne pas me tromper, en disant que l'on trouvera parmi ceux qui sont adonnés aux Belles-Lettres, qui en ont le véritable goût, le plus de bonté de cœur, & de vertu. Cela ne vient assurément que de ce qu'accoutumés, à éprouver des sensations douces, à être émus au spectacle de la vertu, & du malheur, & à trouver du plaisir à cette émotion, cela rend leur caractère doux & vertueux. Car l'homme heureux est toujours bon.

LE PERE DE FAMILLE.

Dites plutôt toujours méchant, & vous aurez raison. Il n'y a que celui qui a senti le malheur, qui le connaît, qui soit vraiment bon.

LE GOUVERNEUR.

J'ai dit l'heureux, Monsieur, & non le fortuné. Croyez-vous que celui qui a des millions, soit heureux ? peut-être se passe-t-il des années entières où il n'éprouve pas un seul sentiment vraiment doux & vrai-

148 PARADOXES MORaux

ment agréable. Le mécontentement, le malheur intérieur rendent l'homme toujours dur ; & l'on peut être malheureux avec tous les biens de la fortune. Mais vous disiez vous-même tantôt que celui qui aime les Belles-Lettres est content comme un roi, quand il peut s'y livrer tranquillement. Eh bien ! c'est ce contentement qui le rend bon ; & comme ce plaisir ne traverse les desseins de personne, il en est d'autant moins entraîné à faire la moindre mauvaise action.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais en vérité vous outrez les choses. Quoi ! vous mettez un excellent Poète au dessus d'un *Clarke*, d'un *Newton*, de tant d'autres grands hommes ?

LE GOUVERNEUR.

J'ai peine à dire là-dessus ce que je pense, on pourrait m'accuser d'être enthousiaste ; mais assurément que je le mets au dessus. Regardez les grandes découvertes dans la Physique. A quoi aboutissent-elles ? A perfectionner l'agriculture, la navigation, à ouvrir de nouvelles branches de commerce, à enseigner aux hommes à se servir de ce qu'ils ne connaissaient pas auparavant. Cela peut-il être comparé à ce qui nous enseigne à être justes, humains & vertueux.

LE

LE P E R E D E F A M I L L E.

Cela pourrait être, si vous ne regardez les choses que de ce côté-là. Mais considérez que la Physique nous découvre par-tout l'existence, l'immenfité, & la sagesse du Créateur; & puis vous jugerez autrement.

LE G O U V E R N E U R.

Elle le découvre à l'entendement; quoique souvent la Philosophie ait fait autant de mal dans ce point-là même que de bien. Mais les sentimens que la Poésie excite en nous, découvrent cette vérité au cœur. Si elle nous inspire l'amour du beau moral, & le penchant à toutes les vertus, comme elle le fait assurément, quand elle est bien maniée, elle doit nécessairement nous donner un sentiment irrésistible de l'existence d'un Etre Créateur, le Rémunérateur du bien & du mal. La Philosophie peut le démontrer à la raison, la Poésie en pénètre le cœur, & il est bien certain que celui-ci a une toute autre influence sur nos actions que celle-là. Croyez-moi, Monsieur, le monde n'est ni fou, ni sot; la plupart des préjugés sont fondés en raison, & ce n'est pas pour rien qu'on a de tout tems si fort honoré un homme de génie. — Mais cette discussion nous a écarté de notre objet. Je ne voulais que vous prou-

ver que l'étude des Belles-Lettres est utile par-tout, & je crois l'avoir fait. Si un homme s'adonnait entièrement aux Lettres, la lecture des Romans pourrait faire un double effet sur lui, selon son caractère. S'il a l'imagination brillante & vive, elle le conduira à la Poésie, & s'il se sent du génie, il deviendra Poëte lui-même. Si, au contraire, il a l'esprit tourné au sérieux, soit naturellement, soit par quelque circonstance de son éducation, elle le mènera à la Philosophie, sur-tout à la Philosophie morale. Il deviendra Philosophe, homme de goût. La connoissance des mœurs, des caractères, du jeu des passions dans le cœur humain, piquera sa curiosité & l'occupera. Si sa fortune, l'ambition ou d'autres raisons, le font entrer dans les affaires, alors, sans doute, il négligera ces lectures; mais je crois avoir montré combien d'avantage il pourra retirer de celles qu'il aura faites dans sa jeunesse, pour réussir à tout. J'ajouterai encore une utilité des Belles-Lettres dans le monde. Vous savez combien on y recherche à présent la connoissance des Langues étrangères vivantes. D'abord l'étude des Belles-Lettres donne une grande facilité pour les apprendre, & puis elle en donne l'envie. Rarement on apprend une Langue pour y lire des livres de Mathématiques, de Médecine, &c... Car la plupart sont écrits ou traduits en Latin. Mais un Poëte traduit, n'est plus le même Poë.

Poëte pour un homme de goût, & il n'aura de repos que quand il pourra le lire dans l'original. D'ailleurs, celui qui ne lirait que des livres scientifiques dans une langue, ferait bien loin de la savoir de façon à en faire usage dans le monde. C'est dans le Romancier, dans le Poëte Dramatique qu'elle s'apprend. C'est-là le moyen dont je compte me servir pour enseigner l'Anglais à mon jeune élève. Vous croyez que cela pourra servir à sa fortune; & je m'attache à présent à lui inspirer le goût du bon & du beau dans les langues qu'il entend, & en général le goût de la lecture. Ensuite vous verrez quels progrès rapides il fera, quand j'aurai su exciter sa curiosité pour cette langue. Si vous l'envoyez ensuite en Angleterre, comme vous en avez dessein, il la parlera dans trois mois comme un homme du pays. Il serait inutile après cela de dire combien l'étude des Belles-Lettres polit le stile, enseigne à bien parler, à dire ce qui est à propos, à choisir ses expressions, ce qui sont des choses toutes extrêmement nécessaires dans les affaires, & dans le commerce du monde: cela est clair de foi, & ce sont des utilités que personne ne leur a disputé. Voici donc outre les avantages que les Romains procurent & dont j'ai parlé précédemment, en voici un nouveau, qui est de nous inspirer le goût & le desir de l'étude des Belles-Lettres. Vous reste-t-il

152 PARADOXES MORAUX

encore quelques doutes? Je vous prie de vouloir me les dire, afin que je les lève.

LE PERE DE FAMILLE.

Il m'en reste un seul; mais c'est-le plus grand de tous. Vous m'avez détaillé les utilités que les Romains pourraient procurer dans l'éducation, & là vous avez montré quels ils devraient être pour devenir utiles. Mais où en trouverez-vous qui remplissent tous ces objets? qui soient touchans, moraux, instructifs, qui peignent la nature telle qu'elle est? Je vous avoue que je n'en connais point, & sur-tout aucun où il n'y ait bien des choses qui en rendent la lecture dangereuse.

LE GOUVERNEUR.

L'excellent est rare par-tout; il serait donc bien étonnant qu'il ne le fût pas dans le Roman. Mais cependant on en trouve; & s'il n'y en a que très peu qui remplissent toutes les vues que j'ai proposées, tel produit un effet, tel autre un autre. L'un attendrit & inspire la sensibilité, l'autre élève l'ame, & la frappe de l'amour de la vertu, un troisième peint les mœurs & les caractères. Quant aux dangers que vous croyez voir dans la plupart, je vous l'ai déjà dit, pour un cœur mal fait toute lecture est dan-

dangereuse. Il s'agit de choisir avec soin parmi ces livres; de fortifier ensuite les impressions vertueuses, & d'affaiblir celles qui pourraient laisser un mauvais levain dans l'ame, dans les conversations que ces lectures doivent toujours amener, entre un jeune homme & celui qui l'élève. Car, fans doute, il ne faut pas dans cette lecture, aussi peu que dans aucune autre, abandonner la jeunesse à elle-même.

LE GOUVERNEUR.

Tout cela est bel & bon, mais dites-moi quels sont les Romans que vous estimez, afin que je puisse me faire une idée plus précise de tout ce que vous m'avez dit.

LE GOUVERNEUR.

A vous dire le vrai, Monsieur, il n'y a qu'une nation qui ait excellé dans ce genre, ainsi que dans beaucoup d'autres, & qui en ait connu l'usage & le but. Ce sont les Anglais. Aussi dit-on que chez eux bien loin d'être regardés comme dangereux, les Romans sont mis entre les mains de la jeunesse, & qu'on les employe à peu près ainsi que je vous l'ai détaillé. Toutes les autres Nations n'en ont eu de bons que depuis qu'ils commencent à se modérer sur celle-ci.

LE PERE DE FAMILLE.

Je fais qu'ils en ont quelques-uns que l'on estime fort. Mais les Français ont connu & cultivé ce genre longtems avant eux, & les leurs sont depuis bien plus longtems en possession de faire l'amusement de tous ceux qui les lisent: ils sont traduits dans plusieurs langues, & avant que ceux de *Richardson* devinssent si fort à la mode, on ne feisait de cas que des Romans Français.

LE GOUVERNEUR.

Je ne m'étonne pas s'ils ont toujours eu un si grand nombre d'adverfaires, tant qu'on n'a connu que ceux des Français. Il n'y en a eu presque pas un seul de bon & d'utile chez eux, & ce n'est que depuis peu qu'il en paraît quelques-uns que je conseillerais de lire, avec l'esperoir d'en retirer quelques avantages. J'en ai moi-même lu en quantité, & j'en étais fou dans ce tems-là, parce qu'alors on n'en avait guères d'autres, & qu'étant obligé de les lire en cachette, tout m'était bon. Mais à présent que j'y réfléchis, je vois combien tout ce fatras est méprisable. D'abord vous sentez bien que j'abandonne tous les Romans à aventures miraculeuses, ceux de Chevalerie, & les autres qui ont quelque ressemblance avec ceux-ci. Toutes ces nouvelles historiques, quoi que

que souvent bien écrites & attendrissantes, je les bannis aussi. Ce mélange de faux & de vrai si à la mode pendant un certain tems m'a toujours rebuté. Il y a cependant quelques petits Romans de ce tems assez bons à lire, & qui ont l'avantage d'exercer notre sensibilité, d'élever l'ame, & de donner du goût pour la lecture, quoiqu'on ne doive pas s'attendre à y trouver la nature peinte, des caractères bien frappés, & des événemens à notre portée. Quant à ceux-là, on peut les faire lire à un jeune homme, avec précaution cependant. Mais j'ai toujours été surpris de l'étonnante réputation que Mrs *Le Sage*, *Marivaux* & *Prevost* d'*Exiles* se sont acquis dans ce genre, & qu'assurément leurs Romans ne méritent pas. — Rien n'est plus insipide que les Romans de *Le Sage*. Ce n'est qu'un tissu d'aventures peu vraisemblables, inutiles à savoir, mal tissées, plus mal contées, & où l'on ne trouve nulle connaissance du cœur humain. Ils n'ont pas seulement le mérite d'intéresser & d'attendrir, qu'ont plusieurs autres petits Romans qu'on trouve dans la Bibliothèque de Campagne. Je ne veux point parler ici de son *Bachelier de Salamance*, qui est la plus fade rapsodie que je connaisse. Son *Diable boiteux* aurait pu devenir bon, s'il en avait su tirer tout le parti que l'invention présente. Mais le seul mérite qu'il y ait, qui est le plan, ne vient pas de lui, il l'a tiré d'un Roman

man Espagnol. Voyez seulement son *Gilblas*, qui est celui qu'on estime le plus. J'ai, par exemple, entendu citer comme un trait de génie l'histoire de l'Archevêque de Grenade qui met *Gilblas* à la porte. Cela est dans la nature, sans doute. Mais comment cela est-il conté? s'intéresse-t-on le moins du monde pour *Gilblas*? Hait-on l'Archevêque de sa folie? Point du tout; cela ne laisse pas la moindre impression; & c'est tant mieux: car de la façon dont cela est conté, on pourrait fort bien croire que *Gilblas* a eu tort de ne pas mentir & flatter lâchement son maître, & ce ferait, cela, une leçon pernicieuse. Que sert-il, par exemple, de savoir comment les voleurs vivent dans leur caverne? *Gilblas* dans sa prospérité oublie ses parens. Cela n'est pas rare, sans doute, mais voit-on qu'il en soit puni, soit par ses remords, soit par les suites de cet oubli? L'en estime-t-on plus ou moins? Nullement. Il ne nous fait, d'un bout à l'autre, pas la moindre impression assez forte pour produire quelque effet; & si on l'achève quand on l'a une fois commencé, c'est par une vaine curiosité, qui fait qu'on veut savoir la fin de tout Roman qu'on lit, sans aucun plaisir ou sentiment qui nous y attache. Le Héros & ses aventures nous sont entièrement indifférents, & c'est le plus grand défaut de ces sortes de livres. Il faut qu'ils nous impriment le sentiment

sim-

simpathétique d'amour pour la vertu, & de haine pour le vice, ou bien ils sont parfaitement inutiles, & j'aimerais autant passer mon tems à jouer à colin maillard, qu'à lire de froids Romans. Cela vient, je crois, principalement de ce qu'on n'a regardé le Roman que comme un livre d'amusement, sans but, & où il suffisait d'entasser des événemens bizarres, narrés d'une façon supportable. Voilà la seule chose à quoi on a songé en écrivant des Romans; encore Monsieur *Le Sage* n'a-t-il pas su y mêler le moindre intérêt un peu vif; & *Robinson Crusœ* attache mille fois plus que tous les siens. Autrefois les François intriguoient ainsi leurs Comédies, & croyaient avoir rempli tout ce qu'on pouvait exiger d'eux. Je n'en veux pour preuve que celles de *Corneille*, de *Quinault*, & d'autres de ce tems-là: Et ce goût leur est venu des Espagnols qu'ils ont suivis & imités dans les deux genres. Mais quand *Molière*, nourri des anciens, leur eut montré que la Comédie pouvait & devait avoir un autre but, ils la perfectionnèrent peu à peu, & mirent leur Théâtre sur le pied où il est. Les Anglais & la saine raison, leur ont fait appercevoir la même chose par rapport au Roman, & ils commencent aussi à le traiter d'une toute autre façon. —

Monsieur *Prevost d'Exiles* plus tourné vers le tragique, a écrit des Romans, où il y a réellement quelques situations attendris-

santes. Il ne donna pas dans la Chevalerie, il est vrai; elle était déjà tombée en mépris; mais les Romans n'en furent pas moins un ramas de faits sans vraisemblance. Les captivités en Turquie, les enlèvements, les courses d'un pays dans un autre pour des riens, les éducations dans des cavernes, les voyages parmi les sauvages d'Amérique; enfin un fatras de choses inouïes, inutiles, hors de toute nature, en forment le tissu. Si vous ne connaissez que ces Romans-là, je ne m'étonne pas que vous trouviez qu'ils enflamment l'imagination, & peignent une nature, & des événemens chimériques, qui ne sont propres qu'à mettre des folies dans la tête d'un jeune homme, d'autant plus dangereuses, que le livre serait plus intéressant. — Enfin Monsieur *Marivaux* avec beaucoup d'esprit a pris une autre route. Il a voulu peindre les hommes, on le voit. Mais qu'il y a mal réussi! D'abord les aventures sont très miraculeuses, quoique d'une autre manière. On n'éleve personne dans une caverne, on ne court pas en Amérique, vingt fois de France en Irlande, cela est vrai. Mais les reconnaissances, un enfant qu'on trouve dans le grand chemin, & tout le reste de l'équipage assassiné, cela n'est pas moins merveilleux & hors de la nature dans la société où nous vivons. Une chose révoltante encore, c'est que tout le monde est toujours transporté de tendresse à la vue
du

du Héros ou de l'Héroïne. Sans les connaître, dès le premier abord on s'intéresse si fort pour eux, qu'on fait des choses étonnantes pour les rendre contents. En bonne foi est-ce ainsi que les choses sont dans ce monde? Qui est-ce qui se générerait pour l'homme ou la femme du monde les plus aimables, sans les connaître, au point où Monsieur de Marivaux le représente? Je ne conçois pas comment des gens aussi délicats que les Français, sur le Théâtre, peuvent l'être si peu dans les Romans. Il est sûr que toute action qui ne fait pas sentir au lecteur que dans cette situation, avec tel caractère, on la ferait nécessairement, revolte; & eux-mêmes ne la souffriraient pas dans un ouvrage dramatique. Mais ils l'avalent doux comme sucre dans le Roman. Une Dame bonne & généreuse voit une fille qui accourt, demander un azile dans un Couvent: elle la prend chez elle, & la tient comme son égale. Enfin cela passe encore. Mais peut-on, sans la supposer bonne jusqu'à la bêtise, imaginer, que malgré les préjugés de noblesse, de fortune, elle consente que son fils épouse une fille de rien absolument, dont on ignore la naissance, qu'elle aille même jusqu'à le désirer avec ardeur. En vérité cela est aussi absurde & aussi inoui que l'histoire du *Miracolofo Florisonti*: car l'un & l'autre sont des événemens qui n'existent pas, & qui dans le cours naturel des choses ne
 fau-

fauraient exister. Tout le prestige du style ne saurait faire goûter de telles absurdités à un homme de sens. Mais voyons s'il a été plus heureux dans son dessein de peindre les hommes? Tout son art là-dedans consiste à nous faire une ennuyeuse énumération des coups d'œil de ses personnages, & de ce qu'ils devaient signifier, ce qui devient à la fin si froid, si insipide, qu'on n'en saurait soutenir la lecture.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je ne fais, mais il me semble pourtant qu'il est très utile de savoir ce que tel geste, tel coup d'œil signifie; cela fait aussi partie de la connaissance des hommes.

LE GOUVERNEUR.

Sans doute. Mais en disant: un tel me regarda d'une manière qui semblait signifier ceci, si je ne vois le coup d'œil, ou, ce qui serait ridicule & impossible, si on ne me décrit clairement le mouvement des yeux, comment le reconnaîtrai-je? Mais heureusement il n'en est pas besoin. La faculté de lire les passions des autres sur leurs visages, dans leurs gestes, nous a été donnée par la nature, & cela pour de justes raisons, car cela fait une partie des moyens naturels de notre sûreté. La connaissance des hommes est une chose tout-à-

à-fait différente. C'est favoir démêler leur caractère, & juger par là quelles passions tels objets exciteront en eux, & quels effets elles produiront. Quand la passion est formée, on la lit aisément sur le visage, il n'y a personne qui s'y trompe: & cependant si un homme a des motifs de la dissimuler, & fait le faire, on ne l'y lira pas. La deviner alors, c'est le comble de la finesse dans la connaissance des hommes. Vous voyez donc que tout l'esprit de Mr. de Marivaux, est mal employé, dans ce point. On dit qu'on suit à présent une autre voye dans les Brochures qui paraissent journellement en France: C'est de les surcharger de portraits. Le projet est tout aussi ridicule. Dès que je connois assez un homme pour le reconnaître dans un portrait, celui-ci me devient inutile. Mais c'est pour apprendre à démêler bientôt ceux que je ne connais pas encore, que je désire d'acquérir une connaissance des hommes, & ce n'est pas la description de divers caractères qui me l'enseigne. Vous verrez par la suite combien les Anglais ont mieux réussi là-dedans.

Je conclus de là que les Français n'ont de bon dans ce genre que les Contes de Mr. Marmontel, quelques Romans attendrissans, & enfin le plus dangereux, mais le plus délicieux de tous, la *nouvelle Héloïse*: je dis le plus dangereux pour un jeune homme; & qui le fera d'autant plus que lui-même sera plus sensible & vertueux. Mais ce sera tou-

jours

jours le Roman des gens mariés, de l'homme sensible dont la raison est affermie, & dont l'âge a un peu calmé les passions. Les *Contes moraux* sont excellents, quoique je rie du projet d'enseigner des vérités par un Conte. C'est vouloir faire du Roman une Fable. Et croire que ce soit la moralité générale d'une Fable ou d'un Roman qui puisse régler notre conduite, c'est une erreur. Le

Fi du Plaisir
Que la crainte peut corrompre,

retiendra aussi peu un jeune homme de se livrer à celui qui le tente, bien qu'il soit accompagné de dangers, que le conte *a' Alcides* ne l'empêchera d'être passionné à l'excès si son caractère a pris ce pli. Mais les sentimens délicieux que ces contes inspirent, la finesse des détails, ce portrait naïf du cœur & de tous ses mouvemens qui s'y trouve à chaque ligne, en font la lecture la plus utile & la plus charmante.

Il n'y a en vérité que les Anglais qui aient parfaitement connu & saisi la vraie utilité & le but de ce genre. Les aventures incroyables, & les actions chevaleresquement héroïques, rendent ce que j'ai lu de Romans & de Contes Espagnols inutile, à l'exception du Roman de *Don Quichotte*, & des Nouvelles du seul *Michel Cervantes*. Quant aux Italiens, autant leur Poësie est divine, & au des-

dessus de celle de toutes les autres nations, autant leurs Romans font-ils au dessous. La plupart sont dans le goût des *Clelies* & des *Cléopatres*, & la froideur, l'insipidité de ceux de l'Abbé *Cbiari*, les rendent indignes de toute attention. Mais voici à peu près comme les Romanciers Anglais ont raisonné. Si la Comédie, ont-ils dit, est la représentation d'une action intéressante qui se passe dans une Société, est-ce que le Roman est autre chose, que le tableau d'une suite d'actions intéressantes? Ils ont donc une très grande affinité ensemble. Mais la Comédie raisonnable ne souffre pas des événemens hors de la nature, & si elle est obligée d'admettre le rare & le frappant pour intéresser, il faut qu'il soit nécessairement amené par des circonstances qui le rendent tout-à-fait vraisemblable. Chassons donc du Roman tout ce qui n'est pas naturel, & qui, supposé les accessoires, tels que les mœurs, les caractères & les situations des personnages, ne serait pas arrivé de même dans la nature.

Mais la Comédie, (car quand je dis Comédie, je n'entends pas celle qui prétend faire rire des vices; genre odieux & pernicieux, qu'on n'a que trop long-tems cultivé; j'entends celle qui attendrit, qui fait aimer la vertu & haïr le vice.) la Comédie, ont-ils dit, tire sa plus grande utilité des situations touchantes qu'elle nous trace, telles qu'elles se trouvent tous les jours dans la nature. C'est un jeune homme entraîné dans
le

le crime par une femme diabolique, un mari joueur qui plonge sa famille dans la misère, un homme combattu entre son devoir & une passion violente, qu'elle nous peint. Ce sont donc de telles situations qu'il faut amener dans les Romans pour les rendre propres à former à la vertu. La Comédie peint le caractère, les mœurs, & les passions des hommes, nous montre leurs effets, les suites que nos actions & celles des autres peuvent avoir; le Roman doit donc faire la même chose & à peu près de la même manière. Mais quels avantages a ce dernier? Dans la Comédie on ne voit l'homme agité que d'une passion, dans une seule action de sa vie. Il n'y a guères que le personnage principal dont le caractère soit un peu détaillé. Encor ce-là se réduit-il à peu de chose; car les bornes de la représentation empêchent de ramasser beaucoup d'incidens qui le fassent sortir, si l'on ne veut tomber dans le défaut de vraisemblance. Mais le Roman ne connaît point ces bornes; il peint autant de caractères qu'il veut, dans une suite d'actions; il peut choisir à son gré de les représenter agissant & parlant eux-mêmes, qu'il se contente de narrer en historien. Il peut nous développer les ressorts les plus secrets de tout ce qui s'y passe, & nous faire voir le jeu des passions sur les événemens, & celui des événemens sur les passions; enfin il peut tout peindre, & dans le plus grand détail; il n'y a rien dans la nature qui ne soit à sa bienfaisance & qu'il

qu'il ne puisse employer. Mais voyez encore combien là-dedans les Anglois ont bien frappé au but. Cette fureur de vouloir amuser, a porté les Français à entasser les événemens, sans les bien peindre, & ils ont par-là entièrement manqué l'avantage qu'on peut tirer du Roman, d'apprendre à connaître le monde. Quant à ceux qui ont voulu y mêler des réflexions morales, je n'en parle pas, elles sont froides & ennuyeuses. Ces réflexions, c'est au Lecteur qu'il faut les laisser faire, il suffit, de l'y conduire. Mais ce qui sert le plus à découvrir le caractère d'un homme, ce sont les petites actions, les discours. On n'a pas toujours occasion de voir agir les hommes dans les occasions importantes, & c'est pour savoir comment ils s'y comporteront qu'il faut les connaître. Quand un homme m'a trompé, je fais bien qu'il est fourbe. S'il n'a eu de repos qu'il n'ait perdu son ennemi, je fais qu'il est vindicatif: ainsi du reste. Mais de savoir si tel homme qui paraît poli, honnête homme, sera fourbe, intéressé, vindicatif, c'est ce qui m'importe. C'est donc en saisissant bien ces petits traits imperceptibles, en peignant finement le rapport, qu'il y a, entre les discours, le caractère & les actions des personnages, que le Roman peut devenir utile. Regardez aussi comme les portraits sont achevés, & peints d'après nature, dans beaucoup de Romans Anglais. Il est vrai qu'il n'y en a aucun qui égale

Fiel.

166 PARADOXES MORAUX

Fielding là-dedans. Son *Tom Jones* est un Chef d'œuvre. Comme le moindre trait des caractères de *Blifil*, d'*Alworthy*, de *Western*, de *Thurkum*, de *Square* est saisi! Cela est admirable! Mais cependant il y en a qui en approchent. C'est dommage que les principaux caractères de *Richardson* soient si extrêmement singuliers, qu'on n'en saurait trouver l'original. *Lovelace* & *Grandison* sont des êtres qui ne sauraient exister qu'en idée. Mais que ces Romans sont beaux dans le genre touchant, qu'ils exercent bien la sensibilité, & qu'ils fortifient admirablement le sentiment d'amour pour la vertu & de haine pour le vice! C'est encore assurément un trait de génie que d'inventer d'écrire des Romans en Lettres. C'est là que les hommes se peignent eux-mêmes, bien mieux que quand ce n'est que l'Auteur qui les introduit. Aussi faut-il tout l'art d'un *Richardson*, pour y observer toutes les finesses qu'il y a observées; pour faire que chaque Lettre soit conforme au caractère & à la situation. Il est vrai qu'il n'a fait qu'un pas, car ses Lettres sont pour l'ordinaire de véritables relations, & on ne se peint pas dans des relations. C'est la *nouvelle Héloïse* qui est écrite, dans le vrai goût dans lequel on devrait écrire des Romans en Lettres; c'est une vraie correspondance, & là l'Écrivain de génie peindrait d'après nature. Mais de quelque façon qu'ils soient conçus, il est sûr qu'ils en ont toujours
d'ex-

d'excellens. *Miss Sydney Bidulph*, est un de ceux qui attendrissent, & élèvent le plus l'ame; & assurément j'aimerais mieux le donner à lire à un jeune homme que *Clarisse*. Dans *Clarisse*, *Lovelace* est peint malgré ses crimes d'une façon si séduisante que j'ai vu bien des jeunes gens, souhaiter d'être à sa place. *Clarisse* est à mon gré le Roman des femmes; je dirais, & des parens, si chez des parens la lecture d'un Roman faisait des impressions assez fortes pour influer sur leurs actions. Sans doute que parmi leurs Romans il y en a bien de mauvais. Ils en ont quelques-uns dont les événemens sont naturels, instructifs, les caractères assez bien saisis, mais je ne sais ils sont froids & insipides; d'autres commencent admirablement bien, & puis ce n'est plus cela; c'est un ramas d'épisodes sans fin, ou bien l'auteur tombe & continue de ramper; tels sont ceux de Mr. *Lenox*, *Ophélie*, *Miss Betty Thoughtless*, & bien d'autres. Sans doute que ce ne sont pas là ceux dont on peut faire l'usage que j'ai dit. Ce qui est défolant, c'est de voir l'inimitable pinceau d'un *Fielding*, s'occuper à crayonner des figures aussi abominables que les personnages dans *Jonathan Wild le grand*.

LE PERE DE FAMILLE.

A propos de *Fielding*, vous blâmiez tantôt la Comédie proprement dite, celle qui fait

fait rire : mais tous les Romans & beaucoup d'autres, tels que *Pérégrine Pickle*, & *Tristram Shandy*, ne font-ils pas rire aussi ? N'est-ce pas partialité de blâmer dans l'un ce que vous admirez dans l'autre ?

LE GOUVERNEUR.

Il y a une grande différence. Dans la Comédie l'Auteur n'y entre pour rien, c'est des personnages qu'on rit, & le vice quelconque doit toujours inspirer l'aversion. Or nous ne sentons jamais d'aversion pour ce qui nous fait rire ; ce sont deux mouvemens opposés qui ne peuvent jamais se réunir dans le même moment. L'avarice, la fourberie sont des vices détestables. Celui qui nous fait rire de l'avare, & du fourbe, comme dans *l'Avare*, les *Fourberies de Scapin*, le *Légataire universel*, détruit en nous le sentiment naturel qui nous fait haïr le vice, & cela est très pernicieux. D'ailleurs l'utilité du Théâtre consiste à exercer notre sensibilité, à former notre sentiment moral, & dès-lors une Comédie est tout au moins inutile, & ne contribue en rien à former nos mœurs ; car je l'ai déjà dit que ce n'est point les moralités qu'un Drame contient qui font cet effet. Il est vrai que chez une nation aussi frivole que la Française, qui n'a que de la vanité, où l'on ne se soucie point du tout d'être vicieux & ridicule, mais beaucoup de ne pas le paraître ; la crainte d'ap-
prêter

prêter à rire peut influer sur les actions, & obliger à renfermer son vice, à le cacher avec soin ; mais cela même prouve la dépravation totale d'un peuple. Ce qu'il peut y avoir de mieux pour lui, c'est que de tels ouvrages ne lui servent que d'amusement, sans produire ni bien ni mal. Dans les Romans que vous citez, la chose est bien différente. On n'y rit jamais du vice, mais bien du ridicule. Que la Comédie nous présente un pédant, une précieuse, & qu'elle nous fasse rire de ces caractères, cela est juste : ce ne sont point des vices, ce sont des ridicules. Ainsi ce n'est pas de *Blifil* que *Fielding* nous fait rire, mais du ridicule d'un houbereau, en contraste avec le jargon précieux de sa sœur, de *Patridge*, d'une hôtesse, ou de quelque chose de pareil. Et si dans les momens où il peint une méchanceté, il nous fait rire, c'est de la manière plaisante de conter de l'Auteur que nous rions, & non point de l'action qui est toujours présentée de façon à inspirer l'aversion. Dans la Comédie où l'Auteur ne paraît pas du tout, il est impossible de le séparer du personnage ; mais dans le Roman on distingue parfaitement le rire que nous causent les singulières idées de l'Auteur, & l'aversion pour l'action même. Je ne fais si je me suis assez expliqué ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous ai fort bien compris. Or çà, je vous dirai donc sur tout ceci, que je ne m'oppose plus à ce que vous lisiez des Romans avec mon fils, pourvu que vous ayez toujours soin d'observer les attentions dont vous m'avez parlé ; car sans cela je craindrais, malgré ce que vous m'en dites, que cette lecture ne fût dangereuse. Voilà apparemment tout ce que vous aviez à me dire là-dessus ?

LE GOUVERNEUR.

Je ne vous ai parlé que de l'utilité des Romans pour la jeunesse, parce que ce n'est que par rapport aux effets qu'ils pourraient faire sur Mr. votre fils que nous les avons considérés. Un homme qui n'en a point lu dans cet âge-là, s'il vient à en lire après que son caractère est formé, ne sentira point du tout, ou du moins faiblement, l'impression qu'ils sont capables de faire, à moins qu'une éducation heureuse ne lui ait donné un cœur sensible. Mais dans la jeunesse ils nous le rendent tel, ils nous

nous excitent à la vertu, ils nous mènent à l'étude des Belles-Lettres. Dans un âge plus mûr ils peuvent encor être un délassement très agréable pour un homme vertueux & sensible. J'ajouterai encor une utilité qu'ils ont pour le Philosophe, indépendamment de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Un Philosophe ne cherche dans l'Histoire, que la connaissance du cœur, de l'esprit, & des mœurs des hommes. Eh bien! il n'y a aucune espèce de livres où le caractère, les mœurs, le génie d'une nation & d'un siècle, se découvrent mieux que dans les Romans qui peuvent nous en rester. On y voit quelles vertus les hommes ont le plus estimées; le tour de leur imagination, enfin le tableau le plus parfait de leurs mœurs, & de leurs idées s'y découvre. Il auroit été ridicule, sans doute, de mettre cette utilité au nombre de celles que les jeunes gens en peuvent retirer, elle n'est que pour un Philosophe consommé; & souvent quel fatras n'est-il pas obligé de lire pour découvrir ce qu'il recherche?

Au reste, vous pouvez croire, Monsieur, que je ne négligerai aucune des précautions que j'ai dit, en les lisant avec mon jeune élève. Quand un jeune homme est abandonné à lui-même, sans doute que tout lui peut devenir pernicieux. Le hazard décide de son caractère, & c'est le sort

ordinaire de la plupart des hommes. Malheur aux parens qui ne veillent pas attentivement à l'éducation de leurs enfans. La route du mal est ouverte de toutes parts, & quand un jeune homme est réduit à s'élever lui-même, il peut fort aisément y tomber. Pour moi je n'ai conçu ces idées que comme un préservatif dont on pourrait se servir contre la corruption. Cela décide-t-il tout? Non, assurément. Aussi n'ai-je pas prétendu le soutenir, mais je l'ai proposé comme un moyen pour former un cœur droit, bon, honnête & sensible aux jeunes gens. Je sais bien que les événemens, les sociétés contribuent infiniment à achever le caractère, & c'est aux Parens à faire là-dedans comme ils peuvent. Les préparer à ce qui peut leur arriver, en leur faisant connaître le monde, leur inspirer le goût d'une société honnête, les rendre capables d'amitié & de vertu, c'est ce que les parens peuvent, & à quoi je soutiens que la lecture des bons Romans, bien ménagée, peut conduire. Si malgré cela on ne réussit pas, ce n'est la faute de personne.

J'ajouterai encor une réflexion. On regarde le libertinage comme le seul écueil qu'il y ait pour la jeunesse, & on ne s'attache à la préserver que de celui-là. Il est grand, je l'avoue, & je ne voudrais pas répondre que le Roman en garantît, quoique je sois certain qu'il doit dégoûter de
la

la crapule, & au moins il ne donne aucun encouragement à la débauche. Si on craint qu'un jeune homme n'y tombe, qu'on lui en peigne les suites dangereuses, de façon à faire impression sur lui, & si quelque chose peut le retenir, ce fera cela. Mais n'y a-t-il pas d'autres vertus à enseigner aux hommes? La sincérité, la bonté, le courage, l'honnêteté dans les procédés, & cent autres? On se plaint qu'il y a tant de méchans dans le monde, occupés à nuire, fourbes, traîtres, menteurs. Cela fera toujours ainsi, tant qu'on ne prêchera à la jeunesse que le désir de faire leur fortune, qu'on la leur fera regarder comme l'unique but de leurs actions, qu'on leur en fera faire leur idole. Si on ne leur apprend pas à préférer la vertu & l'honneur à tout, à la vie même; si on va plus loin encor, comme j'en ai vu des exemples, jusqu'à les reprimander quand on découvre en eux de tels principes, & à les traiter de romanesques; qu'on ne leur fasse point lire de Romains, ils en tireraient des sentimens qu'on ne veut pas qu'ils ayent. Mais qu'on ne s'étonne pas après cela de voir les hommes sacrifier tout à leurs intérêts, & qu'on ne s'en plaigne pas quand on vient à souffrir soi-même de cette façon de penser. Vouloir que les autres soient désintéressés, magnanimes, tandis que nous ne songeons qu'à nous-mêmes, c'est une prétention

174 PARADOXES MORAUX, &c.

tion injuste & ridicule ; & c'est cependant le cas de la plupart des hommes. On en voit tous les jours se recrier sur des choses qu'ils auraient faites, & qu'ils ont faites eux-mêmes, & pis encore.



L E T.

LETTRE

SUR LES

CARACTERES

DE

MR. DE LA BRUYERE.

Age quæso,

Tu nihil magno doctus reprendis Homero?

Horat: Sat:

H 4

LETTER

1870

LETTRE

LETTRE
 SUR LES
 CARACTERES
 DE
 M. DE LA BRUYERE.



Mon très Cher.

Vous me demandez si j'ai lu la Critique, que Mr. de Vigneul Marville a faite des Caractères de la Bruyère. Non; je ne l'ai point lue, & je ne la connais, comme vous, que par la réplique de Mr. Coste. En vérité, il faut avouer que les gens qui se plaignent de la décadence des Lettres, parlent bien pour parler. Il se peut que les siècles précédens ayent été les siècles de l'érudition & du génie, mais toujours est-il sûr que le nôtre est celui de la saine raison, du goût éclairé, & de la bonne critique qui en découle. On ne saurait rien voir de plus mal digéré que cette défense de Mr. Coste, si ce n'est

H 5

peut.

peut-être la critique de Mr. *de Vigneul Marville*. Si les extraits que Mr. *Coste* nous en donne, sont fidèles, ce n'était pas la peine de lui répondre. Sa censure était bien trop pleine de fiel, & appuyée sur des fondemens trop frivoles, pour faire du tort à l'Auteur. Tout l'effort de sa critique tombe sur quelques expressions, sur quelques maximes, & enfin sur des personnalités, telles que l'entrée de Mr. *la Bruyère* à l'Académie Française, son jugement sur l'Opéra, & sa vanité. Sa censure sur quelques maximes tombe souvent à faux, & se réduit à trois ou quatre. De ce que l'Opéra Français ne plaisait pas à Mr. *la Bruyère*, il ne s'ensuit rien, sinon qu'il n'avait point de goût; j'aurais dit, qu'on en pourrait conclurre qu'il en avait beaucoup, si mille endroits de son livre ne prouvaient que son ame n'était pas faite pour sentir les beautés de la Poésie & des Arts, tels que la Musique, la Danse, & la Peinture Théâtrale. Quant à sa vanité, si d'ailleurs le livre était bon, que nous importerait de savoir si l'Auteur était vain, ou ne l'était pas? Cela peut tout au plus un peu choquer à la lecture, mais cela ne saurait rien diminuer du prix du livre: & il n'y a que celui-là qui soit soumis à la critique. Si on y mêle des personnalités, cela dégénère en libelle; & delà, aux injures dont se regalaient autrefois les Savans, il n'y a qu'un pas.

pas. On ne dispute plus de cette façon, & les critiques, de vivant à mort, sont au moins plus polies. Il y a encore un autre ridicule dans cette dispute entre Mr. *Coste* & Mr. *de Vigneul Marville*, dans lequel on se garderait bien de tomber à présent; c'est de citer des autorités, pour preuves pour ou contre. Qu'est-ce que le jugement du P. *Boubours*, ou de Mr. *de St. Evremond*, ou de qui que ce soit, fait à l'affaire? Le premier était un Ecrivain élégant, Grammairien très savant dans sa propre langue. mais Auteur médiocre & Juge très superficiel. L'autre était, j'en suis sûr, un homme de beaucoup d'esprit dans la société, mais un Auteur d'un très mince mérite. Dans les six ou sept tomes d'ouvrages qui nous en restent, il n'y a pas deux cens pages qui soient utiles, ni même intéressantes pour un autre que pour un curieux. Il n'y a rien de neuf & de profond dans ses ouvrages moraux, & ses jugemens ne sont rien moins qu'infailibles. Enfin, en général, le goût n'était rien moins que formé dans ce tems-là, & l'on pâmaît de plaisir à des écrits qui sont tombés dans le plus profond oubli. Mais que nous importe cela? Vous voulez savoir mon sentiment sur cette dispute littéraire entre Mrs. *Coste* & *de Vigneul Marville*. Le voici. Si le premier a répondu à tout ce que l'autre a allégué contre les Caractères, si ses extraits sont fidèles, &

qu'il n'y ait rien de plus convaincant dans la critique que ce qu'il en cite; j'ose prononcer hardiment, que *Mr. de Vigneul Marville* n'entendait pas les Caractères & qu'il n'était pas du tout en état d'en juger. Il décide à tort & à travers sans fondement, il ne touche point du tout les endroits vraiment faibles de son adversaire, & il allégué des raisons tout-à-fait fausses quand il veut appuyer ses jugemens de quelques passages du livre. Cela prouve qu'il était juge très incompetent. Il est sûr pourtant que *Mr. Coste* entendait encore moins le livre qu'il veut défendre.

Rien de plus sec que son Apologie. Rien de moins instructif qu'une dispute littéraire conduite de cette façon. Ce n'est que quand on entend la matière dont on veut parler, qu'on fait bien voir le fort & le faible d'un Ouvrage, & que l'on combat par des raisons qu'elles peuvent devenir utiles, & c'est ce que ne fait ni l'un ni l'autre de ces Ecrivains.

Vous me demandez après cela mon sentiment sur le livre même de *Mr. la Bruyère*. J'ai peine à le dire. Quand un livre est estimé depuis si longtems, il a acquis une espèce d'autorité; & ose-t-on avoir un sentiment contraire à celui de tant de gens? Cependant vous le voulez; eh bien! tranchons le mot, il est très médiocre. Rien ne sert peut-être mieux à prouver combien le goût
était

était peu éclairé, dans le tems où il a paru, que cette étonnante réputation qu'il obtint alors. *Mr. de Vigneul Marville* a assurément raison dans une grande partie de ses objections, quoiqu'il n'en faisisse pas le vrai & le plus grand défaut : mais là même où il a raison, il me semble voir en lui un aveugle, qui devine la couleur d'un objet, quoiqu'il ignore absolument pourquoi il a jugé ainsi ; & qui en voulant expliquer aux autres les raisons de son jugement, leur découvre qu'il est aveugle, & qu'il a jugé au hazard. Il y a apparence que la grande réputation de ce livre ayant excité son envie, ou quelque autre raison que j'ignore, lui avoit donné une forte haine contre le livre & l'Auteur. Vous savez qu'on n'est pas assez impartial pour louer ce qu'on hait, & que l'on tâche toujours de le dénigrer, de sorte que c'est apparemment à cela que nous devons la critique de *Mr. de Vigneul Marville*. Ce qui me prouve que c'est à un motif aussi bas qu'il faut l'attribuer, c'est l'amertume avec laquelle il insiste sur de pures personnalités : & ce que me prouve encor que ce n'est point par une véritable persuasion du peu de mérite de ce livre & par un goût sûr (comme un homme qui l'entendrait) qu'il l'a attaqué, c'est qu'il fonde ses imputations sur des bagatelles ou sur des raisons entièrement fausses.

S'il avoit reproché à *Mr. la Bruyère* son

défaut de goût, & une connaissance très superficielle du cœur & de la nature humaine, il auroit eu raison, & il aurait pu fonder sa critique sur mille passages. Mais apparemment c'étaient des choses que le Critique connaissait aussi peu que l'Auteur.

Mais je vais tomber à vos yeux dans le défaut que je viens de reprocher à Mr. de *Vigneul Marville*, si je n'appuye mon jugement de preuves. C'est une tâche un peu pénible, & dont je me dispenserai bien. Car au fond qu'importe que le Livre *des Caractères* soit excellent ou médiocre? Mais non. Nous attachons quelque importance aux ouvrages d'esprit, & il nous importe de savoir l'estime réelle que chacun mérite; sur-tout un livre qu'on prône tant. Il y a longtems que je suis étonné de la réputation qu'il a, & que je n'y saurais rien trouver qui la justifie.

Plus je l'ai lu, & plus je me suis confirmé dans mon sentiment. Cependant je crois voir la raison du cas qu'on en fait. Nous sommes assurément bien plus avancés dans la connaissance du cœur humain, qu'on ne l'était du tems de Mr. de *la Bruyère*. Cela, joint à la nouveauté du genre, & à la curiosité maligne des hommes, excitée par les portraits qui y sont semés, a dû frapper les beaux-esprits de son tems. Ils l'ont loué, élevé jusqu'aux nuës, après quoi sa répu-

réputation s'est transmise comme par tradition. De plus, Mr. *de la Bruyère* a justement autant de connaissance du monde qu'il faut pour faire croire à des esprits médiocres qu'il en a beaucoup ; & la façon fine dont il dit chaque chose, fait croire à celui qui le lit, qu'il a lui-même beaucoup d'esprit, puisqu'il entend des choses si finement dites ; ou s'il ne les entend pas, c'est encore pire, car alors il les loue par air. Voilà comme ce livre se soutient encor parmi nous, & comment il a acquis cet éclat dont il jouit. Car je suis persuadé qu'un homme un peu profond, & qui voit la nature humaine telle qu'elle est, n'a jamais pu le goûter, puisqu'il doit avoir trouvé partout des pensées fausses & louches.

Le genre en lui-même est fort bon, & fort utile. Je ne blâmerai pas non plus la façon d'écrire par pensées détachées. Elle est assurément de toutes la plus facile. La peine des transitions qu'on s'épargne le rend si aisé, qu'avec de l'esprit & de la connaissance du monde, on peut en faire une dizaine en moins de rien. Cependant si les pensées sont bonnes, justes, bien vues, & bien exprimées, elles sont toujours très utiles, & très agréables, à quoi la diversité même contribue beaucoup. Mais avouons aussi que, lorsqu'elles ne sont point telles, la facilité même du genre diminue encor le mérite de l'Ouvrage. Or c'est-là le cas
des

des *Caractères*. Une grande partie des pensées sont fausses, quelques-unes triviales, & presque toutes décelent une étude peu approfondie de la morale & du cœur humain. Quoi qu'en dise Mr. *Coste*, il est sûr que le stile est tortillé. L'Auteur est toujours après des tours nouveaux, & après la finesse dans l'expression; il n'est pas possible qu'il n'en rencontre quelquefois; mais souvent il devient obscur & louche. J'ai dit que son expression était quelquefois heureuse; j'aurais dû dire souvent, car cela est vrai. Mais quand les choses mêmes sont fausses ou communes, envain voudrait-on les réléver par l'expression.

Avant de vous prouver ce que j'avance ici, je m'en vais ajouter un mot sur la nature de ces sortes d'ouvrages. Ce sont des propositions de morale. Nous n'avons, ou nous ne pouvons alléguer d'autre preuve de ce que nous avançons, que le cœur & l'expérience de nos Lecteurs. C'est une découverte que nous avons faite que nous leur proposons; leur état, leurs occupations ne leur laissent pas le tems de réfléchir sur les choses sur lesquelles le moraliste a réfléchi; mais le point de perfection dans ces propositions, c'est quand chacun d'eux qui est en état de les comprendre sent, dès qu'il les lit, qu'elles sont vraies; & cela ne manque jamais, pourvu qu'elles le soient. Il faut outre cela qu'elles

les soient neuves, car la morale étant la science de tous les hommes, tous en connaissent aussi les vérités principales. Mais de simples propositions, séchement énoncées, seraient ennuyeuses, quelque vraies, & quelque neuves qu'elles fussent. Il faut donc les relever par la manière de les exprimer. C'est pour cela que nul genre n'a besoin de tant de finesse dans le tour que celui-là, pour piquer & réveiller l'esprit du Lecteur; & c'est que cette finesse frappe souvent, & rend lumineux ce qui sans cela ne nous le semblerait pas.

Les portraits ne doivent être que les preuves de ce qu'on avance. Quand la proposition ne semble pas certaine, le portrait en retraçant au Lecteur un caractère, une façon d'agir qu'il a vue, lui en prouve la vérité. Hors de là le portrait n'instruit point, & n'amuse que la malignité. Il faut donc absolument qu'il y ait une liaison & un choix dans les portraits; car les jeter à tort & à travers, c'est ignorer leur but & le manquer. Et c'est ce que Mr. de la Bruyère a fait. Il les a semés abondamment, mais sans choix, & peut-être les a-t-il peints avec esprit, mais sans vérité. La finesse du tour peut les faire lire, la maligne curiosité les rendre intéressans, mais on n'en retire qu'une faible utilité. Enfin, disons de lui, qu'il auroit été à souhaiter qu'à la beauté, & à la délicatesse de l'expression il eût joint la justesse

justesse d'esprit, & plus de profondeur dans ses vuës: ses maximes en auraient été plus vraies, & il aurait évité l'obscurité & le galimathias où il tombe souvent.

Comme il a voulu peindre les mœurs de son siècle, je parlerai peu de ses portraits, & je ne tirerai mes preuves que de ces maximes qui sont universelles, applicables à tous les lieux & à tous les tems; & pour cet effet je n'ai parcouru que les cinq Chapitres des Ouvrages d'Esprit, du Mérite personnel, des Femmes, du Cœur, & de l'Homme. Je passe ceux où il parle des Grands, de la Ville, de la Cour, de la Mode. Cela regarde plus particulièrement encor les mœurs de son pays & de son siècle; & il serait bien hardi à moi de vouloir juger de ce que je ne puis connaître. Il est juste de supposer qu'il doit avoir mieux connu son pays & son siècle que moi; quoiqu'à en juger par le reste, on pût présumer qu'il ne les a pas mieux saisis ni plus fidèlement peints. Mais enfin quand cela ne ferait pas, on peut toujours affirmer que ce livre est d'un très mince usage pour nous. Si ce qu'il dit de l'homme en général est faux, que nous importe, je vous prie, que la peinture des mœurs des courtisans, & des citoyens de Paris du siècle passé soit vraie? Est-ce là une raison valable de vouloir le mettre entre les mains de tout le monde, & sur-tout de la jeunesse? Le livre, à cet égard,

égard, a un très grand défaut, c'est qu'il peint la nature en noir. Mr. de la Bruyère était apparemment un homme attrabilaire: soit que la vanité l'eut rendu tel, & que ne voyant que lui dans la nature, il eut regardé quelques malheurs qui lui étaient arrivés, & quelques mauvaises actions commises envers lui, comme des choses atroces; soit enfin que la nature l'eut formé ainsi, il est certain que ce fiel est répandu dans tout son livre, & cette impression est très dangereuse; elle rend ceux qui s'en laissent pénétrer méfians, fourbes & méchans, à force de ne pas vouloir être dupes. C'est donc très mal fait de le donner à lire aux jeunes gens; je dis à ceux qui sont capables de réfléchir, car pour les autres, un tel livre ne leur laisse aucune impression ni en bien ni en mal. A quoi bon leur faire voir les hommes comme des fourbes & des méchans, sans cesse occupés à se nuire pour le plaisir de nuire; & les femmes comme les outils de notre malheur, quand tout cela n'est pas vrai? On dirait à lire le livre de la Bruyère que le monde n'est habité que par des diables incarnés. Non, non, grâces à Dieu, ce n'est pas ainsi que la nature humaine est faite.

J'oubliois de vous faire remarquer encor un défaut de ce livre; c'est qu'il y a plusieurs maximes vraies dans des cas particuliers, mais que Mr. de la Bruyère avance d'une

ne

re façon générale, qui fait qu'on ne les entend plus ; & qu'on ne saurait les appliquer. Cela vient de ce que Mr. de la Bruyère ne voyait que Paris, la Cour, les affaires, & qu'il croyait que c'était-là l'homme. Cela n'en est que la plus petite partie ; & il devait songer qu'il y a des millions d'hommes, à qui tout ce qu'il dit ne convient pas du tout ; qui ne sauraient avoir ni ces passions, ni ces intérêts, ni ces mœurs, ni ces défauts. Mais venez en donc aux preuves, direz-vous. Hé bien, en voici. Je vous envoie les réflexions que j'ai faites sur quelques maximes prises au hasard, car j'en trouverais mille encor si je voulais. Quand Mr. de Voltaire critiqua quelques-unes des pensées de Pascal, on pouvait dire qu'elles étaient jettées au hasard, non revues par l'Auteur ; mais c'est une excuse qui ne reste pas aux *Caractères*, puisque l'Auteur les a travaillés, retouchés, corrigés, augmentés avec tant de soin.

Des Ouvrages de l'Esprit ()*.

Je ne m'arrêterai point à la première pensée de ce Chapitre, sur laquelle Mr. Coste dispute vivement avec Mr. de Vigneul Marville. Il me paraît qu'on pourrait la décider ainsi. Les Modernes ont assurément mieux rai-

(*) Voyez l'Édition d'Amsterdam de 1720.

raisonné sur la morale, & sur le cœur humain, même depuis Mr. de la Bruyère, qu'on n'a fait auparavant. On a bien autrement développé les ressorts & les principes de nos actions, de la société, de nos mœurs. Mais s'il s'agit de cette connaissance de la morale & de notre cœur, qui nous inspire les moyens de l'ébranler, de le toucher, de lui faire éprouver tous les mouvemens que nous voulons, les Anciens, & les bons Modernes du tems de la Bruyère y étaient de grands Maîtres.

L'on n'a gueres vu jusqu'à présent un Chef-d'Oeuvre d'esprit qui soit l'Ouvrage de plusieurs. Homère a fait l'Iliade, Virgile l'Enéide, Tite-Live ses Décades, & l'Orateur Romain ses Oraisons ().*

On dit que cette pensée désigne le Dictionnaire de l'Académie. En vérité il faut bien peu savoir ce que c'est que la Poësie, pour confondre la manière dont se fait un Dictionnaire & un Poëme Epique, & les mettre en parallèle. Ensuite il y a ici une autre incongruité, en mêlant *Tite-Live* avec *Virgile* & *Homère*. Si *Tite-Live* n'avait écrit que la moitié de l'histoire Romaine, & que nous eussions le reste de la plume de *Saluste* ou de *Tacite*, fait sur d'aussi bons mé-

(*) pag. 77.

mémoires, l'ouvrage ferait parti de deux mains, mais il n'en eut pas moins été un Chef d'Oeuvre. Et quand il ferait vrai qu'un Chef d'Oeuvre ne saurait être l'ouvrage de plusieurs, c'était la raison qu'il en fallait dire, en faisant cette remarque. Mais voyez un peu le ridicule qu'il y a de mettre les Oraisons de *Cicéron* avec *Homère* & *Virgile* dans la même classe. Apparemment qu'un homme ne fera pas la moitié d'un discours & laissera faire l'autre à un autre. Mais *Bourdaloue* a fait des sermons & *Massillon* en a fait. Qu'on en relie ensemble de ceux de l'un & de l'autre, & cela fera un Ouvrage excellent. Que dirait *Mr. la Bruyère* s'il savoit que parmi les Oraisons de *Cicéron* il y en a quelques-unes qu'on croit supposées? Si deux hommes ne peuvent faire un Poëme Épique, c'est qu'il y faut un plan uniforme, & qu'il est impossible qu'un homme saisisse toute la suite d'idées, attrape toutes les liaisons fines que l'autre avait en tête. Mais le plan du Dictionnaire d'une Langue reste toujours le même.

(*) *Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature; celui qui le sent & qui l'aime, a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, & qui aime en deçà ou*

(*) pag. 77.

au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût, & l'on dispute des goûts avec fondement.

Que cela est mal digéré ! L'on ne dispute point des goûts dans un certain sens, parce qu'on ne prouve pas à quelqu'un, qu'une chose lui cause une sensation agréable, quand elle lui en cause une désagréable. On dispute du goût dans un autre sens, parce que nous avons une raison, qui nous met en état de juger de ce qui est beau & bon, dans les arts tout comme dans les autres choses. Mais il faut connaître un art, savoir son but, & ses moyens pour en juger ; car ce n'est pas une science infuse que nous avons, & le mal est que tout le monde se croit en état d'en juger. Nos passions, la tournure de notre esprit, nous rendent après cela souvent insensibles à certaines beautés ; & alors on peut dire d'un tel homme qu'il n'a pas le goût juste, tout comme on dit d'un homme préoccupé qu'il ne raisonne pas bien. Un *Cartésien* pourra ne pas goûter les raisons d'un *Newtonien* ; ainsi un autre pourra préférer l'*Arioste* au *Tasse*. On peut vouloir prouver à l'un & à l'autre qu'ils ont tort, & dire qu'ils ont l'esprit & le goût faux, s'ils ne cèdent à nos raisons ; mais on ne doit pas prétendre absolument qu'ils pensent & sentent comme nous. C'est le fondement de toute intolérance.

Le

Le plaisir de la Critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses ()*.

Cette pensée est fautive. Je demande s'il y a quelqu'un, hors un Auteur rongé d'envie, qui pour le plaisir de critiquer, ne se laisse aller à la sensation délicieuse qu'il éprouve à la lecture de *Virgile*, d'*Horace*, de *l'Arioste*, de *Racine*, de *Voltaire*, &c. Cette maxime, & la précédente, est peut-être une de celles que *Mr. de Vigneul Marville* aurait dû citer pour prouver la vanité de l'Auteur. *Mr. Coste* aurait sans doute bien crié à l'injustice, mais la chose n'en eut pas été moins vraie. On écrit, on songe sans cesse à soi, & l'on se prépare de loin des raisons contre ceux qui voudraient blâmer notre ouvrage. Vous pourrez trouver cent pensées de la même espèce. Mais je vous l'ai déjà dit, la vanité de l'Auteur ne nous intéresse point; aussi n'en ai-je voulu parler qu'en passant & une fois pour toutes.

L'Eloquence est au Sublime ce que le tout est à sa partie. (†)

Y a-t-il au monde un homme qui puisse se faire une idée de ce que l'Auteur a voulu
lu

(*) pag. 80.

(†) pag. 97.

lu dire par-là ? Il fait bien de demander après cela ce que c'est que le sublime ; on voit bien qu'il ne le savait pas. Remarquez combien cette pensée est ridicule, à la suite de celle qui précède.

Il y a des Artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'Art ou la science qu'ils professent. — Les Esprits justes, doux, modérés non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point & voudraient encor moins les imiter. ()*

Cela est faux & vague, & l'on ne pourrait entreprendre d'en faire une application juste. L'Auteur parle-t-il des beaux-arts, de la Poësie, de l'Eloquence ? Il a tort. Les Esprits justes, doux, modérés, sont-là les gens de goût, les Artistes ordinaires, les Critiques judicieux. Un peintre, un sculpteur pourra ne pas atteindre au sublime d'un *Raphaël*, d'un *Michel-Ange*, & être très capable d'en sentir toutes les beautés. Un Auteur se sentira entièrement incapable d'écrire un Poëme Epique comme *Homère*, *l'Ariste*, mais il n'en sera pas moins transporté en les lisant. Parle-t-il des Sciences ? Il a tort encore. Un Mathématicien ne pourra pas faire des découvertes comme celles de *Newton*, cependant il le suivra fort bien dans tous ses calculs.

Qu'a

(*) pag 100.

Qu'a donc voulu dire Mr. de la Bruyère? Je crois entrevoir ce qui l'a fait parler ainsi. Il aura vu des gens, qui passaient pour avoir de l'esprit, être insensibles aux beautés de certains ouvrages, tels qu'un Poëme Epique, une Pièce de Théâtre, une Ode. Mais il faut plus que de l'esprit pour cela. Il faut être connaisseur. On appelle cela des Arts d'agrémens, & chacun s'en croit juge compétent, & il a tort. Je ne parle pas ici des regles; cependant il faut avoir habité son ame aux impressions de la Musique, de la Peinture, de la Poësie pour favoir ce qui peut y plaire. Ainsi l'on peut être bon Jurisconsulte, bon Mathématicien, & ne pas favoir juger des beaux-Arts; témoin ce Géometre qui à la représentation d'*Iphigénie* demanda: Qu'est-ce que cela prouve? Il y a même des Connaisseurs qui ont un goût factice, & qui ne se laissent point aller aux impressions; ceux-là trouveront l'*Arioste* un mauvais Poëte. Il faut distinguer tout cela, & alors on peut faire des pensées vraies. Mais s'exprimer d'une façon si vague, c'est ne rien dire d'instructif. Cette pensée serait-elle bien une modeste allusion aux *Caractères*, & à quelques-uns qui en ont jugé?

Il ne faut point mettre du ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement & celui des autres: mais le
ri-

ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une manière qui plaise & qui instruisse. ()*

De quoi parle l'Auteur ? Du ridicule dans la vie, ou dans les ouvrages ? Est-ce la Satire, la Comédie, ou la conversation qu'il a en vue ? Voilà de ces pensées vagues, dont il y en a mille dans ce livre, qui semblent dire quelque chose, & qui dans le fond ne disent rien. Ce n'est pas tout de jeter des pensées sur le papier, il faut aussi qu'elles soient telles qu'on sache ce que l'Auteur a voulu dire, & que l'on en puisse faire l'application.

Au reste tout ce Chapitre est une preuve combien peu Mr. de la Bruyère se connaissait en Poësie, & en beaux-Arts. Mais c'était le défaut général du siècle. Pour peu qu'on lise les ouvrages qui nous en restent, on verra que tout le monde, à peu près, jugeait dans ce goût-là.

Du Mérite personnel.

La première pensée de ce Chapitre est excellente, très vraie & très bonne à méditer. Mais en voici d'autres, ou fausses ou exprimées d'une façon louche.

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'autrui. ()* Si

(*) pag. 102.

(†) pag. 104.

Si faut-il bien que quelqu'un s'en avise, à moins qu'on ne le cachât avec soin, & alors il n'est pas juste de prétendre qu'on recherche en nous une chose que personne n'y soupçonne. Mais ne croyons pas que le vrai mérite reste toujours ignoré : tâchons de nous en acquérir & soyons sûrs qu'il percera. Surtout gardons-nous de croire qu'il faille le prôner soi-même. C'est un mauvais parti. Le vrai moyen de faire connaître son mérite, c'est de se rendre aimable. On rend aisément justice aux gens qu'on aime. Mais quand on est vain, arrogant, quinteux, il arrive sans doute que le monde méconnaît même ce qu'il y a de bon dans un pareil homme. Encore entend-on souvent dire : c'est un homme savant, qui a de l'esprit, c'est dommage qu'il soit si insupportable.

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom ; la vie s'achève que l'on a à peine ébauché son ouvrage. ()*

Quand on le mérite on l'obtient. Et puis qu'est-ce que c'est que se faire un grand nom ? Jouir d'une réputation brillante dans la Société ? Non. Tous ceux qui le désirent, prétendent aux suffrages de la postérité : il est donc naturel qu'on n'en jouisse qu'après sa mort. Cependant que
de

(*) pag. 104.

de gens en ont joui pendant leur vie! Mais ne dirait-on pas à lire cette maxime que peut se faire un grand nom qui veut? Il faut de grands talens pour cela, que la nature nous donne ou qu'on n'est au moins plus à tems d'acquérir quand on est dans l'âge de savoir ce que c'est qu'un grand nom & de le désirer, à moins que les fondemens n'en soient déjà jettés. C'est donc le hasard qui en dispose, & non pas notre volonté.

Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étendue d'esprit pour se passer de charges & d'emploi, & consentir ainsi à demeurer chez soi & à ne rien faire; personne presque n'a assez de mérite pour jouer ce rôle avec dignité, ni assez de fond pour remplir le vuide du tems, sans ce que le vulgaire appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du Sage qu'un meilleur nom; & que méditer, parler, lire, & être tranquille s'appellât travailler. ()*

Il se peut qu'il y ait des cas où il faille de la fermeté pour cela, mais presque toujours il ne faut que beaucoup de paresse, & les moyens de vivre sans emploi. Au reste on a très bien fait d'attacher une espèce de honte à ce genre de vie. On ne doit appeler travailler que ce qui est utile à la société. Si nous n'avons plus de patrie comme
les

(*) pag. 106.

les Romains, l'Etat au moins nous garantit nos biens, & notre vie. Il faut des gens pour cela, des Juges, des Soldats, des gens qui administrent les Finances. Celui qui vit de la manière que dit Mr. de la Bruyère, tire tous ses avantages de l'Etat sans lui en rendre aucun. Cette façon de vivre n'est permise qu'à celui, qui, s'étant donné bien de la peine pour obtenir de travailler pour la société, n'a pu y parvenir, & qui ne saurait cultiver la terre. Car le Laboureur, le Marchand, l'Artisan, & le Gentilhomme Cultivateur travaillent, mais l'homme qui vit de ses rentes, & qui ne fait que lire, parler & méditer, ne travaille point.

Un homme de mérite & qui est en place n'est jamais incommode par sa vanité, il s'étourdit moins du poste qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne; plus capable d'inquiétude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soi-même. ()*

Voilà une bonne raison que l'Auteur nous donne de la modestie d'un homme de mérite! Dès qu'un homme se croit digne d'un poste plus élevé à un point, que de ne pas le remplir l'humilie & le rend inquiet, il est très vain, & c'est la nature de la vanité de se faire sentir. Il pourra être humble

(*) pag. 106.

ble avec ceux qui sont au dessus de lui, mais il fera toujours arrogant & méprisant avec ceux qui sont au dessous. Une seconde espèce d'hommes qui desirent avec anxiété des postes élevés, ce sont les véritables ambitieux. Ils desirent les honneurs pour les honneurs, pour l'éclat qui y est attaché, pour les choses qu'ils y peuvent faire. Il se peut qu'ils s'en sentent dignes, mais c'est ce qu'ils ne s'embarassent pas du tout d'examiner; les honneurs les attirent comme l'aiman le fer. Ceux-là peuvent être modestes ou vains, cela n'est qu'accessoire chez eux. L'homme de mérite ne saurait être vain du rang qu'il occupe, parce qu'il fait le véritable prix des choses dans le monde, & que c'est presque toujours le hasard, des circonstances heureuses qui le donnent: mais il peut se sentir, & être très fier de son mérite. Je dirais presque que l'homme de mérite ne saurait être vain, comme le cercle ne saurait avoir quatre angles.

S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoi le sommes-nous si peu de la vertu? ()*

Nous en sommes vivement touchés quand nous la voyons chez d'autres; mais elle est quelquefois trop difficile pour qu'on
veuil-

(*) pag. 109.

200 PARADOXES MORAUX

veuille la pratiquer , quoique chacun l'aime. C'est comme un Amateur qui voit un tableau, il l'admire, il voudrait l'avoir, mais il est trop cher.

Il semble que le Héros est d'un seul métier qui est celui de la guerre, & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour: l'un & l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien. ()*

La première partie de cette pensée est plus grammaticale que morale. Il y en a beaucoup de telles, qui sont excellentes pour apprendre la propriété des termes: Quant à celle ci, elle est fausse ou du moins mal exprimée. Le Héros est celui qui a l'ame très grande, le grand homme celui qui a l'esprit grand. L'un & l'autre peuvent être de tous les états. Le Jurisconsulte qui aima mieux mourir que de justifier le meurtre de *Géta* était un Héros, & *Arria* une Héroïne; mais le *Maréchal de Saxe* un grand homme de guerre. Sans doute qu'il en est après cela de ces termes comme de tant d'autres, qu'on ne les emploie pas toujours dans leur signification propre: & s'il est plus ordinaire d'appliquer l'épithète de Héros à des Guerriers, c'est que

(*) pag. 112.

que leur état même suppose la plus grande preuve d'Héroïsme ; le sacrifice de sa vie.

Tout ce Chapitre n'a que très peu de pensées justes & neuves. O mon cher ami! (*) mais quand nous lisons le Chapitre suivant, ne manquons pas de nous jeter à genoux & de rendre grâces à Dieu, de ce qu'il ne nous a pas fait naître dans un pays, où les femmes ressemblent au portrait que l'Auteur nous fait des Françaises. Je ne les connais guère, mais quelle horreur si toutes ses pensées sont puisées dans la nature. Vous savez ce que nous avons toujours pensé des hommes de cette nation, que la guerre nous a donné occasion de voir ; & combien nous nous réjouissions de ne pas vivre avec des gens de cette humeur & de ce caractère. Avec les Femmes c'est donc beaucoup pire ! Que nous serions malheureux, nous qui avons un
cœur

(*) L'Auteur fait fort bien de ne pas prendre ici le ton affirmatif : la prudence veut qu'on se taise sur ce qu'on ne connaît point. D'ailleurs il devrait se souvenir qu'un philosophe qui censure les mœurs charge toujours ses portraits : cela est dans les règles de la perspective. Juger de toute une espèce par quelques individus, rien de moins équitable ; en juger d'après les caricatures d'un ennemi, ou d'un misanthrope, c'est être dupe de ses préjugés ou de ses passions ; c'est juger sur l'étiquette du sac, sans examen, comme sans justice. Ces traits contre la Nation Française, à force d'être répétés, deviennent dégoûtans, & font honneur au lieu de nuire. Note de l'Editeur.

cœur sensible , qui regardons l'amour & l'hymen comme l'état le plus délicieux qui soit dans la nature , qui comptons de vivre un jour heureux & tranquilles au sein de notre famille , si nous trouvions des compagnes de cette espèce ! Chez nous , celles-mêmes qui ne sont pas bonnes , n'ont que des défauts pardonnables ; & en général , l'attachement à leur époux & à leur famille forme leur caractère. Quel pays que celui où cette pensée est vraie !

Ne pourrait-on découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ? ()*

Et celle ci :

Il y a peu de femmes si parfaites , qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme , ou de trouver heureux celui qui n'en a point. (†)

En voici d'autres qui prouvent la médiocrité de ce livre :

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement , à peu près comme on mesure le poisson entre tête & queue. (§)

Quelle platitude ! Et qui peut deviner que

(*) pag. 110.

(†) pag. 119.

(§) pag. 120.

que cela doit être un trait de satire contre les fontanges & les hauts talons ? On le dit. Si cela est, il est bien mal exprimé.

Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle le mérite des deux Sexes. ()*

Cette pensée est spécieuse, mais dans le fonds elle est fautive. Une femme peut être discrète, fidèle envers ses amis, généreuse, constante, & alors c'est une femme vertueuse & qui a l'ame grande; mais toutes ces vertus communes aux deux sexes en prennent la teinte; & sans doute qu'une femme faite de cette façon est d'un commerce délicieux. Mais ce ne sont pas là les qualités d'un honnête homme, & qui n'appartiennent qu'à lui. Nous avons une qualité qui ne convient qu'à notre sexe, c'est la bravoure: elle est monstrueuse dans une femme; & celle qui voudrait agir d'après les principes d'un homme d'honneur serait aussi ridicule que celle qui voudrait ne porter qu'un habit d'homme. Une femme d'honneur est un être adorable, une femme qui voudrait jouer l'homme d'honneur est absurde.

Il en est de même de la pensée où Mr. de la Bru-

(*) pag. 122.

Bruyère recherche d'où vient que les femmes ne sont pas savantes? Il se trompe aussi. Ce n'est ni les hommes ni les femmes qui en font la cause; c'est la nature qui ne les a pas faites pour cela. Une femme savante, & une femme brave font la même chose: aussi peu faites pour l'un que pour l'autre, elles ne doivent point y aspirer. Je m'étonne d'autant plus que cela soit échappé à *Mr. de la Bruyère*, qu'il approche si fort de la vérité dans la pensée suivante. On regarde, dit-il, une femme savante comme on fait une belle arme, — c'est une pièce de cabinet que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage. (*) Les femmes sont faites pour être, par la douceur de leur esprit, le charme & la consolation de celui à qui elles tombent en partage, & c'est ce qu'une savante ne saurait être. Ce sont sans doute les distractions que donnent les détails d'un domestique, qui les empêchent de devenir savantes; mais est-ce un défaut? Tout nous montre que c'est évidemment leur destination. La délicatesse du corps, de l'esprit & du cœur, voilà leur partage; la force de l'un & de l'autre est celui des hommes. Entre être savante & ne savoir rien il y a cependant de la différence. Qu'elles sachent donc ce qu'il faut pour former leur esprit à l'usage auquel il est destiné: tout comme elles peuvent s'armer pour défendre leur ver-

tu

(*) pag. 132-134.

tu & leur vie. Mais celle qui commente *Aristophane*, & celle qui s'enrôle font des monstres dans la nature.

Je ne fais après cela si cette pensée est vraie?

Les femmes sont extrêmes, elles sont meilleures ou pires que les hommes. ()*

L'extrême est rare en tout. Et je ne fais si en général la médiocrité n'est pas le partage des femmes. En général je ne les reconnais point au portrait qu'en fait l'Auteur des *Caractères*. Mais nous pouvons avoir raison tous deux. Ce qu'il dit peut être vrai des Françaises que je ne connais point, & faux des femmes de notre nation. Mais si, comme j'ai des raisons de le croire, l'Auteur n'avait puisé ses pensées que dans ce qu'il a vu chez les femmes de la Cour & chez quelques-unes de la ville, que l'affectation, & des mœurs dépravées font sortir de la nature, serait-ce lui peindre les femmes comme il faut? N'a-t-il écrit que pour Paris & la Cour?

Du Cœur. (†)

Ce Chapitre est tout plein de pensées vraies en particulier, fausses en général, & dont le défaut est d'être énoncées d'une façon générale. Par exemple, il y a des amitiés

(*) pag. 134.

(†) pag. 143.

206 PARADOXES MORAUX

tiés qui naissent d'inclination, aussi brusquement que l'amour. Il y en a d'autres qui se fondent sur un long commerce, sur la reconnaissance, sur une estime lente, & qui viennent peu à peu. Celui qui a le bonheur d'avoir plusieurs amis, trouvera qu'il les aime tous d'une manière & sur des principes différens.

Voici quelques pensées fausses.

L'Amour & l'Amitié s'excluent l'un l'autre. (†)

Je ne vois pas comment. Si c'est envers le même objet, l'amour, dans les cœurs honnêtes au moins, n'est que l'expression des sentimens de l'amitié, animés par ce que les sens y mêlent. Si c'est envers différens objets, cela est si faux, qu'un cœur n'est capable d'amitié qu'à mesure qu'il est en état de ressentir l'amour le plus tendre :

Un freddo amante è mal sicuro amico :

& réciproquement :

Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour néglige l'amitié ; & celui qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour. (§)

Cela

(†) pag. 144.

(§) pag. 144.

Cela est faux : car , au contraire , l'homme sensible qui a aimé violemment , cherchera sa consolation dans l'amitié & ne la trouvera que là. Ensuite on ne s'épuise jamais sur l'amitié. Il y a des personnes qui ayant été trompées y renoncent ; il vient un âge où l'on n'en fait point de nouvelles , où l'on ne forme que des connaissances : mais celui qui est né pour éprouver un grand amour , l'aura senti longtems avant que cet âge vienne.

L'on n'aime bien qu'une seule fois ; c'est la première : les amours qui suivent sont moins involontaires. ()*

Il y a des gens chez qui l'amour n'est qu'un violent désir de jouir d'une fille ; ceux-là peuvent aimer vingt fois : mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit. Il est vrai que les autres n'aiment bien qu'une seule fois , mais il est faux que ce soit la première. Un homme peut avoir eu bien de ces amourettes qui sont si communes dans le monde , & qui dans la jeunesse sont souvent d'une vivacité extrême , & n'avoir point rencontré celle qui est destinée à lui inspirer cette passion unique dans son espèce. Ensuite , pour qu'un homme soit hors d'état de ressentir une seconde passion bien ardente , il faut que celle qu'il a ressentie ait duré un tems considérable. Car quelque violente qu'elle ait été ,

(*) pag. 144.

été, si dans les premiers tems il se voit séparé sans retour de celle qu'il aime, son cœur n'est point épuisé, il peut encor aimer très violemment. Ainsi il peut n'avoir qu'une passion bien véritable, & alors on pourrait dire, si l'on fait une classe à part de ces passions, que c'est la première fois qu'un homme aime. Mais c'est mal parler; ce qui est unique n'est ni premier ni dernier.

Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudrait. ()*

Ceci est du pur galimathias. Tout homme qui aime ardemment, bien loin de souhaiter d'aimer davantage, est incapable de s'imaginer qu'on puisse aimer plus qu'il ne fait. C'est une sottise qu'un homme ne pourrait même dire à une personne qu'il aime, sans s'en faire moquer. Il est encor tout aussi impossible, que celui qui croit son amour juste, fondé en raison, & heureux, souhaite d'aimer moins qu'il ne fait: Et tout homme dont l'amour est traversé par des obstacles insurmontables, sent qu'il aime plus qu'il ne voudrait, s'il lui reste assez de raison pour cela.

La pensée suivante est si bien galimathias, qu'on a toutes les peines du monde à savoir ce que l'Auteur a voulu dire.

(*) pag. 144.

Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimés? ()*

Voilà ce que c'est que de vouloir dire des choses fines, on alambique si bien ses pensées, qu'elles ne disent plus rien.

C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire par son procédé d'une personne ingrate une très ingrate. (†)

Oui; mais elle n'est guère faite que pour les cœurs les plus généreux.

Je ne sais si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il méritait plus de reconnaissance. (§)

Quelle absurde, quelle exécrationnable pensée! Que cela est ridicule quand il dit ensuite.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables. (§§)

Que penser de celui qui écrit ainsi, si non

(*) pag. 144.

(†) pag. 145.

(§) pag. 149.

(§§) pag. 149.

non qu'il écrit fans réfléchir, au hafard, & fans avoir de principes nets, dont il déduife fes pensées.

De l'Homme. ()*.

Regardez, je vous prie, les deux premières pensées de ce Chapitre, & dites-moi, fi, à moins d'être un *Timon*, l'on peut représenter ainfi les hommes. En vérité c'est être bien aveugle & bien préoccupé que de les voir sous un tel point de vue. Les hommes ne font jamais le mal pour le mal : ce n'est que quand le désir de ce qu'ils regardent comme un bien les emporte qu'ils le font. Aussi voit-on que les gens sensés & vertueux, dont les intérêts ne croissent que le moins qu'il est possible ceux des autres, n'en souffrent pas tant, & qu'ils trouvent dans le monde de la vertu & des amis. Et si les gens qui ont des désirs vastes & ardents, rencontrent des obstacles de la part des hommes, c'est que leurs intérêts se trouvent à tout moment en collision avec ceux des autres; & qu'ils appellent méchanceté en autrui ce qu'ils font eux-mêmes, c'est-à-dire d'employer toutes sortes de moyens pour contenter leurs désirs. C'est un mal que la vertu ne retienne pas les hommes
d'en

(*) pag. 300.

d'en employer de bas & de méchans ; mais s'ils en voyaient dans ces cas d'autres il s'en serviraient. Donc l'homme n'est pas méchant comme le feu s'élève.

Voici encor quelques pensées qui vous prouveront que Mr. de la Bruyère connaissait faiblement l'homme.

Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir ; il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger & n'en rien faire : la chose la plus prompte & qui se présente d'abord , c'est le refus , & l'on n'accorde que par réflexion.
(*)

C'est selon. Si la chose qu'on nous demande dépend absolument de nous , & que nous ne perdions rien en la donnant , alors la promptitude à l'accorder , se règle sur le degré d'affection que nous avons pour celui qui nous la demande. Si la demande doit nous coûter quelque chose , il peut être vrai que le refus soit la première chose qui se présente , parce que nous songeons d'abord à nous , ensuite aux autres ; & cela est naturel. Ainsi donc si un homme dans un emploi peut absolument disposer d'une grace , il l'accordera sans balancer à quelqu'un qui ne lui déplaira point. Mais si
pour

(*) pag. 312.

212 PARADOXES MORAUX

pour le contenter il faut faire des démarches, la crainte d'user son crédit, & mille raisons semblables peuvent le porter à refuser ; & ce n'est point que le refus nous soit plus naturel, mais c'est qu'on est toujours tenté de préférer son moindre avantage au plus grand avantage des autres.

Si la pauvreté est la mère de tous les crimes, le défaut d'esprit en est le père. ()*

Il y a peu de crimes dont la pauvreté soit la mère, & le défaut d'esprit le père, hors tous ceux qui se font pour de l'argent. Mais *Catilina, César, Antoine, Auguste, Tibère*, n'étaient pas pauvres, & n'étaient pas des fots non plus.

L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule Nation, &c. (†).

Si *Mr. de la Bruyère* avait songé que quand l'utilité particulière exige qu'on s'unisse plusieurs ensemble, on le fait ; & que ces unions subsistent très bien quand le bien particulier résulte du bien de la société, il n'aurait pas été étonné de voir sept ou huit personnes former une famille ; encor moins,

(*) pag. 312.

(†) pag. 313.

moins des millions faire un corps national ; car pourvu que chacun en particulier y trouve son utilité , rien ne saurait empêcher un tel lien, puisqu'il ne s'agit là ni de convé- nance d'humeur ou de caractère. Dans les petites sociétés comme celles de famille, l'intérêt fait que les hommes s'accommodent l'un à l'autre. Pour le projet de rassembler tous les hommes en une nation , c'est un projet ridicule dont je n'ai jamais entendu parler , & qu'un homme sage ne saurait regarder comme faisable. Cette pensée ne veut donc rien dire. Cela peut éblouir , mais cela n'a aucune vérité.

L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux, pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource. (a).

L'envieux n'a point d'amis , & le bonheur de ses proches peut quelquefois lui faire plaisir , parce qu'il en peut retirer de l'utilité. Mais si ce trait va sur tous les hommes, il est absolument faux. Il y a peu d'hommes assez méchans par envie , pour se refuser au plaisir de voir arriver du bien à ses amis , surtout si lui-même ne sauroit y prétendre. Le Marchand n'envie pas son frère l'Officier qui est devenu Capitaine, & le Docteur en Droit n'est pas affligé de
ce

(a) pag. 314.

214 PARADOXES MORAUX

ce que son ami le Docteur en Médecine est devenu Médecin du Roi.

Rien de plus trivial que ces cris contre les moyens que la Société a inventés, pour forcer les hommes à ne pas commettre d'injustice. Je suis persuadé que, quand tous les hommes feraient des *Aristides*, il en faudrait encor.

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, & je médite ensuite sur ce qui pourrait me faire connaître qu'ils le feraient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses. (a)

Il est naturel à l'homme de chercher à sortir d'un état désagréable quelconque, & un an & dix ans, & une éternité de déplaisir sont pour nous la même chose. Je crois donc que si les hommes étaient éternels, ils feraient ce qu'on leur voit faire à présent. La pensée que la mort mettra fin à toutes nos inquiétudes peut servir de consolation dans la vie, mais elle ne peut ni ne doit nous empêcher de chercher notre contentement comme nous pouvons. Si donc pour vivre content il faut un établissement, il le cherchera avec soin, n'en dut-il jouir que trois mois : & cela est bon & juste.

Si

(a) pag. 317.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter; si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre. (a)

Cela est bon à dire dans un thème de Collège, mais non pas dans un livre de morale; car cela n'est point vrai. Parler ainsi, c'est ne connaître ni le bonheur ni la nature de l'homme & de son amour pour la vie.

Mais je suis las d'extraire & de critiquer. Continuez, si vous voulez, d'examiner ainsi les autres pensées, & vous verrez qu'elles ne soutiendront pas mieux cette épreuve que celles-ci, que j'ai prises au hasard. Je crois pourtant que ceci vous suffira pour justifier mon sentiment; c'est que Mr. *de la Bruyère* connaissait mal l'homme, que la plupart de ses pensées sont fausses, tortillées, qu'il était attrabilaire. Je crois aussi que vous ne douterez plus que Mr. *de Vigneul-Marville* ne l'a critiqué que par humeur, sans connaissance de cause.

Je voudrais que vous lusiez les *Maximes* du Duc *de la Rochefoucauld*. Elles sont assurément bien meilleures, déduites de principes fixes, quoiqu'il s'en faille bien qu'ils ne soient tous vrais. Je suis fâché de ne pas les avoir, je pourrais en faire un parallèle.

Mais

(a) pag. 317.

216 PARADOXES MORAUX, &c.

Mais vous savez que ce livre est fort rare. Je le trouvai pendant mon séjour à L.. chez un homme qui n'entendait pas seulement le Français, & qui ne voulut jamais me le céder, quoique je fisse.

Enfin je serai charmé si vous trouvez que j'aye raison, & sur-tout si j'avois par hasard rencontré votre sentiment.

Il est impossible, mon très-cher, que vous doutiez des sentimens les plus tendres d'amitié & d'estime avec lesquels je suis, &c.



DE LA
GLOIRE.

But, my friends, reject

*Such mean and dang'rous counsels, which will-
blest
Your long establish'd glories, ———*

Leonidas.

DE

D E L A

G L O I R E.



❀❀❀❀ L y a à la suite du *Bélifaire* de
 ❀ I ❀ Mr. *Marmontel*, trois petits es-
 ❀❀❀❀ fais de morale, dont l'un traite le
 même sujet sur lequel je me pro-
 pose de raisonner. Ils ont apparemment
 paru, d'abord dans le Dictionnaire Ency-
 clopédique; & j'ai été surpris au lieu d'y
 trouver de nouvelles vues sur les objets
 qu'ils traitent, de voir renouveler dans
 celui qui parle de la Gloire, une plainte
 aussi ancienne que superflue, sur ce qu'on
 comble de Gloire des actions, & des hom-
 mes qui ont causés bien des maux à une
 grande partie du genre humain.

La morale est un sujet qui nous intéres-
 se tous très vivement, & sur lequel il doit
 être permis à tous les hommes de raison-
 ner : on ne me trouvera donc pas trop
 hardi si j'ose être d'un autre sentiment que
 Mr *Marmontel*, quelque supériorité de gé-
 nie & de lumières qu'on admire en lui. Il

K 2

m'a

m'a toujours semblé que quand tout un peuple pense d'une certaine façon, on pouvait aisément déduire cette façon de penser des Loix, de la Religion, du Climat, de la forme du Gouvernement de ce peuple ; car tout cela influe sur ses mœurs. Mais quand tous les hommes ensemble pensent & jugent d'une certaine manière, alors il faut en rechercher la cause dans la nature humaine. Or depuis *Nembrod* jusqu'à nos jours, du Japon jusqu'à l'île de Californie, & de la Nova Zembla jusqu'au Monomotapa, un guerrier, un conquérant a toujours joui d'une très grande Gloire. Si l'on peut dire d'un peuple qu'il a tort, le prouver, remonter à la source d'un préjugé qui est en vogue chez lui, peut-on faire tout cela, quand un jugement est autorisé du consentement de tous les hommes ? Peut-on vouloir prouver à tous les hommes qu'ils ont tort ? Peuvent-ils l'avoir ? Ne faut-il pas supposer alors qu'il y a dans la nature un principe qui les porte à juger ainsi, tâcher de le trouver, & en rechercher le but ? Ce serait alors réellement étendre la sphère de nos connaissances. Si les hommes ont reçu de la nature un principe qui les porte à juger & à penser d'une certaine manière, je crois que vouloir leur prouver qu'ils ont tort, est une entreprise vaine & superflue. On ne doit pas seulement le supposer ; car sur quelle des connaissances où nous
par-

parvenons par la simple raison, pourrions-nous nous assurer, si le consentement de tous les hommes pouvait être sujet à l'erreur? Théologie naturelle, Morale, Droit de la Nature, tout cela seraient des Sciences nées peut-être de vains préjugés, qui n'auraient aucun fondement; & ce n'est pas apparemment la conséquence que Mr. *Marmontel* veut qu'on tire de son traité de la Gloire. Et cependant si un homme en disant *j'ai combattu, j'ai vaincu*, a pu amener les hommes à l'admirer, pourquoi un autre en disant *cela est vertueux, cela est juste*, n'aurait-il pas pu le leur faire trouver vertueux & juste? Je suis certain que tout le monde lira avec plaisir l'*Essai sur la Gloire* de Mr. *Marmontel*, mais que cela ne dérobera rien à celle d'*Alexandre* & de tout autre héros qui s'en est acquis par les armes. Quant à moi je vais tâcher de découvrir pourquoi les hommes jugent d'une façon qui peut sembler bizarre, & opposée au penchant que nous avons en général à ne trouver louable que ce qui est utile, & qui paraît le plus naturel & le plus raisonnable. Je crois qu'il n'est pas impossible d'en découvrir des raisons fondées dans la nature même de l'homme; & si je réussis je me garderai bien de m'élever là-contre. Je travaillerai plutôt à montrer la sagesse de la Providence, dans la disposition qu'elle nous a donné à être frappés ainsi, & non autrement, par les actions

des autres, que de m'amuser à la vaine entreprise de changer la nature humaine. Je pense qu'on ne verra pas moins par-là, que par toute autre chose dans la nature, la sagesse & la bonté de son Auteur.

Dans une recherche sur une matière quelconque, le point capital est de fixer la signification qu'on attache aux expressions dont on se sert. C'est le seul moyen de se bien entendre. Je m'en vais donc commencer par examiner les définitions de Mr. *Marmontel*, & établir les miennes, avant de m'engager plus loin.

La gloire, dit cet illustre Ecrivain, est l'éclat de la bonne renommée. L'estime est un sentiment tranquille & personnel; l'admiration, un mouvement rapide, & quelquefois momentané; la célébrité, une renommée éclatante, le concert unanime & soutenu d'une admiration universelle.

L'estime a pour base l'honnête; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou physique; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude; la gloire, le merveilleux.

J'ai cru devoir mettre sous les yeux du lecteur tout ce passage, qui est celui sur lequel tout le reste doit nécessairement rouler. Un livre comme l'*Encyclopédie*, qui doit être les Archives des connaissances humaines, devrait ne contenir que des idées vraies, précises & bien digérées; & j'avoue que ceci ne me le paraît point. Je vais le prouver.

La

La Gloire ne saurait d'abord dépendre que de la bonne opinion que les hommes ont des qualités d'un autre homme. Cette bonne opinion est le sentiment favorable que leur inspire le jugement qu'ils portent de ses actions. Elle a plusieurs degrés, & s'élève depuis le plus faible sentiment de l'estime, jusqu'au transport que nous cause une violente admiration. Nous n'avons point de mots pour déterminer tous les sentimens intermédiaires, & en effet cela ferait difficile, puisqu'il en faudrait presque un pour celui que chaque action nous inspire; car presque chaque action, chaque homme, nous en inspire de différens. Nous n'éprouvons pas les mêmes mouvemens pour *Régulus*, *Décus*, *Brutus*, *Alexandre*, *Charles XII*. Si nous considérons ce que c'est proprement que l'admiration, nous voyons que c'est le rare qui la produit, & notre ignorance lorsque nous ne pouvons pas concevoir par quels moyens tel effet a été produit. - C'est ce que nous appellons le merveilleux, & c'est ce merveilleux qui est la cause de l'admiration proprement dite. Mais comme nous sommes obligés d'embrasser plusieurs mouvemens différens sous une même dénomination, nous pouvons dire que le rare, le grand, le merveilleux sont la base de l'admiration, parce que les sentimens qu'ils nous inspirent ne diffèrent pas essentiellement par leur degré de vivacité.

La célébrité est une renommée étendue : cela est juste. Mais qu'est-ce que la renommée ? C'est évidemment lorsqu'un fait, ou le nom d'un homme est parvenu à la connaissance d'une grande partie du genre humain. Elle est absolument indépendante de l'impression que le fait même fait sur eux. Il est vrai que ce qui ne frappe pas, n'intéresse pas non plus, & qu'on ne parle guères d'une chose qui n'intéresse point ; ainsi les actions indifférentes, qui ne font aucune impression, n'obtiennent point la célébrité. Une éruption du Vésuve n'a rien de rare ni d'étonnant, cependant elle acquiert une célébrité. Il en est de même de la mort d'un Roi, elle intéresse, on en parle, & elle devient célèbre, mais elle n'a rien de rare & d'étonnant, pas même pour la multitude, encore moins produit-elle la moindre impression d'estime ou d'admiration.

Le concours de ces deux effets, de l'admiration & de la célébrité, produit la Gloire. Un homme peut être très digne d'admiration, mais s'il n'est pas connu, célèbre, il n'est point couvert de gloire. S'il est célèbre, & que ses actions ne nous montrent rien d'admirable, on ne peut pas non plus dire qu'il se soit acquis de la gloire. Tel est *Erostrate*, ce fameux fou qui brûla le temple de *Diane* à Ephèse. Il se pourrait même que la lâcheté d'un homme l'eût rendu remarquable, & au lieu de gloire, son

son nom ferait un opprobre. Je n'en veux d'exemple que *Judas*. Il est assurément bien autrement connu qu'aucun conquérant de la terre. Dira-t-on que c'est l'extraordinaire de son action qui l'a rendu célèbre, ou prétendra-t-on affirmer que sa mémoire soit glorieuse ?

On voit donc bien que les définitions de Mr. *Marmontel* sont fausses. Effectivement si la gloire est le concert unanime & soutenu d'une admiration universelle, comment peut-elle avoir un autre fondement que l'admiration ? Cette erreur ne vient que de n'avoir pas attaché des idées justes aux mots ; d'avoir cru que l'admiration n'était qu'un degré au dessous de la gloire ; de n'avoir pas songé à ce qu'il venait de dire lui-même, que l'admiration est un sentiment, & que la gloire est l'effet de ce sentiment universellement répandu.

La gloire naît donc de l'admiration jointe à la célébrité. Elle peut avoir plusieurs objets, tantôt la grandeur de l'esprit, qui se montre par l'habileté que quelqu'un s'est acquis dans un art ou dans une science, ou par la sagesse des moyens qu'il employe pour parvenir à son but : tantôt elle se fonde sur les vertus, ou les qualités morales d'un homme ; c'est la principale, & celle dont je prétends sur-tout développer les principes.

Il faut que je prévienne ici que je suis un peu embarrassé dans le choix des termes.

L'admiration doit être fondée sur l'ignorance, mais ce n'est pas toujours le cas dans le sentiment que nous avons pour les grands hommes. L'estime est ce sentiment que nous inspire toute chose que nous trouvons bonne. Donner l'aumône est une action bonne & louable, nous l'estimons comme telle : un homme rend à son vrai maître un dépôt qu'il aurait pu garder sans risque, & nous l'estimons d'une toute autre manière ; quoique son action n'ait rien d'admirable, à prendre ce mot dans le sens propre, elle nous paraît grande, elle nous frappe. J'appellerai donc admiration dans un sens étendu tout sentiment qu'une action, une qualité quelconque dans un homme, nous fait éprouver comme grande ; & estime celui que nous sentons pour une action comme honnête & utile ; quoiqu'il faille toujours qu'une action soit bonne & utile pour que nous l'admirions. Car nous haïssons ce qui est mauvais, & l'admiration & la haine sont des sentimens incompatibles.

Après avoir prévenu là-dessus je m'en vais prouver que rien n'est plus naturel que les jugemens des hommes, en fait de gloire ; qu'ils sont conformes à la raison, à la nature, à nos sentimens les plus intimes ; que les hommes n'accordent jamais la gloire qu'en raison de ce que chacun la mérite. Je prouverai que si un Conquérant est admiré, cette admiration lui appartient aussi bien qu'au

qu'au Roi le plus modéré & le plus bien-faisant; que le Conquérant, de même que tout autre homme, ne cause que le degré d'admiration qui suit naturellement de ses actions & de ses qualités; & qu'enfin jamais les hommes en général ne sont fous ni capricieux dans leurs jugemens, & que toutes les belles déclamations qu'on peut faire là-contre, depuis celle de *Séneque* contre *Alexandre* jusqu'à celle de *Mr. Marmontel*, sont absolument inutiles.

Personne ne niera, je crois, que nous avons tous un désir très vif d'être admirés des autres hommes. Avant que je m'étende sur la nature de ce désir je vais en montrer l'utilité.

Si jamais quelqu'un a soutenu sérieusement que nous étions faits pour vivre hors de toute société, dans l'état de solitude, c'est ce que j'ignore, & ce que j'ai peine à me persuader. Au moins notre faiblesse dans l'état de pure nature qui nous aurait mis en butte aux insultes de toutes les bêtes féroces, naturellement plus fortes que nous, & notre ame qui ne se perfectionne & ne s'élève au dessus de celle de la brute que dans la société, & qui pourtant n'a pas été faite pour rien, aurait seul dû lui démontrer la vanité de son système. Cependant ce qui plus que toute autre chose aurait dû l'en convaincre, c'est que nous avons des désirs, des inclinations naturelles qui ne

tendent qu'à la formation & à la conservation de la société. Nous avons de l'amour-propre, il est vrai, & cela est naturel : je ne comprends pas comment un être pourrait exister sans amour-propre. Qu'il me soit permis de faire en passant une remarque à l'occasion d'un passage de celles de Mr. *de Voltaire* sur les pensées de *Pascal*. Il y est dit que si Dieu avait voulu il aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. *Dans ce cas*, ajoute-t-il, *les Marchands auraient été aux Indes par charité, & le Maçon eut scié la pierre pour faire plaisir à son prochain*. Je ne crois pas que cela puisse se supposer ; car il aurait fallu de deux choses l'une : ou que Dieu eut créé en même tems des créatures douées d'amour-propre sur qui les autres eussent pu exercer leurs charitables dispositions : ou bien rien de tout ce qui se fait dans le monde ne se ferait ; dans ce dernier cas les Marchands n'iraient point aux Indes. Aller aux Indes est une peine, cette peine qu'ils se feraient donnés aurait causé une sensation désagréable à ceux-mêmes pour qui ils s'en feraient chargés ; & par amour pour eux, pour leur épargner cette sensation, le Marchand serait resté, le Maçon n'aurait pas scié. Dans la première supposition, Dieu eut nécessairement disposé ces créatures si charitables de manière qu'elles eussent senti dans les autres ; alors sans doute le plaisir, le bonheur des

au-

autres eut été leur bonheur , leur plaisir. Mais concevez, si vous pouvez, l'idée de bonheur & de plaisir sans amour-propre ? Ainsi la grande cause de tout ce qui se fait dans le monde moral, c'est l'amour de nous-mêmes, le désir de notre bonheur ; comme le feu élémentaire, ou l'attraction, ou l'aëther l'est dans le monde physique. Il est vrai que le feu brûle des maisons, mais sans lui rien ne pourrait se faire ; ainsi l'amour-propre est le principe du mal comme du bien, mais le monde ne saurait subsister sans lui.

Après cette petite digression je reviens à mon sujet. Si nous examinons ce sentiment d'amour pour eux-mêmes chez les hommes, nous trouverons qu'il est entièrement différent de celui des brutes. Dans celles-ci il consiste à suivre les instincts, qui tous les guident à leur conservation & à leur propagation. Chez nous il consiste aussi à suivre nos instincts, mais ce sont ceux-ci qui diffèrent essentiellement dans les brutes & dans les hommes. Ils ne se bornent pas à manger, à boire, à être vêtus, & à avoir une femelle, enfin à ce que la nature & les sens nous demandent. Nous avons des sentimens naturels bien plus relevés, & ce n'est que dans la société que nous pouvons les satisfaire. Il est vrai que ce n'est que dans l'état social que ces sentimens se développent, & que sans celui-là ceux-ci n'existe-

raient pas. Sans doute que nos facultés ne se développent que dans la société, mais cela même ne prouve-t-il pas que nous sommes nés pour y vivre? Un Castor que l'on élèverait loin de tout autre animal de son espèce, n'irait pas bâtir comme les autres; mais dira-t-on pour cela que le Castor n'est pas destiné par la nature, à vivre de la manière dont on voit qu'ils vivent. Celui qui serait ainsi retenu, dès qu'il en verrait d'autres, irait se joindre à eux; ainsi un homme isolé dès qu'il en verrait un autre, irait se joindre à lui, & ils formeraient une société ensemble, pour leur bien-être mutuel. Pour cet effet nous avons reçu des desirs du Créateur, qui tous nous portent à nous réunir. Tel est cette sympathie, cet amour naturel que nous avons pour tous les hommes, le desir de nous en faire aimer, & quantité d'autres qui seraient tous parfaitement inutiles si nous ne vivions en société.

Parmi tous ces desirs semblables à des instincts, le plus puissant, le plus universellement répandu, c'est celui d'être estimé & admiré de nos semblables; il est l'origine de tout ce qui se fait de grand & de beau dans le monde. Je dis qu'il est naturel, & inné à tous les hommes, car tous l'ont réellement: mais comme c'est la diverse force des affections naturelles qui fait la diversité des caractères, il y en a chez qui ce desir d'être admiré n'est pas si violent que bien
d'au-

d'autres ; cela n'empêche pas que généralement parlant chacun ne le sente. On peut croire qu'il ne nous a pas été donné pour rien. Effectivement il y a bien des cas où une société a besoin d'actions que ni la morale, ni même la religion ne commandent, & auxquelles ce désir seul peut servir de motif. Je n'en veux citer qu'un exemple.

Les Romains battus par *Por/enna* fuyaient de toutes parts. Il restait un pont sur lequel l'armée de ce Roi pouvait passer & achever de les tailler en pièces. *Horatius Coclès* s'oppose avec deux autres Romains aux efforts des ennemis qui voulaient passer le pont ; ces deux autres couverts de blessures se retirent, il y reste seul, & assez long-tems pour donner aux siens le temps de le rompre, & fauve par-là la république naissante.

Cette histoire, vraie ou fausse, peut toujours prouver ce que j'avance. Car qui pourra dire qu'il y ait une morale ou une religion quelconque qui puisse obliger à une action comme celle-là ? Un soldat est obligé de sacrifier sa vie dès qu'on le lui commande. Mais quel Général pourra jamais commander une action qui paraît si fort au dessus des forces humaines ? Et hors d'un ordre exprès, *Horace* n'avait-il pas autant de droit à tâcher de sauver sa vie par la fuite, que tous ses camarades qui fuyaient ; il pouvait donc prétendre que chacun d'eux
s'ex-

s'exposât comme lui à une mort indubitable ; & alors ils auraient tous fait ferme sur le bord du fleuve. Or il est certain que le désir d'être admiré peut faire faire mille actions semblables ; il est donc utile & même nécessaire.

Cependant ce même désir n'est que ce que nous nommons désir de gloire. D'abord il ne s'étend que sur ceux avec qui nous vivons, parce que nous ne connaissons qu'eux, & qu'ils sont les seuls qui puissent être instruits de nos actions. Telle a été l'ardeur de la gloire dans les commencemens. Telle est-elle encore chez les Nations sauvages, quoique même chez elles, leurs chansons guerrières où ils chantent les faits d'armes des Héros de leur Nation, en transmettent la gloire jusqu'à la postérité. Chez nous, où l'invention de l'écriture nous a mis dans l'état de perpétuer la mémoire de toutes les grandes actions, ce désir d'être admiré s'étend sur tous les hommes nés & à naître. Et il est réellement sans bornes, il s'étend sur tout ce qui respire. Cela est naturel. La gloire n'étant que l'admiration que les autres ont pour nous, si l'on souhaite d'être admiré de cent hommes, on souhaitera bien plus de l'être de mille, de cent mille, de millions. C'est ce que je prouverai encore plus invinciblement dans la suite, quand je parlerai de ce que c'est que grandeur d'ame.

Mais

Mais cette gloire est-elle fondée sur des principes sûrs, ou bien ne dépend-il que du caprice des hommes, de l'attacher à ceci ou à cela ? C'est-là la question. Si elle est fondée sur des principes certains & immuables, il est inutile de vouloir porter les hommes à changer leurs idées là-dessus, & la critique de Mr. *Marmontel* sur la manière dont on la distribue, tombe d'elle-même. Si elle ne dépend que du caprice des hommes, son traité ne sera pas inutile, mais aussi nous serons bien à plaindre. Il faut nécessairement qu'elle soit fondée sur des principes certains, car comment celui qui aspire à la gloire, pourrait-il faire une seule action pour elle, s'il ne pouvait s'assurer de l'obtenir par-là, si les sentimens de son propre cœur, ne l'instruisaient de l'impression que cette action fera sur celui des autres. Il faudrait qu'il fût bien fou, de sacrifier ses plaisirs, sa vie, à un fantôme né du caprice des hommes. Il n'en est assurément pas ainsi dans le monde ; & je vais rechercher ce qui peut nous acquérir l'admiration des hommes, cette gloire qu'on désire si ardemment, le prix de toute action grande & admirable. Il est avant tout nécessaire de voir quelles sont les impressions que les actions font sur nous.

Nous appellons honnête, vertueux, tout ce qui est bon & utile aux hommes. Il est

est possible qu'il varie quelquefois , selon la constitution d'une société , mais ce n'est que dans quelques-unes de ses parties ; il est toujours le même quant au fond. Tuer son père & le manger est quelque chose d'horrible ; mais quand ce père le désire, quand des tourmens plus affreux l'attendent, s'il tombe entre les mains des ennemis, quand les maux de la vieillesse sont pires pour lui que la mort, cette action n'a rien d'horrible en soi-même, elle peut être un acte de piété. Dès que nous avons une connaissance claire des divers rapports d'une chose, nous en pouvons porter un jugement sûr, ainsi nous pouvons aussi nous mettre à la place de chaque société, & voir ce qu'elle a dû appeller bon & honnête. Le sentiment que l'honnête produit c'est l'estime. Sans doute qu'il est trop faible pour nous engager à nous répandre en éloges là-dessus & pour le célébrer, ainsi il ne saurait produire la gloire; & quand une action simplement honnête ferait universellement connue, comme elle ne produit pas l'admiration, on ne saurait dire qu'elle emporte la gloire, qui ne désigne qu'une admiration universelle.

Si l'utilité d'une action nous touche directement, alors elle nous inspire l'amour pour celui qui l'a faite. Ce sentiment nous porte sans doute à la répandre, à la publier, à la rendre célèbre, à en combler
l'au-

l'auteur d'éloges si nous pouvons. Mais comme l'utilité de chaque action est bornée à un nombre limité de personnes, & que ceux qui ne ressentent pas les effets de cette utilité, n'ont pas le motif que nous avons de regarder celui qui l'a faite des mêmes yeux que ceux qu'il a obligés; on ne peut atteindre à la gloire par des actions simplement utiles.

Dès qu'une action est grande (je déterminerai ensuite ce que c'est qu'une action grande), elle nous inspire un sentiment d'estime très vif, & si elle s'élève au point qu'elle nous paraît surmonter les forces ordinaires de la nature, elle produit l'admiration dans le sens le plus rigoureux; nous en sommes vivement frappés. Si la célébrité qui n'est qu'une chose accidentelle à l'action même, & qui dépend souvent des circonstances qui l'accompagnent, se joint à cette admiration, c'est-à-dire, si cette action arrive à la connaissance de beaucoup d'hommes, alors nous la nommons glorieuse; & celui qui l'a faite est couvert de gloire. Le mot glorieux se prend aussi pour ce qui est digne de gloire, quoiqu'il puisse être ignoré.

Un exemple illustrera cela bien mieux. Si un juge administre la justice avec équité, cela est honnête. Je suppose qu'il ait jugé un procès entre deux parties, selon la justice; on l'en estimera, car cela est bon, utile

le à la société & honnête. Celle des deux parties qui l'aura gagné aimera le juge, elle l'appellera dans son enthousiasme l'appui & le dispensateur de la Justice. Mais s'il avait sacrifié un avantage personnel considérable en jugeant ainsi, alors son action serait grande & digne d'être admirée & célébrée.

Comme tous ces sentimens naissent principalement du motif pourquoi un homme fait une action, je vais rechercher d'où vient que les hommes jugent par le motif, & jamais par l'effet de l'action même.

Rien n'est plus naturel à l'homme que de vouloir remonter à la cause des effets qu'il voit. C'est un désir irrésistible de l'ame, qui nous a été donné pour le bien de notre existence. Cette liaison de la cause avec l'effet est le fondement de tout ce que nous faisons; on ne pourrait ni manger, ni boire, ni se vêtir, ni parler si les mêmes effets ne venaient pas toujours des mêmes causes; & on irait à tâtons dans le monde si on ne connaissait point les causes des effets que l'on voit. De ce désir de remonter à la cause, naissent toutes nos connaissances, la sagesse, la prudence: ce désir est tantôt connu sous le nom de curiosité, ou d'amour pour l'étude, pour la sagesse. Il nous a été donné pour notre sûreté; car ce n'est qu'en connoissant la cause, que nous pouvons ou procurer le bien, ou éviter le mal qui resul-

te

te de l'effet. Les opérations de notre ame à ce sujet font si naturelles que c'est plus un instinct qu'un mouvement réfléchi. Chez l'homme l'action est l'effet, dont le motif est la cause. Mais comme il lui est libre de se déterminer par le motif qu'il veut, ce que nous jugeons des autres par nous-mêmes, il n'y a que ce motif qui puisse lui être imputé, & que nous lui imputions. Ce n'est ensuite que le motif qui l'a déterminé dans plusieurs cas, qui puisse nous répondre que le même motif le déterminera dans d'autres. Cette façon de juger des actions est donc très sensée & entièrement naturelle. C'est le fondement de toute justice & de toute prévoyance.

De ce que l'homme est libre d'agir ainsi ou autrement, nous nous en prenons directement à lui d'une action, & delà vient que nous la lui attribuons, & que nous rapportons à lui tous les mouvemens qu'il nous inspire. Ainsi, quoique nous puissions dire que nous aimons le vin, que nous admirons l'aimant & ses effets, tous ces sentimens différent totalement de ceux qu'un homme que nous disons aimer ou admirer, nous inspire; parce que nous n'attribuons pas au vin, ou à l'aimant, ni l'intention, ni la liberté de nous causer ce plaisir & cette admiration, ou de ne pas le faire. Nous portons cette façon de juger même chez les hommes. Force du corps, beauté, nais-

fan-

fance, richesses, tout ce qu'il ne dépend pas d'eux de se donner ou de ne pas se donner, ne font pas des objets de gloire. On n'admire ni *Midas*, ni *Nirée*, dans le sens dont on admire *Régulus*. Mais l'emploi qu'un homme fait de ces avantages, peut lui attirer l'admiration & la gloire, parce qu'il dépendait de lui de les employer ainsi ou autrement. Si *Samson* n'avait eu qu'une force étonnante, les Juifs ne l'auraient pas célébré : mais employant cette force à détruire les Philistins, les Tirans de la Paléστine, son nom devint nécessairement fameux, & cher à ses concitoyens ; & la grandeur d'ame avec laquelle il sacrifia sa vie au bien de sa nation, dut lui attirer l'admiration de tous ceux à qui le bruit de cette action parvint.

Voilà donc pourquoi il n'y a proprement que deux objets d'admiration dans l'homme. Ses qualités morales que je nommerai indifféremment qualités de l'ame ou du cœur : & celles de l'esprit par lesquelles j'entens la sagesse, le savoir, l'habileté, le génie dans un art ou science quelconque.

On peut m'objecter, il est vrai, que les qualités de l'esprit dépendent aussi peu de nous que les dons du corps, tels que la force, la beauté. Cela se peut ; quoique cela ne soit pas démontré. Mais elles paraissent nous appartenir, & elles nous appartiennent réellement ; & en voici la raison. Pour acquérir

quérir quelle science que ce soit, il faut du travail. Or ce travail dépend de notre volonté, de nous en charger ou non. Ainsi il dépend communément parlant de nous d'acquérir une certaine étendue de lumières. Ce travail est difficile, il est utile, cela doit nécessairement nous en faire attribuer les effets. Car il faut savoir que nous ne jugeons jamais des qualités de l'esprit qu'en raison de l'utilité que nous en retirons. Il se peut faire, par exemple, qu'un acrostiche, ou un chronodistique, coûte autant de travail que le problème le plus utile & le plus difficile à résoudre, que l'invention des longitudes; mais jamais nous n'admirerons le plus grand faiseur d'acrostiches du monde. Mais un *Newton*, un *Halley*, un *Locke*, un *Boerhave*, qui se sont appliqués continuellement à trouver des vérités utiles, sont les objets de notre admiration. La fatigabilité, l'étendue d'esprit qu'il faut pour les trouver nous étonne, parce que nous avons peine à comprendre comment il est possible d'acquérir ces qualités à un degré si éminent. Et le travail qu'ils ont entrepris pour parvenir à être utiles à la société, fait que nous leur en attribuons tout le mérite, puisqu'il dépendait d'eux de s'en charger ou non.

On me permettra bien de m'étendre un moment sur la gloire que s'acquièrent ceux qui se sont distingués dans les arts agréables; elle

elle surpasse si fort celle de ceux qui n'ont réussi que dans les sciences utiles, que nous paraissions injustes dans cette distribution.

J'ai osé dire ailleurs que les arts agréables en nous rendant meilleurs, en épurant nos mœurs, étaient plus utiles réellement que les autres sciences. Cette raison est vraie, mais tout le monde n'est pas en état de la voir, ainsi elle ne peut qu'engager même le sage à acquiescer là-dedans, au jugement du vulgaire. En voici une qui est plus palpable.

Cujas n'est guères exalté que par les Jurisconsultes, & *Boerhave* par les Médecins, mais *Virgile*, *Horace*, *Voltaire*, & tant d'autres sont connus & admirés de tout ce qui lit.

D'abord nous ne pouvons admirer ce que nous ne connaissons pas. Ainsi comment ceux qui n'entendent rien au Droit, à la Médecine, pourraient-ils admirer *Cujas* & *Magans*, *Harvey* & *Boerhave*, & se faire une idée des soins que leur savoir leur a coûté & de l'utilité que leurs recherches ont produite. La plupart de ceux qui ont entendu citer, & qui citent *Cujas* comme le Prince des Jurisconsultes, ne feraient s'en faire aucune idée, & ce nom n'est pour eux qu'un vain son qui ne leur fait aucune impression. Voilà d'abord pourquoi n'étant connus que d'une espèce d'hommes

mes, ils ne peuvent acquérir cette étendue de célébrité nécessaire pour la gloire, & qui en se répandant l'accroît.

Ensuite le plaisir est une chose fort importante pour nous, & le Poëte, le Peintre, le Musicien nous le procure; cela ajoute à l'admiration que nous avons pour son talent, un degré de reconnaissance qui la rend bien plus vive, qui nous porte à n'en parler qu'avec enthousiasme, comme d'un bienfaiteur, & à répandre ses louanges. Si on me disait que l'art de prolonger la vie est d'une toute autre importance pour tous les hommes, que tous les plaisirs; j'avouerais que cela est vrai. Mais le Malade n'attend ce bienfait que de la main du Médecin qui le traite, & ne l'attribue qu'à lui. Cela rentre alors dans la classe des bienfaits, à l'exception de ce que le salaire dû au Médecin, & qui change en partie le motif du bienfait en un motif d'intérêt personnel, met de différence entre les sentiments que nous avons communément pour un bienfaiteur & ceux que nous avons pour notre Médecin. Et le Malade ne s'embarasse point quelle part *Harvey* ou *Boerhave* ont par leurs découvertes à la science de celui qui le guérit. Au lieu que celui qui lit l'*En.ïde*, qui entend le *Stabat Mater* ou qui voit la *Venus* de la Galerie de Dresde, fait bien que c'est *Vergile*, le *Pergolèse*, & le *Ticien* qui sont les Auteurs du plaisir qu'il

L

res-

ressent, & ne l'attribue qu'à eux. Le plaisir est une chose qui tombe sous les sens à tous ceux qui le goûtent. Il ne faut qu'avoir une ame pour le sentir, mais il faut avoir des connaissances similaires pour concevoir l'utilité des découvertes en Physique, en Droit, en Médecine. Et si pour l'admiration proprement dite, il faut une ignorance des moyens par lesquels une chose a été opérée, au moins faut-il parfaitement en connaître les effets, & en sentir l'utilité; car, comme je l'ai dit, ce n'est que l'utilité qui nous fait admirer les qualités de l'esprit, & même celles du cœur, comme je le prouverai dans la suite. Or dites à un homme que vous venez de lire un beau poëme, d'entendre un bon concert, non seulement il connaîtra, à moins qu'il ne soit une brute, la sorte de plaisir que vous venez de goûter; il la partagera même en quelque manière, d'après ce principe de sympathie qui est entre les hommes. Mais qui vous entendra quand vous lui direz, qu'un homme a su entièrement expliquer la Loi *Gal'us* dans les *Digestes*, s'il n'est Jurisconsulte: tandis que chez celui-ci un tel homme passera pour une lumière du monde, parce qu'il voit & l'utilité & la peine d'une pareille découverte.

Ce n'est donc pas par le degré d'admiration que la gloire du Poëte & du Musicien diffère de celle du Physicien & du Jurisconsulte, mais par le degré de célébrité. On peut

peut encor alléguer plusieurs raisons pourquoi sur-tout le Poëte est plus célèbre qu'aucun Ecrivain. Nous lifons dans les Colleges tous les grands Poëtes anciens, & l'idée de leur mérite & du plaisir qu'ils nous ont causé nous en reste; au lieu qu'ensuite nous nous appliquons à diverses sciences, & nous ne sommes plus frappés que du mérite de ceux qui ont porté la lumière dans la science à laquelle nous nous sommes adonnés. Quant aux Modernes, un Ecrivain qui traite une matière à la portée de tout le monde, telle que la morale, ou un Poëte que bien des gens font en état de goûter, au moins en partie, fera naturellement plus universellement connu, plus célébré, plus exalté qu'un Médecin, ou un Jurisconsulte. Mais demandez à ces derniers, & vous verrez si l'admiration qu'ils ont pour ceux qui se sont distingués dans leur science ne surpasse pas de beaucoup, celle qu'ils ont pour le plus grand Poëte de l'univers.

Après m'être arrêté un moment à rendre raison de l'admiration dont nous honorons les qualités de l'esprit, je viens à la gloire qui naît des qualités de l'ame.

Celle-là est la plus éclatante, & la plus grande. La plus grande, parce que notre nature nous obligeant d'agir toujours dans un rapport moral, il est important que nous agissions bien: parce que la plupart des qualités de l'esprit ne deviennent bonnes que

244 PARADOXES MORAUX

lorsqu'elles sont dirigées au bien par les qualités de l'ame qui nous y portent, parce qu'enfin tout ce qui se fait de bien dans le monde ne peut généralement venir que de-là. La plus éclatante, parce qu'il ne faut être ni Jurisconsulte, ni Médecin, ni même Amateur pour en juger; mais seulement homme raisonnable. C'est les fondemens de cette gloire que je vais rechercher, & j'espère montrer que nous l'accordons suivant la raison, & ces mouvemens primitifs que la nature nous a imprimés.

Je commence par prier mes Lecteurs de ne pas confondre la célébrité avec la gloire, ce qui arrive communément, & ce que Mr. *Marmontel* fait toujours. Il faut pour la gloire, non seulement que les actions d'un homme & son nom soient universellement connus, mais que ces actions nous donnent de l'admiration. Cette admiration a ses degrés, & toujours ses raisons. *Catiline*, *Gengiskan*, *Thamas Koulikan* sont célèbres, & s'ils ont une certaine gloire ce n'est que celle qu'ils méritent; mais *Régulus* & *Caton* jouissent d'une gloire immortelle. Ensuite il faut que je prévienne que je me vois obligé d'en appeler ici au cœur & au sentiment de mes Lecteurs. La vénération, l'admiration sont des sentimens qui ont leur fondement certain dans notre jugement; mais dont tout le monde ne saurait se rendre raison. Si le Lecteur sent en lui-même qu'il éprou-

éprouve pour chaque action le degré de sentiment que je soutiendrai qu'elle inspire, il pourra croire que ce sentiment a été précédé chez lui d'un jugement déterminé par les motifs que j'aurai marqués, mais ce jugement est si prompt que nous ne nous apercevons souvent pas qu'il se fait ni comment il se fait. Et alors je ne me ferai point trompé dans mon opinion. Il est naturel que cela ne doive s'entendre que de la plus grande partie des Lecteurs, car quoique la nature nous ait donné dans les choses nécessaires à notre bien-être, telles que la morale, une façon de sentir & de juger uniforme, il y aura toujours des gens qui s'en écarteront: mais il est certain aussi que l'éducation & les préjugés de quelque source qu'ils découlent, peuvent changer entièrement les sentimens les plus intimes de la nature. La philosophie sur-tout, qui veut s'élever au dessus du vulgaire, tombe souvent dans ce défaut. C'est chez ce vulgaire qu'il faut rechercher la nature, c'est là qu'on la retrouve; c'est lui qu'il faut étudier pour apprendre à connaître les ressorts universels du monde moral, & non quelques philosophes, que le desir d'être singuliers, ou quelques apparences induisent à avancer des propositions, à faire des systèmes que rien n'appuie. Il en est en cela du monde moral comme du physique. On a quelques faits qu'on ne considère pas avec assez d'atten-

tion, on bâtit là-dessus, on ajuste tout le reste à son système comme on peut, on raisonne là-dessus à perte de vue; un autre vient, fait des objections, le renverse, & en forme peut-être un nouveau tout aussi faible.

Si un Roi conquérant a joui jusqu'ici de plus de gloire qu'un Roi pacifique, cela doit avoir ses raisons, & cette raison est la même qui fait que par-tout le Guerrier a le premier rang dans l'estime générale; & je m'étonne que Mr. *Marmontel* qui avoue que ce dernier est sensé, ait pu vouloir combattre le premier de ces jugemens. L'un est aussi peu libre que l'autre. C'est là ce que je dois prouver.

Nous jugeons des hommes par leurs actions. D'abord il est bon de remarquer, que les actions ne produisent la gloire ou le mépris, la haine ou l'amour, que comme des marques du caractère & des qualités morales d'un homme. C'est ainsi que nous jugeons des hommes par les actions, c'est-à-dire que nous les regardons comme la marque que tel homme avait telle qualité, bonne ou mauvaise, grande ou méprisable. Nous le voyons journellement, quand nous disons d'un homme qu'il est brave & généreux; car il a fait ceci & cela, par où il l'a montré. Nous n'estimons donc les actions vertueuses que comme marques de la vertu d'un homme. Car il faut bien distin-

guer

guer entre action vertueuse, & vertu, qui est la faculté d'en produire. Un homme peut être avare, l'avoir montré dans mille & mille actions, & avoir donné une fois avec libéralité, & personne ne le croira libéral. Cependant chaque action fait son impression sur nous, elle nous sert de donnée pour arriver à la connaissance des qualités de celui qui l'a faite. Ainsi si nous ne savons qu'une action d'un homme, nous partons de-là pour porter notre jugement sur lui. Supposez un avare dont on ne connaîtrait qu'une seule action libérale qu'il aurait faite, & dont on ignorerait toutes les autres qui déceleraient son avarice, il est certain qu'on le croirait libéral, quoiqu'on se trompât. Mais on ne peut juger que sur ce que l'on connaît, les actions passées sont des témoignages des qualités d'un homme, & ces qualités des moyens de juger de la manière dont il agira à l'avenir. Ce dernier point de vue ne peut avoir lieu qu'avec nos contemporains. Aussi tous ces sentimens ne nous ont-ils été donnés que pour nous conduire heureusement dans la vie; & si nous estimons ou admirons un homme mort, qui ne peut plus agir en bien & en mal, c'est que la même cause produisant le même effet, nous ne pouvons nous empêcher de sentir la même impression pour les bonnes qualités d'un homme mort ou qui nous est étranger, que nous ressentons pour celui qui

vit avec nous ; quoique dans le premier cas il n'ait aucun rapport sur nous-mêmes ; mais il ne nous en a pas moins été donné pour notre bonheur dans ce monde , pour connaître de quoi & de qui nous devons nous garder , & ce que nous devons faire.

Si ce qui est bon inspire l'estime , & lorsque cela nous touche directement l'amour , & que le grand inspire l'admiration , une admiration répandue formant la gloire , celle-ci naîtra des grandes actions. Qu'est-ce donc qu'une grande action ?

Je l'ai déjà dit , nous jugeons des actions par le motif qui les fait entreprendre , c'est ce que je nommerai la grandeur intrinsèque d'une action. Il y en a encore une autre qui est celle de l'effet. Un Roi marche à la tête d'une armée contre ses ennemis , il les bat , assiege & détruit une ville , se soumet des provinces. La destruction d'une ville est un événement important pour beaucoup de personnes , de même que la conquête d'une province. On l'enregistre dans l'histoire , cela la rend célèbre avec celui qui l'a faite. En elle-même cette action ne peut produire que la célébrité , & aucun mouvement ni d'estime ni d'admiration pour son auteur. Car supposons qu'un homme mette par imprudence le feu à la maison , & que cet incendie se répande & consume toute la ville , ou que deux Rois fassent pour leur intérêt un échange de province ,
ces

ces événemens, les mêmes quant à l'effet, nous laisseront sans faire sur nous aucune espèce d'impression. C'est donc le motif de celui qui la fait qui détermine notre jugement sur lui. Si ce motif est bon, l'action sera bonne, & nous jugerons par-là que celui qui l'a faite est bon. Il n'y a même que le motif qui puisse nous répondre qu'un homme a en soi la faculté de produire des actions semblables à celles que nous connaissons de lui. Je n'en veux citer qu'un exemple tout simple. Secourir un malheureux est l'action d'un homme désintéressé, mais si nous voyons que le motif d'un homme, en la faisant, ait été l'espoir d'un intérêt sordide, nous sommes persuadés qu'il ne la fera que quand il y verra un semblable intérêt attaché, & nous le jugerons toujours intéressé.

Nous jugeons d'une action par le motif: une action grande sera donc une action faite par un grand motif, & la qualité de l'ame qui nous porte à nous déterminer par des motifs grands, nobles, élevés, fera la grandeur d'ame. Il n'y aura donc absolument que la grandeur d'ame que nous admirerons dans un homme, toutes les autres vertus ne feront pour nous que des objets d'estime; celle-là seule un objet d'admiration & par conséquent le fondement de la gloire.

La principale difficulté consiste à bien

déterminer ce que c'est que grandeur d'ame. Je vais tâcher de l'expliquer.

On divise la vertu prise en général dans plusieurs vertus particulières, qu'on nomme justice, tempérance, libéralité, courage, & dans ce sens la grandeur d'ame est une vertu particulière. On en agit de même avec les vices. Je crois qu'on a tort, car il me semble que toutes ces dénominations ne désignent que des actions d'une certaine espèce, mais dont plusieurs partent d'une même qualité de l'ame; & il s'en faut bien que la vertu soit une chose si compliquée. Celui qui n'est pas libéral & courageux, fera injuste dès qu'il pourra l'être sans danger. Le vice de même ne me paraît provenir que de peu de sources, & ne se diviser qu'en plusieurs branches, selon les diverses passions des hommes. Un homme fort sensuel & voluptueux, adonné au luxe, ne fera ni libéral ni généreux, il ne pourra pas l'être; il deviendra injuste, cruel, enfin il pourra commettre toutes sortes de mauvaises actions. Vous verrez un avare être serviable: c'est qu'il est actif avec cela, & que n'aimant que son argent, dans tout le reste il ne fera point insensible au plaisir d'obliger. Un autre donnera plutôt dix pistoles que de faire un pas pour quelqu'un; il sera paresseux, & dix pistoles de plus ou de moins ne le gêneront pas; au lieu que de se donner de la
peine

peine heurterait sa passion favorite, la paresse: ainsi du reste. Les vertus ont le même sort. Un homme naturellement peu sensible au plaisir de l'amour de la table, sera tempérant. Celui possède ce qu'il lui faut pour contenter ses passions, il ne deviendra point injuste. Mais s'il a une passion à contenter, elle pourra le rendre avare, cruel, perfide, enfin lui donner tous les vices.

La grandeur d'ame n'est donc point une qualité de l'ame particulière. Elle peut se trouver dans toutes les actions des hommes. L'action de Joseph refusant de satisfaire les désirs de la femme de Putiphar, en la supposant faite par des motifs nobles & grands, est une marque de grandeur d'ame aussi bien que celle du plus grand héros, quoiqu'elle ne le soit point au même degré. Mais il ne faut pas croire que la grandeur d'ame consiste à vaincre nos passions, ou dans la difficulté d'une action, ou dans le renoncement à soi-même, ou dans le mépris de la vie, comme d'une chose de nulle valeur; tout cela ne sont que ses phénomènes ou les différens points de vue sous lesquels elle se montre. Voici mon sentiment là-dessus.

Si nous considérons l'homme, nous le voyons composé d'une ame & d'un corps. Par le corps il est animal & semblable à tous les autres animaux. Mais c'est par

l'ame qu'il s'élève au dessus d'eux , qu'il se distingue de tous les êtres créés que nous connaissons ; c'est donc dans l'ame que consiste la vraie noblesse & la dignité de l'homme. Il y a des plaisirs purement sensuels, & je les nommerai plaisirs du corps. Tels sont tous ceux qui flattent les sens, la possession d'une belle femme, une table délicate, un beau concert, & enfin tout ce que le luxe a pu inventer pour flatter les sens. Il y a aussi des plaisirs qui ne consistent que dans la pensée, dans le contentement que l'ame trouve à avoir une certaine idée : je nommerai ceux-ci plaisirs de l'ame. Tel, & le premier de ces plaisirs est la vertu : soit qu'on entende par vertu, les voyes de plaire à l'Être Suprême, de prouver la reconnaissance que nous avons pour ses bienfaits ; ou bien l'observation de l'ordre éternel établi par lui-même. Le plaisir que l'ame trouve à faire une action vertueuse, consiste toujours dans l'idée qu'on vient d'agir d'une façon qui plaît à l'Être Suprême, ou qu'ayant observé l'ordre établi par lui, on est un être bon & qui remplit sa destination. Et ce plaisir est le motif de nos actions. Car de croire qu'il y en ait une seule où ce ne soit pas notre propre contentement qui nous guide, c'est une erreur, je l'ai déjà prouvé. C'est-là sans doute le plus beau & le plus grand de tous les plaisirs de l'ame. Mais
il

il y en a d'autres. L'amour de la gloire en est encore un. Il ne consiste absolument que dans le plaisir que nous cause l'idée que tous les hommes à la connaissance desquels notre nom **viendra**, nous admireront. C'est donc purement un plaisir de l'ame, & envain voudrait-on tâcher de le dériver des avantages corporels que cette admiration nous procure quelquefois, puisque nous y sacrifions souvent la vie; je dis sacrifier, & non hazarder; & qu'après la mort tous les plaisirs des sens cessent. Il y en a une autre preuve; c'est que demandez à celui qui aime la gloire, si les honneurs qu'elle peut procurer le contenteront; & s'il aime mieux jouir de tous les témoignages extérieurs de l'admiration & du respect, avec la certitude d'être méprisé intérieurement de tout ce qui l'entoure, ou vivre négligé, mais avec l'assurance d'être intérieurement universellement admiré, si ces deux cas étaient possibles: vous le verrez sans balancer choisir le dernier. Que dis-je? l'orgueil n'a point d'autre source. Un orgueilleux n'est que celui qui désire d'être admiré sans avoir rien fait pour l'être. Aussi l'orgueilleux haïra-t-il implacablement celui dont il fait être méprisé dans le fond du cœur, & jamais il ne désire les témoignages extérieurs de l'admiration, le respect, que comme les expressions du sentiment. C'est donc chez lui désir de gloire, mais qui n'est pas assez

actif pour l'engager à faire ce qu'il fait pour l'acquérir.

Un autre plaisir de l'ame est, par exemple, le désir de se faire aimer des hommes. Il ne flatte qu'autant qu'on est assuré d'inspirer le sentiment de l'amitié. C'est ce plaisir qui nous fait obliger sans intérêt ; c'est lui qui nous flatte lorsque nous nous entendons rendre graces par ceux que nous avons obligé.

Cependant tous les hommes ont un corps qui a des désirs ; ainsi ceux-mêmes qui seront les plus sensibles aux plaisirs de l'ame, auront des passions dont la source est dans le plaisir des sens. L'amour, l'ambition, la colere, la vengeance exercent leur pouvoir sur tous les hommes. Mais elles prennent une toute autre teinte dans ceux qui connaissent les plaisirs de l'ame. L'amour ne consiste point chez un tel homme principalement dans le désir de posséder celle qu'il aime, mais dans celui d'en être aimé. C'est alors l'idée qu'il est aimé de cette personne, qu'il trouve l'ouvrage le plus parfait de la création, qui fait son bonheur, & qu'il désire le plus vivement de se procurer. Et c'est-là ce qui fait l'amour qu'on nomme *Platonique*, & qui le rend possible jusqu'à un certain point.

L'ambition grossière consiste à désirer des esclaves empressés à satisfaire nos desirs, à souhaiter les biens & les voluptés qu'un

qu'un rang élevé & les richesses qui s'y trouvent communément attachées, procurent. Mais l'ambition noble, consiste à travailler à parvenir à un rang éminent, pour y faire de grandes choses, pour s'y rendre célèbre. Il en est de même de toutes les autres passions. Or nous avons tous ensemble reçus de la Nature un sentiment intime de la dignité de notre être. Ce sentiment nous montre que le corps n'est que la plus vile partie de notre être, & par conséquent que ses plaisirs sont subordonnés à ceux de l'ame.

Ceci tire son origine d'un sentiment qui nous est inculqué par la nature. Notre corps n'est pas moins artistement fait, que quelque ouvrage qu'il y ait dans la nature. Nous avons l'avantage d'en connaître l'artifice, au lieu que nous ne connaissons presque rien de notre ame. Les peuples que nous nommons barbares, sont là-dessus d'une ignorance parfaite ; & cependant nous trouvons chez eux des marques d'une grandeur d'ame à laquelle nous ne saurions atteindre. Les Iroquois chantent au milieu des plus affreux tourmens. Il y a une nation en Amérique qui n'élit ses chefs qu'après leur avoir fait endurer les tourmens les plus cruels, dont le seul récit nous fait dresser les cheveux à la tête, pour voir jusqu'à quel point ils peuvent pousser la fermeté. Naturellement nous ne voyons rien en
 quoi

quoi l'ame puisse surpasser le corps en dignité. C'est un sentiment intérieur qui nous le dit : & ce sentiment c'est celui de l'immortalité de notre ame. Nous sentons que notre être est fait pour durer toujours. Ce n'est pas le corps qui dure éternellement , puisque nous le voyons mourir & tomber en pourriture ; c'est donc l'ame. Donc les plaisirs qui sont à elle , sont des plaisirs dont elle peut jouir éternellement. C'est cette éternité de durée , dont nous avons un sentiment confus , qui fait sa noblesse , & la préférence de ses plaisirs sur ceux du corps. Ce n'est pas que tous ceux qui agissent de cette manière aient toujours devant les yeux tous les argumens des Philosophes , pour l'immortalité de l'ame ; non , cela n'est point nécessaire , c'est un sentiment qui les guide ; il est obscur , il n'est pas développé ; mais il est puissant , & semblable à celui qui nous dit qu'il y a un Etre Suprême , à celui qui nous avertit lorsque nous commettons quelque chose d'injuste , & à mille autres dont beaucoup de gens ne sauraient se rendre compte , & qui les dirigent dans leurs actions. C'est ce même sentiment qui nous fait admirer ceux qui agissent en conséquence ; parce qu'ils s'élevent à la vraie dignité & grandeur de l'homme qui consiste dans son éternelle durée. Hors de là je ne vois point du tout ce que l'homme a qui l'élève au dessus de la brute ; car la brute arrive aussi

aussi bien, & souvent plus sûrement au bonheur dont elle est capable de jouir par l'instinct, que nous autres par le raisonnement. J'aurai lieu d'expliquer encor mieux mon sentiment dans la suite.

Mais le corps faisant dans ce monde une partie si importante de notre existence, tenant notre ame comme dans une enveloppe dont elle ne saurait se dégager, & étant le véhicule au moyen duquel nous recevons toutes ces sensations, toutes ces idées que l'ame combine ensuite en tant de manières; ses desirs, & ses besoins sont aussi extrêmement vifs & pressans. Le Créateur ayant aussi eu un but en nous créant, que nous devons remplir dans ce monde, il a dû nous donner de la sensibilité pour notre existence corporelle, un désir après le plaisir, une aversion pour la douleur. Car sans cela nous jetterions la vie comme un poids, s'il n'y avait un plaisir à la conserver; & si même ce plaisir n'était très vif. Tout comme il n'y aurait aucun mérite dans la religion à croire, si on touchait tout comme *Thomas*, il n'y aurait aucun mérite à préférer les plaisirs de l'ame aux plaisirs du corps, si leur effet était palpablement plus délicieux que celui des autres. Ainsi il faut que l'homme s'élève pour savoir les goûter, qu'il soit vivement frappé du sentiment de sa dignité. Aussi voit-on que l'homme grossier, le peuple sur-tout quand
il

258 PARADOXES MORAUX

il est mené comme les brutes, n'agit que par les motifs tirés du soin de son existence & de ses appétits corporels. Cela est vrai, sur-tout chez les peuples gouvernés par un maître absolu. Car chez les nations sauvages où le peuple est libre, où chacun connaît le rapport, dans lequel il est avec la société dont il est le membre, on trouve communément ce sentiment de la dignité de l'homme à un haut degré. Mais quand on est parvenu à rendre les hommes des machines, ils agissent en machines. Il n'y a après cela que le fouet & l'épéron, qui les fasse aller. C'est là ce qui chez nous étouffe tout sentiment relevé; & ce qui fait qu'il n'y a que peu d'ames, que la raison & des connaissances plus étendues y ramènent. Cependant à dire le vrai, le desir de vivre, & les plaisirs du corps sont si pressans, que partout la plupart des hommes ne sont excités que par-là.

La grandeur d'ame est donc, à mon gré, la faculté qui nous fait préférer les plaisirs de l'ame aux plaisirs du corps; & le sentiment que nous avons que la dignité de l'homme consiste dans l'ame, fait que nous respectons celui qui nous montre qu'il a cette qualité; ce qui joint à l'inclination que nous avons tous à suivre nos desirs corporels, & à la difficulté qu'il y a par conséquent à y renoncer quand il le faut, nous

nous le fait admirer. Mais comment pourrions-nous connaître qu'un homme préfère les premiers aux autres, s'ils ne se trouvent point en contradiction, & s'il ne se voit obligé de sacrifier ceux-ci à ceux-là? Car chaque homme, ou du moins la plupart, ont assez de sentiment de leur dignité, & les plaisirs de l'ame sont assez vifs, pour les désirer quand ils ne leur content rien. Et la grandeur d'ame ne consiste pas non plus à se refuser les plaisirs du corps quand rien ne nous défend d'en faire usage. Nous avons un corps, dont les désirs sont une partie de notre félicité qui n'est point à mépriser. Ainsi, quoique nous estimions un homme, qui, dans ses actions, montre qu'il est sensible aux plaisirs de l'ame, qu'il connaît la dignité de son être; nous ne l'admirons que lorsque ses désirs corporels l'empêchant d'acquiescer ceux de l'ame, il a su renoncer aux premiers. C'est alors que nous jugeons qu'il s'est élevé à toute la dignité de son être, qu'il a l'ame vraiment grande. Il est vrai que nous méprisons tout homme qui s'abandonne sans réserve aux plaisirs des sens, quand même rien ne s'y oppose; c'est que nous savons quel est leur empire, & que quand on s'y livre trop on ne saurait plus y renoncer quand il le faut: les plus grossiers sont dans ce point les plus dangereux. Mais quand nous voyons ce même homme for-

tir

tir des bras de la volupté, & la sacrifier, elle & sa vie même, quand sa gloire ou son devoir l'exige, nous l'admirons d'autant plus, que la chose nous paraît incompréhensible. *Mahomet* sortant de la létargie où la possession d'*Irène* l'avait plongé, découvre une ame vraiment grande. Il est vrai que la férocité de son action, de couper la tête à cette belle Princesse, défigure un peu la beauté du reste; mais l'action en elle-même est très grande.

De ce que je viens de dire on peut voir, que la grandeur d'ame n'est pas proprement une vertu particulière, mais le comble de toutes les autres. Elle est la qualité qui nous mène à les pratiquer toutes dans les cas les plus difficiles, lorsqu'il s'agit de renoncer, non point à nous-mêmes; (renoncement chimérique & qui ne saurait exister) mais à nos avantages & à nos desirs corporels, pour arriver à un but plus sublime. Celui qui fait mépriser la vie par amour pour la gloire, la fera mépriser par amour pour la vertu, car il n'a qu'un degré de plus à monter. Passionné pour un des plaisirs de l'ame, il fera bien mieux l'être pour le plus élevé que celui qui ne l'est pour aucun. Car malheur à celui chez qui les plaisirs de l'ame ne sont pas des passions, il ne sera capable de rien de bon, dès que cela lui coûtera un avantage personnel.

C'est sur-tout au bien de la société en général que cette qualité est utile; & reconnais-

naissions la sagesse du Créateur de nous avoir imprimé une admiration involontaire pour tout ce qui marque de la grandeur d'ame, avec un désir d'inspirer cette admiration qui peut s'exalter jusqu'à la passion. Si notre existence ici bas, & la recherche des plaisirs, avec la crainte de la douleur, étaient les seuls ressorts de nos actions, que l'homme hazarderait de s'exposer à la perdre? Toutes nos actions seraient bornées par la crainte de la mort & de la douleur. Rien ne pourrait jamais nous engager à nous y livrer. Et quand même les dangers & les maux, qui suivent le crime & le vice, seraient des motifs assez puissans pour nous en retenir; les vertus seraient négligées; & elles devraient l'être, dès qu'elles exigeraient des sacrifices.

C'est cette sensibilité pour les plaisirs de l'ame qui nous fait juger de l'élévation de celle de tous les hommes. Pour qu'elle soit parfaite il faut qu'un homme y fasse tout sacrifier. Et il n'est pas rare de trouver dans le monde, des gens qui sont prêts à y sacrifier tout, hors certaines passions. Ensuite le plaisir de l'ame auquel un homme sacrifie, met aussi de la différence dans l'admiration qu'on a pour lui. Le plus auguste de tous c'est la vertu. Celui qui lui sacrifie la vie, les plaisirs, est grand; mais il nous paraîtra encor beaucoup plus grand, si, connaissant sa sensibilité pour tous les plaisirs de l'ame,

nous

nous lui en voyons faire le sacrifice à la vertu. Un homme qui fait une action vertueuse , malgré l'opprobre dont les apparences peuvent le couvrir, si nous venons à reconnaître le motif par lequel il agissait, emporte toute l'admiration possible. C'est pourquoi aussi nous admirons tant toutes les belles actions qui se font en secret, quand elles viennent à se découvrir ; parce que cela nous est une preuve de la sensibilité pour la vertu dans celui qui l'a fait. Si nous admirons celui qui sacrifie tout à la gloire, ce n'est que parce que nous sommes persuadés que s'il a pu tant faire pour le moins, il l'aurait fait de même pour le plus, c'est-à-dire pour la vertu, & que comme nous n'estimons qu'elle, faire tout pour la gloire, c'est au motif près, faire tout pour la vertu. Et s'il arrive que ces actions prouvent qu'il avait un désir de gloire sans bornes, & qui surpassait en lui l'amour même de la vertu ; nous sentons au milieu de toute notre admiration pour lui, un sentiment désagréable, comme quand nous voyons une chose qui n'est pas complète. Il en est des plaisirs de l'ame comme de ceux du corps. Dans ceux-ci l'un est plus sensible aux plaisirs de la table, l'autre à ceux de l'amour, la passion d'un troisième fera la musique, &c. Ainsi il y aura des gens magnamines, qui sacrifieront tout au plaisir d'agir suivant les loix de l'Etre Suprême, ou au témoignage

in-

intérieur qui leur dit qu'ils sont des êtres bons, utiles & nobles, qui sentent la véritable dignité de leur être & qui méritent l'estime & l'admiration ; ou à celui d'imprimer ce sentiment aux autres, & d'en être admirés ; ou enfin d'autres qui ne se plaisent qu'à être aimés des hommes & qui pour cela leur font tout le bien qu'ils peuvent.

Celui qui sacrifie ses plaisirs sensibles à l'un de ces motifs, peut s'assurer de notre admiration, parce que nous voyons qu'il connaît la véritable dignité de l'homme, qui consiste dans l'ame & non dans le corps. Car tout cela sont des plaisirs de l'ame, & dont elle peut par conséquent compter de jouir après sa séparation du corps. Mais il faut absolument un sacrifice pour nous le prouver. Celui par exemple qui donne sa vie pour son ami, prouve qu'il est persuadé que son ame sera capable de jouir du plaisir que lui cause cette action, après sa séparation du corps, & qu'il pourra jouir aussi de l'amitié de celui pour qui il fait ce sacrifice. Si l'on veut un peu y réfléchir, on verra combien ces sentimens sont utiles au genre humain, puisque la plupart des dissensions sur terre, tous les maux qui nous inondent, n'arrivent que par l'apreté que nous avons après les biens du corps.

Je me suis peut-être arrêté un peu trop là-dessus, mais je l'ai cru nécessaire pour mieux expliquer ma pensée. De

264 PARADOXES MORAUX

De ce que j'ai dit on voit clairement pourquoi le courage est de toutes les vertus la plus universellement admirée. La fin & l'unique moyen de contenter tous les désirs corporels, c'est la conservation de la vie, & il n'y a aucun plaisir qu'on puisse goûter quand on est mort. Celui donc qui fait exposer & sacrifier sa vie, montre clairement que ce ne sont pas ces désirs qui le dominent, qu'il a des principes plus grands qui l'engagent à agir, qu'il connaît, qu'il sent la dignité de son être, qui ne consiste point dans son existence corporelle. Il nous prouve incontestablement qu'il a l'ame grande: nous la lui supposons telle sur cette seule preuve.

On définit faussement le courage le sentiment de sa propre force; c'est le courage des brutes. On devrait la définir cette qualité de l'ame qui consiste à savoir exposer, & sacrifier même sa vie pour atteindre à un but plus noble & plus élevé. Il y a deux choses qui ont engagé à cette fausse définition. La première, c'est que réellement il y a des vertus de tempéramment. Un homme froid est tempérant: un homme sans prévoyance, & qui a le sentiment extrêmement fin, est facilement touché des peines d'autrui, & sacrifie sans réflexion des avantages, dont il peut se trouver avoir besoin dans la suite, à soulager les maux des autres: & nous appellons cela des gens qui ont

ont le cœur bon ; ils n'agissent que pour se délivrer de la fâcheuse impression que leur cause la peine d'autrui. Ainsi des gens qui ne connaissent pas le danger, ou qui ont assez de ressources dans leurs forces pour pouvoir espérer avec raison de s'en tirer, ont un courage naturel, & cette vertu est chez eux une vertu de tempéramment. Quoique ces vertus ne soient point du nombre de celles qui causent l'admiration, elles méritent notre estime parce qu'elles sont utiles, & qu'on ne saurait prendre les choses si exactement avec les hommes. La seconde chose qui nous trompe ici, c'est que l'on ne s'expose communément au danger qu'avec l'espoir d'en sortir ; parce que d'ordinaire l'utilité qu'on a en vue en s'y exposant est de nature qu'on n'y parvient qu'en le surmontant. Si *Horatius Cocles* avait été tué par les premiers coups des Etrusques, ou que les trois *Horaces* eussent succombé aux *Curia-cés*, *Albe* & *Porfenna* soumettaient Rome pour jamais. Cependant il est si clair que le vrai courage ne consiste point dans la confiance qu'on fonde sur ses propres forces, que l'homme courageux se précipite dans la mort la plus certaine, dont toutes les puissances du monde ne pourraient le retirer, quand il le faut ; témoin *Codrus*, *Mucius Scevola* & tant d'autres. Et ce

M

font

font précisément ceux-là que nous admirons le plus.

De croire après cela que nous puissions donner notre vie pour les autres, par amour pur & absolu pour eux, c'est ne pas connaître la nature humaine. Il est impossible que nous puissions faire une action, que pour nous-mêmes: mais pour nous-mêmes, cela ne veut pas dire pour la conservation de notre vie, ou pour nous procurer des plaisirs sensuels; mais parce que nous y voyons d'autres avantages, qui nous font regarder ce que nous faisons comme un bien. Il peut bien arriver que la douceur & le plaisir de notre vie soit si intimement lié avec l'existence de quelqu'un que nous donnions notre vie pour lui, comme quand un homme meurt pour sa maîtresse, pour son épouse, pour un ami, mais on voit clairement que ce n'est pas l'amour pur pour un autre qui le guide là dedans. Nous faisons donc tout pour nous-mêmes, c'est la grande loi de tous les êtres créés. Mais celui qui nous montre par ses actions qu'il ne regarde pas le corps & ses affections comme la plus noble & la principale partie de lui-même, c'est celui-là que nous admirons, à qui nous attribuons une ame grande, capable de sentir la vraie dignité de l'homme, & d'agir en conséquence.

S'il y avait quelqu'un qui m'opposât que
l'ad-

l'admiration naissant de l'ignorance, lorsque nous ne pouvons comprendre par quels moyens une chose a été faite, & la plupart des hommes regardant la vie comme ce qu'il y a de plus précieux, celui qui ose la hasarder, ou la sacrifier même, est pour eux un homme extraordinaire, dont ils n'ont point d'idée, & qu'ils admirent par cette seule raison qu'il ose risquer sa vie sans aucun égard au motif qui le fait agir; je n'aurais qu'à lui montrer les navigateurs pour le refuter: ils exposent leur vie, mais personne ne les admire pour cela, parce qu'ils le font par un motif d'intérêt corporel. Il est vrai qu'il pourrait encor se retrancher & dire que quand le péril est éloigné, & qu'il y a une très forte vraisemblance qu'on n'y succombera pas, on n'est point du tout étonné de voir l'homme s'y exposer; que c'est à peu près comme de voir un homme se promener quand il fait un orage; qu'il ne faut guères plus de courage pour l'un que pour l'autre.

Si mes Lecteurs veulent être persuadés que c'est toujours le motif pour lequel on hasarde sa vie, qui décide de l'estime que l'on attache à cette action, & que dès qu'il a quelque chose de venal, que le principe en est un avantage corporel, elle perd entièrement ce qu'elle peut avoir de grand & d'admirable; je les prie de lire avec attention l'histoire suivante, transcrite d'un li-

vre qui n'est pas la lecture de tout le monde (a).

Dans un débordement de l'Adige le pont de Vérone fut emporté, une arcade après l'autre. Il ne restait plus que l'arcade du milieu sur laquelle était une maison, & dans cette maison une famille entière. Du rivage on voyait cette famille éplorée, tendre les mains & demander du secours. Cependant la force du torrent détruisait à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce péril le Comte Spolverini propose une bourse de cent Louis à celui qui aura le courage d'aller sur un bateau délivrer ces malheureux. Il y avait à courir le danger d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou de voir, en abordant au dessous de la maison, crouler sur soi l'arcade ruinée. Le concours du peuple était innombrable, & personne n'osait s'offrir. Dans ce moment passe un villageois. On lui dit quelle est l'entreprise proposée & quel sera le prix du succès. Il monte sur un bateau, gigne à force de rames le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, père, mère, enfans, & vieillards, se glissant le long d'une corde, soient descendus dans le bateau. Courage, dit-il, vous voilà sauvés. Il rame, surmonte l'effort des eaux, & regagne enfin le rivage.

Que sentent mes Lecteurs envers ce Labou-

(a) *La Poétique Française de Mr. Marmontel.*

boureur, en lisant cette histoire, si j'ajoute qu'il prit les cent Louis, & qu'il s'en alla tout content? L'action reste absolument la même dans toutes ses circonstances, il sauve cette famille, le danger auquel il s'expose est éminent, & pour les cent Louis il les avait honnêtement gagnés. Cependant y a-t-il quelqu'un qui l'admire? Qu'ils lisent donc ce qui suit.

Le Comte Spolverini veut lui donner la récompense promise. Je ne vends point ma vie, lui dit le Villageois; mon travail suffit pour me nourrir moi, ma femme & mes enfans; donnez cela à cette pauvre famille, qui en a plus besoin que moi.

Je croirais faire tort à mon Lecteur si je prétendais ajouter quelque chose à l'impression que ce dernier trait a dû faire sur lui. Mais cela ne prouve-t-il pas évidemment que ce n'est que le motif pour lequel on expose sa vie, qui est la marque de la grandeur d'âme, & qui nous paraît admirable. Il est vrai que quand on ignore le motif d'une telle action, on le suppose grand, parce qu'il n'y en a qu'un pareil, qui puisse probablement engager un homme à la faire; surtout quand les autres actions de sa vie prouvent qu'il avait l'âme grande.

Ainsi quand nous voyons *Charles XII* rester à Bender & s'y défendre contre des mil-

liers de Turcs, nous ne supposons pas que ce soit pour l'intérêt des mille bourses qu'il avait demandées de la Porte ; mais pour l'engager à se liguier avec lui, à sauver son pays & à le faire triompher de ses ennemis.

Si nous examinons les actions les plus grandes de l'antiquité, nous verrons qu'elles ne nous paraissent grandes, que parce qu'elles prouvent que ceux qui les faisaient, agissaient par un sentiment de la dignité de leur être, qui ne se bornait pas aux plaisirs du corps, mais à ceux de l'ame : à quoi doit se joindre nécessairement un sentiment d'espoir d'en jouir au-delà de cette vie. Soit que ces grands hommes aient agi par amour pour la vertu, ou par désir de gloire, ou par tous les deux ensemble, ces désirs sont des désirs de l'ame, conformes à la dignité de notre être, & celui qui y sacrifie ses aïssances ou sa vie, est sûr d'emporter notre admiration.

Que *Régulus* nous serve d'exemple. Soutenir par un conseil salutaire un Etat dont on est membre, tenir ses engagements envers un ennemi même, ce sont des vertus. Elles ne sont pas extrêmement difficiles dans les cas ordinaires. Mais si vous regardez la conservation de la vie comme le but capital de tout ce que vous faites ; que vous considérez l'Etat comme n'ayant été formé que pour se conserver la vie &

ce qui peut la rendre agréable, & que le conseil que vous allez donner vous la doive coûter, rien ne saurait vous engager à le faire, il n'y a plus de motif à cela pour vous. Je ne veux pas seulement dire que quand on l'a donné, & qu'il dépend de nous de retourner chez cet ennemi qui nous attend pour nous faire souffrir mille tourmens, & qui d'ailleurs est célèbre pour sa perfidie, on doit être bien tenté de rompre sa parole. C'est alors qu'il est grand & glorieux d'agir comme on aurait fait dans toute autre circonstance. C'est alors que celui qui le fait prouve qu'il connaît quelque chose de plus précieux que sa vie & son corps, & qu'il agit en conséquence. Ce n'est même que dans ce cas qu'on en est bien convaincu: car *Régulus* aurait pu avoir l'âme du monde la plus grande, que s'il n'avait été dans le cas de la montrer par une action semblable, toute la terre l'eût ignoré.

Il me reste à faire une remarque à propos de *Régulus*, sur une façon de parler qui a occasionné bien des disputes parmi les Moralistes, l'un la traitant d'absurdité, un autre n'ayant qu'elle à la bouche, & qui me paraît aisée à expliquer. Cette façon de parler, c'est: *aimer la vertu pour elle-même*. Mr. *Marmontel* en parle aussi dans son *Bélisaire*, & cite *Régulus* pour exemple.

On demande, dit-il au commencement du

Chapitre IX, *s'il est possible d'aimer la vertu pour elle-même. C'est peut-être le sublime instinct de quelques âmes privilégiées; mais toutes les fois que l'amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. Ne croyez pas que cet aveu soit humiliant pour la nature; vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure & s'ennoblit. — Pour attirer les cœurs, il faut qu'elle présente l'attrait de l'agrément & de l'utilité: car avant de l'aimer on s'aime: & avant d'en avoir joui on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus dans sa jeunesse la vit pour la première fois, elle était triomphante & couronnée de gloire: il se passionna pour elle, & vous savez s'il l'abandonna, lorsqu'elle lui montra des fers, des tortures & des buchers.*

Si aimer la vertu pour elle-même, c'est désirer ou les récompenses qui lui sont promises après cette vie, ou la douceur de s'attirer un regard de complaisance de l'Être Suprême, ou la satisfaction intérieure qu'on éprouve en agissant suivant ses préceptes, & dans le témoignage qu'on peut se rendre à soi-même qu'on est un être bon, utile, qui remplit toute la dignité de sa destination; alors je dis qu'il y a des hommes & même plusieurs qui aiment la vertu pour elle-même. Mais si c'est aimer la vertu comme vertu, soit parce qu'elle procure le bien des autres, ou celui du monde, ou qu'elle est selon l'ordre, ou enfin par quelle raison
que

que l'on voudra, mais qui n'ait aucun rapport à notre propre satisfaction; je dis que cette façon de parler, aimer la vertu pour elle-même, est du pur galimathias. Je veux que *Keptibus* nous serve d'exemple. Voici les motifs qui pouvaient l'engager à agir comme il a fait.

Premièrement, la religion. L'idée, Dieu (les anciens admettaient tous un Etre Suprême), Dieu t'a ordonné d'être vertueux, par cette voix intérieure qui te dit ce qui est vertueux & ce qui ne l'est pas: tu lui plairas en l'étant: car Dieu se plaît à l'homme vertueux. Tu veux donc travailler à plaire au grand Etre qui t'a créé, toi & tout ce qui existe. D'ailleurs il y a en toi une ame qui est la plus noble partie de toi-même, cette ame subsistera après ta mort, elle peut jouir d'un bonheur éternel & durable. Qu'est-ce que ton corps? tous ses organes, & toutes ses facultés tu les as en commun avec la bête. Le chien craint aussi la mort plus que tout; il aime aussi mieux manger un morceau de chair que du pain, & coucher sur une couchette molle que sur la terre. Si tu n'agis que pour acquérir de quoi manger mieux, de quoi coucher plus mollement; quoi que tu fasses, tu ne diffères en rien de la bête, car c'est le motif qui fait le mérite des actions. Mais tu es d'une nature bien plus relevée que la bête, agis donc selon la dignité de la nature qui con-

siste dans ton ame. Or celle-là ne saurait être heureuse que si tu suis les préceptes de la vertu.

Ou bien si l'on voulait dire que les idées des anciens sur la religion étaient trop incertaines pour les diriger dans leurs actions; ce que je suis pourtant bien éloigné de croire, & ce dont je pourrais même prouver le contraire, si c'était le lieu; dans ce cas, dis-je, *Régulus* a pu se dire: les hommes n'estiment que la vertu, toi-même tu sens qu'il n'y a qu'elle d'estimable; ton ame a un vif désir d'être admirée de tous les hommes, comme tu admires toi-même ces grands hommes qui t'ont précédé, un *Brutus*, un *Dentatus*, un *Fabricius*. Préfères donc la satisfaction que ton ame goûte à penser que tu es estimé & admiré de tous les hommes, à ces frêles biens du corps. Il est cependant bon de remarquer que ce sentiment ne saurait exister sans celui de l'immortalité de notre ame, qui nous fait espérer que nous jouïrons encor de manière ou d'autre de cette gloire. Et c'est réellement cette immortalité de notre ame qui nous élève au dessus de tout ce que nous connaissons dans la création. J'ose croire même que si un Athée, c'est-à-dire un homme qui l'est absolument de bonne foi, supposé qu'il y en ait, s'il fait une action comme celle de *Régulus*, de *Décus*, doit la faire guidé par ce senti-
ment

ment intérieur & invincible qui lui dit qu'il jouira de sa gloire après cette vie. Car un homme pourrait fort bien être parvenu par des sophismes à croire qu'il n'y a point d'Être Suprême, & agir cependant par ces sentimens primitifs de la nature, quoi qu'ils contredissent ses principes. Cette contradiction entre les actions & les principes, surtout en mal, n'est assurément pas rare chez les hommes.

Quant à un *Régulus*, je suis sûr qu'il avait formé son ame de longue main à être touchée bien plus fortement de la pensée de faire l'objet de l'amour & de l'admiration de ses Concitoyens & de tous les siècles, que de l'idée de tous les tourmens qu'il allait endurer. Rien n'est plus beau que le tableau qu'*Horace* nous trace de son action, & de la sérénité avec laquelle il alla se livrer à la mort & aux tourmens: (a)

*Non aliter tamen
Dimovit obstantes propinquos
Et populum redivis morantem,
Quam si clientum longa negotia
Dijudicata lite relinqueret,
Tendens Venafranos in Agros,
Aut Lacedemonium Tarentum.*

Que ce que je viens de dire a été le caractère

(a) Od. 5. Lib. III.

caractère de son ame, c'est ce que toutes les autres actions de sa vie prouvent. Il avait de l'ambition, sans doute, & chaque homme en a, comme chaque homme a de l'amour; mais cette ambition ne pouvait être chez lui que le désir d'être dans un poste où ses actions répandissent au loin l'admiration qu'il sentait être en état d'imprimer. Si la vertu lui apparut d'abord comme un moyen de parvenir au Consulat, dans ce Consulat même il ne pouvait avoir que la gloire en vue & non les biens que les honneurs rapportent: puisqu'à la tête des Armées de la République, il demanda son rappel, sur ce qu'un ouvrier ayant pris le tems de la mort de son fermier pour lui dérober ses outils de Laboureur; il craignait que sa famille ne fût réduite à de fâcheuses extrémités, s'il ne revenait cultiver son champ. On voit bien qu'un homme que les plus grands emplois n'avaient pas mis plus à son aise, devait n'avoir guères eu le plaisir en vue en y aspirant. Mr. *Marmontel* se trompe donc en ce qu'il croit que *Régulus* n'aurait pas aimé la vertu si d'abord elle ne lui avait paru sous la forme de l'utile & de l'agréable. Assurément elle lui parut sous cette forme dans le moment même où il retourna se livrer aux plus affreux tourmens. Mais l'agrément qu'elle avait pour lui ne consistait pas dans les plaisirs des sens. Il n'avait jamais pu y consister; & cette anti-
 thèse,

thèse, entre les tortures & les buchers, & la vertu triomphante & couverte de gloire, est donc fautive & purement apparente. Il ne pouvait avoir vu dans la vertu des biens corporels qui n'y étaient pas, puisque les charges qu'elle pouvait lui procurer ne lui donnaient d'autre avantage que d'être assis dans une Chaire Curule, & d'être précédé de Licteurs; ce qui n'est pas un plaisir excessif pour le corps, ni qui puisse exciter les hommes par les sens à se donner des peines si extrêmes; & au milieu des buchers elle était encor plus triomphante, plus couverte de gloire que jamais: il emportait avec lui l'assurance d'une admiration que les plus grandes victoires, les plus augustes triomphes ne lui auraient pas acquis. Soit donc que la vertu lui parut comme un moyen d'acquérir un bonheur ou une gloire immortelle après sa mort; elle avait dans ce cas les mêmes avantages pour lui, qu'elle avait eu autrefois. Je veux croire cependant que si dans la jeunesse, pour coup d'essai de vertu, on lui eut demandé cette preuve qu'il en donna, cela eut pu le faire balancer, mais il n'en fut pas de là qu'il s'y attacha par l'attrait des plaisirs sensuels.

En général il faut avouer que les Romains étaient une nation d'hommes que les seuls plaisirs de l'ame charmoient. Étaient-ils d'une autre nature que nous? Non. Mais ils avaient l'ame plus grande, ils connais-

faient mieux la vraie dignité de l'homme, & ils s'attachoient plus à en inspirer le sentiment dès la plus tendre jeunesse. Rien ne peut mieux le prouver que cette réponse de *Curius Dentatus* aux Ambassadeurs Samnites qui lui apportoient des présens : J'aime mieux, leur dit-il, commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir moi-même.

Ce qu'il y a de certain c'est que les plaisirs du corps étant plus sensibles, plus à la portée de tous les hommes, on s'y attache aisément pour peu que l'on s'y livre, & on oublie ceux qui sont plus dignes de nous, qui nous élèvent ; ou du moins on ne travaille à se les procurer que quand ceux du corps ne s'y opposent pas, & cela n'est pas un grand mérite. Lorsque, par l'usage des plaisirs sensuels, une nation comme la Romaine s'y attache peu à peu invinciblement, on dit alors qu'elle s'amollit, qu'elle se déprave.

Si Mr. *Marmontel* avait parlé de ce qui se fait chez nous, il aurait eu raison. On attache communément les grands revenus aux grands emplois, & les grands revenus procurent les plaisirs des sens. Alors en donnant les grands emplois aux grandes vertus & aux grands talens, on pourra les exciter. Alors l'amour de la vertu s'évanouïra, & on vivra cependant dans le monde comme s'il y avait de la vertu, jusqu'à ce qu'elle entre en opposition avec les plaisirs des sens ; car
dans

dans ce cas on l'abandonnera. Il est vrai que la vérité & la fainteté de notre religion, & quelques ames naturellement grandes qui subsistent encor par-ci par-la, suppléent, avec le peu de besoin qu'on en a, à ce que notre constitution & notre éducation gâte & détruit: car il faut avouer que dans aucun tems on n'a moins compté sur la grandeur d'ame des hommes que dans celui-ci. Il faut toujours leur présenter l'appas de l'intérêt pour les faire aller. Mais tant que nous n'agissons que par de tels motifs; que nous nous disons: si tu t'acquies bien de cet emploi de mille écus, tu en auras un de deux mille qui te mettra en état d'avoir une bonne table, équipage, &c. ne nous croyons pas meilleurs que des chiens, en remplissant nos devoirs; supposé même que le péril de la vie y fut attaché. Que je suspende un morceau de chair à une certaine hauteur, mon chien y sautera, au risque de se briser mille fois les reins, jusqu'à ce qu'il l'ait attrappé.

Mr. *Helvetius* a écrit un très beau livre pour prouver qu'il n'y a que les plaisirs des sens qui nous fassent agir; cela lui a été aisé pour la plupart des hommes, qui en général ne sont mûs que par-là, & surtout pour ceux d'aujourd'hui: mais il aurait eu bien de la peine à le prouver s'il avait tiré ses exemples des Romains. En général, si l'on n'admet que l'ame a des plaisirs tout-à-fait

fait indépendans du corps, & qu'elle a un sentiment vif mais confus de l'attente d'en jouir après cette vie, que ce sentiment est ce qui nous élève & constitue la dignité de notre être, on ne viendra jamais à bout de rendre raison des divers principes de nos actions.

Après cette petite digression que j'ai cru nécessaire pour mieux établir mes principes, je reviens à l'admiration que nous cause la grandeur d'ame en général.

Quelquefois une action peut n'être ni utile ni vertueuse, mais elle peut être la marque d'une très grande ame, & alors nous l'admirons toujours. Un homme qui soutient avec constance un revers étonnant, ne nous paraît admirable, que, parce qu'il nous prouve qu'il aurait été capable de sacrifier ce qu'il perd à des biens plus purs, tels que sont la vertu & la gloire, si le cas l'avait exigé. Car du reste il n'y a pas de mal à pleurer & à être défolé d'un grand malheur qui nous arrive.

Je vais en citer un exemple bien frappant.

Du tems de la Conquête du Mexique, après la chute de *Montezum*, les Mexicains se défendaient encore contre les Espagnols, sous la conduite d'un Prince du sang de leurs Empereurs, nommé *Cuicuil*, qu'ils avaient mis à leur tête. Enfin après avoir tout fait & tout tenté, pour sauver son peuple

ple & conserver son Trône, cet infortuné Monarque tomba entre les mains des Espagnols, avec son Grand-Prêtre. Ceux-ci, dont l'avidité n'avait point été assouvie par l'or qu'ils avaient trouvé dans leur conquête, & persuadés que *Gatimozin* avait caché des trésors immenses, prétendaient qu'il les leur découvrit. Soit fidélité à un engagement pris de ne rien contribuer à la satisfaction de l'avarice de ses cruels vainqueurs; soit obstination & haine contre eux; ou soit qu'effectivement il n'en eut point de cachés, il persista à ne vouloir pas leur dire ce qu'ils exigeoient, tant qu'à la fin ces barbares, pour lui arracher son secret, le couchèrent lui & son Grand-Prêtre sur des charbons ardens. Dans cette horrible torture, le Grand-Prêtre poussa des cris affreux. Alors *Gatimozin*, à qui les tourmens n'avaient pas arraché la moindre plainte, se tournant vers lui: *Et moi*, lui dit-il, *tuis-je sur un lit de roses?* Cet exemple d'une ame inébranlable touchâ tellement le Grand-Prêtre qu'il retint ses cris; & ils soutinrent tous les deux cet horrible martyre avec constance, jusqu'à ce que *Cortès*, instruit de ce qu'on faisoit souffrir à ce malheureux Prince, le vint délivrer lui-même.

Cette action n'est rien en elle-même; elle ne pouvait avoir le bien de ses peuples en vue, pour l'admirer par-là; le moindre
édit

édit d'un Prince peut avoir plus d'utilité que ce que fit *Gatimozin*. Mais elle fera dans tous les siècles l'admiration de tous ceux qui l'apprendront. Je dis qu'elle n'était pas même un devoir, car s'il avait des trésors cachés, il pouvait, à la vue des tourmens qu'on lui préparait, les-découvrir fans crime; & supposant qu'il n'en eut point de cachés, ou qu'il crut de son devoir de le taire à ses bourreaux, il pouvait crier comme son Grand-Prêtre: car je crois que personne n'osera blâmer celui qui crie, quand on le couche sur un pareil matelas. Ce n'est que la grandeur d'ame dont ce trait est la marque, qui le rend si frappant. Celui qui fait garder une ame tranquille au milieu des tourmens si affreux, nous prouve qu'il connaît quelque chose de plus précieux que le corps, & qu'il ne balancerait pas à sacrifier sa vie & tout ce que l'homme connaît de plaisirs sensuels, à des plaisirs plus nobles & plus purs. Car je crois qu'il n'y a personne qui n'aimât mieux mourir mille fois que de passer cinq minutes sur une telle couchette.

Enfin pour appuyer encor plus mon sentiment que ce n'est que lorsque nous voyons agir les hommes selon la dignité de leur être que nous les admirons; & que cette dignité consiste dans la préférence qu'ils donnent à leur ame sur leur corps, qui ne peut provenir que d'un sentiment de son immortalité,

té, je vais alléguer encor l'exemple d'un Héros bien connu de l'Antiquité. C'est *Caton d'Utique*. Nous avons mille preuves dans toute sa vie de son amour pour la vertu, qui le font regarder comme une des ames les plus fortes qui ayent jamais existé. *Pline le Jeune* conte de lui, que passant un jour par les ruës de Rome, pris de vin & la tête enveloppée dans son manteau, il y eut des gens curieux de favoir qui était ce Citoyen ivre. Ils soulévèrent son manteau, & reconnaissant *Caton*, dit *Pline*, ils furent si frappés, qu'on aurait dit que c'était lui qui les avait surpris en faute, & non eux qui l'eussent surpris. Tant le respect qu'on avait pour sa vertu était grand. Et *Horace* le peint par ces vers. (a)

*Et cuncta terrarum subacta
Praeter atrocem animum Catonis.*

Mais la principale & la plus glorieuse action de sa vie, ce fut la dernière, lorsqu'il se tua pour ne pas survivre à la perte de la liberté. Cet amour de la liberté a par soi-même quelque chose de grand, & nous admirons toute action entreprise par ce principe. Or cette grandeur vient évidemment du sentiment de la dignité de notre être. Celui qui est persuadé que

(a) Od. I. Lib. II.

que l'ame est la plus noble partie de lui-même, doit ne reconnaître d'autre supériorité que celle de la grandeur d'ame, & chacun peut se donner le degré de grandeur d'ame qu'il veut. Ce n'est pas que la liberté soit la licence de faire ce qui bon nous semble; car l'ame se plaît à l'ordre, dont elle a un sentiment très-vif; ainsi la plus grande ame obéit volontiers aux loix, mais non point à un homme. Dans une République l'homme est sujet aux loix, c'est-à-dire à l'ordre, & cet empire n'a rien d'affligeant pour lui: mais sous un Despote il obéit aux caprices d'un homme, & cela l'avilit. Si donc pour ses avantages corporels un homme consent à cet avilissement, il montre par-là même qu'il a l'ame petite. Et si *Caton* pour conserver sa vie & sa fortune avait accepté les propositions de *César*, il nous aurait montré une ame faible. Mais en aimant mieux mourir que de se soumettre à un Despote, lui aux yeux de qui ce n'était pas un crime de se donner la mort, il prouva que son ame était sensible à la vraie dignité de son être, & son action nous pénètre d'admiration. Cependant qu'on remarque combien elle devient plus admirable par la circonstance, de ce qu'avant de se tuer, il lut deux fois le *Phédon* de *Platon*. La certitude que c'était l'espoir d'une autre vie qui le faisait agir, nous imprime un respect pour lui, qu'on ne fau-

rait

rait exprimer. Et sa célébrité le met au-dessus de *Socrate*, qui est l'unique rival de gloire qu'il ait dans l'Antiquité. Il y a des gens assez insensés pour traiter *Caton* d'homme pusillanime. J'ignore quel est le degré de violence qu'il faut qu'ils se fassent, pour dire une chose, qui assurément doit choquer les sentimens de leur cœur; ou si c'est réellement leur pensée je les plains: car alors il faut que leur esprit soit tellement préoccupé d'une idée qui les mène à cette conclusion, qu'elle détruise en eux les plus purs sentimens de la Nature, ceux qu'on retrouve chez les Nations les moins raffinées. Mais il y a une autre accusation dont on prétend noircir les Romains, & sur laquelle je veux les défendre. On dit qu'ils ne recherchent que la gloire dans toutes leurs actions; & on leur en fait un crime, on appelle cela orgueil. J'ai déjà montré assez clairement que je mettais le plaisir d'être admiré au nombre des plaisirs les plus purs de l'ame. Cela est vrai, mais il tire son plus grand éclat du sentiment de l'immortalité de notre être, sur quoi se fonde la préférence que l'ame a sur le corps. Car à parler proprement, tous les plaisirs sont des plaisirs de l'ame, puisque c'est elle qui les ressent tous. Mais les vrais plaisirs de l'ame sont ceux qu'elle peut attendre de goûter sans le corps, tel est la conscience de son propre

pre prix , & l'admiration des autres hommes. Celui qui n'attend que la gloire présente de ses actions , a sans doute des idées plus basses de la gloire , que celui qui indifférent sur ce qu'on pense de lui à présent , ose espérer qu'il viendra un jour où tout le mérite de ses actions se découvrirait. Mais sans-doute que de ces sentimens les plus élevés , nous ne saurions nous en faire que des idées analogues. Ainsi les Romains pouvaient croire qu'après leur mort leur ame entendrait les jugemens qu'on porterait de leurs actions ici bas , & que cela ferait une partie de leur félicité ; ou que la renommée d'un homme se répandait dans la vie qui devait suivre celle-ci , comme elle fait dans celle-ci ; & que plus il y aurait de gens instruits de leurs actions vertueuses , plus ils seraient célèbres après leur mort. Car toutes les religions ne font pas consister le bonheur après cette vie , comme notre sainte religion , dans la contemplation de la Divinité , & les Anciens ne mettaient pas leurs champs Elisiens dans l'Olympe.

Il est bon de remarquer que le Christianisme élevant l'homme à un degré de dignité auquel nulle religion ne l'élève ; toutes ses vertus acquièrent une grandeur , un éclat , auquel nul autre homme ne saurait arriver , de quelque religion qu'il soit , & qui surpasse toute imagination. Mais il ne faut pas

pas pour cela vouloir rabaïſſer les Romains, qui dans leur amour pour la gloire même, avaient le véritable ſentiment de la dignité de l'homme; & qui, je l'oſe dire, était plus efficace chez eux que chez nous, quelque ſupériorité que nous ayons ſur eux du côté de la vérité.

Voilà donc comme dans toutes les actions qu'on fait on s'aime toujours ſoi-même uniquement. Mais l'un trouve du plaïſir à ceci, & l'autre à cela. Heureux celui qui en trouve à la vertu, & aux biens dont il pourra eſpérer de jouïr tout le tems de ſon existence; & qui eſt aſſez pénétré du ſentiment intérieur qui lui dit qu'il eſt fait pour exiſter au delà des bornes de cette vie, pour en faire la règle de ſes actions; ſoit qu'il croye que ſon bonheur après la mort conſiſtera à jouïr de l'admiration des autres hommes; ſoit qu'il le place dans la contemplation de la divinité, il eſt toujours sûr que la vertu ſeule lui procurera ces biens. Heureux le pays où cette façon de penſer règne!

Après avoir expliqué autant qu'il m'eſt poſſible mes idées, ſur les objets de notre admiration, & ſur ce qui produit la Gloire, je viens à la principale partie de ce Traité; à l'admiration qu'inſpire le Conquérant. C'eſt proprement les réflexions que je fis là-deſſus en liſant le Traité de Mr. *Marmontel*, qui me mirent la plume à la main. Je tâ-
che-

288 PARADOXES MORAUX

cherai de déduire celle que nous avons pour eux des principes généraux que je viens d'établir, & je prouverai deux choses: la première, c'est qu'ils n'obtiennent que la Gloire qu'ils méritent, que nous n'avons point pour eux une admiration aveugle, folle, & qui heurte toute raison; la seconde, qu'ils en méritent une grande, malgré tous les sophismes de ceux qui crient contre la guerre; qu'ils sont sûrs de l'obtenir, & que rien ne changera nos notions là-dessus. Effectivement *Alexandre*, *Charles XII* feraient bien à plaindre, si, après avoir mille fois exposé leur vie pour en acquérir, il dépendait d'un Auteur de la leur ôter.

Les Conquérans peuvent aspirer à deux fortes de Gloire. Celle de Héros, d'hommes magnanimes, qui est la première, & la plus grande; & celle de grands génies dans l'Art de la guerre, qui est la moindre. Mais par ces deux qualités ils méritent notre admiration, & ils l'obtiennent.

Ils ont, quant à l'admiration que la grandeur d'ame inspire, un préjugé très favorable pour eux; c'est le courage qu'ils montrent en affrontant la mort. Je l'ai déjà dit, cette vertu est de nature à nous faire toujours supposer la grandeur d'ame, partout où elle se trouve; parce que le sacrifice de la vie étant le plus grand qu'un homme puisse faire de tous les biens du corps,

corps; celui qui ose la hasarder nous montre par-là même qu'il sent qu'il y a quelque chose de plus précieux que la vie temporelle pour l'homme; à moins que le motif visible d'une action courageuse ne soit vil, & n'ait un but encor moindre que la conservation de la vie; car alors toute la dignité de cette action s'évanouit. Mais quand le motif en est ignoré on lui en suppose un grand & cela sur-tout dans un Monarque. Et en effet rien n'est plus naturel. Un Prince qui n'aurait qu'un Million de revenu, pourrait se procurer toutes les aïssances & tous les délices de la vie. Il pourrait vivre en vrai *Sardanapale*. On ne saurait donc croire qu'en renonçant à tous les plaisirs, en s'exposant aux fatigues & aux dangers de la guerre, il puisse agir par un intérêt sensuel: ce ne peut donc être que le désir de la gloire qui le guide, & ce désir étant très noble, & très digne de l'homme par les raisons que j'ai dites plus haut, jette sur le Héros un caractère de grandeur, qui le fait infailliblement admirer. Son ambition même, en lui en supposant, doit être de l'espèce la plus relevée, & ne saurait rien diminuer de sa gloire. Le courage est ce qui seul fait admirer le Guerrier: & si un Monarque ne combat lui-même à la tête de ses Armées, jamais il n'obtiendra l'admiration qu'on a pour le Héros. *Achille* reste toujours plus grand à nos yeux que le sage

N

Ulys-

Ulysse; ou pour me servir d'un exemple plus récent, je suppose que *Philippe second* fut parvenu, du fond de son Cabinet, à se soumettre la France, & à fonder cette Monarchie universelle qu'on croit avoir été son but, il n'aurait jamais obtenu que la gloire du second rang, qui consiste dans l'admiration qu'on a pour la grandeur de l'esprit. Mais *Alexandre* & *Charles XII* sont admirés, parce qu'ils ont mille fois exposé leurs vies, parce qu'ils ont soutenus des fatigues & des maux sans nombre.

Dans les admirateurs que la célébrité procure à un Héros, il faut d'abord distinguer ceux qui sont bien instruits de toutes ses actions, & c'est le plus petit nombre, & ceux qui ne le sont que d'une manière vague ou fautive. On verra que la différence des jugemens chez la plupart des hommes, ne vient que du plus ou du moins de lumières qu'ils ont, sur les motifs qui ont fait agir celui qu'ils admirent; & que l'impression que les actions font sur eux est généralement parlant la même.

Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que nous avons tous un penchant à nous former une idée du caractère d'un homme sur ce que nous en savons. Ainsi si nous n'en savons qu'une action, nous parlons de-là & nous jugeons sur tout le reste. Soit effet d'une curiosité naturelle, que nous avons reçue pour notre bien-être, soit quel-

quelque autre raison, le fait est toujours vrai. Si cette action est si grande, que son éclat éblouisse, on ne regarde plus le reste, nous ne jugeons que là-dessus. Telle est l'action de *Régulus*, de *Caton*, de *Brutus*, elle absorbe tout le reste de leur vie, qui eut fait souvent la gloire d'un autre.

Si c'est par une suite d'actions grandes, mais moins grandes que celles des Héros que j'ai nommés, qu'un homme s'est fait connaître, alors la somme de ces actions est ce qui décide du degré d'admiration qu'il nous inspire.

Je veux qu'*Alexandre* me serve de preuve. Ce Prince sort de la Grèce à la tête d'une petite Armée, en comparaison des forces de l'ennemi qu'il allait attaquer. Il conquiert l'Asie & l'Égypte. Voilà tout ce qu'en savent ceux qui ne sont pas instruits à fond de l'histoire de ce Prince. Il y a plusieurs choses là qu'il faut considérer.

Un nouvel Empire qui s'élève, le quart du monde connu qui change de maître, cela rend le fait important quant à l'effet, & par conséquent célèbre. Mais cela ne fait point du tout admirer *Alexandre*; car supposons un moment qu'il eut acquis tout cela par héritage, la chose, la même quant à l'effet, ne nous ferait pas la moindre impression.

Vaincre de nombreux ennemis avec une armée faible, cela suppose d'abord une gran-

292 PARADOXES MORaux

de habileté, un génie vaste & éminent. Premier objet d'admiration.

Il a été obligé de livrer plusieurs batailles, où il a combattu, ou dû combattre, à la tête de son armée; ce qui revient au même; car à moins de savoir le contraire on suppose toujours qu'un Général d'armée combat lui-même. Il a donc hasardé sa vie; preuve que la vie n'était pas ce qu'il avait de plus cher au monde; preuve qu'il attendait une récompense de ses actions qui devait durer au delà de la vie; preuve de grandeur d'ame. Second & principal objet d'admiration, qui joint à la célébrité couvre *Alexandre* de gloire.

Mais cette gloire est folle & injuste, dirait-on, car elle n'est pas fondée sur la vertu & sur la justice. C'est vouloir célébrer un homme d'avoir volé la bourse à un autre sur le grand chemin, parce qu'il court risque d'être pendu. *Alexandre* avait-il plus de droit au Royaume de Darius, que le brigand à la bourse de celui qu'il attaque? Cette façon de juger ne vient-elle pas visiblement de l'aveuglement des hommes, & ne sont-ils pas obligés de démentir les principes du juste & de l'injuste pour approuver les actions d'*Alexandre*? Oui, s'il avait exposé sa vie pour son Etat, qu'on l'admirât alors, je ne m'en étonnerois point. Mais pour attaquer un Roi infortuné, n'est-ce pas

pas un faux éclat, l'effet du préjugé qui nous éblouit.

Nous avons assurément un sentiment du juste & de l'injuste, qui nous fait désapprouver sans balancer une action dès qu'elle choque la justice.

Pour réunir dans la personne du Conquérant ces deux sentimens qui paraissent opposés, il faut considérer deux choses.

La première c'est que nous ne considérons l'homme pour le louer & le blâmer, que dans son rapport le plus frappant, & dans celui par lequel il a, ou il aurait pu avoir, quelque relation avec nous. Ainsi dans un Roi nous ne considérons que le Monarque, jamais l'homme. De là nous ne regardons aussi le Roi qu'en relation avec son peuple. Or pourquoi les hommes ont-ils formé des sociétés si ce n'est pour la défense contre le ravisseur injuste & puissant? Donc la première utilité à leurs yeux a été la défense, & celui qui par sa prudence a su le mieux leur procurer les moyens de se défendre, a dû mériter leur plus grande estime. S'il va jusqu'à hasarder sa vie pour cet effet, sa grandeur d'ame a dû les frapper d'admiration. Mais se défendre entre sociétés, ce n'est pas seulement repousser celui qui nous menace d'une totale destruction, c'est défendre tous ses droits, tout ce qui peut servir à rendre notre existence agréable, & dont nous sommes en possession.

Pour cela il faut qu'un peuple se rende redoutable à ses voisins, & qu'il punisse celui qui ose empiéter sur ses droits. Et comment peut-il autrement le punir qu'en l'affaiblissant; & c'est ce qui rend les conquêtes justes quand la guerre l'est. Voilà donc notre sentiment du juste, qui n'est point violé par les conquêtes. Or comme sous un Roi guerrier, un peuple devient formidable, & que la crainte qu'il inspire à ses voisins le rend tranquille, & le maintient dans les droits qu'il a; on juge qu'un peuple est toujours heureux sous un roi conquérant. Et l'on n'exige pas qu'il rende les autres peuples heureux, mais le sien. Prétend-on que la tête & les membres d'un homme travaillent pour le plaisir d'un autre? Et le Roi n'est-il pas le chef d'un corps dont les peuples sont les membres? Voilà pourquoi l'on suppose toujours que le Roi qui hasarde sa vie à la guerre, la hasarde & la sacrifie pour le bien de son peuple. Et cette action est bonne & magnanime. Car en effet comment pourrait-on juger autrement, puisqu'en restant dans son palais, il pourrait goûter tous les plaisirs des sens. C'est donc à la gloire, à la vertu qu'il sacrifie ses plaisirs & ses jours.

Une autre chose qu'il faut considérer c'est que, de ce que ce n'est pas celui qui entre dans les Etats de son voisin qu'on regarde comme l'injuste, mais celui qui a le premier lésé

lésé les droits de l'autre, & de ce que ces droits font souvent embrouillés, il s'en fuit que quand nous ignorons le sujet d'une guerre, nous supposons qu'un Roi a eu ses raisons pour la faire : ou plutôt sans nous en embarrasser, comme d'une chose qu'il est impossible de savoir, nous ne considérons que l'utilité, que la sagesse & le courage du Roi guerrier rapporte à son peuple, & nous ne songeons pas au sujet de la guerre. C'est-là le cas de ceux qui ne sont instruits qu'en gros de ce qui regarde le vainqueur de *Darius*. Ils voyent un jeune Prince, brave & vaillant, d'un génie supérieur qui triomphe de ses ennemis, & qui par ses victoires rend son peuple puissant & heureux ; & ils ne songent pas au sujet de la guerre. Si l'on était bien sûr de l'injustice de l'entreprise d'*Alexandre*, notre amour naturel pour la justice nous ferait trouver un déplaisir à toutes ses actions, quoique nous l'admirassions toujours, parce que nous supposons toujours qu'il travaille au bonheur de son peuple ; & que c'est à cela, & au désir d'être admiré qu'il sacrifie sa vie.

Mais si l'amour n'est produit que par des actions de l'utilité desquelles nous nous ressentions, la haine ne vient que des maux dont nous sommes frappés. Il est donc évident que si les maux d'une guerre ne nous touchent point, nous n'avons aucune

raison de haïr celui qui la fait à des peuples, avec qui nous ne sommes en aucune relation. Alors nous jugeons des coups sans aucune partialité, & naturellement nous ne saurions haïr la guerre, puisqu'elle est si commune, & l'unique soutien d'une paix durable. Donc cette idée de guerre ne saurait effacer en nous l'impression que les grandes qualités & la grandeur d'ame d'*Alexandre* nous inspirent. Mais l'effet naturel de la haine étant de nous faire trouver du déplaisir aux perfections de celui qui en est l'objet, nous nous aveuglons sur toutes ses grandes qualités; & sans réfléchir s'il travaille pour le bien de son peuple ou non, s'il montre de la grandeur d'ame, nous tâchons, autant qu'il est en nous, de lui ôter toutes les bonnes qualités qu'il possède. Est-ce en Allemagne que je dois en citer des exemples?

Quant à ceux qui sont instruits à fond de l'histoire d'*Alexandre*, ils savent que toute la Grèce faisait une espèce de République semblable à la Suisse, ou aux sept Provinces-Unies; qu'il y avait toujours un peuple qui y dominait; & que dans ce tems-là c'étaient les Macédoniens; qu'*Alexandre* était pour ainsi dire le *Guillaume III* de la Grèce; que les Grecs & les Perses étaient des ennemis implacables; que ceux-là avaient essuyé bien des fois les guerres les plus cruelles de la part des autres,

tres , & avaient couru risque d'en être subjugués : ceux , dis-je , qui savent tout cela , savent aussi qu'*Alexandre* faisait une guerre très juste & très utile à sa patrie : ils savent aussi mieux toute l'histoire de sa vie qui n'est jusqu'à son retour de ses conquêtes , d'un bout à l'autre , qu'un recueil d'actions très magnanimes.

Si la guerre est souvent utile & nécessaire , nous ne pouvons avoir d'aversion naturelle pour elle. Et comme il faut beaucoup de grandeur d'ame pour s'exposer à ses dangers & à ses fatigues , il est naturel que nous admirions celui qui la fait faire. Enfin les raisons de la guerre sont si embrouillées que souvent les deux partis peuvent en faire une juste. Tel est ce problème du droit des gens , sur le commerce des puissances neutres avec des nations belligérantes , & des guerres qui en peuvent naître. Mais en général on s'embarrasse peu du sujet de la guerre à la lecture de la vie d'un Héros. Ce qu'on recherche le plus ce sont les motifs , si son but a été de procurer le bien-être de la nation qui l'a entreprise : & comme le Roi conquérant atteint d'ordinaire à ce but , on l'estime & on l'admire.

Cependant si on fait qu'elle est juste , cela augmente beaucoup l'intérêt que l'on prend au Héros. Je crois que personne ne niera qu'un des plus beaux traits de l'histoire de

298 PARADOXES MORAUX

Charles XII ne soit, lorsque se levant au milieu de son Conseil il dit : *Messieurs, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste; mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis.* Comment peut-on donc trouver étrange que l'on admire un Roi qui après cela montre le courage le plus intrépide; le courage étant une vertu qui par sa nature même nous force de l'admirer, ainsi que je l'ai prouvé. Nous nous réjouïrons pourtant toujours des malheurs d'un usurpateur injuste, dont le courage n'a eu qu'un motif corporel & bas.

Mais, me dira-t-on peut-être, ce sont les succès qu'on admire dans un guerrier. Supposé qu'*Alexandre* eut été obligé de fuir honteusement, & de courir se cacher dans ses Etats, on ne parlerait non plus de lui que s'il n'avait jamais existé. A cela il y a deux choses à répondre, la première c'est que cela a ses raisons, la seconde c'est que sous certaines restrictions cela n'est pas vrai.

Cela a ses raisons, en ce que nous ne jugeons de la sagesse des moyens que par le succès d'une entreprise. Et cette façon de juger est si naturelle que je ne vois pas comment on peut juger autrement, puisqu'elle se fonde sur la relation qu'il y a entre les causes & les effets. Ainsi de mauvais

vais succès doivent donc ôter à un Prince cette partie de l'admiration qu'il peut obtenir en qualité de grand génie pour la guerre. Comme on suppose après cela que c'est le courage & l'intrépidité qui fait vaincre, il est naturel de croire que ceux qui ont été vaincus ont mal combattu : le Roi guerrier perd donc aussi la gloire qui naît de la grandeur d'ame, parce qu'on croit qu'à la vue de la mort la frayeur l'a faisi, à moins qu'on ne soit bien sûrement instruit du contraire. Car si après avoir combattu vaillamment, il avait péri, ou qu'il eut été mis hors de combat, comme Charles XII à Pultava, on ne l'en admirerait pas moins.

En second lieu je dis que cela n'est pas vrai sous certaines restrictions. Qu'*Alexandre* eut péri dans le combat du Granique après avoir combattu vaillamment, (car il ne fallait pas qu'il fuit, parce que la fuite marque un amour pour la vie préférablement à la gloire, ce qui répugne absolument à l'idée d'un Héros,) il n'en aurait pas moins été admiré. Toutes les conquêtes d'*Alexandre* ne nous le feront jamais admirer comme *Léonidas*, qui se fait massacrer au passage des Thermopiles avec ses trois cens Spartiates. Mais dans ce cas au moins, il aurait été moins célèbre. Assurément. Son expédition aussi-tôt finie que commencée

n'aurait produit aucun effet remarquable. Et c'est la grandeur de l'effet d'une action qui lui donne de la célébrité, comme je l'ai déjà dit. Il est donc naturel que son nom n'eut point été si répandu. D'ailleurs il n'aurait pas fait tant d'actions magnanimes : il n'aurait pas si souvent montré qu'il préférerait la gloire à la vie : & la quantité d'actions magnanimes, marquant la fermeté du principe qui fait agir, augmente la gloire.

Ce n'est absolument que le courage personnel qu'on admire dans un Conquérant, parce qu'il est la marque de la grandeur d'ame. Et ce courage ne consiste point du tout à donner la mort à plusieurs hommes, mais à l'affronter. Savoir vaincre n'est grand que parce qu'il faut auparavant savoir mourir. Autrement quiconque connaît notre manière de faire la guerre, n'estimerait point du tous nos guerriers ; puisque de mille braves Officiers, il n'y en a pas vingt peut-être, qui dans le combat aient tué un homme de leur main ; parce que nous ne combattons presque plus que de loin. Et cela sert admirablement à appuyer mon sentiment, que la grandeur d'ame, dont le courage est une marque, n'est autre chose que le sentiment de la grandeur & de la dignité de notre être ; qui nous montre qu'étant faits pour exister au delà de cette vie, elle n'est pas ce que
nous

nous avons de plus précieux ; & que nous devons nous assurer des biens dont notre ame puisse jouir après avoir quitté ce corps.

Si quelqu'un doutait de ce que je viens de dire, qu'il lise *Quinte Curce*, & qu'il me dise ce qui le frappe le plus, ou l'idée qu'*Alexandre* a conquis l'Asie dans une si grande jeunesse ; ou lorsqu'il lit que ce héros fut au haut du mur d'une ville assiégée dans la ville même ; & que combattant là avec le plus grand courage il donna aux siens le tems de le secourir & de prendre la place ? Est-ce à Nerva que *Charles XII* nous paraît le plus grand, ou à Bender, lorsque dans une maison embrasée on le voit tranquille, aimer mieux se laisser enterrer sous les ruines de cette cabane, que d'abandonner la dernière ressource qui lui restait pour rétablir les affaires de son Royaume, & punir un ennemi qui l'avait injustement attaqué ? Et quoique la Pologne dont le Roi l'avait lésé, lui appartînt de droit, ce mépris des biens personnels qu'il témoigne, en en plaçant la couronne sur la tête d'un autre, n'est-il pas très admiré ? Quoique sans doute sa valeur le soit encor plus, parce que naturellement parlant le sacrifice de la vie est plus grand que celui des biens. Ce ne sont donc pas les succès qui rendent le Conquérant admirable comme Héros, & si, au lieu d'être battu à Pultava, *Charles XII*

avait vaincu & détrôné *Pierre le Grand*, il nous paraîtrait peut-être plus grand homme de guerre, mais non Roi plus magnanime.

On ne fera pas fâché, que je remarque, que ce que je viens de dire n'est vrai que des Monarques : car pour les Généraux d'armée, ce sont absolument les succès qui font leur gloire. Quelque valeur qu'ils montrent à la tête d'une armée, elle ne frappe guères, ou elle reste éternellement oubliée : on ne compte leur mérite que par victoires ; & cela a une raison très délicate & très palpable. Les Généraux d'armée ne peuvent aspirer qu'à la gloire du second ordre, celle de grands génies dans l'art de la guerre ; ils ne parviennent presque jamais à celle de Héros. Que le motif d'intérêt personnel soit ce qui fait exercer à quelqu'un ses grands talens, c'est à quoi l'on ne regarde pas ; parce que le commerce des talens est établi. *Milord Marlborough* a pu être avare, & faire la guerre pour s'enrichir ; un *Voltaire* a pu écrire pour cet effet ; l'un & l'autre cependant ont été des génies singuliers, & on les admire.

Mais comme une action considérée sous un aspect moral, ne tire sa grandeur, sa bonté, que du motif, il faut que celui-ci soit pur & reconnu universellement pour tel. Or chez un Général d'Armée, la récompense suit de près tout succès ; dès-lors son courage n'a point cette pureté de motif qu'on

qu'on exige, au moins ne peut-on point l'y supposer certainement; il cesse donc d'être admirable; à moins que par des actions particulières il ne montre une véritable grandeur d'ame, & que ces actions n'ayent le bonheur de devenir célèbres. L'usage de la langue dans l'épithète de Grand, montre la vérité de ce sentiment, quoique sans doute cette épithète se donne souvent à tort. On donne le surnom de Grand à ceux qui ont marqué une grandeur d'ame surprenante. On dit *Pierre le Grand*, *Henri le Grand*, *Alexandre le Grand*. A ceux, à qui on n'attribue que la grandeur de génie, en quoi que ce soit, ce mot ne leur est attribué que comme une épithète: on dit le *grand Corneille*, le *grand Colbert*, & l'on dit aussi le *grand Condé*, le *grand Turenne*. Ceci n'est pourtant vrai que des Généraux qui servent un Roi, car ceux d'une République, où tous les membres ont part à la Royauté, & surtout où les récompenses ne consistent qu'en gloire, obtiennent toujours l'admiration due à la grandeur d'ame.

Mais enfin la guerre est un fléau: pourquoi n'admirer que ceux qui ont fait de grandes actions guerrières? Un Roi peut avoir autant de grandeur d'ame en restant en paix, qu'en faisant la guerre: & par la paix il rend toute la terre heureuse; au lieu que par la guerre il en trouble le repos. Et s'il n'y a que ce qui est utile qui soit vertueux, & ce qui est vertueux qui soit vraiment grand,

grand, celui qui maintient ses Etats en paix est plus grand que celui qui conduit les guerres les plus difficiles. Mr. *Marmontel* aura donc raison de dire qu'il y a un faux merveilleux sur lequel se fonde une fausse gloire, & ce faux merveilleux sera ce qu'on appelle vulgairement Héroïsme. C'est-là la véritable thèse que cet Auteur soutient dans son traité sur la gloire, & je vais tâcher de la détruire.

Quand on a un principe dont on part, & qu'on ne voit que lui, qu'aveugle envers tout le reste on ne raisonne que là-dessus, on tombe nécessairement dans des erreurs. C'est là le cas ordinaire de ceux qui dans ce siècle philosophique raisonnent sur la morale. Il y a dans le point que j'examine ici plusieurs erreurs qui ont induit Mr. *Marmontel* à raisonner comme il a fait. La première, c'est qu'il regarde la guerre comme un mal. Cela est vrai dans un certain sens, mais on ne veut pas distinguer. La seconde, c'est qu'on s'imagine qu'un Conquérant est un homme qui, s'ennuyant un jour se dit à lui-même : *que ferai-je aujourd'hui ? Faisons la guerre :* & que là-dessus fort à la tête de cent mille hommes de son pays ; brûle cent villages ; prend & pille une vingtaine de villes ; & les garde ensuite pour lui, jusqu'à ce qu'ennuyé de nouveau l'envie de faire la guerre le reprenne. Une troisième erreur, c'est que

que, parce que le Conquérant prend ce qui appartient à un autre, & que cela n'est pas permis dans la vie civile, quelque offense qu'on ait reçue de son voisin, on le regarde à peu près comme un voleur de grand chemin, comme si deux hommes dans la société & deux peuples étaient la même chose. Et avec de telles idées on se croit fort au dessus du vulgaire, on juge, dit-on, suivant la raison. Enfin, la quatrième erreur c'est qu'on attribue tous les maux d'une guerre au Prince qui la fait.

Je m'en vais éclaircir cette matière autant qu'il m'est possible, & justifier le jugement du vulgaire contre les accusations des Philosophes, qui jugent souvent moins bien que celui-là, parce qu'entraînés par des sophismes, ils s'éloignent des sentimens qui naissent en nous de la nature même des choses.

Si Mr. *Marmontel* fait un moyen de rendre tous les hommes supérieurement bons, justes, & vertueux, il nous fera plaisir de nous le découvrir. Alors la guerre fera aussi inutile que les procès; il n'y en aura point. Mais tant que cela ne fera pas, la guerre fera souvent un bien, une nécessité absolue.

*Otium Divos rogat impotenti
 Prensus Ægæo —————
 Otium bello furiosa Thrace,
 Otium Medi pharetra decori,*

Gros-

306 PARADOXES MORAUX

Grosphæ, non gemmis, neque purpura venale, nec auro. (a)

Cet *Otium*, cette paix, cet aise que chacun désire est d'ordinaire le fruit de la guerre. Pour qu'un peuple l'obtienne, il faut souvent que le sang coule. On ne peut pas se laisser dépouiller par un voisin injuste. Il faut qu'une nation se rende redoutable, pour mettre un frein visible à l'injustice des autres. Alors on demande du chef de l'Etat qu'il fasse en assurer le repos par tous les moyens possibles. Mais l'agresseur doit au moins être detesté. Assurément: & il l'est quand son attaque est visiblement injuste & cruelle. On veut absolument regarder la guerre comme le cas de deux hommes dont l'un tire l'épée sur l'autre de gayeté de cœur, & l'autre se défend. Mais est-ce là le cas de toutes les guerres, ou de quelque guerre que ce soit? Croit-on sérieusement qu'il y ait des Princes qui lancent leurs peuples sur d'autres comme des chiens de chasse? Il a pu arriver qu'un Prince avide, voyant une grande facilité à conquérir un pays, y soit entré de but en blanc: mais cela est bien rare, & un tel Prince fut-il jamais admiré? Cependant, c'est pour éviter un tel malheur qu'on ne souffre pas qu'une Nation acquière un certain degré de puissance,

(a) Hor. Od. XVI. Lib. 2.

fance, auquel on ne puisse vraisemblablement résister. Toute guerre a ses raisons. L'homme aime la vie, il ne va jamais la risquer pour le plaisir de la risquer. Et il faut que le Conquérant la risque s'il veut s'acquérir la gloire d'un Héros. Même il faut qu'il la risque pour un sujet utile à ses peuples, autrement il ne pourra se flatter d'obtenir ni estime ni admiration. Mais voici comme souvent les guerres commencent. Une Nation fait quelque chose qui tend à ôter à une autre une partie des avantages qu'elle possède. Là-dessus celle-ci arme & attaque celle-là. Voilà ce que c'est communément que la guerre. La fortification ou la démolition de Dunkerque, un établissement d'un fort dans l'Asie, l'Afrique ou l'Amérique, le rehaussement du péage que les Danois ont sur la Baltique, cela peut causer des guerres sanglantes, qui finissent par la ruine ou l'assujettissement d'une Nation entière. Mais ces guerres sont toutes entreprises pour le bien des Etats, & il est juste que le Roi qui combat & sacrifie sa vie pour son pays, qui lui procure cette paix si désirée, soit élevé jusqu'au Ciel. Il donne la plus grande preuve de grandeur d'ame qui puisse se donner, celle du sacrifice de sa vie. Lorsqu'un Roi entre sans raison dans un pays voisin, au lieu de gloire il n'obtient que haine; on peut le voir par la joie que l'on ressent à voir que l'attaque

que

qué a courageusement repoussé l'assaillant. Qui ne voit pas avec plaisir & admiration les Hollandais secouer le joug insupportable de l'Espagne; & les Suisses celui de la Maison d'Autriche. Je ne fache de guerriers qui soient venus attaquer sans propos d'autres peuples, que ces Nations du Nord qui ont inondé à diverses reprises l'Asie & l'Europe; & les Croisés. L'on fait grace à ces derniers en faveur du motif qui les animait, & leur valeur nous paraît sacrée, quoique nous plaignions leur aveuglement. Et quant aux Normans, aux Scythes, aux Tartares, quelle gloire ont-ils acquis? Ne dirait-on pas qu'on admire *Attila*, *Cannit*, *Guillaume le Conquérant*, *Gengis-kan*, comme *Tite* ou *Marc Aurèle*? Cela n'est pas. Ces Conquérans ont dû être fort admirés par les gens de leur nation, à qui leur valeur procurait les avantages les plus grands. Mais en bonne foi, les admirons-nous? quoiqu'ils aient même un préjugé très favorable pour eux. C'est que nous ne jugeons jamais un Roi qu'en relation avec son peuple, & que s'il a procuré l'utilité de celui-ci, s'il y a hasardé sa vie, il a rempli sa destination à nos yeux. Ensuite ces nations, trop nombreuses pour la plupart, vivaient dans un étrange mal-aise, & étaient forcées d'envoyer des Colonies s'établir ailleurs; que personne à la vérité n'était obligé de recevoir: & dans un cas pareil où personne n'a tort, on juge

juge de la beauté des coups qui se frappent, sans songer à la cause de la guerre.

On voit donc par ce que j'ai dit, qu'un Conquérant qui ne fait la guerre que pour faire la guerre, est un être qui n'existe point. Voici à peu près comme la chose arrive communément.

Un Prince lésé par un autre, entre dans les Etats de ce dernier & le bat. Celui-ci dans l'espoir qu'une bataille retablira ses affaires, ramasse de nouvelles troupes, revient attaquer son ennemi, est encor battu. Le voilà sans ressource, ou bien il en a encore: s'il n'en a plus le vainqueur prend le pays pour lui, il l'a gagné; s'il en a encore, on parle de paix; l'un demande beaucoup, l'autre voudrait bien ne pas tant céder; la guerre continue, jusqu'à ce que le conquérant soit entièrement le maître. Sa puissance que l'acquisition qu'il vient de faire rend formidable, trouble ses voisins, qui l'attaquent pour tâcher de l'affaiblir, ils sont encor soumis, & la Monarchie s'élève. Un combat malheureux peut la renverser.

L'Empire Romain ne s'établit pas d'une autre manière. Un petit Etat se forme dans un pays qui est divisé de même en petits Etats. Les premiers besoins de la nature, entr'autres des femmes, leur manquent. Ils sont obligés d'aller à main armée les enlever chez leurs voisins. Cela de-

310 PARADOXES MORAUX

devait nécessairement occasionner des guerres ; & dans ces guerres, la valeur, la police, la sagesse du gouvernement de Rome naissante la leur rendit formidable. Ses petits voisins tâchent de la ruiner, elle les foumet. De proche en proche, devenue plus formidable, toujours attaquée & foumettant toujours, elle devient un puissant Empire. Car quoiqu'en dise Mr. *de Montesquieu* dans son livre de la grandeur & de la décadence des Romains, je suis persuadé que les Romains n'ont véritablement songé à envahir le monde connu, qu'après la destruction de Carthage, ou tout au plus après la seconde guerre Punique.

Qu'on suppose que *Charles XII* au lieu d'entrer dans l'Ukraine, fut marché droit à Petersbourg, se fut rendu maître de la Russie, comme cela aurait bien pu arriver, pendant la guerre qui occupait toute l'Europe ; qui fait jusqu'où il aurait pu pousser ses conquêtes ? Car le Danemarck, toute l'Allemagne, les Turcs n'auraient pu voir avec indifférence un si grand Prince à la tête d'une puissance si énorme. Ils l'auraient attaqué, ils auraient pu être soumis, & une Monarchie Suédoise aurait pu se former. Or la guerre avec la Russie était évidemment juste, entreprise pour le bonheur de ses Etats. Et le reste eut été une suite de sa valeur & de sa prudence.

ce. Ne faut-il pas renoncer à tous les sentimens de la nature pour vouloir blâmer un Roi qui expose mille fois sa vie pour réprimer un ennemi qui attaque ses sujets, & assurer par-là leur bonheur & leur repos.

On ne peut pas blâmer non plus ceux qui craignant l'accroissement d'une puissance, tâchent de l'affaiblir. Quand elle devient trop formidable, & que les conquêtes acquièrent par-là un certain degré de facilité pour elle; qu'il ne faut plus ni grandeur d'ame ni vertu pour les faire; le plus lâche Tyran pour peu qu'il soit avide, peut attaquer ses voisins. Ceux qui combattent pour affaiblir cette puissance combattent pour le bien, le repos & la liberté de leurs peuples. Les Italiens n'ont jamais voulu souffrir que la France eût un pouce de terre dans leur pays. Cependant *François premier*, par exemple, avait des droits sur le Duché de Milan. Les droits du Roi sont les droits du peuple, il ne pouvait les abandonner. Cela rendait la guerre inévitable. Si la France avait eu alors un Roi aussi sage que vaillant, il aurait soutenu ses droits; & continuellement harcelé par les Italiens, qui auraient remué Ciel & Terre pour le chasser de leur pays, il les aurait peut-être subjugués, & cela avec justice; tandis que les autres auraient combattu pour la liberté de leur pays. Ce sont de ces choses dont tout
le

312. PARADOXES MORAUX

le monde sent la vérité & qui fondent la gloire du Conquérant.

On voit par ce que je viens de dire, que les guerres étant nécessaires souvent, & de première nécessité pour le bien & le repos d'un Etat, celui qui la fait faire est très utile à sa Patrie; & le Roi qui y sacrifie ses plaisirs & sa vie, donne à son peuple la plus grande marque d'amour qu'il puisse donner. Ce ne sont que ces effets de la guerre, qui en ont fait estimer l'art en général. Et un Tyran insatiable qui ne la fait que pour dominer, ne va point à la tête de ses Troupes combattre; ou s'il les conduit, il se tient loin des coups; car s'il était mort il ne pourrait plus contenter ses désirs intéressés. Tels étaient *Philippe second*, *Louis quatorze*: mais *Alexandre* & *Charles XII* combattaient pour le bonheur de leurs sujets & pour la gloire. Ils sont admirés, & ils méritent de l'être, parce qu'ils avaient des âmes vraiment grandes. Mr. *Marmontel* a donc tort quand il dit: *Savez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célèbrent les Conquérans? Vous applaudissez à des gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, se disputent le prix que vous réservez à qui vous portera les coups les plus sûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges: aujourd'hui ce sont les corps sanglans de vos voisins qui tombent épars dans l'arène: demain ce sera votre tour.*

Nous

Nous savons bien ce que nous faisons, lui pourront-ils répondre. Nous encourageons le Chef & les Membres de notre République, à travailler à nous rendre redoutables aux autres peuples, pour qu'il ne leur vienne pas dans l'esprit de troubler notre paix. Nous donnons tant de louanges aux grands Guerriers, afin que les nôtres, voyant la gloire dont sont comblés ceux-ci, guidés par le sentiment de l'éternité de leur être, qui leur fait espérer qu'ils jouiront du contentement que cette gloire leur donne, apprennent à ne point tant priser cette vie & les biens qu'elle donne, & à s'élever à la dignité de leur être. Ce n'est point notre opinion qui détermine la gloire, c'est la nature des choses qui détermine notre opinion. Et si celle que nous donnons aux Héros enflamme notre Roi & nos citoyens, du désir d'en acquérir une semblable, ce ne seront point nos corps qui tomberont épars dans l'arène, mais les corps de ceux qui voudront nous priver des avantages que la nature & le droit des gens nous donnent.

Je crois que ceci suffit pour prouver que la guerre, quoiqu'un fléau, est souvent indispensable, je dis des deux parts. Qu'un Conquérant n'est point celui qui va de but en blanc, sans autre raison que l'envie de faire la guerre, attaquer son voisin. Que s'il le faisait pour acquérir de la gloire,

O

loin

314 PARADOXES MORAUX

loin d'y réussir, il se rendrait l'objet du mépris de toute la terre. Ce qu'il y a peut-être de vrai, c'est qu'un Prince courageux pour sa personne, & plus frappé qu'un autre de l'importance dont il est pour le bonheur de sa Nation de la rendre redoutable à ses voisins, aura l'épée plutôt hors du fourreau qu'un autre: tout comme un poltron attend qu'on l'affomme pour se défendre, au lieu qu'un homme de cœur va au devant du danger qu'il ne saurait éviter. Mais cela est-il un mal ?

Je crois que je n'ai pas besoin de combattre la troisième erreur, qui est de regarder un Prince qui fait des conquêtes, comme un brigand qui prend la bourse à un voyageur. Si le droit des gens est le droit de la nature appliqué aux nations, & que celui-ci est gravé en caractères ineffaçables dans notre cœur, on sent bien que nous ne saurions blâmer un Conquérant d'user de ses droits ; & que l'action de conquérir n'étant point mauvaise, elle ne saurait nous faire mal penser de celui qui la fait, si d'ailleurs il nous fait voir des qualités qui nous frappent d'admiration.

Il me reste donc à combattre la dernière erreur de ceux qui, fondés sur une Philosophie toute bienfaisante en apparence, ne tendent qu'à détruire tout germe de grandeur d'ame dans le monde: c'est l'idée que tous les maux de la guerre doivent être attri-

attribués à celui qui la fait, & surtout qui la commence.

Dans la guerre il y a deux maux principaux à considérer. Le premier c'est le sang qui y est répandu, le second le malheur des peuples à qui le soldat enlève tout. Ce sont des maux, sans doute, mais qu'y faire quand-ils sont inévitables? Le Roi qui par sa valeur & par sa prudence ne fait pas défendre son pays & ses droits, est bien plus malheureux encore. Je fais bien que quand des peuples voyent entrer des troupes chez eux, qui leur ôtent une partie de leurs commodités, ils diront: que nous importe que notre Roi ait telle province ou un autre? Mais malheur au peuple qui est si peu patriotique. C'est alors que le Roi doit dire comme *Scipion Nasica* aux Romains: *Taisez-vous, Romains, je vous prie, & ne vous imaginez pas savoir mieux que moi, ce qui est du bien de la République.* Mr. *Marmontel* trouve étrange ceux qui veulent rendre les peuples heureux malgré eux. C'est le cas où se trouvent presque tous les Rois. Et n'était-ce pas le cas de *Pierre le Grand* qu'on se réunit à admirer, tandis qu'on veut déprimer son implacable adversaire, qui aux yeux de la postérité (si le Ciel nous en donne une plus courageuse & moins philosophe) sera toujours fort au dessus de lui? Chez un peuple vertueux & brave, le sang qui coule ne doit point être imputé au Souverain,

316 PARADOXES MORAUX

puisque ce font des gens qui pour le bien de leur pays se dévouent à la mort comme lui : Tels étaient les foldats d'*Alexandre* & de *Charles XII*. Auffi avec quelle ardeur ne couraient-ils pas à la mort avec lui ? Dans des pays où le peuple eft fi lâche qu'il faut prendre les foldats de force, ce n'est pas la faute du Souverain ; faut-il lui imputer la puſillanimité de ſes ſujets ? Les ſujets & les foldats d'un Roi guerrier font toujours heureux, s'ils font auffi ſenſibles à la gloire que lui.

Le ſecond mal qui conſiſte dans le pillage des peuples, n'étant que l'ouvrage de la méchanceté des particuliers, ne peut point être imputé au Roi guerrier. Ceux qui font guidés par un Roi lâche & perfide, & qui communément font lâches eux-mêmes, font les plus méchans ſur ce point. Auffi un Roi pour peu qu'il ſoit ſoigneux de ſa gloire, entretiendra-t-il la plus ſévère diſcipline dans ſon armée : car des bandits qui commettent mille défords, les Huns & les Tartares, ou ceux qui commettent comme eux mille lâches cruautés, font abhorrés de tous ceux à la connoiſſance de qui elles parviennent : mais l'ordre admirable d'un Camp Romain, *Charles XII* & ſes Suédois feront toujours admirés. Voilà comme l'humanité & toutes les vertus font toujours eſtimées. Il eſt vrai que l'humanité n'eſt point admirée, parce qu'on peut être hu-
main

main & avoir l'ame petite : mais quand elle est unie à la grandeur d'ame , elle en augmente le prix. Un Roi surtout peut gouverner son peuple avec beaucoup de douceur & être le plus vil des hommes. Il peut vivre dans un ferrail , abandonné aux plus honteuses débauches , perdre tous les jours sa raison par l'usage de boiffons fortes , sans qu'il coule une goutte de sang sous son règne. Peut-on cependant prétendre qu'on l'admire pour cela ; & n'est-ce pas dire aux hommes : admirez ce qui n'est pas admirable ? Mais qu'on leur montre un Roi intrépide & juste , laborieux & ferme , il sera toujours admiré. Sans doute il faut qu'il ait montré cette valeur qui est la marque caractéristique de la grandeur d'ame ; & c'est ce qu'un Roi ne peut presque jamais faire qu'à la tête de ses armées. Mais peut-on vouloir que les hommes devinent les vertus d'un autre autrement que par ses actions ?

Je m'arrête peut-être trop longtems sur un sujet assez clair de lui-même. Il y a des hommes qui jouissent d'une admiration qui paraît réellement injuste , & dont je veux développer les motifs. Ce sont les Usurpateurs tels que *César*, *Pépin*, *Cromwell*, qui après avoir renversé la République , ou détrôné le légitime Souverain , se placent eux-mêmes au premier rang. Leur grandeur n'étant fondée que sur l'injustice , le sentiment

que nous avons du juste devrait nous les faire haïr ; & si jamais il y eut une fausse gloire c'est la leur. Aussi arrive-t-il que nous les haïssons, ou plutôt que nous sentons un mouvement de répugnance pour eux, au milieu de l'admiration qu'ils nous inspirent. Cependant l'effet de la grandeur d'ame est tel que nous ne saurions nous empêcher de l'admirer où qu'elle se trouve. Mais voyons combien les hommes sont conséquens même là-dedans. Premièrement, il faut que le Gouvernement qu'un tel Usurpateur détruit ait été mauvais ; comme cela est évident dans les trois que j'ai nommé ; & que par conséquent on puisse supposer que la plus grande partie de la Nation ait souhaité de le voir à sa tête. Ensuite il faut qu'il fasse de grandes choses qui tendent au bien du peuple qu'il a gouverné. Enfin il faut qu'après être monté au rang suprême il montre par une abstinence de ces plaisirs que l'Empire peut procurer, que ce ne sont point les biens du corps après lesquels il a été avide, auxquels il a été sur le point de sacrifier sa vie, mais l'envie de jouir d'une gloire éclatante, & du plaisir de travailler au bonheur d'une Nation ; chose dont il se sentait capable. Et de plus il faut que tous les moyens par lesquels il est parvenu au rang suprême, soient courageux & grands : aucun de vil & de caché, autrement il est perdu
dans

dans l'esprit de tous les hommes. C'est à ce prix qu'on lui fait grace de son injustice. Car c'est si peu le rang suprême, ou l'action de s'y élèver qu'on admire, que si un Usurpateur en montant sur le trône, fait voir qu'il n'y a aspiré que pour se livrer entièrement & sans bornes aux plaisirs des sens, ou s'il y est monté par le poison & par l'assassinat, il est toujours méprisé & abhorré. Autrement il faudrait dire que tous ces Empereurs Romains & Grecs qui se sont assassinés, empoisonnés, aveuglés les uns les autres, ou qui ont acheté l'Empire, sont les objets de l'admiration universelle; & personne ne sera assez absurde pour le penser.

Cependant si la gloire n'est que l'idée que nous avons de la grandeur d'ame d'un homme, & que cette grandeur d'ame ne soit que la préférence qu'on donne aux biens de l'ame sur ceux du corps, prouvée par les actions, en sacrifiant ces derniers aux autres; le plus grand sacrifice qu'un homme pourra faire sera celui de la vie. Ceux qui la sacrifient comme *Codrus*, les *Décuis*, *Léonidas*, seront donc plus grands que ceux qui ne font que la hasarder comme un Conquérant. Ils devraient donc être plus admirés, & cela n'est pas. Sans doute que cela est. Le degré de gloire ne dépend que du degré d'admiration que nous avons pour un homme; & je demande quel

320 PARADOXES MORAUX

est l'homme qui puisse dire qu'il n'est pas plus transporté à la lecture de l'histoire de *Socrate* & de *Régulus*, qu'à celle d'*Alexandre* ou de *Charles XII*? Mais le nom de ces derniers est pourtant plus universellement répandu. Ah! je vous entends; ils sont plus célèbres. Assurément, & ce sont les raisons de cette célébrité que je vais examiner.

S'il est donc vrai, comme je viens de le prouver, que les grandes actions portent un caractère qui nous force à les admirer, & qu'un Roi n'est guères en état de prouver toute l'étendue de sa grandeur d'ame, qu'à la guerre, il pourrait arriver ce qu'on voit arriver communément dans le monde, dans d'autres circonstances. C'est qu'il prît les moyens pour la cause, & qu'avidé de gloire, & regardant la guerre comme la cause de l'admiration, tandis qu'elle n'est qu'un moyen de la faire naître, il se passionnât pour la guerre comme guerre, & courût la faire, juste ou injuste. Or elle est réellement un fléau, & une telle façon de penser ferait par conséquent très dangereuse. J'ignore si cela a jamais été le cas de quelques Princes, hors de celui qui avec un grand courage & une ame héroïque ferait monté très jeune sur le trône; dans un âge où le jugement n'est point encore assez formé pour distinguer les objets; où nous ne sommes guidés que par un
un

un sentiment obscur & plus prompt que l'éclair. Il paraît que ç'a été le cas peut-être de *Charles XII*, quoique nous voyons en lui le sentiment du juste & de l'injuste à un haut degré. C'est un malheur, & il peut avoir cela de commun avec celui de plusieurs jeunes gens, qui se font par ardeur un faux sentiment sur la bravoure, que leur ame sensible aux charmes de la vertu leur fait admirer, & qui recherchent les occasions de la montrer, au lieu de les attendre. C'est que tous les deux peuvent venir de la même origine : de la lecture des livres où les grandes actions sont consacrées.

Les folies des Rois sont plus dangereuses que celles des autres hommes. Ne vaudrait-il donc pas mieux pour éviter un tel mal, leur ôter le moyen de parvenir par-là à la gloire, dont toute grande ame est si avide ; en les privant de la célébrité, & en se taisant sur leurs actions ? Car pour la gloire il faut admiration & célébrité. Si les grandes actions, celles où un homme hasarde & sacrifie ce qu'il a de plus cher à des intérêts plus nobles, plus dignes de la grandeur de son être, impriment un respect dont on ne saurait se défendre, il ne reste que ce moyen de détourner les Rois de la guerre, en n'élevant que ce qui se fait dans la paix & se taisant absolument sur toutes les actions guerrières. Alors voyant qu'il n'y a pas moyen d'acquérir de la gloire par la guerre,

322 PARADOXES MORAUX

plus ils feront sensibles pour elle, plus ils chercheront dans les arts de la paix les moyens d'y parvenir : loin d'être ardens à saisir l'occasion de faire la guerre, ils l'éviteront, & elles seront plus rares.

C'est-là l'idée de Mr. *Marmontel*, qui veut même qu'on aille jusqu'à s'élever contre le guerrier. Et les Ecrivains qui sont les dispensateurs de la gloire, au moins, s'ils n'ont pas le courage de parler contre lui, doivent garder un éternel silence sur ses actions, ce qui les plongerait bientôt dans l'oubli. Pour preuve il cite ce passage d'Horace. (a)

*Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrimabiles
Urgentur, ignotique, longa
Nocte, quia carent vate Sacro.*

Nous allons bientôt examiner à quel point on peut appeller les Ecrivains, dispensateurs de la gloire. Ils ne le font que de la célébrité. Mais est-il possible que Mr. *Marmontel* n'ait point vu, que quand même ce projet ferait utile, il est absolument impossible? Mais il y a plus, c'est qu'il ferait très pernicieux.

Il ferait très pernicieux en ce qu'il tendrait directement à la ruine & à la destruction

(a) Lib. Iv. Od. IX.



tion de toute valeur. On fait quelle est à puissance de l'exemple sur le cœur humain, sur-tout celui de ceux que la nature, nos relations avec eux, nous portent à respecter. Il n'y en a point de plus frappant que celui du Chef d'une Nation. S'il languit dans le repos & dans la mollesse, ses sujets & même cette partie qui s'est destinée à veiller à la défense des autres, y languira bientôt aussi. Nous aurons une armée de Perses. Qu'on ne s'y trompe point; il n'y a point de milieu, il faut qu'une nation soit guerrière ou molle. *Darius* n'était point un mauvais Prince, mais il était mou & efféminé, & ses soldats l'étaient aussi. Nous avons vus les Etats d'un Prince, qui a gouverné avec beaucoup de douceur. Généreux, Protecteur des Arts & du Commerce qu'il faisait fleurir dans ses Etats, ses peuples vivaient dans la paix & dans l'abondance. Mais peu soigneux de sa gloire, il avait négligé l'art militaire; ses troupes croupissaient dans le repos & dans la mollesse: aussi combien d'avaries ne fut-il pas obligé de souffrir d'un voisin puissant & guerrier? jusqu'à ce qu'à la fin son pays se vit envahi & abîmé, sans que cette conquête coûtât un homme.

Or il n'y a que l'amour de la gloire qui puisse rendre un homme courageux, ou bien le pur amour de la vertu, que je ne crois pas que personne s'attende à trouver absolu-

ment chez toute une Nation. Il n'y a que deux cas où un homme puisse se résoudre à sacrifier sa vie: ou pour acquérir par-là un plus grand bien, ou dans les premiers momens de la perte d'un bien, qui lui fait regarder son existence comme un fardeau insupportable. Encore faut-il qu'un homme ait une espèce de grandeur d'ame pour cela, & qu'il se soit accoutumé à penser que son existence n'est pas bornée à cette vie, qu'il ait cultivé le sentiment de la dignité de son être qui consiste dans son éternelle durée. Il faut pour sacrifier sa vie à un plus grand bien, qu'il en connaisse un; & quel autre lui peut-on montrer, qui le touche plus sensiblement, que l'admiration de tous les hommes? C'est ce qui fonde ce violent désir, que nous avons tous, d'imiter les grandes actions qui viennent à notre connaissance. C'est le sentiment confus que nous avons que celui qui en est auteur, est encore capable de jouir de l'admiration qu'il imprime. Nous autres Chrétiens nous devrions avoir d'autres motifs, je le fais bien; mais le monde ayant été obligé de subsister avant que la Religion Chrétienne fut répandue, Dieu nous a très sagement donné des sentimens naturels, propres à suppléer à ce qui nous manquait avant la révélation. Et ces sentimens comme ils sont adhérens à la nature, nous ne saurions encore nous en défaire. Les hommes enveloppés dans le corps
sont

font sujets des sens. Ils se figureront donc bien plutôt comment ceux qui sont morts jouissent du plaisir que cause l'estime & l'admiration universelle, que ce bonheur pur que doivent goûter les vertueux. Il faut un degré d'élevation de plus pour parvenir à cette dernière idée. Si nous ôtons le degré intermédiaire, ceux qui auraient pu s'élever jusques-là resteront en deçà ; & la plupart des hommes ne connaîtront que leur existence corporelle : ce fera le *non plus ultra* de leurs souhaits. Tous les usages, la religion de l'Antiquité nous prouvent, que dans ce désir de gloire, c'était l'espoir d'en jouir après la mort qui les guidait. Les chansons guerrières des Germains, des peuples de la Grande Bretagne, de ceux de l'Amérique Septentrionale même, qui ne contiennent que les louanges de leurs Guerriers, le prouvent. Nous sommes des Chrétiens, direz-vous, & nous n'avons point besoin de pareils motifs. Oui, sans doute, mais la religion Chrétienne trop spirituelle pour certains esprits, n'est pas assez efficace chez eux pour les faire agir d'après ses principes. Il leur faut un objet plus sensible pour les élever au dessus des sens, & c'est la gloire. Si nous les en privons, ils ne feront rien de grand, & on en a souvent besoin dans le monde. Il est sûr que la religion Chrétienne bien entendue inspire tout ce

qu'il y a de grand au monde. Mais la généralité des devoirs qu'elle impose à tous les hommes, qui fait que chacun attend de les voir remplir à son voisin; son universalité par laquelle il faut que nous l'adapions à tous les hommes & à tous les états; jusqu'à sa spiritualité même, tout fait que ne pouvant arriver jusqu'à elle, nous la tirons (je dis en général) jusqu'à nous; & alors nous y faisons entrer nos passions intéressées tant bien que mal; & c'est-là ce qui fait que hors chez quelques âmes élues, & qui s'élèvent au suprême degré de grandeur, auquel il est donné à l'homme d'atteindre, chez tout le reste elle se voit forcée à céder, à plier à nos intérêts, & surtout au plus cher, à la conservation de la vie. Voilà ce qui fait que même chez nous, si nous ôtons la gloire, nous nous privons d'un grand soutien.

Je ne fais quelle Philosophie gagne de nos jours la supériorité, qui à force de vouloir secouer le joug des préjugés, tend à anéantir toute grandeur d'âme. Autrefois c'était un honneur de mourir pour l'Etat. A présent c'est l'amour de tous les hommes en général qu'on prêche: on nous ôte tout amour pour l'Etat dont nous sommes les membres: car pour de patrie j'avoue que nous n'en avons plus. Nous sommes, dit-on, les citoyens du monde, chaque homme doit avoir part à notre amour; & en l'étendant ainsi nous
l'af-

l'affaiblifions. Aimer fes aifes, fes voluptés, cela est naturel, dit-on, il faut songer à son propre contentement. Mais tremper les mains dans le sang de nos ennemis, quelle horreur, quelle barbarie ! Comme si cela n'était pas souvent nécessaire. Il me semble que s'il y a des gens qui se plaignent que nous allons tomber dans la barbarie par rapport aux Sciences, on aurait plus raison de craindre de tomber dans l'abrutissement par rapport aux vertus. Tout courage, toute grandeur d'ame va s'éteindre si l'on n'y prend garde ; & si nous purgeons le monde de grands crimes, nous en arrachons toutes les grandes vertus. C'est un bonheur que le sentiment naturel répugne à ces sophismes, comme aux sophismes de ceux qui veulent douter de l'existence de Dieu ou de notre liberté. Comme dans ces cas nous croyons qu'il n'y a que les méchans qui souhaitent qu'il n'y ait point de Dieu, ou que nous ne soyons point libres ; croyons qu'il n'y a que ceux qui n'aiment point à sacrifier leur vie pour le bien de l'Etat, qui goûtent ces sentimens affectés de mépris pour un Héros tel qu'*Alexandre* ou *Charles XII*. Je ne veux pas pourtant étendre ceci jusqu'à leurs Auteurs, que l'esprit de singularité a pu entraîner. Aimons hardiment nos Parens, nos Amis, nos Citoyens, plus que tous les autres hommes : courons sans balancer exterminer ceux qui veulent leur
nuire ;

323 PARADOXES MORaux

nuire ; & rendons graces au Ciel s'il nous a donné un Roi qui sache nous y conduire, & comme premier Citoyen de l'Etat, donner l'Exemple de mourir pour son soutien. Livrons-nous entièrement à toute l'admiration que nous inspirent de tels Héros ; élevons-les jusqu'au Ciel, & excitons les autres à les imiter par la vue de la gloire que ceux-ci obtiennent. Mais méprisons, ainsi que la nature nous l'enseigne, ceux qui du fond de leur palais, où ils se livrent aux plaisirs les moins nobles, mettent l'univers en combustion ; qui, comme un *Louis quatorze*, ne vont à l'armée que pour la parade, & traînent, en nouveaux *Darius*, tout l'attirail de leurs voluptés après eux.

Je fais sans doute que des Rois vraiment guerriers sont craints de leurs voisins. Attaqué ou offensé par un adversaire injuste, quand un tel météore s'élève au milieu des Rois, s'il bat son ennemi, & qu'il l'affaiblisse en s'agrandissant, les autres tombent tous sur lui pour l'écraser, & puis on dit que c'est lui qui met le monde en feu. Mais qu'eux-mêmes par leur exemple rendent leurs peuples courageux ; qu'ils leur inspirent cette ardeur pour des biens plus relevés que la vie, & le Conquérant sera moins à craindre pour eux. Est-ce la faute de celui-ci s'il les surpasse en magnanimité ? On me dira peut-être que ce n'est pas là la morale qu'il faut prêcher aux Rois & aux peuples,

ples ; que c'est vouloir faire de nous des hommes féroces comme nos ancêtres ; que quand un Peuple est attaqué il faudra toujours se défendre.

Je crois que si un peuple est attaqué directement, menacé d'une invasion, il se défendra tant bien que mal, mais il n'y a-là aucune grandeur d'ame. Les brutes font la même chose.

*Fin le piu timide belve fugaci
Hanno valor, si fanno audaci,
Quando il combattere é necessità.*

Mais je suis sûr qu'avec des sentimens de patriotisme, si tous les Rois rendaient leurs peuples guerriers, il y aurait moins de guerres qu'à présent. On ne pourrait conquérir une nation, il faudrait l'exterminer. Et il en est, ce me semble, des corps politiques comme des hommes, où il n'y a jamais plus de querelles que parmi les demi-braves ; les gens de cœur se respectent les uns les autres.

On voit donc combien il serait dangereux d'ôter aux Rois l'espoir de se couvrir de gloire par des actions guerrières. Denués de cet aiguillon ils deviendraient mous, & rendraient dans peu leurs peuples tels aussi. Et cet aiguillon est nécessaire & bon : car si nous osons attribuer le désir de se voir glorifier à l'Être Suprême, qui pourra le condam-

damner dans les hommes ? Et ne difons pas qu'on ne veut blâmer ou taire que les actions du guerrier injufte, qui profite de fa valeur & de fes lumières pour opprimer fes voifins. C'eft ce que la poftérité fait toujours ; & fi l'on veut louer celui qui expose fa vie pour rendre fes fujets heureux, c'eft le Roi guerrier qu'il faut louer : car en les rendant courageux , intrépides , en les endurciffant aux fatigues , en leur apprenant à méprifer la vie & les plaifirs , en les rendant redoutables , il les rend heureux : & celui qui tombe fur le premier qui oſe empiéter fur les droits de fes peuples , qui l'affaiblit en le vainquant , en lui ôtant une partie de fes Etats , travaille pour leur bonheur ; & s'il y périt il meurt combattant pour fes fujets.

Après avoir prouvé combien cela ferait dangereux , il me reſte à montrer qu'il eſt impoſſible de priver le Conquérant de fa célébrité , & que par conféquent tout ce qu'on peut dire là-deſſus eſt inutile.

Nous avons vu que la grandeur d'ame qu'il faut pour une action , détermine le degré d'admiration qu'elle inſpire , & que c'eſt ſon importance qui la rend célèbre. *Alexandre* conquiert l'Asie ; cet événement intéreſſe toute la terre habitable , & ſ'y répand par conféquent. La grandeur d'ame qu'il y montre , nous le fait admirer. Car ſans celle-là , ou ſans la ſupériorité de lumière-

mières, il n'y a malgré toute la célébrité possible aucune gloire à espérer. Je vais en citer un exemple, où avec une célébrité à laquelle personne n'ose se flatter d'arriver, celui qui en est l'objet languit sans admiration dans une espèce d'oubli. *Améric Vespuce* a donné son nom à une partie du monde, il est oublié; & *Christophe Colomb* est infiniment plus admiré que lui, parce qu'il fallait infiniment plus de lumières & d'audace pour la découverte que fit ce dernier, que pour ce que fit *Améric*. On nomme l'Amérique sans songer à lui.

C'est cette célébrité dont les Ecrivains sont les dispensateurs, qu'ils pourraient tout au plus ôter au Conquérant en s'unissant pour ce projet. Son éclat passerait alors dans quelques générations. Mais qui ne voit que cela tendrait à la destruction de toute histoire? Il y a deux points de vue sous lesquels l'histoire est une science nécessaire. Le premier c'est qu'elle est un recueil de faits qui peuvent servir à donner à l'homme public de la prudence & de l'expérience. Le second c'est qu'elle est le dépôt où les nations s'instruisent de leurs droits & de tous leurs intérêts. Dans tous les autres cas elle n'est qu'une science de curiosité utile. *Alexandre* conquiert l'Asie & l'Egypte; ses Généraux, *Seleucus* & *Ptolomé*e forment deux Royaumes. Il importe à leurs descendans de savoir comment

332 PARADOXES MORAUX

ment leurs ancêtres sont parvenus à ces Royaumes ; cela y confirme leurs droits. Qu'il s'élève une guerre entre ces deux Rois, les détails de cette guerre, ses suites, les anciennes limites de leur Empire, les nouveaux, les causes de leur changement, tout cela sont des objets de la dernière importance. Il est donc impossible de vouloir qu'on garde le silence sur les guerres qui se font ; car ce sont précisément elles qui rendent l'histoire nécessaire. Ainsi il faut qu'il y ait des Historiens qui écrivent l'histoire des Conquérans. Car il est impossible que dans le dessein douteux d'éviter le fléau de la guerre, ou de le rendre plus rare à l'avenir, on voulut qu'il y eût des lacunes continuelles dans l'histoire. Il est donc décidé que l'historien ne peut pas se dispenser de rapporter les faits d'un Conquérant ; & c'est à tort que Mr. *Marmontel* veut blâmer Mr. de *Voltaire* d'avoir écrit celle de *Charles XII*, puisque si lui ne l'avait pas fait, il aurait fallu qu'un autre le fît. Il ne s'agit plus que de la manière dont il doit s'y prendre.

L'Historien a un moyen de frustrer le Conquérant de sa gloire, en falsifiant les causes & les motifs de ses actions. Si tous les Ecrivains se réunissaient dès qu'il s'élève un Roi guerrier dans le monde, à lui prêter des motifs vils & bas, à l'accuser de mille lâchetés, de mille perfidies, ils

le feraient tomber dans le mépris, & cela dégoûterait bientôt les autres d'aspirer à cette gloire. Mais on voit bien que le mal ferait pire que le remède, puisque l'histoire n'est utile qu'autant qu'elle est véritable, & que si un Historien est homme d'honneur, la vérité doit être sacrée pour lui.

Enfin il lui reste encor un moyen; c'est de conter les faits tels qu'ils font; & de s'élever contre tout guerrier, en le représentant comme un monstre cruel & vorace. Mais la gloire d'un Roi ne dépend qu'en partie de l'Ecrivain. Tout ce qu'il peut faire c'est de transmettre ou de ne pas transmettre ses actions à la posterité. La plus grande & la plus importante partie de la gloire, l'admiration que les grandes qualités d'un homme font naître chez les autres, dépend absolument de l'impression que ses actions font sur eux. Dès que l'Historien ne falsifie point les faits, il ne peut rien faire de ce côté-là: & il n'y a que des gens d'un esprit faible qui puissent se laisser guider dans leurs jugemens par les vaines déclamations de l'Auteur. Toute action grande nous entraînant irrésistiblement à l'admirer, si un Auteur nous en rapporte une, il nous sera impossible de nous défendre de ce mouvement d'admiration, quoi que l'Auteur dise à son désavantage. Au contraire, nous blâmons dans un Historien le style déclamateur pour ou contre: & c'est ce qui rend

Va-

334 PARADOXES MORAUX

Valere Maxime, un des Ecrivains les plus utiles de l'Antiquité, si defagréable à lire aux gens de goût. Dans toutes les bonnes histoires, les faits nous sont simplement présentés avec leurs causes, & c'est là-dessus que nous formons notre jugement. Telle est même l'Histoire de *Charles XII* par *Mr. de Voltaire*. Qu'on me montre un seul endroit où l'Auteur s'érige en prôneur de son Héros, ou ce soit autre chose que l'action même & son récit qui détermine le jugement du Lecteur. Où en serions-nous si cela était autrement? Dans le moyen âge où il n'y avait que les Moines qui écrivaient l'histoire, ils ne louaient que les Empereurs & les Rois qui leur faisaient des donations. Or si nous ne suivions que les caprices de l'Historien, & que nous ne jugeassions pas sur les faits, un *Louis le débonnaire* nous paraîtrait le meilleur Prince de l'univers, & les *Henris*, les *Othons*, enfin tous ces Empereurs, tous ces Rois, qui dans cet âge d'ignorance ont eu le courage de résister à la furieuse ambition des Papes & du Clergé, nous paraîtraient des monstres. Cependant ces Moines n'ont point manqué à défigurer les faits autant qu'ils ont pu; & malgré cela la vérité n'a point laissé de percer, parce que les hommes ont reçu la raison pour la démêler. *Mr. Marmontel* veut-il donc qu'on admire un *Charles le Chauve*, qui achetait la paix à prix d'argent,

gent, & tous les Rois qui lui ressemblent ? Il n'était pas guerrier assurément ; il aurait pu d'ailleurs même être très bon Prince, donner des Edits fort sages, parce que pour cela il ne faut aucun courage. Et voilà ce qui fait que nous n'admirons aucune de ces vertus, comme la tempérance, l'humanité, la bienfaisance, que lorsqu'elles nous engagent à leur faire des sacrifices de nos plaisirs corporels, parce que hors de-là nous ne voyons pas qu'un homme ait l'ame vraiment grande ; & que pour posséder ces vertus jusqu'à un certain point il ne faut aucune grandeur d'ame. Même un Prince, à moins d'être aveuglé, ne fera que des Réglemens utiles ; parce que plus ses sujets seront heureux & riches, plus il le fera aussi, & il ne faut que de l'amour-propre le plus commun pour l'y engager. Ainsi, que l'Historien loue le Roi pacifique & s'élève contre le Roi guerrier, il n'en fera ni plus ni moins, pourvu qu'il conte les faits comme ils sont.

J'ai montré assez au long en quoi la grandeur d'ame consiste ; ainsi comme dans la vie d'un Prince pacifique il n'y a aucune action qui nous puisse faire connaître qu'il possède cette qualité, l'unique que nous admirions ; en vain un Historien l'élèverait-il jusqu'aux nues, notre cœur résisterait à cet éloge, & on le regarderait ou comme l'ef-
fet

336 PARADOXES MORAUX

fet d'une marque de jugement, ou comme une vaine flatterie. Il y a une grande différence si, après qu'un Prince a repoussé avec succès ses ennemis, qu'il a donné des preuves de grandeur d'ame, il se départ de ses droits par amour pour le bien de ses sujets & le repos du monde; si l'on le voit tenir en respect ses ennemis, fuir les voluptés, & se livrer entièrement au bien de ses peuples, alors nous l'admirons sans faute. Quand un *Stanislas* aime mieux renoncer à la Couronne de Pologne que de troubler davantage l'Europe, il peut être sûr de l'admiration de tous les siècles. *Léonidas* & *Codrus* mourans, sans avoir fait de conquêtes pour leur peuple, sont plus admirés que le vainqueur de *Darius*.

Un Roi Législateur, tel que *Minos*, *Licurgue* & *Pierre le Grand*, ne peut non plus obtenir que la gloire du second rang, celle de grand Génie, car il ne faut point de sacrifice pour faire ce qu'ils ont fait; j'en excepte *Licurgue*, qui l'emporte sur tous par son exil volontaire. Mais si l'on voulait refuser la gloire au Conquérant à cause du sang qui coule sous son règne, & des maux que la guerre cause aux peuples; la Police de la Russie ne coûta-t-elle pas du sang autant qu'une conquête? Et quand *Louis quatorze* n'aurait point eu la fureur de mettre l'Europe en feu du fonds de son Pa-

lais,

fais, qu'il fut demeuré paisible; le seul Canal de Maintenon ne coûta-t-il pas plus d'hommes, & ses bâtimens & ses voluptés plus d'argent à la France que toutes les Conquêtes d'*Alexandre*, & de *Charles douze*, tant que ce dernier fut heureux? Je trouve en vérité injustes ceux qui raisonnent ainsi, & le jugement universel des hommes me paraît bien mieux fondé.

Mais ce n'est peut-être pas tant à l'Historien qu'il faut s'en prendre de la gloire du Conquérant qu'au Poëte. Ce sont eux qu'on lit le plus, & qui font le mieux passer dans nos cœurs les mouvemens qu'ils veulent: d'ailleurs, me dira-t-on, ils ne sont point obligés à la bonne foi des Historiens. Pour bien juger de la part que les Poëtes ont à la distribution de la gloire, il faut les diviser en deux classes: les contemporains du Héros qu'ils célèbrent, & ceux qui viennent après lui. Toujours est-il sûr qu'on ne peut point blâmer la manière de juger des hommes, qui toujours les mêmes, jugent d'après les sentimens que j'ai éclairci plus haut.

Les contemporains ont reçu des bienfaits de celui dont ils chantent les louanges, ou ils veulent en obtenir. Dans le premier cas si leur Héros a commis de mauvaises actions, s'il a des vices, il se peut que la reconnaissance leur ferme les yeux, ou les leur fasse taire; ils n'élèvent

P

que

que ses bonnes qualités : encore faut-il qu'ils le fassent fondés sur des actions, car le Poëte tomberait dans le mépris s'il louait un Prince, sans fondement visible. C'est-là l'unique moyen que le Poëte ait de fasciner les yeux de la postérité. Voilà comme *Horace* & *Virgile* ont fait ; & ce qui les empêche de tomber dans le mépris, parce que c'est la reconnaissance envers deux très grands hommes, *Auguste* & *Mécène*, qui leur dictait leurs vers. Car pour ceux qui comme *Ovide*, demandent des graces, & tâchent de les obtenir par des flatteries, ils tombent tous dans le mépris, & on ne compte pas du tout sur leur témoignage pour juger du mérite d'un Héros. En général on parle beaucoup de la part que les Poëtes ont à rendre glorieux ou méprisé, le nom de celui qu'ils veulent. Je trouve que rien n'est plus faux. On cite pour exemple *Achille*, qu'*Homère* a tiré de l'oubli, & *Auguste* dont le nom est glorieux malgré mille crimes dont il s'est souillé. Quant à *Achille*, sa gloire, & celle de *Richard* & de *Roger*, vont à peu près de pair dans le monde. Et quant à *Auguste*, il est vrai que ceux à qui son nom est parvenu font peu instruits de tous les crimes que lui coûta sa liaison avec *Antoine* & *Lépide*, & enfin son entière usurpation de l'Empire. Les louanges que *Virgile* & *Horace* donnent à sa bonté, à sa clémence, à sa sagesse, à son

son amour pour les Lettres, & enfin à son amour & ses soins pour le bien de la République, jettent un vernis sur ses actions antérieures. Et cela est naturel : nous ne comptons les actions d'un Monarque que du moment qu'il monte sur le Trône; tout ce qui précède s'oublie. Cependant malgré ces louanges, jamais on n'a eu d'*Auguste* que l'idée d'un bon Empereur, jamais celle d'un Héros. Personne ne le comparera à *Alexandre* ou à *Charles XII*. L'Histoire de sa vie nous prouve qu'il était plus fin que sage, & que la valeur, ce caractère présomptif d'une ame vraiment grande, lui manquait; & toutes les louanges du monde ne le feront pas admirer au point où nous admirons un véritable Héros. Jamais Roi ne fut plus loué que *Louis quatorze*. L'infortuné *Charles XII* n'a eu qu'un seul bon Historien & aucun Poète qui l'ait chanté, au lieu que l'autre a été élevé jusqu'aux nues par mille & mille plumes. Leur nom passera assurément à la postérité la plus reculée: mais l'un sera regardé comme un homme d'un grand esprit & d'une ame ordinaire; au lieu que l'autre sera admiré comme l'ame la plus grande que notre siècle ait produite.

Cependant quand même il dépendrait du Poète de nous donner telle idée qu'il voudrait d'un Monarque, encor n'est ce pas au jugement des hommes qu'il faut s'en prendre; puisque le Poète même se voit forcé

de se conformer aux principes de gloire que j'ai exposés, s'il veut que l'univers acquiesce aux louanges qu'il donne à son Héros. Si *Horace* avait dit: O ! *Auguste*, que vous êtes grand & magnanime ! vous avez sacrifié *Cicéron*, votre bienfaiteur, à la vengeance d'*Antoine* : vous, lui & *Lépide*, vous vous êtes baigné à l'envi dans le sang des Romains ; ne l'aurait-on pas sifflé ? Mais il dit : vous avez rendu le repos & la paix à l'Empire, le crime est poursuivi, l'innocence ose reparaitre sous votre règne ; les Scythes, les Dalmates, les Parthes vaincus par votre sagesse & par votre courage ne troublent plus nos frontières ; le feu des guerres civiles est éteint ; le Laboureur, le Vigneron travaillent tranquillement dans les champs, & chantent vos louanges : & nous admirons celui dont il dit cela, parce que cela est réellement bon & beau. Où en serions-nous, je vous prie, s'il dépendait du Poëte de nous faire passer ce qu'il veut pour louable. Il y a eu un Empereur de Maroc qui, pour montrer son adresse, coupait d'un seul coup, en montant à cheval, la tête à celui qui lui tenait l'étrier. Si un Poëte avait dit de lui : Tu as tué dix mille esclaves qui ne pouvaient se défendre, de ta propre main, en leur coupant la tête avec une adresse merveilleuse ; ou de *Ptolémée Philopater* : Vous avez fait mourir votre Père & voire Mère, vous vous êtes plongé dans toutes sortes de débauches, que cela est grand, que

que cela est noble ! Les admirerions-nous, quand même il aurait revêtu cela des plus beaux ornemens de la Poësie ? On voit donc bien que ce n'est pas les hommes & leur fausse manière de juger qu'il faut accuser, mais celui qui leur conte de faux événemens, ou qui les leur présente sous un faux jour. Car ils ne peuvent juger que sur ce qu'ils savent & connaissent d'une chose ou d'un homme. Je ne veux point du tout justifier ceux qui ont la lâcheté pour leur intérêt particulier, d'en imposer à la postérité, quoique cette imposture soit réellement de peu de conséquence, puisqu'à à moins qu'un Poëte soit le seul qui nous ait transmis l'histoire d'un Héros, comme *Homère* celle d'*Achille* & d'*Ulysse*, nous puissions toujours nos jugemens dans les récits de l'Historien & non dans ceux du Poëte. Mais enfin c'est toujours une bassesse. Je doute seulement que tant que chez les Poëtes, les plaisirs du corps l'emporteront sur les plaisirs de l'ame, ils ne soient pas d'humeur de sacrifier les avantages qu'ils peuvent retirer de leur flatterie, au plaisir de dire la vérité, & d'agir en hommes magnanimes. Rien n'est plus ordinaire de nos jours que de voir des Rois qui n'ont fait que boire & manger, être chantés à l'envi par mille beaux esprits : mais la postérité dont l'admiration fait la gloire, & le sentiment intérieur de leurs contemporains, vengent bien

la vérité de ce vain encens qui l'offense.

Quant aux Poètes Epiques ou aux autres qui chantent un Héros mort, ils osent moins qu'aucun autre heurter les sentimens de nos cœurs ; car ils seront méprisés s'ils n'en touchent la corde secrète, s'ils s'éloignent de la façon de penser universelle. Il faut d'abord que le Poète choisisse un sujet important par ses effets, afin qu'il intéresse : la conquête d'un pays, l'établissement d'une nouvelle nation, la découverte d'un nouveau monde. Il faut que son Héros ait l'ame grande, & il n'en peut montrer la grandeur que quand il se voit obligé de sacrifier tous les biens du monde à son entreprise, qui est proprement ce qu'on pourrait exprimer par d'autres termes, qu'il faut que son entreprise soit difficile. Il faut donc qu'il soit souvent exposé à perdre la vie dans des combats, par des tempêtes, ou d'autres malheurs ; parce que ce n'est que là que toute la grandeur d'ame se développe. Et qu'y a-t-il de plus propre pour cela que la guerre ? Qu'on me cite un Héros pacifique dont la vie put fournir un Poème Epique, je ne dis pas quant à la manière, mais même quant aux sentimens. N'est-ce pas dans une guerre que *Codrus* montra sa grandeur d'ame ? Et ce *Léonidas* dont *Mr. Glover* a fait un si beau Poème, ne se sacrifia-t-il pas pour le salut de Sparte & de la Grèce dans une guerre ? Ainsi un Poète ne peut point chan-

chanter le Législateur, le Roi bienfaisant, parce que pour donner des loix sages il ne faut qu'un grand esprit, & pour faire du bien, quand on ne se prive de rien par là, n'est nullement admirable, mais bien estimable. C'est vouloir louer les hommes de peu de chose que de les louer de n'être pas traitres, perfides, avarés, voluptueux. Mais quand la vertu exige le sacrifice des biens, ou de la vie, c'est alors seulement qu'il est grand d'être vertueux. En troisième lieu, il faut toujours qu'il donne un motif louable à son Héros. *Godefroi* va délivrer le St. Sépulchre, *Cortes* étendre l'empire de notre sainte Religion, *Enée* fonder un nouvel Empire par l'ordre des Dieux, les Grecs punir le crime de la foi conjugale & de l'hospitalité violée, enfin *Ulysse* retrouver son épouse & sa patrie.

Au reste ne croyons pas que la gloire d'un Héros dépende du Poète Epique. *Henri IV* était connu longtems comme le plus grand & le plus magnanime des Rois que la France eut produit, avant que la *Henriade* parut, qui n'a rien ajouté à sa gloire: quoiqu'elle puisse beaucoup augmenter sa célébrité, surtout à l'avenir.

Je crois que ceci suffit pour prouver que la gloire n'est point une chose arbitraire; que ce n'est qu'à mesure qu'un homme montre de grandeur d'ame que nous la lui accordons. Que le Roi Guerrier doit né-

344 PARADOXES MORAUX, &c.

cessairement emporter le plus de suffrages, puisque ce n'est qu'à la guerre qu'un Roi peut montrer le plus haut degré de magnanimité par le sacrifice de sa vie.

Je crois avoir aussi prouvé que tous les discours des Philosophes tenteraient en vain de changer nos idées là-dessus, qui sont fondées sur les sentimens les plus naturels. Enfin l'erreur de Mr. *Marmontel* semble fondée sur ce qu'il confond toujours la célébrité avec la gloire. Un Conquérant est plus célèbre, & j'ai dit pourquoi. Mais *Léonidas*, *Brutus*, *Décus*, *Régulus*, *Caton* & *Socrate* même, jouissent d'un plus haut degré d'admiration. Voilà ce qui peut servir pour démontrer la justice des jugemens des hommes, & leur raison.



DE
L'HONNEUR.

Mille tibi comites, & mille parabis amicos;

JOHANNES SECUNDUS.

DE

L'HONNEUR

...

...

...

...

...

R 1

DE

D E

L'HONNEUR.



Plusieurs moralistes ont été frappés
 P de la différence qui paraît entre
 ce que nous nommons honneur,
 & les devoirs que la religion ou
 la morale nous prescrivent. Cette diffé-
 rence semble aller souvent jusqu'à la con-
 tradiction, & leur a paru par conséquent
 si absurde, qu'ils n'ont pas balancé à dire
 que ce que nous nommons honneur, n'est
 que l'enfant d'un vain caprice des hommes,
 qui sont si pervers, qu'ils aiment mieux se
 soumettre à des loix folles & tyranniques,
 qu'à celles de la religion & de la raison:
 & là-dessus ils n'ont pas manqué de prê-
 cher & de fulminer contre notre folie &
 notre perversité.

Quant à moi, qui n'ai pas voulu croire
 que les hommes se laissent aveugler par
 l'audace & par l'impudence d'un Conqué-
 rant,

rant, dans la gloire qu'ils lui accordent; j'ai peine à me persuader qu'une pure folie soit la cause & le principe de ce que nous nommons honneur. Je crois que dans la plupart de ces choses les hommes suivent leurs sentimens naturels, & qu'il n'est pas difficile de montrer que l'honneur même tire sa source de là. Il y a peut-être dans ce que nous nommons l'honneur, plusieurs choses qui ne conviennent plus ni à nos loix politiques, ni à celles de notre religion, & tout aussi peu à nos idées morales. Mais on verra aisément comment elles se sont transmises & soutenues si long-tems, malgré tout ce qui devait les détruire. Aussi ont-elles enfin changé, & l'on ne retrouve que quelques faibles vestiges de ces idées d'honneur qui ne conviennent plus ni aux loix, ni à la religion. Cependant on ne sera point étonné qu'elles aient été si tenaces & qu'il ait été si difficile de les déraciner, si l'on songe qu'elles tenaient aux mœurs, ou plutôt qu'elles formaient les mœurs; & que celles-ci ne changent que peu à peu & avec bien de la difficulté, surtout quand elles sont fort invétérées.

On a toujours fort crié au préjugé contre nos loix de l'honneur, & en effet si tout faux jugement doit se nommer ainsi, on a eu raison à plusieurs égards. Mais elles n'ont pas toujours été un préjugé,
&

Et il y a eu un tems où elles pouvoient être sentées. Si après cela il y en a telle, que les changemens qui sont arrivés chez nous ont rendu absurde, on doit penser que quand les idées des hommes ont pris un certain cours, on ne peut leur en faire changer tout d'un coup; qu'il faut du tems pour cela. Une loi est bientôt faite quand on trouve un abus, mais elle ne change pas tout d'un coup les idées reçues & qui subsistaient avant elle. C'est là-dessus que je me fonderai, en expliquant ce qu'il y a de plus étrange dans ce que nous nommons l'honneur. Je ne veux pas dire que toutes nos idées sur l'honneur soient absolument & uniquement bonnes & sentées; je veux seulement montrer comment les hommes y ont été amenés, par la nature même des choses, sans aucune folie, sans une perversité qui les fasse toujours pencher vers le mal; dont il est tout de même impossible de croire des Nations entières capables.

L'honneur, dans son acception la plus étendue, signifie une estime, une bonne opinion que les hommes ont à l'égard d'un autre, considérées relativement à celui qui en est l'objet. Cette bonne opinion doit être fondée sur des avantages qu'ils voient ou croient voir en lui. Dans ce sens-là l'honneur peut avoir plusieurs causes: la beauté, la force, le savoir, les vertus &

jusqu'à la naissance & aux richesses peuvent être des objets d'estime. Mais il se prend dans un sens plus particulier, pour l'estime que nous faisons d'un homme à cause de ses vertus, ou qualités morales. Car quoique la naissance, le rang & les richesses puissent nous faire honorer quelqu'un, dans des cas particuliers où nous attendons des avantages de ces prérogatives que nous lui voyons, cela ne nous le fait honorer qu'extérieurement; ou si nous l'honorons intérieurement, si nous éprouvons pour lui ce sentiment d'estime, comme Mr. *Helvetius* le soutient, ce n'est que par une espèce de prestige: & l'on ne prétendra jamais mettre en général dans la classe des qualités dignes d'estime dans un homme, ce que l'on sent qui ne lui appartient pas & qu'il doit à un heureux hasard. L'esprit & le savoir, quoique des objets d'estime parmi les hommes, ne sont pourtant pas ce que nous entendons par honneur, dans le sens où nous prenons ce mot, quand nous parlons des loix de l'honneur, de ces règles qu'on ne saurait enfreindre sans encourir le mépris des hommes. Car puisqu'il ne dépend pas absolument de nous, de nous donner le degré d'esprit & de savoir que nous voulons, comment aurait-on pu vouloir fixer par des règles, le degré d'esprit qu'il faut pour n'être pas méprisé? Mais nos actions dépendent de nous, & sont soumi-
ses

ses à des règles ; c'est donc l'estime qu'on a pour nous à cause de nos actions & pour nos vertus morales dont elles font la marque, que nous nommons honneur. Nous en avons formé après cela certaines règles, que nous avons nommé loix de l'honneur : & ces règles ont été formées comme toutes les règles, par abstraction, d'après ce qu'on a vu que les hommes méprisaient ou estimaient. C'est à découvrir la cause de ces règles & leur nature que je destine cet écrit. De ce que je viens de dire on pourra aisément attacher à chaque façon de parler, tirée de ce mot *honneur*, sa véritable signification. Ainsi les loix de l'honneur sont, comme j'ai dit, les règles d'après lesquelles il faut arranger ses actions pour s'attirer l'estime des hommes ; un homme d'honneur sera celui qui suit ces loix dans toutes ses actions. Il me semble que dans l'usage ordinaire on fait une différence entre honnête homme & homme d'honneur. Que le premier est celui qui se contente de ne rien faire qui puisse lui attirer ouvertement le mépris, & que l'autre est celui qui dans toutes ses actions travaille à mériter l'estime. Mais cette différence est peu de chose & elle ne peut être déterminée que par la connaissance de ceux à qui on donne ces épithètes, ainsi je ne ferai aucun scrupule de me servir indifféremment de ces deux mots. Estimer une chose, c'est être frappé de sa bon-

bonté. Or bon & utile est la même chose dans un sens philosophique. Voilà pourquoi nous estimons la vertu; parce que la vertu est ce qui est réellement utile, tant à nous qu'aux autres. Ainsi estimer un homme, fera sentir que cet homme a des qualités utiles; & quand nous nous représentons par abstraction ces qualités, nous les appellons estimables. De-là il suit nécessairement que nous ne pouvons estimer un homme que relativement à l'idée de l'utilité que ses qualités pourraient nous procurer. Si elles nous en procurent réellement, alors la simple estime se change en amitié. Nous pouvons connaître l'utilité dont un homme peut nous être dans les diverses relations où il est avec nous, & savoir les qualités qu'il faut qu'il ait pour procurer cette utilité. Ainsi nous exigeons d'un Juge qu'il soit éclairé & intègre; d'un Soldat qu'il soit courageux; d'un Marchand qu'il soit de bonne foi dans le commerce; & ainsi de toutes les conditions de la vie. Quand ces gens font cela, nous aimons à avoir affaire à eux dans ce qui regarde leur métier. Or il s'agit de savoir dans quelle relation nous nous figurons un homme, lorsque nous disons de lui que c'est un homme d'honneur. Ce n'est ni comme Magistrat ni comme Militaire, ni enfin relativement à la place qu'il tient dans l'Etat ou dans la société civile qu'on le considère: car un homme d'honneur est de tous les états.

états ; c'est simplement comme homme que nous le considérons, je m'explique.

Lorsque les hommes se sont formés en corps de Nations, ils ont établi des loix pour conserver la paix, tant au dedans qu'au dehors de l'Etat. Par ces loix ils ont tâché de conserver chacun dans la possession de ce qui pouvait contribuer à sa conservation, & à son bien-être. Ils ont eu besoin pour cela d'hommes qui eussent certains talens, certaines vertus ; & l'on a établi des avantages & des récompenses pour ceux qui employeraient ces talens, ces vertus au bien de la société : on a de même fixé des punitions pour ceux qui en troubleraient jusqu'à un certain point la tranquillité & le bien-être de chaque particulier. Celui qui observe les loix est bon citoyen. Mais elles n'ont pu aller que jusqu'à un certain point ; il y a mille manières de faire le mal sans qu'elles puissent le savoir & le punir. Que dis-je ? Comme les hommes ne sont pas Dieu & qu'ils n'ont pas pu faire des loix toutes parfaites, ni en connaître & en punir toujours les violateurs ; on a pu se servir des loix mêmes & des moyens que nous avons de connaître la vérité, de discerner l'innocent du coupable, pour assouvir des passions injustes & criminelles. Outre cela, il y a mille liaisons, mille devoirs parmi les hommes, sur lesquelles les loix n'ont point eu de prise,

&

& dont elles n'ont pu se mêler. Dans ces liaisons nous gardons notre liberté naturelle de faire ce que nous voulons; rien ne peut nous forcer à en remplir les devoirs. Cependant comme ce seroit nuire à tous les hommes que d'y manquer, ils ont senti le dommage qu'ils en recevaient, & ils ont méprisé celui qui étoit capable de violer des devoirs, que les loix ne le forçaient point à observer, mais qui n'en étoient pas moins des devoirs pour lui comme homme. Ils ont refusé d'entrer dans ces fortes de liaisons libres avec lui; & s'ils n'ont pu le bannir de la société publique, ils l'ont fui, & banni de leurs sociétés particulières. Par exemple, ce qui engage entre hommes, c'est la simple parole; les sermens, les écrits sont des accessoires, que les loix ont été obligées d'exiger, comme preuves qu'un tel homme avait pris tel engagement. Quand donc un homme a voulu profiter de ce manque de preuve pour le rompre, il a été méprisé, comme un homme incapable d'être porté à faire ce qu'il devait, autrement que par la crainte du châtement; & avec qui par conséquent il étoit nuisible d'entrer dans d'autre liaison, que dans celles où l'on peut d'abord réclamer la force. Ces liaisons dont je parle, où les loix n'ont pu intervenir, parce qu'elles se fondent trop sur ce sentiment naturel d'amour envers nos semblables, & d'équité, qui varie si délicatement,

selon

selon les circonstances; je les comprendrai toutes sous le nom d'amitié; parce que réellement elles forment ce commerce si doux de services réciproques, auxquels les loix ne sauraient nous assujettir. On sent bien que je ne veux parler ici de cette liaison intime & absolue que quelques personnes forment ensemble, où ils partagent toutes les peines & tous les plaisirs; où ils se promettent & se donnent tous les secours qui dépendent d'eux. Tous les hommes ne peuvent être des *Orestes* & des *Pilades* les uns envers les autres. Mais il a des degrés dans l'amitié. Les hommes ont des besoins qui les lient entre eux, & dont ils ne peuvent attendre la satisfaction que de leur bonne volonté, les uns envers les autres. Ces besoins ont dû nécessairement établir des sociétés particulières entre eux. Or s'ils trouvent qu'un homme ne pratique pas les devoirs de ces sociétés, ils le jugent indigne d'y être admis. Et voilà précisément ce que c'est qu'un homme méprisé; celui qu'on croit indigne de se lier avec nous.

La Nature s'est attachée avec soin à nous donner tous les sentimens qui peuvent nous porter à nous entre-secourir & à ne point nous nuire, tandis que chacun travaille à son bien-être. Les besoins que nous avons, & la douceur naturelle qu'il y a dans le commerce de nos semblables, nous rend leur bienveillance extrêmement chère; & nous
avons

avons un violent désir d'en être estimés; de sorte que nous nous gardons autant qu'il est possible de rien faire qui puisse leur nuire & leur causer du déplaisir. Il s'en suit donc, qu'outre notre assujettissement aux loix par la crainte de perdre la protection qu'elles nous promettent, nous nous sommes assujettis aux règles des sociétés particulières, pour ne pas perdre les plaisirs & les avantages que nous y trouvons.

Mais depuis l'établissement de la différence des conditions, ces liaisons volontaires n'ont eu lieu qu'entre égaux: & l'on peut remarquer que ces états dans la vie, où le soin de l'entretien oblige à un travail continuel, l'état de payfan, d'artisan, où par conséquent l'on n'a ni le tems, ni assez de finesse de sentiment pour avoir besoin, ou pour trouver du plaisir dans la conversation & l'amitié de nos semblables, sont aussi ceux où il n'y a que peu ou point de ces règles. Toutes leurs idées se bornent à la subsistance, & pourvu qu'ils l'aient, les facultés de leur ame ne sont pas assez développées pour connaître des besoins plus nobles & plus purs.

De tout ce que j'ai dit il suit que l'honneur est proprement l'estime de ceux avec qui nous vivons; de ceux qui sont ou qui peuvent être nos amis. Or ce n'est guère, comme je l'ai dit, qu'avec nos égaux
que

que nous pouvons former une pareille liaison. Les loix de l'honneur ne peuvent donc avoir de force qu'entre égaux, & n'ont pu exiger que les qualités utiles entre ceux qui le sont. Quand un maître demande un domestique, il exige de lui qu'il ait les qualités qui peuvent lui être utiles dans ce poste, sans s'embarasser des autres. Quelquefois ce qu'il exige va-t-il plus loin que ce qu'exigent les loix de l'honneur, parce qu'il peut avoir besoin de telle qualité, dont une société d'amis n'a aucun besoin. Il en est de même quand on appelle quelqu'un à remplir un emploi. On veut de lui les talens & les qualités morales nécessaires pour le remplir, & l'on n'en demande pas davantage. Quand même il n'observerait ces devoirs, que pour ne pas se priver des avantages que l'emploi qu'il a lui procure, & pour ne point en être démis comme incapable de le remplir, cela ne fait rien; il n'en est pas moins propre à ce qu'on attend de lui. Ainsi l'on voit bien qu'il y a des choses dans lesquelles l'homme d'honneur doit différer de celui qui est propre à occuper un emploi. Un homme est paresseux, il peut être malgré cela parfaitement honnête homme, mais il ne fera pas propre à remplir une place où il faut de l'activité; & ainsi des autres.

Si ce que j'ai dit est vrai, il fera facile
 de

de trouver ce qui forme nos loix de l'honneur, dans ce qui est utile dans une société d'égaux, unie par les liens de bienveillance mutuelle & de besoins mutuels; dans ce que nous nommons société dans le monde. Et nous allons voir comment on les peut aisément déduire de cette source.

Les engagements qu'on prend dans la société étant, ou d'une telle espèce que les loix ne peuvent s'en mêler, ou parce qu'on ne saurait toujours prendre les précautions légales, qu'il faut pour prouver qu'un homme a pris tel & tel engagement, la simple parole a dû lier; & l'on a nécessairement dû mépriser & fuir celui qui la faussoit, sous quelque prétexte que ce pût être.

Les loix nous protègent assez contre les violences ouvertes, en punissant le coupable; mais ce qu'il y a eu de plus à craindre, ce sont ces torts secrets qu'on ne peut prouver. De-là la ruse & la fourberie ont dû être des objets de mépris; & la sincérité & la franchise fort estimées.

Si la constance dans les engagements que l'on a pris, & la vérité dans les actions sont utiles à la société, la vérité dans le discours ne l'est pas moins: car nous n'avons nul moyen de compter sur un homme s'il ose nous dire ce qui n'est pas. De-là la honte extrême attachée au mensonge. Dans le commerce de la vie c'est une grande douceur de pouvoir confier ses sentimens, ses af-

affaires, ses pensées. On en a même souvent besoin pour demander conseil, pour se soulager le cœur. Si l'on ne peut pas compter que ce que l'on a confié comme un secret, soit gardé de même, l'une des plus grandes douceurs de la société s'évanouit. On a donc méprisé avec raison le traître & l'indiscret.

Il échappe dans la société de dire librement ses sentimens sur des personnes & sur des choses, qui pourraient nous nuire s'ils étaient connus, sans cependant qu'on exige expressément de ceux à qui on les dit de s'engager à les tenir secrets; mais si la crainte qu'ils ne les publient doit toujours nous retenir, ces épanchemens de cœur, cette libre communication de nos idées qui fait un des plus grands plaisirs de la conversation & de la société, s'évanouissent; il faut vivre seul. De-là vient que nous jugeons un rapporteur indigne du nom d'homme d'honneur.

Comme un homme basement intéressé est capable de tout faire pour son propre intérêt, on l'a méprisé; parce qu'on n'a pu compter qu'il observât les loix de la société, dès que son intérêt y répugnerait.

La société se fondant sur un commerce mutuel de services; celui qui conserve la mémoire de ces services & qu'ils incitent à en rendre d'autres, a été très propre à être ad-

admis dans ces sociétés; de là l'estime que l'on a pour la reconnaissance & le mépris que s'attire l'ingratitude.

Je n'ai cité que les principales choses qui constituent l'homme d'honneur: on peut dériver ainsi toutes les autres, & expliquer tous les cas où l'on dit qu'un homme a agi en homme d'honneur, ou qu'il a violé les loix de l'honneur. Les devoirs de l'honnête homme sont en général ceux que la Nature nous impose d'homme à homme: de là l'estime qu'on a pour celui qui est sensible aux obligations de la Nature; & le mépris que l'on a eu pour celui qui n'était pas bon père, bon mari, bon fils, bon frère, bon parent. Outre que l'homme d'honneur étant celui avec qui on aime à entrer en liaison, c'est aussi celui qu'on aime à avoir pour parent, à qui un père aime à donner sa fille, un-frère sa sœur, & ainsi du reste.

Il y a une liaison plus intime, plus forte que toutes celles qui unissent les hommes entre eux, c'est celle que l'on nomme par préférence *Amitié*. Comme elle dépend du sentiment, & qu'elle n'influe point sur la société en général, comme celles d'époux & de père; elle n'a pu être soumise à l'empire des loix; elle est restée sous celui des mœurs. Cependant à cause de l'importance dont elle est pour le contentement de chaque homme, & comme elle n'est qu'un
en.

engagement libre que l'on prend, de faire tout ce qu'il est possible pour procurer le bien l'un de l'autre, elle est regardée comme très sacrée; & celui qui manque aux devoirs qu'elle impose, est jugé absolument incapable de remplir les devoirs des liaisons moins intimes, moins sacrées, moins angustes que celle-là. Il a donc dû être souverainement méprisé; tandis que chacun a estimé celui qui a su satisfaire à ces obligations & qu'on a souhaité naturellement d'être son ami.

Enfin le courage & l'intrepidité mettent le sceau à toutes ces vertus: ce sont ces qualités qui nous assurent de la grandeur d'ame d'un homme; & qui nous prouvent que, quoiqu'il arrive, il saura être fidèle à ses devoirs, puisqu'il est prêt à leur sacrifier sa vie: sacrifice qui est réellement le dernier & le plus cher que les hommes puissent faire dans ce monde. Comme la crainte de la mort a dû être le signe d'une ame petite & basse, & que tout ce qui est bas nous inspire le mépris, un homme qui manque de courage en a été nécessairement l'objet. Je m'étendrai plus au long là-dessus quand je parlerai de la manière dont ces idées nous ont conduit à une coutume singulière dans nos mœurs.

Voilà donc comment & pourquoi les mœurs ont servi de supplément aux loix; parce que les loix empêchent à la vérité les

Q

362. PARADOXES MORAUX

les hommes de se nuire publiquement & grièvement, mais qu'elles n'ont pu prévoir toutes les manières de se nuire & s'y opposer. Les loix ont pu fixer la tranquillité publique, mais cela n'a pas suffi pour conserver la tranquillité dans un commerce plus intime de la part des hommes, que n'est celui des membres d'une même nation.

Sans doute que cela ne fait pas à beaucoup près tout le code des préceptes de la morale; ce n'est que cette partie des obligations que nous avons comme hommes les uns envers les autres. L'estime n'ayant pu tomber que sur les qualités utiles dans la société privée, & le mépris sur celles qui y sont nuisibles; il y a pu avoir des vices qui n'ont point été méprisés, c'est-à-dire pour lesquels on n'a point fui un homme, quoique toutes les vertus ayent été estimées, parce qu'elles sont toutes utiles. Mais de certains vices ont pu ne pas nuire assez à la société particulière, pour en bannir celui qui en étoit entaché, quand d'ailleurs il possédait les qualités qu'elle exige.

Tels sont les devoirs envers nous-mêmes, toutes ces vertus que nous comprenons ensemble sous la classe de la tempérance. Ainsi un homme a pu être sensible aux plaisirs; voluptueux, sans être méprisé; parce que les voluptés ne nuisent propre-

prément qu'à celui qui s'y livre. Cependant il a fallu que son attachement ne fût pas assez fort pour le rendre incapable d'accomplir les devoirs de la société, sans quoi il se ferait attiré le mépris. Qu'un homme ait été brave avec cela, c'est tout ce qu'on lui a demandé; parce que celui qui peut sacrifier sa vie à ses devoirs & à l'estime de ses semblables, a suffisamment prouvé que dans le besoin il savoit aussi y sacrifier son attachement au plaisir.

L'amour par exemple est une passion naturelle, à laquelle il n'est pas possible d'attacher de l'infamie. Celui qui s'est empressé à goûter les plaisirs qu'il donne, n'a pu être méprisé. On a pu pardonner à un homme de jouir d'une fille qu'il aimait; premièrement, parce qu'il n'y a aucune honte naturelle attachée aux plaisirs de l'amour; secondement, parce que la nature nous montre que c'est notre rôle d'attaquer, comme celui des femmes est de se défendre, & qu'ainsi il n'y a non plus aucune infamie là-dedans. Enfin pour que ce penchant ne troublât pas la société, on y a attaché un contrepoids, en ne laissant aux femmes d'autre genre d'honneur & de gloire que la défense de leur pudeur & de leur chasteté, qui est aussi réellement la somme de toutes leurs vertus. Mais dès qu'un homme a été transporté de cette ar-

deur au point de violer les devoirs de la
 Q 2 fo-

364 PARADOXES MORAUX

société : dès qu'il a employé pour parvenir à ses fins la ruse & la fourbe , que par une promesse de mariage ou d'autres moyens indignes il a trompé & abusé une fille, & la confiance qu'elle avait en sa probité, il a été méprisé. Il en est de même de tous les autres vices, qui ne sont devenus méprisables que quand un homme s'est rendu par-là incapable de satisfaire aux loix d'honneur. D'un autre côté, les devoirs de la religion n'ont pu y entrer, parce que ce n'est point aux hommes à juger entre Dieu & sa créature; parce que, pourvu qu'un homme ait su d'ailleurs remplir les devoirs de la société, indépendamment du motif qu'il peut avoir eu, cela n'était pas une chose dont il leur appartint de décider. Supposé même qu'il ne l'ait fait que par désir de conserver l'estime de ses semblables, ce motif est humainement parlant, noble & de nature à nous assurer qu'il agirait constamment bien & équitablement envers les autres : l'on ne pouvait donc exiger qu'il agît par un autre.

Dé-là ces contradictions apparentes & véritables entre la morale, la religion & l'honneur. Celui qui s'est contenté de l'estime des hommes, s'est borné aux vertus qui suffisent pour se l'acquérir, & a négligé les autres; voilà ce qui a fait qu'il y a eu des gens estimés qui n'ont point observé les pré-

préceptes de la religion ni tous ceux de la morale.

Je dis qu'il a pu y avoir des contradictions véritables entre la religion, la morale & l'honneur, & je vais montrer comment; après que j'aurai expliqué encore une difficulté.

L'honneur étant l'estime de la société dans laquelle nous vivons, il a dû se plier à ce qui était utile aux différentes sociétés. Ainsi plusieurs sociétés ont pu mettre de l'honneur dans ce qui est exécration. Voilà ce qui fait la corruption de ce qu'on nomme la mauvaise compagnie. Etre sensible à l'estime des hommes est une très bonne qualité, qui est naturelle à l'homme, & c'est un moyen pour arriver à la pratique de la vertu. Si malheureusement un homme qui y a le cœur sensible, tombe & est obsédé d'une société, qui cherche de l'honneur dans ce qui n'est pas honnête, il peut être entraîné à commettre ce qui est mal. Aussi est ce là ce que nous voyons journellement, que des jeunes gens que nous nommons bien-nés, & qui réellement sont ceux qui attachent du prix à l'estime de leurs semblables, sont entraînés dans le vice, par des sociétés dont le vice est le lien, & qui par conséquent attachent leur estime au vice. C'est donc faire la satire du genre humain que de dire que les hommes mettent leur honneur dans ce qui est vicieux. Il faut rechercher ce que quelques sociétés appellent ainsi, & alors

on en trouvera aisément le principe, qui ne fera point fondé sur le vice; parce que le vice cause toujours des maux. Ensuite l'on fait bien que notre propre utilité nous empêche de suivre dans nos liaisons ces loix de l'honneur, & que l'on se voit souvent obligé de recevoir & de faire bonne mine à un homme que l'on méprise dans le cœur. On n'a plus guères cette idée forte de l'honneur qui exposait autrefois au mépris tout homme qui en violait les loix. La plupart des liaisons sont des liaisons d'intérêt. Cela n'empêche pas qu'au moins ces idées d'honneur ne subsistent dans la tête des hommes; que l'on n'en parle encor, quoique l'on ne s'y conforme plus; & qu'elles ne méritent que l'on en développe le fondement.

Mais il a pu y avoir des cas, où nos devoirs comme citoyens ont pu entrer en collision avec ceux de la société particulière. La religion & la morale nous enseignent que nos devoirs envers Dieu sont les premiers & les plus sacrés; & qu'après ceux-là marchent immédiatement ceux qui nous obligent comme citoyens. Qu'est-il donc arrivé alors? Il est certain que ce qui choque le bien général choque aussi le bien de chaque particulier. Aussi a-t-on toujours méprisé celui qui violait ses engagements comme citoyen. Le traître à la patrie a été fui & haï comme le traître dans la société

par-

particulière: celui qui ne favait pas remplir ses engagemens envers l'état, comme celui qui les rompait dans le commerce de la vie. Mais quand ces deux obligations font venues à se croiser, alors il a été question de favoir laquelle des deux on préféreroit. En général on a toujours senti que dans les cas ordinaires on devait préférer ses devoirs de citoyen à ceux d'homme, mais il y a eu des cas où l'on a mal jugé d'un homme pour l'avoir fait.

Par exemple, il est utile qu'un criminel soit livré à la punition des loix: mais si ce criminel est venu confier sous le sceau du secret son action à un autre, alors la sainteté de la parole donnée de se taire, a toujours dû laisser un vernis de mépris sur celui qui l'avait violée. Mr. de *Cinq Mars* confia sa conspiration contre le Cardinal de *Richelieu*, à Mr. de *Tbou*, à qui cette confiance coûta la vie, parce qu'on regarda comme un crime d'état, le silence qu'il avait observé. On ne peut cependant s'empêcher de dire, que Mr. de *Tbou* en a usé en homme d'honneur. On conte du Vicomte de *Turenne* qu'ayant été attaqué un jour par un voleur, il lui promit de lui donner sa bourse le lendemain, & que sur sa parole le voleur le laissa aller; que le jour suivant il eut l'audace de venir sommer en pleine compagnie le Vicomte de tenir sa promesse, qui, après y avoir satisfait, le laissa évader, & conta ensuite le

368 PARADOXES MORaux

fait. J'ai montré les raisons qui rendent le mensonge, la ruse, & la fourberie, si odieux à la société. Toutes les actions qui demandent ces choses, portent donc un caractère ineffaçable de deshonneur avec elles. Aussi ne pourra-t-on jamais proposer à un homme d'honneur d'en faire de pareilles, comme d'espionner dans un pays ou dans une armée ennemie ; quoiqu'un espion rende souvent des services très utiles.

Il y a ici une chose à considérer. C'est que les loix punissant celui qui ose préférer ses engagements privés à ceux qu'il a contractés avec l'Etat, & récompensant celui qui employe la fourberie pour le servir, il reste souvent un soupçon difficile à effacer, que c'est le désir d'acquérir la récompense ou d'échapper à la punition, qui a fait agir dans de pareils cas. Or si une de ces deux raisons a pu porter quelqu'un en certain cas à sacrifier l'estime de ses pareils, elle le pourra dans un autre cas ; & alors il n'y a plus de sûreté dans le commerce avec un tel homme ; il sera par conséquent méprisé. Mais si toute sa conduite passée & future nous est garant qu'il n'a fait que sacrifier ce qu'il croyait un moindre devoir à un plus grand ; s'il est d'ailleurs un modèle de vertu & d'honnêteté, cette action ne lui fera aucune honte. Il n'y a que celle où il faut de la fourberie, dont la honte ne se laisse point effacer, parce que la fourberie

berie est un talent qu'un homme d'honneur ne saurait avoir ; ce talent exigeant un exercice qu'on ne peut avoir eu étant honnête homme : secondement, parce que le seul appât de l'intérêt peut nous induire à l'employer, n'y ayant aucune loi, aucun devoir qui nous y oblige. Voilà comment on peut non seulement perdre son honneur en faisant une action louable ; mais aussi sous quelles conditions on peut le conserver. Les hommes trouvent juste, beau & honnête, que l'on préfère son devoir au hasard même de perdre leur estime. Mais si le moindre intérêt corporel s'en mêle, si on a pu préférer un tel intérêt à son honneur, l'on est sûr de leur mépris ; & cela avec raison, parce que c'est la marque d'une ame basse.

Ceci suffira pour montrer quels sont les principes de ce que nous nommons honneur, & pour éclaircir cette matière. Le Ciel me préserve de prétendre que nous fassions de cela l'unique règle de notre conduite, & que contens d'éviter tout ce qui pourrait nous attirer le mépris, nous négligions nos autres devoirs. Notre vertu resterait assurément bien imparfaite si nous nous en tenions-là. J'ai seulement voulu montrer que ce que nous nommons honneur, n'est point né d'un vain caprice, mais fondé dans la nature même des choses. J'ai voulu montrer ce qui nous fait

370 PARADOXES MORAUX

estimer des autres , & pourquoi cela nous fait estimer. Et quoique toutes ces choses soient des devoirs, nous en avons de plus grands à pratiquer, & sur-tout il les faut pratiquer par un motif plus saint, & ne pas nous contenter seulement de la vaine estime des hommes, mais commencer par exécuter les commandemens de celui qui nous a tous créés, & travailler à lui plaire.

Jusqu'ici nous n'avons rien trouvé d'absurde dans les loix de l'honneur. Les hommes ont jugé bon ce qui leur était bon, & nuisible ce qui leur était nuisible; & quant aux qualités qui leur étaient indifférentes, ils ne les ont point cru de leur compétence; ils n'ont point voulu punir un homme de ce qui ne leur nuisait pas; enfin ils n'ont pas pu trouver mauvais & mépriser ce qui n'était pas tel pour eux. Mais je viens à présent à un point capital de l'honneur, qui est reconnu universellement pour absurde, & qui malgré cela a pris des racines si fortes que l'on voit encore des gens s'y conformer, malgré tout ce qui devrait les en détourner. Que l'incontinence, l'intempérance n'ont pas pu attirer le mépris & l'aversion des hommes, parce que ces vices ne nuisent qu'à celui qui les a, cela se peut comprendre. Mais comment a-t-on pu mettre de l'honneur à une chose qui offense Dieu, nos devoirs envers l'Etat, qui nuit
à la

à la société particulière, & à nous-mêmes? Il a régné longtems dans nos mœurs un usage, dont les vestiges ne sont pas encore entièrement effacés, qui a usurpé l'empire le plus terrible, auquel on ne pouvait se soustraire, à moins d'être le plus lâche, ou le plus grand & le plus vertueux des hommes. C'était la première loi de l'honneur, & la fureur en allait si loin que l'on se croyait dispensé de toutes les autres, pourvu que l'on observât rigoureusement celle-ci; ou du moins celui qui avait observé avec la plus grande exactitude toutes les autres, était malgré cela deshonoré s'il marquait la moindre répugnance à se conformer à cette horrible coutume. On devine bien de quoi je veux parler: c'est du duel.

Je prie très fort qu'on veuille bien m'entendre dans ce que je vais dire; & que l'on ne m'impute pas l'idée de vouloir justifier un usage aussi atroce que celui-là. Il est abominable suivant les préceptes de la Religion; & il est impossible de comprendre comment un homme peut prétendre au nom de Chrétien, & se conformer à cet usage. La vraie grandeur d'ame consiste à faire ce qui est véritablement beau & bon; & s'il arrive que le monde place une idée de beauté dans ce qui n'est pas tel, il ne faut suivre que le sentiment de sa propre conscience. Or la saine morale doit nous donner

autant d'éloignement pour l'usage de se venger soi-même, que la Religion; outre que la saine Morale nous enseigne aussi qu'après ce que nous devons à Dieu, ce que nous devons à la société civile, dont nous sommes membres, forme notre première obligation. Et les loix de toutes les Nations se réunissent contre cet usage & le proscrivent. Ainsi celui qui veut s'y conformer est rébelle au Gouvernement, & se rend à tous égards coupable d'un très grand crime.

Après ce que je viens de dire on ne m'accusera pas, j'espère, de vouloir justifier cet usage; je ne veux qu'en montrer l'origine & les causes de l'empire qu'il avait pris, mais que graces aux loix & aux progrès de la raison, il commence à perdre. Il arrive souvent que les hommes ayant eu un usage convenable à des tems précédens, par un attachement à leurs mœurs, le transportent dans ceux où il ne convient plus; & c'est-là le cas du duel. Je ne suis pas content de nos moralistes sur ce point. Ils voyent que les hommes sont dans l'erreur, que cette erreur est nuisible; au lieu de développer précisément en quoi elle consiste, d'en montrer l'origine de bonne foi, ils prennent un chemin plus court & plus commode, mais infiniment moins persuasif; c'est d'accumuler injures sur injures; de mêler des preuves fausses avec quelques-unes de vraies;

es ; de dire , par exemple , d'un homme qui se bat en duel , que c'est un poltron , parce qu'il ne fait pas supporter le mépris des hommes pour faire ce qui est juste. Cela ne change rien aux sentimens du monde , parce que chacun sent que ce sont de vaines déclamations. Il est vrai que celui qui fait supporter le mépris des hommes plutôt que de se départir de ce qui est de son devoir , est plus grand que celui qui cède à l'erreur des autres & y sacrifie sa vie & son devoir qu'il connaît : mais ce dernier n'est ni un lâche ni un poltron. Il a atteint le premier degré d'une grande ame , qui est d'attacher un très grand prix à l'estime des hommes ; il faut qu'il fasse un second pas pour arriver à se contenter de la satisfaction intérieure qui cause le témoignage d'avoir fait ce que l'on devait faire , & de ne compter alors pour rien , même le mépris de ses semblables. Mais pour n'avoir pas encore fait ce pas , il n'en est pas encore un homme méprisable. Si au lieu de se passionner , les moralistes s'étaient contentés de montrer les choses comme elles sont , ils auraient peut-être mieux réussi à changer nos idées , s'ils avaient dit : *Vous avez adopté un usage criminel devant Dieu , nuisible à l'Etat , qui ne convient plus ni à votre religion ni à vos autres mœurs. C'est comme si vous vouliez aller couverts de peaux de bêtes & armés de flèches & de carquois ; hors qu'au moins cela ne serait que*

374 PARADOXES MORAUX

ridicule. Mais voyez à quel point vos idées sont dangereuses. La nature nous a donné pour nous rendre bons un désir d'être estimés, qui est très vif. Vous forcez donc en attachant votre estime à une chose mauvaise, tout ce qu'il y a d'hommes d'honneur, & qui ont l'ame assez grande pour vouloir mériter à tout prix cette estime de votre part, à faire ce qui est mal. De deux hommes qui se battent il est toujours à parier qu'il en coûte un homme d'honneur au monde. Il y a encore un inconvénient à ce faux jugement, c'est qu'on négligera toutes les autres vertus pour le courage, on ne s'appliquera qu'à se bien battre, & les jeunes gens surtout qui se passionnent pour l'erreur comme pour la vérité, en chercheront les occasions. Celui qui pourra compter sur sa force & sur son adresse, vous privera quelquefois d'un homme qui vaudra mille fois mieux que lui. Enfin tenez, voici les causes de votre erreur, & revenez en, pour ne pas mettre un homme qui serait utile à la société, dans le malheureux cas d'agir contre son devoir, ou d'être méprisé.....

L'Auteur de *D n Quichotte* a, dit-on, détruit l'esprit de Chevalerie chez les Espagnols par ce seul livre. Il l'a fait en montrant clairement le ridicule de leurs idées sur ce point. Je n'entends pas par la plaisanterie de son stile, mais par les faits mêmes. Le ridicule naît toujours quand nous faisons une action hors de propos, c'est-à-dire, quand ce que nous faisons n'est pas conforme aux circonstances où nous nous
trou-

trouvons & au but que nous avons. Il y a donc des actions ridiculement bonnes, & ridiculement méchantes. Et c'est ce ridicule que *Michel de Cervantes* a montré aux Espagnols dans son livre. Voilà comme on aurait dû procéder avec le duel; & ce que je tâcherai de faire. Il n'importe que ce soit par une fiction, comme l'Auteur de *Don Quichotte*, ou par des raisonnemens.

Effectivement je ne saurais comparer cette coutume du combat singulier plus justement qu'avec ceci. On fait que dans les loix de *Licurgue*, le vol était non seulement permis, mais louable même, sous certaines conditions. Si les peuples qui habitent à présent le pays de Lacédémone voulaient, malgré les loix qui le proscrivent, s'obstiner à estimer un voleur adroit, il me semble que ce serait précisément là le cas de nos idées sur le duel. Un court tableau de la manière comment cet usage a pu s'établir, & se maintenir si long-tems dans l'esprit des hommes, fera voir en quoi consiste proprement l'erreur; & en même tems comment les hommes, quelque justesse qu'ils apportent dans leurs jugemens universels, ont été induits à y tomber & à a conserver si longtems.

Nous tenons sans contredit l'usage du combat singulier de nos ancêtres, les Germains, & il paraît avoir été commun à
tous

376 PARADOXES MORAUX

tous les peuples du Nord. On n'a pas manqué de les traiter à cause de cela de barbares, d'hommes féroces & cruels, sans foi ni loi. Or en cela on leur fait assurément tort, & je ne vois chez eux dans cet usage, rien que de naturel, de sensé, d'entièrement conforme à leur situation; même l'on trouvera qu'ils y avaient porté une partie de cette franchise & de cette bonne foi, pour laquelle ils ont été célèbres de tous tems. Il faut d'abord songer qu'ils n'étaient pas Chrétiens, & que par conséquent ils n'avaient d'autre guide dans leur conduite que la lumière naturelle: car leur religion ayant été faite par eux, n'avait pas pu choquer le sentiment naturel, plus ancien qu'elle. Formée par des hommes, elle avoit été obligée de se plier à leurs mœurs & à leurs idées du bon & de l'utile. Or tout le monde avouera que dans l'état de nature tout homme a le droit de se venger de celui qui l'a offensé, & de le punir: tout comme les peuples ont le droit de se faire la guerre l'un à l'autre; précisément parce que nous sentons qu'ils sont dans l'état d'égalité naturelle les uns envers les autres. Il suit donc de-là que la vengeance d'une injure n'est point une chose injuste ou mauvaise, naturellement parlant. C'est même un instinct naturel qui nous y porte. Car si la nature nous a donné la faculté de nous souvenir d'un bienfait,

fait, & d'être porté à le payer par un autre bienfait, cette faculté doit produire le même effet pour une injure & nous porter à la rendre: il n'y a là ni orgueil, ni passion étrange; c'est le pur mouvement de notre nature. Et l'on pourrait dire à celui qui voudrait trouver le désir de vengeance & de satisfaction contraire à la nature & indigne de l'homme, ce qu'un ancien répondit à celui qui lui reprochait d'être sensible à la louange: *Comment veux-tu, lui dit-il, que je sois sensible au blâme, si je ne le suis à l'éloge?* On pourrait donc dire aussi: *Comment veux-tu que je sois sensible au bienfait, si je ne le suis à l'injure?* Je parle toujours de ceux qui ne connaissent pas les préceptes de notre très parfaite Religion. Car pour celle-là, elle est la seule qui fasse l'homme aussi bon qu'il peut l'être; qui par l'espoir d'une récompense auguste & éternelle, l'engage à réprimer tous les sentimens qui pourraient nuire, quelque naturels qu'ils soient. Mais chez nos ancêtres la vengeance ne pouvait être ni honteuse ni criminelle. Au contraire, dans les premiers tems elle devait être une vertu; & elle l'a été chez tous les peuples, avant qu'il y eût des loix établies. Cela est tout-à-fait dans la nature des choses, car elle était alors l'unique coërcitif qu'il y eût pour retenir les méchans dans les bornes de la justice. Les tems héroïques des Grecs fourmillent d'exemples qui le prouvent.

Achil.

378 PARADOXES MORAUX .

Acille venge la mort de *Patrocle*, *Oreste* celle d'*Agamemnon*, l'Oracle ordonne à *Oedipe* de venger celle de *Laius* : enfin je n'aurais jamais fini si je voulais citer tous les exemples qui s'y trouvent. Tous les peuples de l'Amérique qui vivent en sauvages, c'est-à-dire, où les citoyens vivent dans l'état de liberté naturelle les uns envers les autres, pensent & agissent de même. Enfin *Mr. de Voltaire* savait bien ce qu'il disait dans ces vers :

*Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance &
l'amour: (a)*

Mais m'objectera-t-on peut-être; ils formaient des Nations, & lorsqu'on vit dans une société civile il n'est plus permis de chercher à se venger soi-même, quand même cela le ferait dans l'état de la nature. Il est vrai qu'ils formaient des nations, qu'ils avaient des rois; mais on fait assez que ces rois n'étaient que des chefs qui les menaient à la guerre, & non des monarques qui eussent sur eux un véritable empire. Ils étaient entre eux dans un état de société primitive, où se réunissant tous pour la défense commune, chacun gardait les droits d'homme l'un envers l'autre. Dans le cas
d'at-

(a) ALZIRE, Act. 2, Scène I.

d'attaque ou de défense contre une société étrangère, ils avaient un chef; parce que jamais expédition ne réussit, si ce n'est une seule tête qui la conduit. Du reste ils étaient entièrement libres les uns envers les autres. Ils avaient quelques coutumes qui s'établissent toujours dans la moindre union qui se fait. Mais pour des loix ils n'en connaissaient guères, & par conséquent ils étaient les seuls juges de la plupart de leurs droits. On peut juger si cela est vrai, puisque de nos jours, avec des codes si vastes, il arrive mille fois des cas où nous ne saurions réclamer les loix, quoiqu'on nous fasse tort. *Tacite*, *Jules César* prouvent, par le peu qu'ils nous décrivent des mœurs de nos ancêtres, la vérité de ce que je dis: & *Vellejus Paterculus* en nous contant la ruse dont ils se servirent pour jeter *Varus* dans une fausse sécurité, leur fait dire expressément qu'ils vidaient toutes leurs querelles par les armes. Ils lui rendent grâces *quod eas (lites) Romana justitia finiret, feritasque sua, novitate novae disciplinae, mitesceret: & solita armis discerni, nunc jure terminarentur.* (a)

Peut-on avec raison blâmer ces peuples, & les appeler barbares? N'avaient-ils pas le droit d'arranger leur société sur le pied qu'ils voulaient? Pour moi, au contraire, je trouve lieu d'admirer leur bonne foi & leur

(a) Lib. II. Cap. CXVIII.

leur franchise ; vertus qui marchent toujours avec le courage. Les autres Nations chez qui le droit de se venger soi-même est établi, suivent en cela le chemin que l'instinct même enseigne aux bêtes. Ils attaquent par la ruse pour arriver en même tems au but de se venger, & au soin de ne point risquer leur conservation. Si ce que l'on entend si souvent, que l'assassinat est commun en Italie pour se venger d'une insulte, est vrai ; on peut voir que les peuples à qui la valeur n'est pas si naturelle, avec l'idée du point d'honneur, ont repris leur moyen ordinaire de s'y conformer. Mais une nation chez qui la valeur était naturelle, ne devait point connaître de tels moyens. La personne ne craignait son adversaire. D'ailleurs la fourberie & tous ces vices qui naissent de la crainte & de la bassesse d'ame, étant les seuls qu'ils eussent à redouter, parce que leur bravoure les mettait assez en sûreté contre les violences ; ils dûrent leur être souverainement odieux ; & dans la vengeance aussi bien que dans toute autre chose. Aussi au lieu de recourir aux embûches & aux assassinats, ils se battoient en duel, à avantage égal, & tenoient à infamie d'en avoir d'autre que celui que leur donnerait leur valeur.

Tout cela suit naturellement du caractère de ces nations, chez qui la valeur était une vertu nécessaire & naturelle. Le combat
singu-

singulier était donc établi chez eux, & devait l'être de tems immémorial, puisque presque dans toutes les guerres que les Romains eurent avec les Gaulois & les Germains, on voit de ces derniers défier des Romains à se battre feul à feul. Continuons à examiner de quelle façon cet usage fut transmis jusqu'à nous; & voyons la cause de cet aveuglement qu'on a si fort reproché aux hommes.

Quand ces peuples, tels que les Goths, les Francs, les Lombards, se répandirent dans le midi de l'Europe, ils y apportèrent cet usage, avec leurs autres mœurs & leur Gouvernement. Leurs premiers rois ne furent encore que des chefs qui les conduisaient à la guerre. Ces rois & leurs peuples n'étaient pas Chrétiens, comment auraient-ils pu abandonner la coutume de soutenir eux-mêmes leurs droits par l'épée? Mais enfin par l'acquisition qu'ils firent de biens immeubles, ce grand esprit d'indépendance dut un peu s'affaiblir, & leurs démêlés durent s'étendre: de sorte qu'on aurait été exposé à voir tous les membres de la Nation armés les uns contre les autres, si les choses étoient restées sur ce pied-là. Mais heureusement ils apprirent à connaître l'art de l'écriture dont ils n'avaient eu aucune connaissance: tout cela leur rendit les loix plus nécessaires, les rendit eux-mêmes plus disposés à en recevoir, & leur donna
les

les moyens de s'en faire. Ils rédigèrent leurs coutumes par écrit, & en établirent de nouvelles. Chez toute Nation où les particuliers conservent le droit de se venger eux-mêmes, il a fallu y mettre des bornes, en tâchant d'appaîser l'offensé par une satisfaction.

Aussi était-ce-là une coutume de ces peuples, qui avoient à-peu-près fixé le taux de la satisfaction pour chaque offense. Cette coutume devint loi. On aurait dû alors peut-être abolir ce droit entièrement. Mais cela n'était guère possible. Les nations d'alors n'étaient pas si faciles à conduire que celles d'à-présent. On pouvait bien vouloir se départir du droit de se venger quand on le jugeait à propos, mais on voulait aussi pouvoir se le réserver. Il est naturel que ce point fut une partie de la liberté & des mœurs de la nation. Car on devait l'avoir tenu en honneur. On avait dû estimer celui qui savait bien se faire rendre raison d'un tort, parce qu'il était avantageux d'être la femme, l'enfant, le parent, l'ami d'un tel homme; & l'on devait mépriser celui qui n'avait pas le cœur de se battre. D'ailleurs il est bon de remarquer que, si ce que quelques auteurs prétendent, que chaque homme a un grand penchant à se rendre despotique quand il le peut, est véritable; il l'est encore bien plus que tous les hommes en ont un violent à rentrer dans les roits

droits que leur donne la nature ; à se maintenir dans un état d'indépendance où ils n'ayent d'autres bornes que celles que la nature même leur prescrit. Que de raisons pour attacher ces peuples à cette coutume plus qu'à aucune autre !

Dans leurs conquêtes ils trouvèrent une nouvelle religion bien plus sensée que la leur, & à la vérité de laquelle on n'a jamais pu résister, quand elle a été bien prêchée : ils l'embrassèrent. Cette religion devait absolument détruire un usage diamétralement opposé à ses préceptes, qui ne prêchaient que l'aversion du sang, la charité, le pardon des injures ; & il est même étonnant qu'elle ne l'ait pas fait. Mais les anciennes idées sont terriblement tenaces. Ne pouvant concilier cet usage avec les commandemens de la religion, on prit une autre voye, qui paraîtra singulière, mais qui est très naturelle à l'homme : ce fut d'en faire un acte de religion. De-là nacquit le combat judiciaire où la victoire fut réputée une décision de Dieu. Alors il semble que rien ne put plus détruire cet usage. Que de raisons, encore un coup, de s'y attacher ! la superstition, les femmes qui avaient besoin de champions, sa propre sûreté. Aussi sans le rétablissement des Lettres cet usage durait à jamais.

Beaucoup de personnes croient que notre

tre duel est né du combat judiciaire ; & en effet il en a pris quelque chose : mais celui-ci ne se fut jamais introduit , si la coutume de décider les différends par les armes , n'avait pas existé longtems auparavant. Voici comment le combat judiciaire a dû s'établir. Quand ces peuples , d'abord si indépendans , sentirent la nécessité des loix , & qu'ils eurent plié sous leur joug , il ne s'agit plus du droit mais du fait. Je m'explique. Supposons qu'il y eût une loi qui punît le meurtrier de mort ou de prison perpétuelle. Jusqu'alors l'ami ou le frère du mort avait dit au meurtrier ; *tu as tué mon frère , mon ami , viens en te battre contre moi.* Le victorieux était absous par sa victoire même ; ou plutôt il sortait du combat sans qu'il en fût autre chose. Mais après l'établissement des loix on alla s'accuser devant le juge , qui ordonnait le combat pour voir si l'accusation était vraie ou fausse. Il ne s'agissait plus de punir , mais de prouver le crime : car la punition était déterminée par la loi. Au fond c'était la même chose , hors qu'on avait commencé à l'envisager d'un autre côté , pour la faire quadrer tant bien que mal avec les loix & avec la religion. Cet usage dura ainsi pendant près de sept cens ans. Quand enfin les loix introduisirent une autre manière de découvrir la vérité , l'usage du combat singulier dut changer d'objet & de

na-

nature. Il se ferait peut-être éteint, si la Noblesse, qui descendait pour la plupart de ces peuples du Nord qui avaient conquis l'Europe, n'avait retenu cet usage, comme un point de liberté très doux & très-flatteur. Ce fut-là ce qui le rendit tout-à-fait honorable, & qui fit que chacun s'en piqua. Les circonstances de ces tems-là qui rendaient cet usage encore utile, le Gouvernement féodal, toutes ces choses qu'il ferait trop long de déduire, contribuèrent encor à y attacher un honneur. Mais voici en quoi il changea. Dans les premiers tems on s'était battu pour tout ce qui peut faire un sujet de querelle entre les hommes: un champ, une part de butin, une femme, un esclave. Ensuite le combat devint une preuve & décida qui avait tort ou raison; & comme tout se perfectionne chez les hommes, on avait orné & réglé cette sottise avec le plus grand soin. Enfin cela changea aussi. Alors on ne se battit que pour se venger des offenses, contre lesquelles les loix ne servaient point de refuge. Ce qui arriva, dut nécessairement arriver. Ce ne fut plus ni pour un champ qu'on se battit, ni pour savoir s'il était vrai que ce champ appartînt à *Jean* ou à *Pierre*: car les loix y avoient pourvu; mais pour l'honneur. L'honneur, c'est l'estime des autres, les loix ne peuvent déterminer ce sentiment, dont la conservation fait une grande partie du bonheur à un hom-

R

me

me qui a de la noblesse & de l'élevation dans l'ame; celui qui tâchait de l'ôter à quelqu'un en l'accusant d'une mauvaise action, lui faisait un grand tort, & c'est ce que l'on nomma avec raison une offense en l'honneur. Une insulte est une parole ou une action par laquelle on montre le mépris que l'on a pour quelqu'un. Il s'enfuyait naturellement que celui qui en souffrait une, marquait par un aveu tacite qu'il méritait ce mépris, puisqu'il n'avait pas le cœur de le venger. De là toutes nos idées du point d'honneur. Il retint quelque chose du combat judiciaire, parce que c'en était pour ainsi dire un, où l'offenseur était l'accusateur, l'offensé l'accusé & le juge le public, & ce fut aussi une vengeance d'un tort, auquel les loix ne pouvaient remédier. Toutes ces idées étaient mêlées ensemble. Mais le fondement sur lequel les hommes raisonnerent en ce point fut, que celui qui était assez sensible à leur estime pour hasarder & sacrifier sa vie, ne pouvait pas être capable de commettre une action qui l'en rendît indigne; & ce n'était pas tant mal raisonner. Aussi cette idée avait-elle fait une extrême impression sur tous les esprits: sur ceux des rois mêmes qui, regardant l'honneur comme une chose qu'ils ne pouvaient ni ôter ni donner, permirent ces combats pour le défendre, longtemps après l'abolition du combat judiciaire. Voilà où en étaient les choses quand les loix dé-

défendirent les duels. J'oublie cependant de dire que vers ce tems-là cela était devenu une vraie fureur. On ne se battait plus pour son honneur, mais on mit son honneur à se battre. On courait d'un pays dans l'autre pour s'éprouver. Une querelle de deux hommes devenait une vraie bataille de quatre, de dix, de vingt: tous les amis voulaient en être. On allait offrir ses services à l'un, & s'ils n'étaient point agréés, on lui disait, qu'en ce cas-là il ne trouverait pas mauvais qu'on allât à l'autre. Mr. de Buffe conte que dans une affaire, où par je ne fais quel hafard il manquait d'un côté un second, ils résolurent d'envoyer deux des combattans sur le Pont-neuf, pour leur amener qui ils trouveraient. Après avoir attendu quelque tems passe un Mousquetaire, à qui ils disent fort civilement la chose. Celui-ci les remercie infiniment de l'honneur qu'ils voulaient lui faire; & sans autre cérémonie se met en croupe derrière l'un des deux, & va se battre. Cet usage devint nécessairement insupportable, & on le défendit avec la plus grande rigueur. Car quoique je sache bien qu'il y avait longtems que les Princes n'accordaient plus le champ, & qu'on eût déjà donné des Edits en France & ailleurs contre cet usage, on n'y avait jamais bien tenu la main & personne n'avait été puni pour *une affaire d'honneur*. Qu'arriva-t-il de ces défenses? Les duels cessèrent-

ils ? Non. Il était impossible qu'une idée si fortement imprimée tombât tout-à-coup. D'ailleurs elle avait une espèce de fondement spécieux. Il était excessivement ridicule de vouloir découvrir la vérité ou la fausseté d'une chose par la décision d'un combat. Mais ce n'était plus cela. Il ne s'agissait plus de savoir si tel homme avait commis telle action ou non. Il s'agissait de savoir si cet homme était homme d'honneur, digne de l'estime des autres ; & dès que de la façon dont je viens de dire, le combat eut été regardé comme quelque chose de permis & d'honorable, celui qui y exposait sa vie pour ne pas perdre l'estime des autres, fut regardé, avec quelque raison, comme en étant digne ; & s'il refusait de le faire on pouvait croire de lui qu'il avait une ame basse. D'ailleurs je le répète, la valeur est une vertu qui en suppose bien d'autres, & qui met le comble à toutes. Or quand les loix défendirent cette façon de la faire paraître, on ne regarda d'abord dans cette défense qu'un sacrifice de plus que l'on faisait à son honneur ; & ce sacrifice ne rendait l'action que plus méritoire aux yeux des hommes. On n'en jugeait que plus favorablement de celui qui avait voulu perdre sa fortune & risquer sa vie, plutôt que de perdre l'estime de ses pareils. Je fais bien qu'il eût été plus magnanime de sacrifier ce mépris in-

juste

juste aux devoirs sacrés de Chrétien & de Citoyen. Mais il y avait si longtems que l'on avait fait quadrer cette coutume avec la religion, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne fut plus regardée comme un empêchement. Ces deux idées s'étaient parfaitement bien arrangées dans la tête des hommes, & l'on allait communier avant de se battre. Quant à la qualité de Citoyen on n'y pensait pas, & je dirai pourquoi, dans la suite. D'ailleurs c'était une chose qui ramenait l'homme à sa liberté naturelle, & on pouvait par conséquent mettre même là-dedans un honneur à secouer le joug des loix, & regarder celle qui la défendait comme une espèce de tyrannie. Voilà pourquoi j'ai toujours fort bien compris qu'un homme qui s'était battu était bien reçu de toutes les sociétés particulières. Mais ce qui me passe, c'est qu'après la prohibition universelle du duel, un tel homme quand il fuyait d'un Etat dans un autre, fut reçu au service du Prince chez qui il cherchait un asile. Car enfin il avait montré clairement que ses engagements particuliers lui étaient plus sacrés que ceux qu'il avait contracté avec l'Etat: & cette façon de penser devait toujours être odieuse à tous les Princes. La seule raison que j'y voye, c'est qu'on les recevait volontiers dans le service militaire, & que là la valeur est une vertu absolument requise, & que l'universalité de ces idées

sur le duel avait gagné même les Princes qui en étaient imbus. Mais c'est cette universalité même qui rendit le fondement sur lequel on jugeait nul. Car celui qui avait refusé de se battre était si méprisé qu'à moins d'être le plus insensible de tous les hommes, il ne pouvoit s'y soustraire. Ainsi l'on pouvoit bien juger que celui qui ne se battait point devoit être dénué de tout sentiment d'honneur, & incapable de toute vertu; mais on ne pouvoit plus porter le jugement contraire. Enfin la religion, le soin de l'Etat, tout demandait qu'on abolît cette coutume. Que devoient donc faire les loix dans ce cas? J'ai lu des projets en quantité là-dessus. Entre autres celui de couvrir d'infamie quiconque se ferait battu; parce que disoit l'Auteur, cette coutume ne venant que d'une fausse idée d'honneur, qu'on s'était faite de venger une injure; dès que l'on en aurait ôté cet honneur on aurait détruit la coutume. Il ne se peut rien de plus ridicule que ce projet.

D'abord comment les loix peuvent-elles mieux ôter l'honneur qu'en faisant périr un homme sur l'échaffaut? Mais si c'est une honte à un homme & à sa famille, lorsqu'il meurt sur l'échaffaut, cette honte consiste dans l'action & non dans la punition; & tout au plus dans ce que cette punition rend l'action publique. Un innocent condamné n'a jamais été déshonoré; cela est clair. Or si
dans

dans l'action même les hommes croient voir un honneur, au lieu d'un dèshonneur, la punition fera honorable. Car il ne s'agit point ici de la honte ou de l'honneur que les loix peuvent donner. Ainsi quand on aurait fait aller celui qui s'était battu avec un chapeau verd, qu'on l'eût promené sur un âne par toute la ville, ou qu'on l'eût marqué d'un fer chaud; il aurait été reçu dans toutes les compagnies, tout fier de ce qu'on aurait cru devoir faire sa honte. Les loix doivent bien prendre garde de ne pas placer d'infâmie à tout ce à quoi il n'y en a point: le sentiment y répugnerait. Tout ce qui marque une ame basse est infâme; mais tout ce qui part d'une passion que la nature a placée en nous, pourvu qu'elle soit satisfaite par des moyens dignes d'une ame élevée, peut être criminel, mais n'est point bas, & ne saurait inspirer de mépris. Or quand la vengeance aurait part à un combat; dès qu'elle est satisfaite avec courage, dit un Ecrivain du premier rang, elle n'a rien de bas: à plus forte raison quand c'est pour sauver son honneur, qu'on s'y résout. Mr. de Montesquieu dit qu'on aurait dû couper le poing à celui qui se ferait battu. Cela pourrait faire effet, si le même moyen qui nous soustrait à la mort, c'est-à-dire la fuite, ne pouvait nous soustraire à cette punition. Quant à moi je trouve que les loix en ont agi fort sagement. Détruire tout d'un coup

cette coutume , était impossible de toute façon. Or en la punissant par la peine de la mort & de la perte de la fortune , on réussissait parfaitement à la détruire peu à peu. Dès ce moment on cessa de mêler d'autres personnes dans sa querelle : parce qu'il était horrible d'entraîner ses amis dans sa ruine. Les hommes se lassent à la fin d'être généreux , au point de tout perdre pour une chose où ils ne devraient plus placer l'honneur , parce qu'elle ne leur sert plus à rien. On se cabre d'abord contre les rigueurs des loix , mais à la fin on s'y plie. Les hommes deviennent toujours de plus en plus éclairés & commencent à sentir ce qui est véritablement honorable.

Pour moi si j'avais à parler contre cette partie du point d'honneur , voici ce que je dirais à ceux qui dans ce siècle d'incrédulité ne sont point assez frappés des devoirs sacrés de la religion : car ce que celle-ci nous dit là-dessus est assez clair.

Vous estimez la valeur , leur dirais-je , & vous avez raison. Mais la vertu de savoir mourir , quand il le faut , n'est bonne que quand elle est appliquée à quelque chose d'utile. A quoi bon donc l'estimer , & en exiger la preuve dans ce qui ne vous importe point ? Que vous importe qu'un homme sache venger son injure , qui souvent ne serait une injure que par l'idée de honte que vous y attachez ? Il vous prou-
ve

ve qu'il a du courage. Mais en bonne foi que vous fert ce courage; dans quel cas, je vous prie, en peut-il avoir besoin d'une façon qui puisse vous être utile? Sommes-nous dans ces tems où chacun défendait ses droits soi-même, ou dans celui où un vaillant champion pouvait délivrer une belle Dame injustement accusée? Les mœurs, les tems n'ont-ils pas changé? Ah! punissez par le mépris le plus terrible celui qui par un vil intérêt pourra trahir ses devoirs; c'est-là ce que vous avez à craindre l'un de l'autre. Mais il est presque impossible que de nos jours, avec nos mœurs, nos loix, notre constitution politique, ce soit la crainte de la mort qui puisse engager quelqu'un à abandonner son devoir. En attachant une honte à ne pas se venger, vous forcez un homme d'honneur à le faire à contre-cœur, qui aurait pu mépriser un tort, dont toute sa conduite peut montrer combien il était peu digne. La valeur n'est plus une vertu utile à la société, que dans cette classe d'hommes qui s'est vouée à la défense de l'Etat; à quoi bon donc la rechercher? Et si par sa nature elle inspire l'estime, n'en demandez plus une preuve qui vous est pernicieuse. Dès que vous cesserez d'y attacher toute votre estime, la chose tombera d'elle-même. Ne vous obstinez donc pas contre tout ordre, toute raison, à mépriser un

homme , pour n'avoir pas montré mal à propos une vertu , qui au bout du compte ne vous sert à rien. " C'est là à peu près ce que je dirais. Mais par bonheur il n'en est plus guères besoin , cette idée tombe assez d'elle-même , & c'est envain qu'on se plaint, qu'il n'est pas permis de ne pas s'y conformer , à moins qu'on ne veuille être méprisé universellement. De tout tems , même dans celui où cette fureur était à son plus haut période , dès que toute la conduite d'un homme a montré qu'il aimait ses devoirs de Chrétien & de Citoyen au delà de tout ; qu'il a témoigné de la valeur quand il le fallait , il a pu sans aucune honte décliner une affaire d'honneur. Mais sans doute qu'il fallait que toute sa vie fût exemplaire : car de quel droit un homme pouvait-il exiger , qu'on crût qu'il agissait par religion & par vertu , en refusant de violer ses devoirs , lorsqu'il était question d'exposer sa vie ; quand d'ailleurs il ne se faisait point de scrupule de commettre mille autres mauvaises actions ?

On a fort crié que les Romains & les Grecs , ces peuples dont nous admirons tant la valeur , ne connaissaient point cet usage. Et que par conséquent nos ancêtres étaient des barbares de l'avoir introduit , & nous des fous de l'avoir adopté ; qu'il ne fallait aucune bravoure pour cela , & que c'était une poltronnerie de se battre. Cela est bon
à di-

à dire, comme quand on dit que *Caton* était un poltron. Il faut assurément de la bravoure pour se battre en combat singulier, & plus même que dans une bataille. Il se peut bien qu'un poltron ait assez bien appris à manier les armes, pour pouvoir se confier en son adresse : mais *Mr. de Montesquieu* dit lui-même que dès que cet usage s'établit, on méprisa celui qui s'attachait trop à l'art de l'crime, que ce fut l'art des querelleurs & des poltrons. Et quant aux Romains la conséquence ne serait pas juste, quand elle serait vraie. Les Romains ne connaissaient point le Duel entre eux, en tems de paix ; parce qu'il y a des relations différentes chez un peuple, qui produisent des besoins différens, & par conséquent d'autres coutumes. Je montrerai en examinant le sentiment de *Mr. de Montesquieu* sur l'honneur, la raison pour quoi cet usage ne put point s'introduire chez les Romains. Mais entre ennemis ils le connaissaient fort bien ; & sans parler des duels qu'ils firent avec quelques Gaulois, il y en eut entre eux. Nous voyons dans *Tite Live* (a) que *Jubellius Taurea* fit appeller *Claudius Afella* ; & dans *Valere Maxime* (b) un Capouan nommé *Badius* qui défie *Quinctius Crispinus*. Demander pour-
quoi

(a) Dec. III. Liv. III. Chap. XLVII.

(b) Liv. V. Chap. I.

quoi *César* & *Pompée* ne se battirent pas en duel, c'est comme si l'on demandait pourquoi nos Rois ne se battent pas au lieu de se faire la guerre; & encore la comparaison n'est-elle pas juste: on ne se bat pas seul à seul, quand il s'agit de l'empire du monde.

Voilà ce que c'est que notre point d'honneur; dont j'ai tâché de développer l'origine & le fondement, autant que j'ai pu. Mais les moralistes qui ont tant sévi contre la vengeance & le duel, devraient bien aussi peindre avec les mêmes couleurs cette haine secrète, cette vengeance sourde, qui perd un homme sans qu'il sache d'où le coup part; & qui lui fait souvent plus de mal que si on lui avait ôté la vie. L'une n'est pas moins dangereuse, moins atroce que l'autre, & certainement plus vile.

Mr. de *Montesquieu* dit dans son excellent livre de *l'Esprit des loix*, que l'honneur est le principe des Monarchies, & la vertu celui des Républiques, sur-tout de la Démocratie. Qu'a-t-il voulu dire par-là? C'est ce que je veux examiner, & montrer en passant par quelle raison notre point d'honneur, au moins quant au duel, n'a jamais pu s'établir chez les Romains, & pourquoi ils ont dû avoir de tout autres idées sur l'honneur que nous.

D'abord voyons ce que ce grand homme

me entend par principe d'un Gouvernement. *Il y a, dit-il, cette différence entre la nature d'un gouvernement & son principe, que sa nature est ce qui le fait être tel, & son principe ce qui le fait agir. L'une est sa structure particulière, & l'autre les passions qui le font mouvoir.* Si c'est donc l'honneur qui est le principe du Gouvernement Monarchique; on pourra dire en d'autres mots que le désir de l'estime des hommes est la principale passion qui doit y servir de ressort. Cela est vrai jusqu'à un certain point: mais oserai-je le dire? je crois que *Mr. de Montesquieu* s'est un peu trompé dans l'application de son sentiment. Il est impossible que nos idées de point d'honneur soient ce qui fait mouvoir une Monarchie, & que l'homme d'honneur ou le bon sujet, & le sujet utile soient la même chose.

Il exige dans la Monarchie des rangs, une noblesse, enfin des prééminences de toute espèce. S'il prétend donc que ce qui la fait mouvoir, c'est le désir de s'élever à un plus haut rang, l'ambition; je suis persuadé que rien n'est plus véritable. Il a jugé à propos d'appeller cela honneur, & il est bien le maître de joindre aux mots l'idée qu'il lui plaît. Je fais d'ailleurs que l'ambition n'a pour fondement que cette passion naturelle que nous avons d'être estimés & honorés de nos semblables. Mais il m'aurait paru plus clair de le nommer

ambition, ou désir des honneurs. Aussi n'aurais-je pas relevé ceci si les exemples qu'il allégué, ne m'avaient porté à croire qu'il a confondu un peu certaines idées que je crois diverses.

Il y a deux choses à distinguer dans l'honneur. Le sentiment intérieur qui est absolument involontaire, & qui dépend de l'impression que les actions des hommes font sur nous; d'après lesquelles nous les croyons bons ou méchans, c'est-à-dire que nous les estimons ou les méprisons: & les démonstrations extérieures par lesquelles nous donnons à connaître que nous avons ces sentimens pour quelqu'un. Or un Monarque, à qui nous avons remis le pouvoir de distribuer les graces selon son jugement, peut bien donner tel rang, tel pouvoir à un homme. Il peut dire: je veux qu'un tel soit Comte, Duc, Ministre d'Etat, Général d'Armée, & qu'en vertu de ce titre, il jouisse de tel privilège, de tel degré de pouvoir; que vous, mes sujets, vous lui rendiez tels témoignages extérieurs d'estime & de respect. Mais c'est en vain qu'un roi voudrait fixer le sentiment intérieur d'estime. Or si les hommes ne feignaient point des sentimens qu'ils ne ressentent pas, il arriveroit qu'on n'aurait de commerce avec un tel homme qu'autant qu'il faudroit, à cause de l'emploi qu'il occupe, si d'ailleurs on ne l'estimait pas;

&

& alors quelle triste vie que la sienne au milieu de tous ses honneurs? Il serait privé de toutes les douceurs du commerce de la vie. Et c'est-là le cas d'un homme méprisé. Personne ne veut l'avoir dans sa compagnie, ni pour ami. Aussi un homme pour peu qu'il soit délicat aspire à inspirer le sentiment d'estime aux autres; & je suis sûr que toutes les démonstrations de respect seraient insoutenables si l'on savait qu'elles fussent simulées. Ces deux choses doivent pourtant extrêmement se confondre, tant parce que la démonstration extérieure est le signe naturel du sentiment; que parce que quand un homme est en dignité, le sentiment de notre intérêt qu'il peut favoriser, ou auquel il peut nuire, doit nous empêcher de lui témoigner du mépris, quand nous en ressentirions pour lui. Voilà comme le désir de l'honneur & celui des honneurs peut être le même. Or comme on obtient, généralement parlant, ces honneurs pour avoir utilement servi le Monarque, & que de le servir ou de servir l'Etat, est, ou devrait toujours être la même chose, je comprends bien comment l'honneur est le ressort, la passion humaine qui fait aller la Monarchie.

Mais je ne comprends point comment ce peut être-là l'origine de notre point d'honneur. Et quand Mr. de Montesquieu cite comme effet de cet honneur, *Critton* qui re-

400 PARADOXES MORaux

refuse d'assassiner le Duc de Guise , mais qui s'offre de se battre contre lui ; le Vicomte de Dorte , qui répond à Charles IX , sur l'ordre que celui-ci lui envoie , ainsi qu'à tous les autres Gouverneurs de places , de massacrer les Huguenots : *Sire , je n'ai trouvé parmi les habitans & les gens de guerre , que de bons Citoyens , de braves soldats & pas un bourreau : ainsi eux & moi nous supplions votre Majesté d'employer nos bras & nos vies à choses faisables.* Il me semble qu'il confond deux choses essentiellement différentes. Ces deux hommes ont pu agir ainsi par amour pour la vertu , parce qu'ils voyaient que ce qu'on leur commandait était évidemment injuste. Mais supposé qu'ils ayent agi par point d'honneur , ils n'ont certainement songé qu'à l'estime réelle des hommes , non à celle que le rang & les honneurs pouvaient leur attirer. Elevés dans l'horreur de l'assassinat , ils sentaient par eux-mêmes , qu'il était impossible qu'on estimât un homme qui s'en rendrait coupable ; sous quelque prétexte que ce fût , quelque rang qu'il occupât , & quelque démonstrations extérieures de respect , qui fussent attachées à ce rang. Car enfin il était fort possible que ces actions leur eussent rapporté de grands honneurs ; & quand ils en auraient été sûrs , ils n'auraient pas moins refusé d'exécuter des ordres,

dres , qu'ils croyaient déshonorans pour eux.

Si nous voulons parler à la rigueur du droit , ils agissaient en mauvais fujets , puisqu'il n'appartient pas à un fujet de juger de la légitimité des desseins d'un Monarque , ni de celle des moyens qu'il juge à propos d'y employer. Mais le sentiment naturel de la vertu & de l'honneur parlait plus haut dans le cœur de ces deux Gentilshommes que ces théses de droit public universel.

Si l'on me disait que c'est précisément les idées de l'honneur qui mettent des bornes au pouvoir Monarchique , & qui l'empêchent de dégénérer en Despotisme , & que c'est-là ce que Mr. *de Montesquieu* entend ; je dirais que ce n'est pas le sens que présentent toutes les choses que dit cet Ecrivain là-dessus ; qu'alors il faut supposer une diversité entre l'intérêt de l'Etat & celui du Monarque ; ce qui ne se saurait supposer dans une bonne Monarchie ; & qu'enfin ce ne serait plus le principe qui fait mouvoir le Gouvernement , mais ce qui le maintient dans l'Etat où il est.

Je vais conter encore un exemple plus frappant , que j'ai lu je ne sais où , qui peut prouver ce que j'ai avancé , & où l'honneur d'un particulier choque & son intérêt & celui du Prince , & même celui de l'Etat.

J'ai donc lu que dans la dernière descente
que

que le Prétendant fit en Ecoſſe, ayant été battu & entièrement abandonné, il vint ſe réfugier dans le château d'un Seigneur Ecoſſais, qui n'avait point pris parti pour lui, mais qui le reçut pourtant, & loin de le livrer à ſes ennemis, le déroba à leur poursuite, & le laiffa tranquillement ſ'évader. Son devoir de ſujet, le bien de l'Etat même ſembloient exiger qu'il livrât celui qui en était l'ennemi déclaré. Auffi fut-il accusé comme coupable du crime de haute-trahifon. Quand il comparut devant ſes juges, & qu'on l'interrogea ſur ſon crime. *Qui de vous, Meſſieurs, leur dit-il, eût été aſſez lâche pour livrer le prétendant demandant un aſile chez lui, & pour trahir la confiance que cet infortuné avait miſe en lui, & les droits de l'hôſpitalité, après l'avoir reçu dans ſa maiſon? S'il y en a un, qu'il le diſe, & qu'il me condamne.* Aucun juge n'oſa prononcer, & il ſ'en retourna abſous.

Dans ce cas-là on voit clairement que ce ſeigneur préféra les devoirs d'équité naturelle, qui conſtituent l'homme d'honneur, à ceux de membre de l'Etat.

Il en eſt tout autrement dans une République, ſur-tout dans une Démocratie. Mr. de Montesquieu dit que le principe d'un tel état c'eſt la vertu. Il entend ſans doute par-là l'amour de la patrie & du bien public. Et cela eſt certain, mais cela eſt auffi bien naturel, puifque chaque Citoyen étant membre de l'Etat & du Gouver-

vernement, les intérêts lui en doivent être aussi chers que les siens propres ; ils ne peuvent pas du tout être divisés entre eux, hors dans des tems de corruption générale. Ce sentiment, & les actions qui en découlent, doivent nécessairement faire estimer celui qui rend des services à la patrie, parce qu'il rend service à chacun en particulier.

Que de raisons pourquoi nos idées de l'honneur doivent entièrement différer de celles que les Romains ont eu ! On ne pouvait pas diviser-là l'estime des particuliers & celle du souverain, chaque particulier étant membre du souverain. C'était le peuple comme souverain qui donnait les emplois ; l'estime des particuliers y était donc nécessaire : si l'on avait violé sa parole, si l'on avait passé pour un homme sans foi ni loi dans le commerce privé, le mépris universel aurait empêché un homme de parvenir à la moindre dignité. Enfin tous les Romains étaient soldats & braves, & la franchise, la bonne foi sont des vertus inséparables presque du guerrier. Il est donc tout simple que la fourberie n'eût pas tant lieu entre eux ; & l'union qui était entre les vertus politiques & civiles, empêchait absolument la différence entre l'estime particulière & l'estime publique, qui naît chez nous du rang que chacun tient. Du reste, pourvu qu'un Romain fût sincère & hom-

homme d'honneur avec ses concitoyens, il pouvait commettre les plus grandes perfidies & les plus grandes horreurs envers les ennemis de la patrie: & pourvu que l'amour du bien public le guidât, son action était regardée comme le comble de la vertu & de la grandeur d'ame.

Voici un exemple que conte *Tite Live* & que je vais mettre ici, parce qu'il peut en quelque sorte être comparé avec l'action du Lord Ecoffais que je viens de raconter.

Les peuples de la Campanie avaient abandonné les Romains, pour se ranger du côté d'*Annibal* qui, ayant fait ses conditions avec eux, entra dans Capoue. Il y avait eu un parti qui avait tout tenté pour empêcher les Campaniens de recevoir *Annibal*, à la tête duquel était *Décimus Magius*. Mais à la fin celui des Carthaginois dont *Pacuvius Calavius* était le chef, avait prévalu; & voici ce qui arriva après l'entrée du Général Carthaginois dans Capoue.

(a) Alors *Pacuvius Calavius*, (ce sont les paroles de *Tite Live*,) lui amena (à *Annibal*) son fils, disant qu'il l'avait arraché d'auprès de *Décimus*, avec lequel il avait fait tout au monde pour soutenir leur alliance avec les
Ro-

(a) Dec. III. Liv. III. Chap. VIII.

Romains, contre leur nouveau traité avec Annibal; sans que tous les Citoyens qui avaient embrassé le parti opposé, ni le respect dû à un père, eussent pu l'en détourner. Le père réussit enfin à apaiser Annibal envers son fils, plutôt en suppliant pour lui, qu'en le justifiant; au point que vaincu par les prières & les larmes du vieillard, il invita son fils avec lui à un repas, où aucun autre Campanien ne fut admis, hors la famille de Minius Celer chez qui il logeait & Fubellius Taurea, homme fameux à la guerre. Ils se mirent à table de jour, & ce ne fut point un repas militaire, mais tel qu'on en peut faire dans une grande ville & dans une maison où l'on avait rassemblé tout ce qui peut flatter le goût. Le seul Pérolla fils de Calavius ne put être entraîné à s'abandonner à la joie, ni par les encouragemens de ceux à qui il devait du respect, ni par ceux d'Annibal même: & son père lui ayant demandé ce que signifiait cette surprenante agitation qui paraissait dans son air, il s'en excusa sur une indisposition. Enfin son père étant sorti du repas, il le suivit, & l'ayant tiré à part dans le jardin qui était près de la maison: je vais vous ouvrir un projet, o mon père! lui dit-il, au moyen duquel nous obtiendrons non seulement notre grace des Romains, pour le crime que nous avons commis en nous livrant à Annibal; mais par lequel nous autres Campaniens, nous serons plus en grace & en honneur chez eux, que nous n'avons jamais été. Et quel est-il ce moyen, lui demanda le vieillard étonné? Alors le jeune homme rejet-

tant

tant son manteau sur ses épaules, lui montra un poignard qu'il avait à sa ceinture. Je vais, lui dit-il, cimenter notre union avec les Romains par le sang d'Annibal. J'ai voulu vous en avertir, si par hasard vous aimiez mieux ne pas vous y trouver lorsque je ferai le coup. A ces mots, à cette vue, le vieillard effrayé, comme s'il avait déjà été présent à l'exécution de ce dessein, dit tout tremblant à son fils: Je te prie, je te conjure, ô mon fils! par tous les droits sacrés d'un père, de ne pas commettre le plus grand des forfaits en présence du tien. Nous venons d'engager notre foi à Annibal, en joignant nos mains, en attestant tout ce qu'il y a de sacré, pour former cette alliance que ce repas doit consacrer; & à peine sortons-nous d'un tel entretien que nous nous armons contre lui? Tu te leves de cette table où nous sommes tous assis sous la foi de l'hospitalité; où Annibal t'a admis presque seul de tous les Campaniens, & tu la veux souiller du sang d'un bête? Ce même Annibal je viens de le fléchir en faveur de mon fils, & je ne pourrai fléchir mon fils en sa faveur? Eh bien! Foule à tes pieds tout ce qui est sacré: viole la parole donnée, la sainteté du serment; le respect que tu me dois; commets des forfaits; ne comptes pour rien l'innocence, pourvu que tu puisses échapper à la punition. Mais oseras-tu attaquer toi seul Annibal? Ne vois-tu point cette foule d'esclaves & d'affranchis qui l'entourent? Tous ces yeux qui veillent à sa sûreté? Tous ces bras armés pour sa défense s'engourdiront-ils à cette fureur? Pourras-

ras-tu soutenir seulement son aspect, devant qui des Armées tremblent, devant qui les Romains reculent d'effroi? Et si tout autre secours lui manque, je suis résolu à lui faire un bouclier de mon corps. Oseras-tu me frapper? Car je te le dis, il faudra que tu me perces de coups pour parvenir jusqu'à lui. Abandonne donc ici ton dessein, plutôt que de t'y voir forcé dans son appartement; & que mes prières aient sur toi le même pouvoir qu'elles ont eu en ta faveur. Voyant alors les larmes couler des yeux du jeune homme, il l'embrasse & ne cesse de le prier & de le caresser, pour qu'il jette son épée & lui promette qu'il n'entreprendra rien de pareil. Enfin Perolla vaincu par les prières du vieillard: Quant à moi, lui dit-il, en me rendant aux volontés sacrées d'un père, je m'acquitte de ce que je dois à la patrie. Mais c'est toi que je plains de l'avoir trois fois trahie: l'une, en consentant à la revolte contre les Romains, l'autre, en conseillant cette alliance avec Annibal, & la troisième, en empêchant à présent, toi seul, que Capoue ne rentre dans ses engagements avec Rome. O ma patrie! tiens, reçois ce fer, puisque mon père me l'arrache; ce fer dont je m'étais armé pour ta défense. A ces mots il jeta son épée par dessus le mur du jardin dans la rue, & rentra dans la salle du repas pour ne donner aucun soupçon.

J'ai cité exprès cette histoire qui est un peu longue, parce qu'elle nous présente l'idée

408 PARADOXES MORAUX

dée de la vertu chez un Républicain dans le fils ; & que le père raisonne justement comme ce que nous nommons un homme d'honneur. Aussi *Tite Live*, qui juge des actions dans les anciens principes de Rome libre, loue-t-il beaucoup le dessein du fils, qui passerait chez nous, ou pour un fanatique, ou pour un traître & un malheureux, si un intérêt personnel avait part à son dessein.

De tout cela on voit bien aisément pourquoi le duel n'a jamais pu s'introduire dans Rome. La vie d'un Citoyen devait être bien plus précieuse que ne l'est chez nous celle d'un sujet, & cette relation que chacun avait avec le corps de l'Etat bien plus frappante ; de sorte qu'il était impossible qu'un Citoyen pût se concevoir dans un rapport séparé. Les loix auraient d'abord sévi contre cet usage, & dans une Démocratie où elles font réellement l'effet de la volonté générale, elles ont bien plus de force ; & l'idée de s'y soustraire, & d'un sentiment de liberté & d'honneur en n'y obéissant pas, n'aurait pu entrer dans l'esprit de personne ; au moins pas assez généralement pour qu'on eût pu mettre de la honte à ne pas le faire. Que de raisons encore ! Comme on se considérait toujours comme Citoyen, & qu'il était impossible de se considérer autrement, l'honneur public
ne

ne pouvait être séparé de l'honneur particulier. D'ailleurs la facilité qu'on avait à s'accuser, donnait une ressource naturelle à un homme de se venger d'un ennemi. Enfin la principale raison est que les Romains n'avaient pas reçu cet usage de leurs ancêtres comme nous, & qu'ils n'avaient pu le recevoir. Les peuples d'Italie descendaient des Grecs & avaient depuis longtemps des loix. Quand Rome se forma, ses habitans durent déjà avoir de tout autres idées de la société que celles de nos anciens peuples du Nord. Dans une petite bourgade, entourée d'ennemis, la vie d'un Citoyen devait être bien trop précieuse pour souffrir qu'ils s'entretussent pour leurs querelles particulières, comme avaient pu faire de grandes Nations, qui envoyaient des Colonies de deux & trois cens mille hommes chercher à s'établir, parce qu'elles ne pouvaient nourrir leurs Citoyens. Quand donc même il serait vrai que l'état politique des premiers tems de Rome eût eu quelque ressemblance avec celui des peuples du Nord, cet usage ne pouvait jamais entrer dans leur esprit.

Mais dans une Monarchie tout cela est bien différent. Là, on est sujet, & l'on n'est citoyen que par une espèce de fiction: on peut donc fort bien se concevoir dans une autre relation que dans celle de

410 PARADOXES MORAUX

membre de l'Etat. On peut donc se former des devoirs particuliers, & attacher un honneur à les observer. Ce qui y contribue le plus, c'est l'esprit social qui lie à présent les hommes beaucoup plus qu'autrefois. A Rome on se voyait pour des affaires publiques dans la place publique, ou, pour s'exercer au métier de la guerre, dans le champ de Mars: du reste on vivait dans sa famille. Mais à présent on a des sociétés, des liaisons, on va se voir. Ces liaisons entraînent des besoins, par conséquent des devoirs. On a remis les affaires publiques entre les mains du Souverain, on ne s'en embarasse plus, & l'on songe aux siennes. Cela a dû introduire un honneur particulier, une estime pour celui qui fait bien remplir les devoirs de ces sociétés. On a pu voir déjà comment la manie du Duel s'est introduite; cela prouve encore comment elle a pu se soutenir dans nos Gouvernemens malgré les loix. Et l'on ne peut pas douter que nous ne la tenions des peuples du Nord, puisqu'elle a passé dans toute l'Europe, qu'ils ont conquise.

On a admiré la sévérité des anciens Romains sur les mœurs. Cette sévérité n'avait égard qu'à ce qui pouvait intéresser les principes sur lesquels la République était fondée; & ne prouve point que la
ver.

vertu fût autre chose chez eux que l'amour de la patrie. Elle s'étendait principalement sur le luxe, sur la religion du ferment; & cela n'est pas surprenant, puisque par la nature même des choses les mœurs particulières devaient avoir une relation intime avec le bien-être de la République. Du reste ils n'étaient point plus sévères que nous; témoins ces vers d'*Horace*.

*Quidam homo cum exiret fornice : Maſſe
Virtute eſto , inquit ſententia dia Catonis :
Nam ſimul ac venis inflavit tetra libido ,
Huc juvenes æquum eſt descendere , non alienas
Permolere uxores. ————— (a)*

Et quel homme encor que ce *Caton*!

Mais c'est chez nous que l'honneur fait l'office de censeur. C'est lui qui, outre les crimes que les loix défendent, nous défend encor mille autres mauvaises actions, qui pourraient nuire aux sociétés dans lesquelles nous vivons, & qui ne sont point punies légalement. Et ce censeur est d'autant plus terrible, qu'il faut le deviner. Rarement il exerce son empire en reprochant en face le crime dont on s'est rendu

cou-

(a) Liv. I. Sat. II.

412 PARADOXES MORAUX

coupable. Ce font les discours que l'on n'entend pas que l'on a à craindre, des airs froids, des mines, le retranchement de toutes les douceurs de l'intimité dans le commerce; toutes choses qui nous font une peine infinie, parce qu'elles choquent ce désir que nous avons reçu de la Nature d'être estimés, c'est-à-dire, réputés bons, de nos semblables. Or plus un peuple est sociable, plus ces loix de l'honneur doivent être rigoureuses, parce que leur nécessité augmente. Aussi voit-on que chez des nations où chacun vit chez lui, qui sont taciturnes, comme les Turcs, l'on n'a point de telles idées. Mais il ne faut pas non plus qu'une Nation soit trop sociale, & qu'elle pousse le goût de la conversation au delà de toutes les bornes. Pour que le sentiment d'honneur soit fort vif & profond chez un peuple, il faut que les sociétés soient peu nombreuses, mais intimes: que l'on soit difficile à y admettre de nouveaux venus. Car chez celui où l'on ne rechercherait que l'amusement dans la conversation, où l'on se livrerait aisément à tout le monde, la lâcheté du lien des sociétés suivrait nécessairement leur étendue, & la facilité à y admettre tout le monde. L'esprit de conversation & les manières qu'une telle Nation aurait cultivées au suprême degré, tiendraient lieu de tout mérite, & il suffirait d'être

d'être amusant pour être estimé. Les sociétés étant superficielles, on ne compterait plus ni sur la bonne foi, ni sur la discrétion des personnes; car si les hommes de cette nation étaient francs, ils confieraient leurs affaires à tout le monde; & s'ils étaient soupçonneux, à personne. Ils auraient un point d'honneur, dans lequel il y aurait plus de vanité que de fierté. Tout ce qui frappe, comme le rang, l'usage du duel, ferait en vogue chez eux. Mais ils seraient relâchés sur les autres maximes du point d'honneur, à mesure de ce qu'ils en auraient moins besoin. Telle serait une Nation trop sociale.

Mr. de Montesquieu pose quelques maximes fondamentales de ce que nous nommons *l'honneur*, & qu'il dit être le principe des Monarchies. Je m'en vais les examiner & voir en quoi elles sont conformes aux idées que j'ai proposées.

Il dit, par exemple, qu'une des règles suprêmes de l'honneur, c'est que les choses qu'il défend sont plus expressément défendues quand les loix ne concourent point à les proscrire; & que celles qu'il exige, sont plus rigoureusement exigées, lorsque les loix ne les demandent pas. Cela est très juste. Pour être estimé, il faut que le motif dont nos actions partent soit bon, & tel que les hommes puissent comp-

414 PARADOXES MORAUX

ter que nous agirons toujours de même. Que l'on agisse donc d'une certaine manière pour se procurer leur estime, ou pour faire notre devoir & par amour pour la vertu, ces deux motifs sont nobles, dignes de notre être & tels que l'on peut compter que nous agirons toujours de même. Or quand les loix commandent ou défendent quelque action, il se mêle alors aux motifs par lesquels on agit, celui de crainte de la punition, qui empêche d'en bien distinguer la source. Or celui qu'une crainte grossière retient ou fait agir, dès qu'il n'aura plus cette crainte, pourra mal agir; & chacun fait qu'il est facile de faire bien du mal, d'être très méchant, & de se mettre à l'abri de la punition des loix. Alors on attend un homme aux actions où l'honneur parle seul, & si dans celles-là il ne s'y conforme pas, rien ne lui sert de ne pas violer les loix, il est toujours méprisé. Il paraît que ces idées d'honneur, sans être le principe de la Monarchie, y naissent plus naturellement, parce que l'on est plus rempli de ses liaisons privées, ayant remis tout le soin des affaires publiques entre les mains du Monarque. Il est vrai que quand les loix ont prononcé pour proscrire une chose, on ne s'en embarrasse plus, on lui laisse le soin de venger son offense. Mais cependant ce qui est

est

est défendu par les loix est auffi déshonorant dans la fociété. Je ne crois pas qu'on foutienne que l'on ne méprife pas un homme qui vole, parce que les loix le condamnent. Car ce qui nuit à la fociété publique, nuit auffi aux particulières; & l'exemple du Duel ne prouve rien. J'ai déjà montré cõmment cet ufage s'est introduit parmi nous; & puis il n'a rien qui paraisse nuire à la fociété particulière; puisque celui à qui le dommage en revient, s'y est exposé volontairement.

Une autre maxime d'honneur que Mr. de Montesquieu avance, c'est que lorsque nous avons été une fois placés dans un rang, nous ne devons rien faire ni souffrir qui fasse voir que nous nous tenions inférieurs à ce rang. Cela paraît confondre l'honneur que nous donne le rang, & celui qui vient de l'estime privée dont chacun jouit; & qui fait ce que nous nommons notre point d'honneur. Mais cela peut être vrai malgré cela, parce que celui qui souffre qu'on le prive d'une prérogative de son rang, semble céder quelque chose de son estime, dont le rang qu'il occupe fait partie. Ensuite il faut dire quels font ces cas. D'ordinaire ils font tels qu'un autre obtient une préférence; & souffrir tranquillement cela ce serait souffrir un acte public par lequel

on avouerait qu'un tel vaut mieux que nous; par exemple, quand les Maréchaux *de Bellefond* & *de Créqui* ne voulurent point servir sous le Maréchal *de Turenne*, cela étoit naturel: car c'étoit évidemment avouer que ce dernier étoit plus capable de commander qu'eux. Et comme c'est une humiliation à laquelle il n'y a que la crainte ou l'intérêt qui puisse nous porter, elle est honteuse, parce qu'enfin l'ambition est le désir de l'estime d'autrui; partant du même principe il est impossible, que, quiconque est possédé de l'un, ne resente aussi vivement ce qui offense l'autre, c'est-à-dire l'ambition. Sans doute que cette maxime fait partie de cet honneur qui fait mouvoir la Monarchie, puisque les Dignités étant des graces du Monarque, plus on y attache un haut prix & plus on fera avide de les obtenir. Chez un peuple où la vanité domine, elle peut être au premier rang; mais elle ne fait point un des points capitaux de l'honneur, parce que je suppose que quelqu'un l'eût violé pour obéir à son souverain, je demande si on lui en ferait un crime, comme on lui en ferait un s'il avait servi d'espion, ou commis un assassinat? Ce n'est point ici le lieu d'examiner s'il n'est peut-être pas contre les intérêts du Souverain, de rien faire qui puisse violer un principe qui lui est si utile.

En-

Enfin la troisième maxime, c'est que l'honneur exige de mépriser la vie, mais non pas la fortune.

La valeur, je l'ai déjà dit, est une vertu qui suppose toutes les autres, & qui de soi se fait estimer & admirer. L'on juge que celui qui a su sacrifier la vie, saura sacrifier tous les avantages du monde, qui sont tous moins précieux que la vie. Cette idée fait qu'on est prompt à la risquer quand on est sensible à l'honneur, parce que c'est le sûr moyen d'en acquérir. Mais comme tant que l'on vit il faut avoir de quoi vivre, on ne peut pas prétendre qu'un homme renonce à sa fortune. A l'égard de celle que l'on fait dans les charges de l'Etat, comme elle est une preuve présomptive du mérite, chacun peut travailler à l'acquérir avec honneur. Cependant il est reconnu, je crois, que celui qui doit sa fortune à une action contraire à l'honneur, est déshonoré autant que qui que ce soit, dans la théorie s'entend, car dans la pratique cela est différent. On exige donc qu'un homme sacrifie sa fortune quand il le faut.

Même ces loix de l'honneur sont formées pour que l'on ne se serve pas de mauvais moyens, de fourberies, de trahisons, pour s'élever; & c'est dans ces cas qu'elles sont le plus ordinairement applicables.

418 PARADOXES MORAUX, &c.

Ainsi ce n'est pas une plus grande obligation de sacrifier sa vie que sa fortune. Le Duel a rendu la nécessité d'exposer la première plus ordinaire, que les biens de la fortune, mais il faut les savoir sacrifier l'une & l'autre quand l'honneur l'exige.



DE

DE LA
NOBLESSE.

113

ASSASSINATION

DE

DE

D E L A

N O B L E S S E .



Je suis bien éloigné de la vaine pré-
 somption, d'avoir voulu disputer
 contre Mr. de Montesquieu, sur le
 principe des diverses espèces de
 gouvernement. Lutter contre un écrivain
 d'un génie aussi supérieur, qui avait tant
 réfléchi sur les vérités les plus sublimes de
 la législation, & vouloir le convaincre d'er-
 reur dans un point capital, m'eût paru à
 moi-même une présomption si étrange que,
 quand j'aurais été d'un autre sentiment,
 j'aurais mieux aimé m'en taire, & me dé-
 fier de mon âge, & peut-être de ma façon
 de voir les choses.

Mais je sens fort bien la vérité de ce que
 cet illustre Auteur avance. L'honneur, c'est
 l'estime des hommes considérée par rapport

à celui qui en est l'objet. Cette estime a des témoignages extérieurs, auxquels nous la reconnaissons ainsi que tous nos autres sentimens. Ces témoignages ont été affectés à certains rangs, certains emplois, selon leurs différens degrés de pouvoir, c'est-à-dire d'utilité, & selon le degré de mérite qu'il faut pour s'en acquitter. La distribution de ces rangs, de ces emplois, dépend du Monarque dans une Monarchie; & il les accorde aux services passés, qui sont garans de ceux qu'un homme est capable de rendre, soit par ses talens, soit par ses vertus. Ainsi le désir de l'estime des hommes, ou l'honneur que nous acquérons par le rang, peut nous faire faire toutes les actions utiles à l'Etat, que des Républicains font communément sans espoir de récompense, & par un amour pour la patrie, que cette sorte de gouvernement inspire plus qu'aucun autre. Je vois bien aussi que ce vif amour pour le bien public, manquant dans la Monarchie, le désir de l'estime des autres doit en prendre la place & nous porter à faire ces grands efforts d'esprit & de vertu que le bien de l'Etat demande; & que cette passion s'étant emparée de l'esprit des hommes, il en doit naître une importance attachée au rang, une jalousie sur ses prérogatives, & une émulation extrêmement utile. On a appelé cela orgueil. Mais l'orgueil, la fierté louable & blâmable, la vanité même,

me, toutes ces passions viennent du même principe, du désir naturel que nous avons d'être estimés des autres hommes, d'être, ou de leur paraître au moins, un être bon & aussi approchant de la perfection qu'il est possible. La seule différence consiste dans le choix des moyens que l'on prend pour y parvenir: & en cela chacun suit ses idées, c'est-à-dire, chacun juge des autres par lui-même, & croyant que tous les hommes estiment ce qu'il estime lui-même dans un autre, il tâche de l'acquérir. Or celui qui estimera dans un homme sa dignité, ses richesses, ses vertus, son savoir; qui verra d'autres lui témoigner les mêmes sentimens; s'il est animé du même désir de se faire estimer, il ne cessera de faire tout au monde pour acquérir ces avantages: il fera même peut-être des bassesses, de méchantes actions pour y parvenir. Or l'on voit que rien n'attire plus universellement des témoignages de respect, que le pouvoir & la dignité; cela doit donc enflammer tous ceux qui sentent le désir d'être estimés, (désir toujours grand & digne de l'homme, dès qu'on cherche à le satisfaire par de bons moyens;) à entreprendre les choses les plus difficiles, à sacrifier tout pour le contenter. Cependant il faut remarquer que les hommes savent si bien qu'il n'y a que la vertu & les vraiment bonnes qualités de l'esprit ou du cœur qui rendent estimable;

ce

ce sentiment est si intime chez eux que, quelque désir qu'ils ayent de se procurer ce qui attire l'estime des hommes, quoiqu'ils se laissent souvent transporter à ce désir au point de faire le mal pour le satisfaire; ils s'en cachent pourtant avec soin; tant ils sentent que sans la vertu personne n'est réellement estimé, & que le rang & les titres mêmes ne font respecter qu'autant qu'ils sont les preuves présomptives du mérite.

Si quelqu'un disait que c'est de cette ardeur de l'estime, de cette passion en général que Mr. de Montesquieu a voulu parler sous le nom d'honneur; que la différence de rang l'enflamme, & qu'elle régne par conséquent plus dans la Monarchie que dans aucun autre gouvernement; je dirais que cela ne saurait être le sentiment de l'Auteur de *l'Esprit des Loix*. Premièrement, parce que dans tous les Etats le désir d'être estimé subsiste, hors dans ceux où les hommes sont entièrement esclaves & avilis à un point extraordinaire. Car croit-on qu'à Rome, aux citoyens de laquelle on a tant reproché qu'ils faisaient tout par une infatigable avidité de gloire, on fût moins sensible à l'estime en général? Quel effet auraient eu les punitions des Censeurs, si l'on n'avait craint la honte plus que la mort? Je cite Rome pour exemple de toutes les Républiques; car ce qui est vrai d'elle l'est aussi des Grec-

Grecques. Comment pourrait-on croire que nous sommes plus sensibles à l'honneur qu'un peuple, où pour obtenir une couronne, il y avait des gens qui travaillaient toute leur vie; qui s'affujettissaient à un régime tout particulier; qui enduraient & faisaient ce que nous ne ferions pas pour arriver au rang le plus brillant. Enfin c'est le désir de l'estime, qui fait chanter l'Iroquois au milieu des tourmens, que ses ennemis lui font souffrir. Ainsi la différence entre le Gouvernement Monarchique & le Républicain, ne consiste pas en ce que l'on désire plus vivement d'être estimé & respecté dans le premier que dans l'autre; mais en ce que dans le premier, cette passion est l'unique qui puisse nous faire employer nos talens, nos travaux & nos vertus à son service; que par conséquent le Gouvernement doit s'attacher à l'enflammer autant qu'il est possible, par toutes les distinctions, tous les appas imaginables; parce que c'est le seul moyen qui peut produire les grandes actions, & les grands talens dont l'État peut avoir besoin. Au lieu que dans la République les honneurs n'ont point besoin de faste; & quand les fortunes y sont toutes égales, ils n'ont pas même besoin de revenus; il ne leur faut que le degré de pouvoir nécessaire pour les administrer. L'amour pour une constitution dans laquelle on se plaît, suffit au Citoyen pour nous engager à s'en rendre

di-

digne. On dépose les dignités quand les loix l'ordonnent : content d'avoir contribué au maintien d'une société qu'on aime, & d'avoir mérité l'estime de ses concitoyens. Ainsi les Romains déposaient avec joye les marques de leur magistrature, & redevenaient particuliers, & les égaux de chaque Citoyen ; satisfaits de l'estime réelle qu'une sage administration leur avait attirée. Mais chez nous cela est différent. Nous avons remis au Monarque tout le soin des affaires de l'Etat ; ce n'est plus le peuple qui choisit tous ceux qui doivent le gouverner : c'est le Monarque. On suppose donc avec raison qu'il doit être instruit du mérite de chacun ; & la place, le rang, l'autorité qu'il donne, sont les marques extérieures du cas qu'il fait d'un homme. Cela doit donc déterminer notre estime pour lui, parce qu'il doit mieux savoir que personne quelle utilité lui & l'Etat en tirent. Le rang suppose donc toujours du mérite, s'il n'en est pas toujours la preuve infallible. Et comme autrefois à Rome le peuple, sur l'estime qu'il avait pour un particulier, le créait Edile, Questeur, Préteur, Consul, & lui rendait les honneurs attachés à ces dignités ; c'est à présent le Monarque, à qui le peuple a remis tout son pouvoir, qui élève aux dignités : & tous les membres du peuple considèrent un homme selon la dignité dont il est revêtu. Si les récompenses accordées

au

au mérite consistaient simplement en argent, elles pourraient exciter les talens, mais jamais les vertus, surtout les vertus qui exigent de la grandeur d'ame. L'argent ne sert qu'à satisfaire nos besoins corporels ; il faudrait donc un violent attachement aux biens corporels pour être porté à quelque chose de difficile par le désir d'acquérir de l'argent. Or c'est-là précisément le contraire de toute grandeur d'ame. Comment pourrait-on donc prétendre des actions où il faudrait renoncer à ces biens & à la vie même, s'ils étaient le seul motif de nos actions ? Ce n'est que dans les Etats où les hommes sont semblables aux chiens que l'on fait aller avec le bâton & un morceau de pain, qu'on punit toutes les fautes avec le cordeau, & qu'on donne de l'argent pour prix des actions utiles. Il est vrai que les dignités exigent un éclat extérieur, & qu'il faut des revenus pour cela ; mais l'argent ne doit jamais faire que l'accessoire ; s'il faisait le principal, cela donnerait un prix excessif à l'argent, cela rendrait les ames entièrement vénales, & étoufferait tout germe de vertu. D'ailleurs cette sensibilité pour les plaisirs du corps, supposerait un dégoût pour le travail, pour la fatigue, pour le péril, qui rendrait bientôt un tel peuple le plus vil & le plus lâche de tous.

Mais comme dans la Monarchie il dépend

pend du Monarque, par ses institutions, d'exciter tel ou tel sentiment naturel dans le cœur de ses sujets, & que dans la République cela dépend du Législateur, Mr. de Montesquieu a apparemment voulu dire, que dans la République le Législateur doit arranger ses institutions de façon, à rendre chaque Citoyen aussi heureux qu'il est possible, afin que cela lui fît aimer sa patrie, dont l'amour peut seul servir à maintenir l'Etat dans un état florissant; sans chercher à fomentér le désir de l'honneur, qui agira bien tout seul; & qui, s'il était entièrement tourné du côté de l'éclat des dignités, pourrait être dangereux à la République: & que le Monarque, ayant réuni dans sa personne tous les droits du peuple, & l'amour de la patrie s'étant par-là évanoui dans leur cœur, doit, pour maintenir l'Etat sur le pied où il est, & l'empêcher de décheoir & d'être renversé, doit, dis-je, faire de telles institutions, qui excitent dans ses sujets le désir d'être estimés, & d'attacher cette estime à l'éclat des marques apparentes, qui sont à sa disposition; afin de remplacer par-là ce que le manque d'un amour vif pour la patrie peut faire perdre. S'il n'a pas voulu dire cela, j'avoue que je ne comprends pas du tout ce qu'il a voulu dire, & que je me verrais obligé de croire, que sans réfléchir sur le vrai sens du mot d'honneur, frappé de ce qu'il voyait dans sa patrie, &

pre-

prenant ce mot dans le sens vague dans lequel on le prend dans la vie commune, il a prétendu en déduire le principe de la Monarchie. Mais toute son erreur ne me paraît consister qu'en ce qu'il confond l'honneur public, c'est-à-dire celui qui découle du rang que chacun occupe dans l'État, des prérogatives qu'il donne & des vertus qu'il fait supposer ou qu'on y fait paraître, avec l'honneur privé, c'est-à-dire, cette estime qu'inspirent aux gens avec qui nous vivons, les vertus que nous montrons dans la vie privée. Ainsi je suppose que ce que l'on dit du Duc de *Marlborough* soit vrai, & qu'il eût en effet l'ame extrêmement intéressée, les grandes vertus qu'il montra dans l'administration des grandes dignités qui lui furent confiées, le firent respecter; mais il se pouvait fort bien, que tandis que la Nation lui rendait grâces, par la bouche du Parlement, bien des personnes eussent raison de se plaindre qu'il n'avait pas agi en homme d'honneur.

Il n'est pas étonnant après cela que Mr. de *Montesquieu* ait trouvé que l'honneur a quelque chose d'arbitraire dans la Monarchie. Cet arbitraire vient principalement lorsque les devoirs de la vie privée heurtent ceux de citoyen ou de sujet. Il est facile de voir d'où vient la légère erreur de cet illustre Ecrivain. Premièrement, les actions de toutes les deux espèces partent du même

430 PARADOXES MORAUX

même principe. Les honneurs dont le Monarque est le dispensateur n'ont de prix que par celui que l'on attache à l'estime des hommes. Un Cordon d'Ordre, un Titre, une Dignité, ne sont des objets de desirs que parce qu'ils sont le signe de la capacité d'un homme, à être utile par ses talens & par ses vertus; & que par conséquent ils le font respecter de tous ceux qui le voyent. S'ils n'étaient absolument que la marque de la confiance du Monarque, & que les respects, qu'on rend à ceux qui en sont décorés, ne dépendissent que du pouvoir qu'ils ont en main, l'honneur auroit lieu dans l'Etat Despotique. Car un Vizir jouit par sa charge de plusieurs privilèges qui reviennent à nos marques d'honneur. Or l'Etat Despotique est celui que les hommes forment quand ils sont dans un entier abbatement, & il ne se soutient qu'en les laissant dans l'abrutissement. Toute idée d'honneur lui est donc directement contraire; car cela donnerait de la grandeur d'ame aux peuples, & ils ne pourraient plus souffrir le despotisme: & l'on voit que, quand pour se soutenir contre des voisins ces Etats ont besoin de courage, il faut que des principes de superstition le leur inspirent, parce qu'une grandeur d'ame naturelle qu'ils n'ont pas, ne saurait le leur donner. Aussi l'esclave qui dans un Etat despotique aborde le Vizir avec les témoignages du plus profond respect,

pect, ne ressent nulle estime pour lui; c'est un sentiment qu'il ne connaît pas: la crainte fervile du mal qu'il peut lui faire est le seul principe des démonstrations de respect qu'il lui rend. C'est une remarque à faire que les marques de respect qu'on rend aux Grands dans un Etat despotique, ressemblent à ces mouvemens naturels, que la crainte nous fait faire, ou à ceux par où l'on tâche d'appaîser un homme irrité, au pouvoir duquel on se trouve; comme, par exemple, de se prosterner le visage contre terre, de se tenir les bras croisés & la tête panchée: ce que les Romains regardaient déjà comme une attitude fervile, témoin ce passage à *Horace*. (a)

Stes capite obstipo ——— *atque*

Au lieu que chez nous les marques de respect sont celles, que l'admiration & l'inclination que nous avons pour un être bon, dont nous attendons des bienfaits, nous arrachent comme malgré nous.

En second lieu, ce qui a pu tromper *Mr. de Montesquieu*, c'est qu'il exige une Noblesse dans la Monarchie, & avec raison. Si les institutions dans ce Gouvernement doivent tendre à animer dans les
cœurs

(a) Liv. II. Sat. V.

432 PARADOXES MORAUX

cœurs le sentiment de l'honneur, il n'y en a point qui y soit plus nécessaire que l'institution d'une Noblesse. Quand tous les hommes sont égaux & qu'il n'y en a qu'un seul de constamment élevé au dessus de tous les autres, l'Etat est Despotique ; & quand il n'y a personne d'élevé au-dessus des autres, l'Etat est une pure Démocratie, qui ne saurait avoir lieu que dans les commencemens d'une association.

Cette Noblesse est donc ce qui soutient la Monarchie. Elle a des privilèges, c'est-à-dire, plus de libertés que les autres classes d'hommes dans l'Etat. Elle a aussi un attachement particulier au Souverain, parce que c'est de lui qu'elle tire son origine & son éclat. Ainsi quand le Souverain veut empiéter sur ses libertés, elle est contre lui, parce que ses libertés forment son essence, & que c'est la vouloir détruire que de les lui vouloir ôter. Mais elle est le plus ferme appui du Souverain dès qu'il s'agit du bien de l'Etat & de sa défense.

Or si c'était ce maintien de l'équilibre que Mr. de Montesquieu appelle l'honneur, comment pourrait-il dire qu'il est arbitraire ? Il serait fondé sur des principes certains. Ce qui le lui a fait paraître arbitraire, c'est qu'il a vu que la Noblesse chez les Nations d'Europe, retient avec soin ces maximes d'honneur dont j'ai parlé dans le Traité précédent ; qu'elle en a d'autres qui tien-

tiennent à son essence & qui regardent sa dignité dans l'Etat; que ces maximes ensemble forment son honneur dont elle est excessivement jalouse, & avec raison; qu'il arrive après cela que ces diverses maximes se choquent & que l'on est obligé de faire plier les unes aux autres: & c'est cela qui fait paraître de l'arbitraire dans nos sentimens sur ce qui est honorable. Car tantôt il faut mourir pour le service de son Souverain, au moindre signe qu'il en donne; tantôt il faut s'opposer à ses volontés avec la plus grande constance, & au risque de lui déplaire & d'en être puni; tantôt il faut tout faire pour soutenir les loix, & puis il les faut violer: tantôt on est méprisé pour ne pas tout tenter au monde pour se pousser; & il y a telle action qui, quand elle procurerait le rang le plus élevé, deshonorerait à jamais celui qui la ferait. Il ne s'est pas donné la peine de démêler l'origine de toutes ces maximes d'honneur, & de-là vient qu'il a brouillé l'honneur que le rang donne, avec celui que donnent les qualités privées, & les divers devoirs que ces diverses relations imposent; & que ce qu'il en dit n'est pas assez déterminé. C'est ce qui m'a engagé à réfléchir sur la Noblesse, en général, & ce sont ces réflexions que je vais mettre par écrit.

A entendre le Philosophe libre de préjugés,

T

gés,

434 PARADOXES MORAUX

gés, un homme est l'égal de l'autre ; & il n'y a aucune raison à en estimer un parce qu'il a le bonheur d'être né dans un rang plus élevé, ni de s'estimer soi-même parce que l'on a cet avantage. Aussi n'a-t-on pas manqué d'appeller cela le préjugé de la naissance. Il y a un certain sens du mot préjugé, dans lequel la Noblesse en forme réellement un. Mais ce n'est point lorsqu'on entend par préjugé un faux jugement qui n'est point raisonnablement fondé. Il l'est, & très raisonnablement : il est même si ancien chez tous les peuples de l'Univers, qu'il y a lieu de s'étonner qu'on ait seulement pensé à l'affaiblir, ou à le détruire même : cela est aussi impossible que de renverser la gloire du Conquérant.

Presque toutes les Nations ont toujours eu une Noblesse. Il n'y a que les Nations sauvages, & celles qui sont gouvernées par un Despote, qui n'en ayent point. Car pour les Républiques anciennes & modernes, elles ont toujours eu une Noblesse. A Athènes, à Sparte, à Thèbes il y en avait, & il y en avait eu de tout tems, depuis que *Thésée* eut policé les peuples de l'Attique, & depuis que les *Héraclides* se furent établis dans le Péloponèse. Et à Rome les Patriciens, surtout dans les premiers tems, étaient une véritable noblesse. Il est si naturel de supposer que les vertus se transmettent du père au fils, qu'il

qu'il n'y a qu'un Etat, où la vertu est contée pour rien, où l'obéissance est tout; un pays où le fils d'un père qui a fait briller de grandes vertus dans l'administration d'un poste important, retombe dans la foule des autres Citoyens. Ce n'est pas que les vertus se transmettent par le sang. Cette opinion est ridicule, & jamais les idées de Noblesse n'ont été sérieusement fondées là-dessus. Ce n'est que l'union de cette naissance avec les autres raisons, qui font qu'on a lieu de supposer que le fils d'un homme vertueux le sera aussi, qui ait pu occasionner cette pensée dans ceux qui ne réfléchissent pas, & qui croient que le Noble tire tout son mérite de ses lettres de noblesse, & le Gentilhomme de ses armes & de ses quartiers. Je dirai dans la suite ce qui fait réellement l'avantage du Gentilhomme: car il est certain que le fils d'un Duc, & le fils d'un Laboureur, ont le même sang; & il faudrait avoir des idées bien bornées de la nature humaine, pour croire que le sang puisse donner des vertus.

Il est constant que toute Noblesse tire son origine de la vertu; mais ce qu'on ne croirait pas, c'est que les richesses ont été presque partout un moyen de développer les vertus, & de les faire éclater; il est certain que chez les Grecs & les Romains, peuples dont le Gouvernement était formé

d'une façon bien plus systématique que les nôtres, au moins jusqu'à ce siècle, ont toujours regardé les richesses comme le plus puissant lien de la Noblesse, & des hommes en général avec l'Etat. Ils jugeaient d'après ce principe, que la pauvreté est la mère de tous les crimes, & ils n'avaient pas tant tort. Il est naturel de supposer que celui qui a le plus à perdre dans une révolution ou dans un malheur qui arrive à l'Etat, fera le plus prompt à donner tous ses soins à l'empêcher. Aussi à Athènes & à Rome, le peuple était-il divisé en classes suivant les facultés de chacun; & les gens à leur aise étaient-ils nommés d'un nom qui signifie les plus vertueux, les meilleurs de la République. L'ordre des gens qui n'avaient aucun bien, n'était pas seulement admis à donner leurs voix dans les affaires d'Etat. A Rome il fallait un certain bien pour être admis dans l'ordre des Sénateurs, & dans celui des Chevaliers, qui formaient aussi une espèce de Noblesse. On pourrait donc dire que l'origine de la Noblesse & le lien qui l'attache à l'Etat, ce sont les richesses. Ceci doit s'entendre de la Noblesse en général, & de celle qui se fonde sur la constitution même. Car quand elle se fonde sur des imaginations fantastiques, sur des prérogatives qui n'ont point leur source dans la constitution politique, comme cel-

le

lé de quelques Nations des Indes ; elle n'est d'aucune utilité pour l'Etat , elle n'a aucun avantage réel , & n'est que l'effet d'une imagination déréglée.

Voici donc comment la Noblesse a pu se former. L'avantage que les riches trouvent à la conservation de l'Etat , & l'autorité & la considération naturelle que les richesses donnent , ont dû mettre l'administration de l'Etat entre leurs mains , ont dû les faire choisir pour lui rendre les services les plus importans , parce qu'on a pu mieux compter sur leur intégrité , sur leur fidélité , que sur celle des pauvres. On leur a donc donné les grandes charges de l'Etat préférentiellement aux autres. Ces charges ont besoin d'un degré d'autorité proportionné au but pour lequel elles sont formées ; cette autorité & l'importance , l'utilité & la difficulté qui s'y trouvent attachées , inspirent naturellement du respect à chaque Citoyen. De-là le respect & l'amour plein de vénération qu'on a pour le Souverain dans la Monarchie ; parce que c'est lui qui porte tout le fardeau , & de qui le bien-être & le salut de chaque sujet émanent ; & ce respect va , en descendant , sur tous ceux qu'il charge de quelque partie de l'administration. Ceux qui occupent donc un emploi important , ont par-là même un haut degré d'honneur , c'est-à-dire une grande part à l'estime des

438 PARADOXES MORAUX

hommes. Cet honneur augmente encor quand on le leur voit remplir avec toutes les vertus qu'il exige, parce que l'on jouit du fruit de cette administration. Et alors cet honneur est en raison composée de l'importance de la charge, & du mérite personnel que l'on connaît à celui qui en est décoré. Si on y avait élevé quelqu'un qui en fut indigne, ceux qui le savent méprisent l'homme & honorent l'emploi; c'est-à-dire la crainte que cause le pouvoir qu'il a en main, ou le bon ordre qui exige que chaque rang dans l'Etat jouisse de ses prérogatives, font qu'on lui rend les respects extérieurs que le bon ordre demande. Mais comme, surtout dans une Monarchie, la plupart des hommes ignorent la façon dont un homme s'acquie de l'emploi qui lui est confié, on a pour lui, & on lui témoigne le degré d'estime que mérite l'importance de sa charge, & le mérite qu'elle suppose. Jusqu'ici cette Noblesse n'est que personnelle. Voici comme elle s'attache à la famille. Quand Horace dit: (a)

*Fortes creantur fortibus, & bonis,
Est in juvencis, est in equis patrum
Virtus; nec imbellem feroces
Progenerant aquilae columbam.*

il parle en Poëte, & non en Philosophe.
Mais

(a) Liv. IV. Od. IV.

Mais je m'étonne que Mr. *Marmontel*, dans son excellent Roman politique, quand il parle de la Noblesse, au lieu d'en expliquer l'origine & le fondement, s'en soit démêlé par une tirade d'Eloquence, qui n'est pas bien claire. *Je crois voir*, dit-il, (a) lorsqu'un enfant de noble Origine vient au monde, faible, nud, indigent, imbécille comme le fils d'un laboureur; je crois voir la patrie qui va le recevoir, & qui lui dit: *Enfant, je vous salue, vous qui me serez dévoué; vous qui serez vaillant, généreux, magnanime comme vos pères. Ils vous ont laissé leur exemple, j'y joins leurs titres & leur rang; double raison pour vous d'acquiescer leurs vertus.* Il me semble que cela n'est point assez clair. Il y a en Allemagne un usage parmi les artisans, dans les maitrises, qui sert, je crois, mieux à expliquer l'origine de la Noblesse que tous les traits d'Eloquence. Quand le fils d'un Artisan embrasse la profession de son père, il a moins de tems à rester en apprentissage qu'un autre. Cela vient évidemment de ce que l'on suppose qu'ayant vu dès son enfance manier les outils de cette profession, y ayant été exercé lui-même, selon la capacité de son âge, il sera en état de s'y perfectionner plutôt que celui à qui tous ces avantages manquent. Car on ne supposera pas les Artisans assez insensés pour croire, que la capacité de faire une perruque ou un sou-

(a) *Bélifaire* Chap. VII.

foulier se transmette par le sang. Or il en est de même du fils d'un père qui a été occupé tout le tems de sa vie à pratiquer les vertus & les talens nécessaires à l'administration de l'Etat. Rien n'est plus naturel, que de supposer qu'il doit avoir été porté à la vertu, & instruit dans les choses nécessaires pour occuper dignement un poste dans l'Etat, par les discours de son père, & enfin par tout ce qui agit dans l'éducation. C'est donc là ce qui forme la Noblesse & ce qui la perpétue dans les familles, qui n'est proprement qu'une classe d'hommes plus propres, par leurs inclinations, leur façon de penser, leurs talens, à être élevés aux dignités & au pouvoir, que d'autres; & d'où on les tire quand on en a besoin. On voit bien qu'il n'y a là dedans rien d'extravagant ni d'injuste.

Il y a ensuite bien d'autres raisons qui servent à confirmer & à perpétuer ces idées.

Les richesses font supposer plus d'amour pour l'Etat dont on est membre, à mesure qu'on y a plus d'intérêt, plus de fidélité dans son administration : présomption qui augmente par la raison qu'un homme riche est moins exposé à la tentation de faire de méchantes actions, pour se procurer les aïssances de la vie. De plus un homme à qui la naissance assure ces richesses, ne peut plus tourner ses desirs à s'en procurer. Il n'y a

com-

communément que ceux qui en font entièrement privés, chez qui l'ardeur d'en acquérir peut être assez vive, pour leur faire entreprendre des choses fort difficiles. La paresse naturelle de l'homme le porterait à se contenter d'un état où il jouit de toutes les douceurs de la vie; & ceux qui brûlent du désir d'entasser trésors sur trésors par toutes les fatigues imaginables, sont rares: on s'occuperait donc à jouir sans rien faire pour la société, s'il ne restait un autre désir capable de nous émouvoir. Il y a des moralistes qui crient contre l'homme, de ce qu'il désire toujours, & qui voudraient lui apprendre à ne rien désirer; tandis qu'ils devroient bien plutôt rendre grâces à Dieu de ce qu'il désire sans cesse. Car si jamais les hommes apprenaient à ne désirer plus rien, on ne ferait rien du tout, & le monde ne serait rempli que de fainéans, de gens qui n'auraient ni vertus ni vices. Heureusement la chose est impossible. Quand donc les désirs après les plaisirs corporels sont satisfaits jusqu'à un certain point, il y a une autre passion qui peut mouvoir les hommes; & par bonheur cette passion est naturelle, noble & peut être portée au plus grand degré d'enthousiasme. C'est le désir de l'estime des autres, le désir de l'honneur, l'ambition, comme on voudra l'appeller.

Telle est la marche du cœur humain. Les besoins du corps, comme les plus pressans,

nous excitent d'abord à les satisfaire. Les richesses en font le moyen le plus simple & le plus sûr. A-t-on contenté ces désirs à un certain point, ou, la naissance nous met-elle entre les mains les moyens de les contenter? ceux de l'ame ont leur tour: & le plus naturel de ceux-ci, c'est celui d'être estimé de nos semblables. On en voit journellement la preuve. Dès qu'un homme a fait fortune, l'ambition le pique, l'éguillonne, il veut devenir noble.

Lorsque les richesses ont déterminé la classe d'hommes, en qui l'Etat a raison d'avoir le plus de confiance, cette classe pourrait ne vouloir pas travailler pour l'Etat, & vouloir jouir simplement de ses richesses, si l'on n'avait rien à lui offrir que de nouvelles richesses. Il faut donc flatter son désir de l'estime & du respect des autres, & l'exciter à oublier tous les plaisirs dont elle peut jouir pour le contenter. De-là les distinctions & les prérogatives. La grandeur des services que tous les Citoyens ont tiré des membres de cette classe, augmente leur respect pour elle.

Ces honneurs deviennent enfin un droit, un patrimoine infiniment cher à la Noblesse; & de-là sa fierté, son ambition, son orgueil même: Fierté raisonnablement fondée, & la source de toutes les vertus.

Or à chaque génération à laquelle ces sentimens se transmettent, ils acquièrent

un

un nouveau degré de force ; ils forment ensuite un esprit de corps , dont chaque membre participe. C'est une façon de penser générale , sur laquelle les divers caractères se brodent suivant leur humeur , l'étendue de leur esprit , & les diverses inclinations qu'ils ont. On n'en connaît plus la source , on n'en voit que les effets ; ainsi que celui qui rencontre un fleuve en son chemin , s'abandonne à son cours , sans en connaître la source , pourvu qu'il le conduise où il veut aller.

Ces idées forment un corps d'hommes sensibles à l'honneur , plus qu'à tout le reste , prêts à sacrifier leurs biens , leur vie pour le maintenir. Or cela est grand partout ; & cette grandeur d'ame devenue naturelle , doit d'abord porter la Noblesse à se séparer , à se réputer meilleure & au dessus des autres. Je ne trouve rien de plus simple au monde.

Je ne touche point ici les autres raisons qui doivent fortifier la présomption qu'un homme du corps de la Noblesse doit valoir mieux qu'un autre ; telle que l'émulation que doit donner l'exemple des ancêtres. Ces choses ne font effet que quand le caractère est déjà formé ; & s'il était avili avant le tems où l'idée de l'exemple des ancêtres peut faire effet , il ne serait plus tems de le changer. Ce sont les discours des parens & toutes les choses qui consti-

tuent l'éducation, qui reveillent une inclination préférablement à l'autre dans l'enfance, qui rendent sensible aux voluptés ou à l'honneur : & comme toutes ces choses se réunissent chez la noblesse, à donner de la grandeur d'ame, dans une éducation où tout ne parle que d'honneur, de rang, de dignités, d'horreur pour la bassesse ; c'est sur elle que l'exemple des ancêtres peut faire le plus d'effet. Car élevez l'enfant de la famille la plus illustre jusqu'à l'âge où le caractère est formé, dans la maison d'un paysan ou de quelque homme que ce soit, à qui son état doit avoir donné une façon de penser mesquine : remettez-le ensuite dans sa famille, parlez-lui de ses ancêtres, & vous verrez si leur exemple aura un grand pouvoir sur lui.

Si je voulais donc donner des conseils pour l'éducation de la Noblesse, je dirais qu'on ne saurait lui inspirer une façon de penser trop haute, pourvu qu'on eût soin de diriger cette fierté sur les choses qui la constituent véritablement.

Ce que j'ai dit jusqu'ici concerne la Noblesse en général dans tous les pays, & dans tous les États, soit Monarchiques, soit Républicains. C'est l'histoire de la Noblesse Romaine. C'est sur ces principes que *Servius Tullius* divisa le peuple en Centuries. Et si du tems de *Romulus*, il y avait une différence remarquable dans la fortune des parti-
cu-

culiers, il est vraisemblable que les Sénateurs furent tirés de la classe des personnes les plus aisées de sa bourgade. Il est vrai que quand le peuple obtint que les plébejens pourraient parvenir aux grandes charges, il s'introduisit deux sortes de Noblesse. Un homme né d'une famille noble, & un Patricien, ne furent plus la même chose. Le premier fut celui dont les ancêtres avaient possédé les grandes dignités de la République, & ils avaient leurs anciens & leurs nouveaux Nobles, comme nous; les autres furent ceux qui descendaient des anciens Sénateurs que *Romulus* & *Servius Tullius* avaient créés. Mais ce fut une nouvelle loi, qui détruisit les anciens usages: car tant que les Patriciens possédèrent seuls le droit d'être nommés aux grandes charges, ils formèrent aussi seuls la noblesse. Dans la suite ils ne gardèrent exclusivement que des prérogatives peu importantes; & la puissance, les richesses formèrent la véritable noblesse. On vit des Patriciens pauvres & méprisés, dont tout l'avantage ne se fondait que sur une vaine descendance; & ceux-là cessèrent de former la Noblesse, d'être l'objet du respect universel; parce que celui-ci ne se fonde que sur des prérogatives solides.

Quant à notre Noblesse, elle est tout autre que celle des Romains & des Grecs, c'est-à-dire, qu'elle tire son éclat d'une au-

tre source que celle d'où la Noblesse Romaine tiroit le sien. C'est ce que je vais expliquer.

L'honneur, je le répète, est en général l'estime des hommes; & faire quelque chose par un motif d'honneur, c'est agir pour s'acquérir l'estime des hommes. Il y a cette différence entre gloire & honneur, c'est que la première porte avec soi l'idée d'un honneur étendu à tous les pays & à tous les siècles; au lieu que l'honneur ne comprend que l'estime de ceux avec qui nous vivons en quelque relation. C'est la grandeur de l'effet d'une action, qui, en la rendant plus intéressante, la rend plus célèbre, qui change une action honorable en action glorieuse. La différence n'est que du plus au moins; & j'ai montré dans ce que j'ai dit sur la gloire, pourquoi ce désir d'honneur & de gloire est grand.

La Noblesse, que l'honneur seul distingue du commun des hommes, doit donc toujours être guidée dans ses actions par des motifs d'honneur. Et c'est-là le principe général de toute noblesse. La différence ne consiste absolument que dans les choses où l'on place cet honneur: & ce sont les besoins de chaque nation qui déterminent ce qui est utile, & par conséquent ce qui attire son estime. De sorte que si je suppose une nation assurée de n'avoir jamais de guerre avec ses voisins, dans

un

un pays qui lui fournirait abondamment ce qu'il faut pour l'entretien de ses membres, le courage n'y serait point connu, & par conséquent point estimé. Si les disputes entre particuliers étaient rares, les loix y seraient simples & l'administration aisée; la justice n'y serait donc pas non plus un grand objet d'estime. Il faudrait que cette nation vécût dans l'égalité, ou les Lettres obtiendraient toute son estime, ou bien si elle était superstitieuse, les Prêtres formeraient la seule Noblesse.

Mais comme quand une Noblesse est formée, elle tire son éclat des vertus qui l'ont établie, on voit aussi qu'elle les maintient tant qu'elle peut. Ainsi quand on veut découvrir l'esprit d'un corps de Noblesse, il faut recourir à son origine; c'est là qu'on le trouve. Et c'est aussi, je crois, ainsi qu'il faut s'y prendre, pour découvrir le caractère national des divers peuples.

A ce compte on pourrait penser que les Romains qui avaient formé un petit Etat au milieu d'une fourmilère d'autres petits Etats qui les jaloufaient, & étant par conséquent toujours en guerre avec leurs voisins, auraient dû accorder leur principale estime à la vertu guerrière, & cela aurait dû former l'esprit de leur Noblesse. Mais cela ne fut pas. La prudence politique, la sage administration du gouvernement fu-
rent

rent mises au premier rang, & formèrent leur noblesse; la valeur militaire n'eut que le second rang. Ce qui diminua leur estime pour le courage, & ne le rendit pas la première vertu chez eux, c'est réellement qu'il était trop commun. Cet amour pour la patrie que leur constitution devait leur inspirer, rendit le sacrifice de la vie, quand son salut l'exigeait, trop naturel pour qu'il y eût raison d'estimer extrêmement celui qui en avait donné des preuves, & cela même du tems de *Romulus*. J'ose hasarder ici une conjecture qui n'est pas déstituée de vraisemblance. On fait que *Romulus* avait rassemblé tous les malfaiteurs, tous les gens obérés, enfin tous ceux qui, pour quelque crime, ne pouvaient plus demeurer en sûreté dans leur patrie. Ces gens, dans leurs guerres avec les peuples voisins, combattaient pour leur salut dans le sens le plus vrai. Quel courage ne devaient-ils donc pas montrer? Cette vertu leur était trop nécessaire à tous, & cessait par conséquent d'être assez rare pour exciter leur estime. Mais contenir une multitude semblable dans les bornes, lui donner des loix qu'elle pût aimer, diriger son courage avec sagesse dans ses expéditions pour lui procurer la victoire, c'était-là le grand point, la chose la plus difficile & la plus utile. Aussi voyons-nous que *Romulus* choisit cent hommes parmi les plus sages pour en former le Sénat: & ce fut-

fut-là la Noblesse, qui consista dans la suite encore à être né d'ancêtres qui avaient possédé de grands emplois dans le gouvernement. Car cet esprit universel de valeur durant toujours, la sagesse dans l'administration politique de l'Etat fut la qualité la plus rare & la plus nécessaire, par conséquent la plus estimée. On peut croire combien cette valeur était générale, puisqu'on vendait pour esclave le Citoyen qui se fait la moindre démarche pour se soustraire au service militaire, comme on aurait fait d'un criminel, sans que personne en murmurât.

Il en est tout autrement de notre Noblesse. Tous les peuples de l'Europe descendent des Nations du Nord qui l'ont conquise. Ces Nations avaient pour la plupart une Noblesse: car il faudrait qu'une Nation fût insensible à l'honneur pour n'en point avoir, ou bien qu'elle restât dans l'état de pure nature; & cette insensibilité est une chose dont on ne saurait accuser nos ancêtres. Or de quelles vertus avaient-ils besoin? La simplicité, & l'extrême liberté donnaient lieu à peu de loix. La guerre décidait les querelles d'Etat: point de négociations, point de politique. La seule vertu publique qui fût à leur usage était la valeur; & quoiqu'assûrement elle fût aussi peu rare chez eux que chez les Romains, comme on n'en avait pas d'autre, comme on

n'a-

n'avait nul besoin de toutes les autres, qu'on n'en avait aucune idée, l'estime se réunit sur ceux qui en montraient le plus. Ceux qui avaient vaillamment combattu étaient respectés, & nobles par conséquent. Il ne fallait que cela; car la fidélité à la patrie, & les richesses qui en font le gage chez la noblesse, n'étaient point nécessaires; puisque quant aux richesses on en acquérait à la pointe de l'épée, & le plus brave devenait bientôt le plus riche: pour la fidélité à la patrie, elle devait être si naturelle à des peuples qui vivaient dans la plus grande indépendance, qu'on ne pouvait soupçonner quelqu'un d'en manquer. Il était impossible de supposer qu'il y eût quelqu'un d'assez lâche pour se plier à un changement de gouvernement, & pour servir d'ambition d'un homme, dans la vue d'un intérêt particulier, qui ne pouvait avoir lieu chez eux; comme cela peut arriver dans une République constituée comme Rome & celles de la Grèce, où la liberté était moins grande, ou moins sensible. On n'avait rien à craindre de pareil dans un pays où il n'y avait point de villes, & par conséquent aucun moyen de donner des fers à la nation contre son gré. La reconnaissance seule pouvait porter de tels peuples à s'affujettir davantage.

Quand ces Nations eurent conquis presque toute l'Europe, ils introduisirent le
Gou-

Gouvernement féodal, si naturel chez un peuple conquérant & libre comme eux, qu'il n'est pas du tout étonnant qu'il ait été si universellement répandu. La reconnaissance qu'ils devaient naturellement à leur Roi, ou plutôt à leur chef, pour les avoir mis en possession d'un pays où tout ce qui manquait au leur abondait, lui remit la distribution des fiefs entre les mains, & par là il obtint un plus grand empire sur eux. Ces Rois distribuèrent les terres, & les donnèrent à chacun suivant le plus ou moins de part qu'ils avaient eu à la conquête, à condition de services militaires qu'ils lui rendraient, le cas échéant. Il en garda lui-même sa portion, & ce fut son bien. S'il y eut une Noblesse fixe établie, les Nobles durent obtenir de plus grandes terres; plusieurs qui ne l'étaient pas, durent être élevés à ce rang à cause des belles actions qu'ils pouvaient avoir faites. Sans cela le respect que les conquis devaient avoir pour les conquérans, le sentiment de leur supériorité dans ces derniers, dut bientôt la faire naître. Les fiefs n'étaient pas héréditaires alors: cela est certain. Mais cette observation que les fils des plus braves & des plus versés dans le métier des armes, avaient communément l'avantage de l'être aussi plus que les autres, & que la grandeur du fief, & la transmission aux descendans, devait en rendre les possesseurs plus attachés

à

à l'Etat, & plus fidèles au Souverain, par la plus grande crainte de le perdre pour eux & pour leur famille, dut aussi bientôt rendre les fiefs & la noblesse héréditaires; & quand l'Etat prit une forme plus constante, marquer ceux à qui on pouvait le mieux en confier l'administration, ou plutôt la défense. Alors s'établit une véritable Noblesse qui forma un Corps respecté & respectable.

La forme de gouvernement était extrêmement simple, il y avait peu de négociations, & beaucoup de guerres. L'esprit guerrier s'introduisit par-là à un tel point; la grandeur naturelle qui y est attachée le rendit si puissant, que l'Europe entière fut, pendant des siècles, le théâtre d'une guerre universelle. Elle se faisait de Rois à Rois, de Seigneurs à Seigneurs; le moindre Gentilhomme guerroyait contre son voisin; & ce fut la suite de l'antique usage de venger soi-même ses querelles, que ces peuples conquérans, dont la Noblesse descendait, avaient apporté. De sorte que le métier des armes fut toujours l'occupation distinctive de la Noblesse, la seule à laquelle elle s'appliqua, parce que c'était la seule dont elle eut besoin. Quand les Nations conquises se furent assez mêlées avec les conquérantes, pour n'en faire qu'une, l'esprit de la Noblesse était déjà formé, & les particuliers des premières qui méritèrent d'être
ad-

admis dans son corps furent obligés d'en adopter les mœurs & les principes, & le firent volontiers par l'attrait naturel qu'ils avaient.

La seule vertu publique qui fut nécessaire à la Noblesse fut donc la valeur & la fidélité à l'Etat, nécessaire & naturelle à celle de tous les gouvernemens. Cette fidélité elle la promettait à ses Souverains, de la main de qui elle recevait tous ses biens, & en qui résidait toute la dignité de l'Etat.

Comme ces deux qualités constituaient le Gentilhomme par rapport à l'Etat ou au Souverain, & que c'était lui qui pouvait conférer cette dignité, à laquelle on ne s'élevait qu'en remplissant parfaitement ces deux devoirs; les violer, c'était choquer directement l'esprit de la Noblesse, se rendre indigne d'en être membre, & s'exposer au mépris de tout le corps.

Mais hors le service militaire qu'elle était obligée de rendre, elle vivait envers le Souverain & entre elle dans la plus parfaite indépendance. Un Gentilhomme faisait la guerre à l'autre comme deux peuples se la feraient à présent. La délicatesse naturelle qu'un Gentilhomme doit avoir sur l'estime des hommes, qui forme sa véritable prérogative, devait rendre chacun très attentif à celle des autres Gentilshommes, qui formaient alors réellement toute la nation; car le peuple n'entraît presque point en ligne de
comp-

compte. Il ne fuffifait pas de n'avoir rien fait contre la fidélité qu'on devait à son Souverain, de n'avoir pas refusé de marcher à la guerre, de n'avoir pas manqué à y faire son devoir, & par conséquent de n'avoir point mérité une dégradation publique : il fallait encore être estimé de ses égaux. Or les Gentilshommes vivant entre eux dans une si grande indépendance, & rien ne pouvant les affecter que la crainte du mépris, il suit naturellement que le point d'honneur dont j'ai parlé plus haut, dut s'établir, & cela avec une rigueur étonnante. Dans cet état de guerre continuelle, la valeur fut encore mise au premier rang de toutes les vertus particulières, parce qu'on en avait besoin à tout moment pour défendre ses possessions, sa femme, ses enfans, sa réputation. Cette même cause dut rendre les associations privées nécessaires, & la fidélité dans ces associations si indispensable, que le plus profond mépris devait tomber sur celui qui faussait ses engagements particuliers. Aussi combien de tems ce mot *foi de Gentilhomme* n'a-t-il pas valu tous les sermens ? Et cette religieuse observation de sa parole, nécessaire chez une nation qui n'a que peu ou point de loix, rend compréhensible la confiance que les Rois avaient en leurs vassaux, & cette fidélité que plusieurs firent paraître ; tandis que rien ne les liait
que

que leur parole, à laquelle ils sacrifiaient leurs biens & leurs vies.

Ces mœurs donnerent lieu à un ordre particulier parmi la Noblesse même, accordé à ceux qui pratiquaient exactement toutes les vertus publiques & privées dont j'ai parlé. Ce fut l'origine de la Chevalerie. Un homme était Gentilhomme & très-puissant même, sans être Chevalier, c'est-à-dire, il jouissait du rang dans l'État, que la présupposition qu'il remplirait mieux qu'un autre des obligations envers sa patrie devait lui donner; mais on ne lui accordait cette élévation parmi ses égaux, cette marque de leur estime, que quand il s'en était évidemment montré digne, en remplissant ses obligations envers l'État & ses devoirs envers ses égaux avec la plus grande exactitude. On peut aisément trouver l'origine de tout ce qui constituait l'esprit de Chevalerie, dans les mœurs de ces tems. Mais il est certain que jamais institution n'a été plus belle & plus grande que celle-là, n'a mieux montré que de tous tems la vertu est la seule chose que les hommes aient véritablement estimée.

Les vertus guerrières ont donc formé, de tout tems, l'esprit de la Noblesse; car c'étaient les seules dont on eût besoin. Les Gentilshommes étaient les défenseurs nés de l'État & du Prince. On sent bien quel respect cela devait leur attirer de la
part

part de la Nation, quels égards de celle du Prince. Il est peut-être arrivé qu'ils en ont abusé, comme les Prêtres de celui qu'on a pour la religion; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici.

L'esprit de Galanterie s'introduisit, par le commerce que les hommes & les femmes eurent toujours ensemble, chez les nations du Nord, qui connurent toujours mieux leur véritable prix que les peuples Méridionaux. Car les peuples du Nord ont mieux connu l'amour dans la barbarie que les Grecs & les Romains dans la plus grande politesse; comme on peut aisément le voir en comparant les Poésies d'*Osian*, avec celles d'*Horace*, d'*Ovide*, & de *Catulle*. Mais c'est une chose à laquelle le climat peut avoir aussi sa part. Ce qui acheva de mettre la galanterie sur le pied où elle était alors, ce fut le besoin continuel que les femmes avaient de l'appui des hommes, pour défendre leur honneur & leur vie, sur quoi les Loix ne veillaient pas assez.

Comme ces mœurs durèrent fort longtemps, elles prirent des racines extrêmement profondes. La Noblesse ne connut que la guerre. Nulle science, nul art, nulle politique, nul système dans les affaires de l'intérieur du Royaume, ni dans les étrangères; ainsi nul besoin à la Noblesse de

de s'instruire de quoi que ce fût. Était-elle employée dans les négociations? Comme on n'agissait point systématiquement, elle avait plus besoin de manège pour réussir que d'autre chose; & ce manège, elle l'acquerrait dans le monde, où la finesse de l'esprit enseignait empiriquement à ceux qui en avaient, à connaître les hommes & à les amener à leur but. Aussi était-elle fort sociale, & l'exercice des armes & la société étaient ses seules occupations en tems de paix.

Dès qu'une lueur de Lettres reparut, qui en fit sentir le besoin, le désir de les faire fleurir, elle ravit les Souverains. Cet état violent de guerres, de batailles, de combats continuels pesait. On sentit le besoin de Loix & de mœurs plus douces; car les hommes par le désir naturel qu'ils ont de se perfectionner poussent tout au plus haut degré, jusqu'à ce qu'ils aient passé de bien loin les bornes qui séparent le bien du mal; ils reviennent alors sur leurs pas, & cherchent un autre chemin, où dans peu de tems la même chose arrive. Dans ces tems on ne respirait que valeur, sincérité, bonne foi, indépendance, & on était tombé dans la férocité; d'un autre côté on ne parlait que de piété, de religion, de respect pour les choses saintes, & l'on était bigot & superstitieux. A présent on ne parle que de bonté, d'humanité, d'amour pour ses

semblables, & nous tombons dans la mollesse: on veut tout favoir, tout comprendre, tout rechercher; & c'est le règne de l'irréligion & du libertinage d'esprit.

Ce reste de sciences qui s'était conservé encore, était un cahos de choses absurdes & absolument-inutiles à l'Etat; comment la Noblesse aurait-elle pu s'y appliquer? Mais quand l'étude des Loix commença à fleurir, leur nécessité attira de grandes distinctions à ceux qui s'y appliquèrent. On ne peut leur en accorder de plus grandes que de les admettre au rang de Nobles. Ce fut alors que des Empereurs accordèrent ce rang aux Docteurs en Droit, pour leur personne. On aurait mieux fait d'instituer une Noblesse particulière pour eux; car c'était faire entrer quelqu'un dans un corps dont il n'avait point l'esprit, que d'accorder les honneurs de la vertu & de la magnanimité aux talens & aux lumières de l'esprit. C'est aussi peut-être à des privilèges semblables qu'on doit cet esprit férailléur, ces mœurs sauvages & guerrières, qu'on a vu régner si longtems dans les Universités d'Allemagne.

Pendant il se forma de grands emplois civils, qui demandaient de l'intégrité, de la fidélité, & au lieu de valeur, des connaissances & un esprit étendu. Les Loix devenant plus compliquées, les procès ne se jugeant plus l'épée à la main, on ne put plus

plus confier l'administration de la justice, comme autrefois, aux seigneurs à qui on donnait les terres; on établit des Cours supérieures de Justice. Les Finances changèrent, parce que le Gouvernement commençait à devenir plus systématique; il fallut des gens qui les dirigeassent, des Conseillers, des Ministres d'Etat. Toutes ces charges demandoient des connaissances que la Noblesse n'avait pas; & elles avaient pourtant un trop grand éclat pour ne pas illustrer ceux qui les possédaient, & pour qu'on voulût les confier longtems à des gens de la fidélité desquels l'Etat n'avait aucun gage; à qui l'éducation & l'esprit de Corps n'avait pas donné une grandeur d'ame naturelle, & qui n'étaient recommandables que par leur habileté. On ne put mieux réussir à leur donner ces avantages, à réveiller l'honneur chez eux, qu'en les ennoblissant. Ainsi à Rome les charges militaires n'étaient que des degrés pour entrer dans la Noblesse, c'est-à-dire dans l'administration politique. Chez nous ce fut tout le rebours. La Noblesse, qui devait son éclat & son origine à la valeur, qui tirait de-là sa liberté, ses privilèges, méprisait ceux qui entraient dans son corps par d'autres voyes, & s'obstinait à ne vouloir acquérir d'autres connaissances que celles qui servent à la guerre, & à soutenir ses anciens usages; & les enfans de ceux qui

460 PARADOXES MORAUX

avaient acquis la Noblesse par d'autres moyens que par la valeur, se conformaient à ces idées, & couraient servir l'Etat à la guerre, pour effacer la tache de leur origine. Les restes de ces idées subsistent encore en France, dans la différence qu'on y fait entre Noblesse d'épée, & de robe. Par où l'on voit que les Gentilshommes Français n'ont jamais voulu s'affujettir à l'étude des Loix ; & il faut avouer qu'ils sont ceux qui ont le plus fermement gardé l'ancien esprit de leur corps. Quant aux différens postes de l'administration politique, ils n'ont fait aucune difficulté d'y entrer, parce que de tout tems, la confiance que les maximes de la Noblesse ont dû inspirer, leur a mis cette partie entre les mains. Mais ils joignent à cela l'ancien usage d'unir les dignités militaires & politiques, & d'être tour à tour guerriers & hommes d'Etat, ainsi que l'était l'ancienne Noblesse. Cependant les choses ont changé depuis la renaissance des Lettres, la découverte de l'Amérique & celle de la poudre à canon. Envain la Noblesse aurait-elle voulu conserver ses anciens usages & ne reconnaître de vertu que celle du point d'honneur, elle n'aurait pu y parvenir. La valeur n'était plus la seule vertu nécessaire, il fallut qu'elle se pliât à acquérir d'autres talens pour maintenir son ancien éclat. Et alors l'esprit de fidélité envers l'Etat & le Souverain, la magna-

gnanimité, qui couronne toutes les vertus, ces qualités qu'on lui connaissait, la rétablirent bientôt dans ses droits, & la firent préférer dans tous les emplois.

Ce dernier point & la fierté de la Noblesse sont deux choses, dont on entend souvent se plaindre ceux qui ne sont pas Gentilshommes.

Une grande partie de l'éclat de la Noblesse vient de l'ancienneté de son origine, & cela doit la rendre fort fidèle à ses anciens principes. Car ce n'est que quand ces principes sont bien invétérés, qu'ils produisent tout leur effet. Ainsi ce serait une vaine prétention de dire qu'il suffit d'élever un homme au rang de Noble, pour lui en donner la façon de penser; & qu'un Noble de trente ans ou de mille ans est la même chose. L'avantage de la Noblesse consiste précisément d'avoir été entouré dès son enfance de tout ce qui peut élever l'ame; & on doit croire que plus la Noblesse d'une famille est ancienne, plus les sentimens qui en sont l'essence ont dû jeter de profondes racines; & plus la quantité de beaux exemples qu'un Gentilhomme trouve dans sa famille doit faire effet sur lui, quand son ame y a été suffisamment préparée par l'éducation. On voit donc bien que la honte attachée à la mésalliance n'est point imaginaire; non point parce qu'on mêle un sang noble à un sang vil, mais parce

parce qu'une femme de basse condition doit probablement avoir des inclinations basses; qu'ayant grande part à l'éducation de ses enfans elle peut les leur transmettre; & qu'il faut des générations pour les déraciner & pour remettre les choses dans leur état naturel. Comme cela arrive communément dans le monde, il n'est pas étonnant que l'on porte là-dessus un jugement, car c'est-là la façon ordinaire & naturelle de juger des hommes, & dans tous les cas nous prononçons d'après ce qui arrive communément. Je le répète, non seulement le sang ne fait rien à la Noblesse, mais jamais les hommes n'ont réellement pensé qu'elle fût dans le sang. Il est vrai que quand on voit toujours deux choses marcher ensemble, on est porté à attribuer à l'une ce qui appartient à l'autre; & la naissance & l'éducation sont dans ce cas. C'est la dernière qui fait le Gentilhomme; mais comme elle est toujours unie à la première, on ne les distingue pas assez. Delà viennent ces façons de parler figurées, qui s'entendent après cela au propre. Mais il ne faut pas croire que l'origine d'une idée chez les hommes se fonde sur une absurdité, quand des causes étrangères y ajoutent quelque chose d'absurde dans l'esprit de la populace de tous états. C'est-là presque toujours le cas de ce qu'on nomme préjugés. Le premier pas vers la rai-
son

son c'est de les rejeter comme faux, parce qu'on s'est accoutumé à les voir sous un faux jour. Mais l'homme qui réfléchit trouve après cela qu'ils sont fondés dans la nature des choses; & qu'ils changent dès que les choses elles-mêmes changent. C'est pourquoi on devrait dire: cela est beau, bon, juste, vertueux, raisonnable, à présent; cela ne le sera peut-être plus dans quelques années; cela ne l'était point autrefois. C'est ainsi que l'idée de la supériorité d'un Gentilhomme sur un Roturier est fondée en raison; quoiqu'elle puisse être un préjugé dans l'esprit de bien des gens; & qu'elle le soit dans celui de tous ceux qui n'en connaissent pas le fondement réel; & qu'enfin il puisse arriver un tems, où les esprits, les mœurs, & la constitution politique auront si fort changés, qu'on n'aura plus besoin de Noblesse, & que par conséquent elle n'existera plus.

Pour voir donc si la façon dont on en agit dans les préférences qu'on accorde au Gentilhomme sur le Roturier est juste & raisonnable, il faut examiner quelles sont les vertus que l'on doit supposer raisonnablement dans le premier plutôt que dans l'autre.

Chez toute Noblesse, en général, ces vertus sont, une plus grande fidélité à l'Etat, & au Souverain dans une Monarchie, une hauteur dans les sentimens, une magnani-

264 PARADOXES MORAUX

mité qui doit l'éloigner naturellement de toute action basse & lâche, & la porter à tout ce qui est grand; parce que ses prérogatives consistant dans une estime plus particulière qu'on a pour elle, elle doit être aussi plus sensible, & tout faire pour la conserver, & en acquérir une plus grande; & enfin chez nous, il faut y ajouter un esprit de valeur, qu'elle tire de son origine, qui la rendait les défenseurs nés de l'Etat.

Quand donc on présente à un Souverain deux hommes qu'il ne connaît pas, (étant impossible qu'il connaisse tous ses sujets, leurs talens & leurs vertus,) quand on les lui présente, dis-je, pour remplir un emploi, & que l'un est Gentilhomme & l'autre non, n'est-il pas naturel qu'il suppose plus de vertus à celui qui a eu plus de motifs & de moyens d'en acquérir? J'ajoute que le Souverain doit le faire, parce que cela encourage la Noblesse à travailler à mériter ces distinctions; cela entretient son esprit, & ses maximes; & il est utile à l'Etat d'avoir une classe d'hommes, où il puisse prendre ceux dont il a besoin pour se maintenir.

Ce qui va décider c'est, si en examinant dans quels emplois on les préfère, nous trouvons que ce sont précisément ceux où l'on a besoin des qualités qu'on peut avec raison leur supposer.

Ainsi

Ainsi un Roturier a tort de se plaindre quand il se voit préférer un Gentilhomme dans quelque emploi militaire que ce soit : là tout se réunit en faveur de celui-ci ; cela faute aux yeux. Pour moi , je pense toujours qu'on ferait bien de n'y en point admettre d'autres , & j'avoue que si j'étais chef d'une troupe, je ne voudrais y avoir que des Gentilshommes. Cependant il est bon de dire ici , que je n'entends que ceux qui sont nés sujets d'un Souverain. Car pour les autres ils n'ont pas les puissans motifs de fidélité qui doivent les rendre invincibles , & sur-tout s'ils ont des ressources dans leur propre patrie. Il n'y aurait que l'esprit de valeur qui leur donnât quelque avantage sur le sujet roturier. Et quant à ceux qui n'ont que la cape & l'épée , comme on dit , l'honneur leur doit être infiniment cher , puisque c'est leur unique mais très grande prérogative : cependant l'Etat n'a point de gages de leur fidélité , sur quoi il puisse prendre une entière confiance. C'est pourquoi il est tout simple qu'on préfère dans le service toujours le Gentilhomme riche à celui qui ne l'est pas.

Est-ce un emploi dans le Gouvernement, que ces deux hommes , que je suppose, ambitionnent ? On y a , à la vérité , moins besoin de courage , mais d'un attachement inviolable à l'Etat , & de connaissances. Il

faut sans doute favoir si le Gentilhomme possède ces dernières. Mais on a toujours raison de les lui supposer. Ces connaissances roulent principalement sur les intérêts de l'Etat, dont la Noblesse peut être mieux instruite qu'aucun autre ordre, parce qu'elle y prend le plus vif intérêt; en second lieu, il y faut la capacité que donne l'usage du monde, où le Gentilhomme doit avoir vécu. S'il possède ces connaissances, on voit bien quel avantage l'esprit d'attachement à l'Etat & à la personne du Souverain lui doit donner. Ainsi il ne s'agit que d'examiner s'il a les connaissances & l'ouverture d'esprit requises. Voilà pour quoi il doit aussi plutôt s'élever aux dignités supérieures qu'un autre. Un court travail dans les emplois subalternes, doit montrer si un homme a la capacité qu'il faut pour des postes d'importance; & dès qu'il les a, la Noblesse doit lui avoir donné les vertus qu'ils exigent, au lieu qu'il faut mille & mille fois éprouver le roturier, pour favoir si l'on peut lui confier des affaires plus importantes.

Dans les Cours de Justice où il faut être bien instruit des loix, & de tout ce qui y a rapport, le cas est différent. Ce sont des connaissances que l'étude donne, & à celles-là le Roturier y a autant de droit que le Gentilhomme, sur-tout depuis que les Lettres se sont si fort répandues. Ce ne sont point
de

de ces choses qu'on puisse apprendre par l'usage du monde. Dans l'administration de la justice il faut un savoir puisé dans les livres; & avec de l'application chacun peut l'acquérir. Là il faut examiner encor plus scrupuleusement, si le Gentilhomme qui aspire à ces emplois, a les connaissances requises dans un Juge. S'il les a, il n'est pas douteux qu'on n'agisse raisonnablement en le préférant au roturier, puisque les principes du point d'honneur, & une ame magnanime, par conséquent moins sensible à l'intérêt, doivent répondre de son intégrité dans l'administration de la justice; sur-tout dans les Cours souveraines, où l'on juge en dernier ressort de la vie & de la fortune des Citoyens, & qui sont aussi les seuls emplois dans la Judicature qu'un Gentilhomme puisse ambitionner. Enfin si l'on ne peut pas lui supposer la science des loix, ce qui peut l'encourager à s'y appliquer, c'est que sa naissance doit lui répondre qu'il s'élèvera bientôt à de grands honneurs dans cette carrière.

Dans le département oeconomique de l'Etat, si le Souverain aime ses sujets, s'il est lui-même homme d'honneur, il y placera toujours de préférence des Gentilshommes; parce que l'esprit de liberté qui les anime, leur attachement au peuple d'un côté, & le Souverain de l'autre, enfin leurs principes de probité, lui montreront toujours le che-

468 PARADOXES MORAUX.

min de gouverner ses sujets sans les opprimer.

Cependant en France où les Finances font un négoce, la Noblesse n'y prend aucune part, hors le premier poste qu'elle ne tient pas au dessous d'elle, puisqu'il est intimement uni avec l'administration politique : tandis qu'en Allemagne où l'on ne fait que les administrer, où les profits d'une régie sage & intègre reviennent au Souverain & au peuple, la Noblesse remplit avec beaucoup de dignité des emplois dans les Finances. Voici d'où cela vient.

On dit qu'il y a eu une belle & vive dispute littéraire en France, pour savoir s'il serait avantageux de permettre à la Noblesse de commercer, sans déroger, ou non. Je n'ai point lu les traités de la Noblesse militaire & commerçante, ainsi je ne ferais dire qui a raison ou tort. La question me paraît rouler sur ceci : Est-il avantageux d'avoir une Noblesse ou de n'en avoir point ? Est-il avantageux d'ajouter à l'attrait naturel de l'argent celui de donner l'honneur ? Est-il bon que l'argent devienne l'unique mobile, l'unique but de toutes les actions des hommes ? Est-il convenable d'étouffer toute grandeur d'âme dans le cœur des hommes ? C'est-là la question : tout le reste de ce qu'on peut dire là-dessus ne signifie rien : car vouloir allier l'esprit de noblesse avec celui de commerce, c'est

c'est vouloir mêler le feu & l'eau: tout ce qu'il y a de plus contraire dans la Nature. Que le commerce se fasse en gros ou en détail, c'est la même chose. Le motif des actions de la Noblesse doit être l'honneur, l'estime des hommes; parce que c'est réellement un motif noble: mais le motif des actions du marchand, c'est l'argent. Et l'argent n'a de prix que parce qu'il est le signe de tous les biens corporels, & le moyen de se les procurer; & j'ai déjà montré que c'est précisément l'opposé de la grandeur d'ame. Or c'est vouloir qu'un homme ait à la fois l'ame grande & petite, que de vouloir qu'il allie les idées de négoce avec celles de noblesse; & cela est impossible. En vain me dira-t-on que le commerçant procure l'utilité de l'Etat, & qu'il mérite par conséquent l'estime. Il ne travaille que pour lui, & cela par le motif le moins noble, par celui de se procurer les biens corporels. Je pourrais en alléguer pour preuve leurs discours, où l'on verra toujours régner un esprit d'intérêt personnel, où l'on verra que le bien de l'Etat n'est à leurs yeux que le bien de leur propre commerce; que lorsque tous les ordres de l'Etat vivent contens & en paix, ils se plaignent de la dureté des tems, parce que le luxe n'est pas à un assez haut point, ou que l'argent ne roule pas, comme ils disent. C'est en général un assez bon moyen de sonder l'esprit d'une certaine

classe d'hommes, que de prêter attention aux discours de la plupart de ceux qui la composent. Mais il y en a une autre preuve, dans cette liberté que le commerce exige, & dont on parle tant. C'est que le but du marchand n'étant que d'acquérir des biens corporels, il en veut jouir lui-même, & entièrement; s'il n'obtient pas cela il ne travaille point. Ainsi dans un pays où l'Etat paraît seulement vouloir divertir quelque portion des profits qu'il fait à son usage, le Commerce fuit & se perd. Il faut donc, si l'Etat veut tirer quelque avantage du commerce qui s'y fait, qu'il agisse avec le plus grand soin, qu'il le fasse de la façon la plus imperceptible; il faut que ce qu'il en retire soit pris sur les acheteurs, toujours sauf le profit du marchand, que celui-ci veut avoir en entier. Si on ne prend ces précautions, & elles sont infinies, envain veut-on favoriser le commerce, on ne réussit jamais à le faire fleurir. Le Gentilhomme travaillé bien pour soi aussi dans les actions qu'il fait par honneur, mais ce qu'il désire est grand, il veut faire sentir aux hommes qu'il est un être bon & qui remplit la dignité de sa destination, en procurant leur utilité. Cependant celui qui travaille pour le bien de l'Etat, de quelque ordre qu'il soit, reçoit aussi de l'argent, m'objectera-t-on? Sans doute; c'est que celui qui veille à la défense ou à l'administration de l'Etat,

ne

ne peut pas labourer la terre & se faire des habits, pendant qu'il travaille à ces grands objets. Il est juste qu'il reçoive ces choses de l'Etat, ou bien les moyens de se les procurer. En bonne foi, quand le soldat dit : „ J'irai risquer ma vie & ma „ santé pour vous défendre, contre ceux „ qui voudraient vous enlever vos biens; „ mais entretenez-moi aussi de manière „ que je puisse remplir cet objet: si vous „ ne le faites pas je mourrai de faim, & „ qui combattra pour vous”? A-t-il tort? Ou bien un homme employé dans le Gouvernement civil dira : „ Je veux consacrer „ mes veilles à juger vos querelles, à vous „ procurer la paix de la part de vos voi- „ sins; jamais je ne me laisserai tenter du „ désir des biens corporels, au point de „ juger injustement ou de trahir vos inté- „ rêts; mais en attendant, je ne puis pas „ me procurer ma nourriture & mon vé- „ tement; il faut que vous me les donniez”; y a-t-il rien de plus juste? Et n'est-ce pas pour servir l'Etat, c'est-à-dire tous les citoyens ensemble, que l'un sacrifie sa vie, & l'autre ses travaux, ses soins, ses veilles, purement pour l'utilité des autres? Car quel bien revient-il à un juge d'un jugement juste, ou à un soldat du gain d'une bataille? Peut-on se refuser au sentiment qu'un tel homme est un être utile & bon, ou en d'autres termes, peut-on lui refuser l'esti-

l'estime pour laquelle seule il travaille? Le marchand ferait dans le même cas s'il disait : „ Je fais que l'Etat a besoin de richesses : je veux travailler à lui en procurer, toutes celles que je gagnerai, je les donnerai au trésor public, à condition que l'on me fournira de quoi m'entretenir, moi & ma famille, selon l'utilité que je procurerai". Si l'on pouvait mettre la Noblesse dans le commerce, sur ce pied-là, alors ce serait l'Etat qui commercerait par ses mains, & cela serait grand & digne d'estime. Mais de toute autre façon cela est impossible. On dira encore que le commerce a besoin de vertus tout comme les autres états, comme de bonne foi dans l'achat & dans les ventes, de fidélité dans les contrats. Mais ces vertus mêmes n'ont pour objet que l'acquisition des biens du corps, & sont purement des vertus de prudence. L'état du Négociant est un état très-bon & très-honnête, mais point honorable. C'est la condition où il n'y a ni de grandes vertus, ni de grands vices. C'est pour elle, comme pour celle d'artisan, de laboureur, que le militaire sacrifie sa vie, & à laquelle l'homme d'Etat voue ses veilles & ses travaux.

Cependant je ne trouve point étrange qu'un Négociant qui a acquis des richesses, obtienne des Lettres de Noblesse. Les

richesses font un des liens de la Noblesse avec l'Etat, & font en partie cause de la confiance que l'on a en elle. Mais ce n'est point pour récompenser un marchand de s'être enrichi, qu'on les lui donne. Quand un homme s'est enrichi, & qu'il demande comme une grace des Lettres de Noblesse, il semble qu'il dise : *Jusques ici j'ai tâché d'acquérir de quoi contenter mes besoins corporels : j'y ai réussi, & me voilà content. Mon ame commence à s'ouvrir au désir de l'estime des autres : je veux cesser de travailler purement pour moi, & commencer à travailler pour les autres. Elevez-moi au rang de ceux à qui l'Etat a accordé tous les témoignages de cette estime ; je promets de ne rien faire contre les devoirs que ce rang impose, & mes richesses en répondent pour moi à l'Etat. Je m'oblige aussi à élever mes enfans dans les maximes de l'ordre auquel vous me placerez, & de les rendre capables des grandes actions, qui méritent à la Noblesse le respect qu'on a pour elle. On lui accorde sa demande ; mais les principaux privilèges de la Noblesse ne parviennent qu'à ses descendans, lorsqu'on suppose avec raison, que les inclinations moins nobles, qui devaient encore être attachées à leurs ancêtres, se font évanouïes, & qu'ils ont entièrement adopté la façon de penser d'un vrai Gentilhomme.*

C'est à-peu-près l'histoire de tous nos nouveaux Nobles, & l'on voit qu'ils ne font guères

respectés ni préférés dans l'Etat. Il n'en est pas ainsi de ceux que leurs services, soit militaires ou autres, ont élevé à ce rang ; ils jouissent déjà de toute l'estime que leur mérite personnel connu doit leur attirer. Ainsi quand l'ayeul des Comtes de *Fugger* reçut cette dignité de l'Empereur *Charles-Quint*, les services qu'il avait rendus à son Souverain, & son désintéressement le rendait déjà Gentilhomme. Quand donc Mr. de *Voltaire* paraît trouver étrange qu'on se fût moqué de *Samuel Bernard*, s'il s'était fait annoncer dans les compagnies sous le nom du Comte *Bernard*, quoique le Roi eût érigé sa terre en Comté, il a tort. Rien n'est plus sensé. On n'est pas Comte pour posséder une Comté ; & si cela n'est pas ainsi en Angleterre, c'est que le changement dans l'esprit du Gouvernement a fait changer la noblesse de nature.

L'expérience confirme tout ce que je dis. Dans les Etats où le commerce est l'unique objet qui attire l'attention, il n'y a point de Noblesse. La grandeur d'ame y est toujours plus rare que dans d'autres ; & les Romains le savaient bien, eux, qui abandonnaient le commerce aux esclaves. Ils savaient que l'ame accoutumée à regarder l'argent comme quelque chose de très important, à ne travailler que pour en acquérir, ne saurait changer ses idées ; & que
cela

cela est précisément l'opposé de toute élévation de sentimens. Je fais bien que les Chevaliers Romains devinrent les fermiers généraux de la République ; mais assurément ce n'était pas dans ses beaux jours. Si l'on observe avec quelque attention notre siècle, on verra qu'il n'y en eut jamais où la grandeur d'ame fut plus rare ; & cela précisément parce que le luxe, l'ame du commerce, nous a rendus trop sensibles aux plaisirs du corps. Il est vrai que les connaissances plus généralement répandues, la religion, les restes des sentimens d'honneur qu'avaient nos ancêtres, réparent un peu ce que nous avons perdu. Notre siècle est celui de l'humanité, cela est vrai ; nous sommes moins féroces que ces peuples magnanimes. Mais c'est que notre sensibilité pour nos propres plaisirs & pour nos besoins, augmente celle que nous avons pour les besoins des autres, & alors la sensation désagréable que nous causent les malheurs d'autrui, nous porte à donner quelque chose de notre grand superflu pour les soulager. C'est aussi la raison pourquoi les femmes sont meilleures, c'est-à-dire plus compatissantes que les hommes. Au lieu que des hommes qui estiment peu pour eux-mêmes les biens de la vie, ne s'imaginent pas que ce soit un grand malheur pour les autres, de les perdre. C'est ainsi que nous faisons des complimens
de

476 PARADOXES MORAUX

de condoléance à ceux qui perdent leur père, leur époux, leurs enfans à la guerre; & que les femmes de Sparte allaient couronnées de fleurs rendre grâces aux Dieux d'avoir accordé à leurs enfans la gloire de mourir pour la patrie. Ainsi il y a quelques siècles qu'on plaignait celui qui avait perdu son honneur, & toute sa famille: à présent on ne plaint que ceux qui ont perdu leur fortune.

Au reste je ne veux pas décider ici s'il est vrai que les richesses forment la véritable force & la splendeur d'un Etat? si, à présent, que le Commerce fait une branche si importante du bonheur des peuples, il serait utile qu'on tournât toutes les vues d'un peuple sur l'argent & sur les moyens d'en acquérir; & que par conséquent on changeât totalement l'esprit de la Noblesse, en attachant tous les témoignages extérieurs & les privilèges de l'estime aux richesses, & en augmentant par-là l'attrait naturel qu'elles ont? si les sentimens, le cœur de tous les hommes ne repugneraient pas à une telle institution? si enfin la Monarchie devant avoir pour ressort l'honneur, il ne serait pas dangereux au Monarque de le détruire? car ce serait le détruire, que d'accorder la supériorité aux richesses. Cette question appartient au politique. L'observateur moraliste ne se mêle que de raisonner sur la tournure de l'esprit humain,
&

& sur les ressorts qui le font agir. Ceci suffit pour prouver que l'esprit de Négocce est incompatible avec celui de Noblesse; & que par conséquent dès que les Finances sont un négoce, la Noblesse ne saurait y entrer, suivant ses principes; & que si elle le fait, c'est qu'elle les viole & qu'ils se perdent.

Il y a enfin une autre carrière que le Gentilhomme peut courir, pour y acquérir de l'honneur, mais d'une toute autre nature que celui que son rang lui donne: c'est la carrière des Lettres. Il ne déroge nullement à sa dignité, en s'y attachant; mais aussi il renonce à tous les avantages que son éducation & son rang peuvent lui donner. Là, il ne s'agit point des grandes vertus du cœur, mais seulement des qualités de l'esprit; qu'on ne saurait supposer chez qui que ce soit, parce qu'elles ne s'acquièrent que par un exercice réfléchi, & non point comme les principes de nos actions, par l'imperceptible effet de l'éducation. Ainsi il n'y a aucune raison de supposer du savoir dans un Gentilhomme; au contraire l'ancien esprit de la Noblesse de ne se croire faite que pour la défense de la Patrie, une éducation répandue, & non sédentaire, comme doit l'être celle d'un homme de Lettres, pourrait plutôt justifier un préjugé contraire. Mais quoi qu'il en soit, le roturier a autant de droit, & s'il a quelques ressources, autant de

de moyens d'acquérir de la science que le Gentilhomme. Ensuite la République des Lettres est entièrement libre, on n'y accorde le rang qu'au mérite prouvé & reconnu. Ainsi en recherchant la gloire des Lettres, le Gentilhomme se prive de toute l'avance qu'il pourrait avoir dans les autres classes. Il peut y parvenir, mais avec plus de peine que dans aucune autre; car il n'y a aucun motif qui lui facilite les moyens d'y briller: il y faut de l'esprit & de l'application, & ce sont deux choses, qu'un roturier peut avoir tout aussi bien que lui; & au bout du compte cette gloire n'ajoute rien à l'éclat de son nom. Il est mis dans la classe des grands génies, s'il le mérite; & le roturier plus grand génie est mis sans façon au dessus de lui. Ainsi il fait mieux de ne pas l'ambitionner, quoiqu'elle ne soit nullement indigne de lui. Dans tous les tems le savoir a suivi immédiatement la vertu dans l'estime des hommes, & cela parce que le savoir est l'aliment de l'ame, & par conséquent une occupation très convenable au sentiment naturel de la dignité de l'homme, & aussi par la grande utilité dont il est, enfin parce qu'il est un achèvement à la vertu. Car la véritable utilité de l'homme de Lettres consiste à éclairer l'esprit des autres, & à les rendre capables de discerner ce qui est vraiment utile & estimable, pour les mettre en état de satisfaire le désir qu'ils ont de le prati-

tiquer. Cette confusion de conditions, & de façons de penser dans les conditions, vient certainement des progrès que l'étude a fait, qui a élevé l'ame de ceux qui l'ont embrassée, au point de leur donner toute l'élévation de sentimens que l'on peut trouver dans l'homme du premier rang. Si le Gentilhomme a donc du goût pour les études, il peut s'y livrer tout-à-fait; mais comme il ne sert alors l'Etat que médiatement, & que son rang l'appelle à le servir immédiatement, il fait mieux de ne travailler qu'à acquérir les connaissances que les différens services que l'Etat peut exiger de lui requierent.

Observons au moins ici comme les hommes agissent conséquemment dans ce qu'on nomme des préjugés. Voit-on que dans les postes qui sont uniquement destinés au savant comme savant; où il ne faut que les grandes qualités de l'esprit, & aucune de ces vertus qu'on doit supposer au gentilhomme, il soit préféré au roturier? Est-ce un motif qu'on puisse alléguer quand on ambitionne une chaire de professeur, par exemple, ou quelque autre emploi de cette nature, que de dire qu'on est Gentilhomme? Cela fait aussi, qu'il est rare de les voir ambitionner de tels emplois, où ils sentent que les avantages réels qu'ils possèdent leur sont inutiles.

Cette remarque, & la vérité de tout ce
que

que j'ai dit, se confirme par ce que dans les États Catholiques, où les dignités ecclésiastiques ont une liaison avec le gouvernement politique, où par conséquent les vertus qu'on a lieu d'attendre du Gentilhomme trouvent place, ils y peuvent aspirer très convenablement. Le Souverain fait aussi, par plusieurs raisons, fort bien de les leur conférer. Car cela sert d'encouragement à la Noblesse, & c'est un moyen de conserver la splendeur des familles, de rétablir leurs affaires délabrées & les pertes qu'ils font au service de l'Etat. Mais dans les États Protestans, où les Ecclésiastiques n'ont absolument que le soin de ce qui concerne la religion, dont les dons sont accordés également aux petits & aux grands, ils ne jouissent d'aucune prérogative, ils n'y apportent aucun avantage, & ne les ambitionnent pas par conséquent.

Quoique je n'aye parcouru que légèrement tous ces points; ceci suffira pour montrer que la Noblesse n'est point du tout un préjugé aveugle, ou une institution fondée sur un usage, introduit par l'orgueil soutenu de la violence; mais que c'est une institution sage, fondée sur l'admiration naturelle que les hommes ont pour les grandes actions, & sur les observations les plus communes. On verra aisément que tout ce qu'on pense là-dessus, tout ce qui se fait en conséquence, est juste, sensé, raison-

sonnable, & selon les principes que je viens de poser.

Je vais finir cet article par dire un mot, sur la fierté de la noblesse.

Il est nécessaire d'abord, de nous faire une juste idée des différentes branches de la passion naturelle, que nous avons pour l'estime d'autrui.

La fierté, c'est le sentiment absolu de ce que nous valons quand nous valons réellement beaucoup; qui entraîne nécessairement la supposition que les autres ont le même sentiment à notre égard; & toutes les actions que nous faisons en conséquence, comme de refuser de faire ou de souffrir ce qui pourrait nous avilir, & autres semblables, sont des actes qui certifient que nous avons ce sentiment. Un homme est orgueilleux, lorsqu'il s'estime fort au-delà de ce qu'il vaut, & lorsqu'il exige des autres cette estime sans faire paraître ce qui la devrait inspirer: l'arrogant est celui qui s'estimant beaucoup trop lui-même, se compare avec les autres, prend sujet de-là de les mépriser, & leur fait sentir ce mépris. Enfin la vanité c'est quand on s'estime beaucoup sur des avantages, qu'on possède à la vérité, mais sur lesquels tous les hommes sont d'accord, que ce sont des petites choses, qui ne méritent aucune ou qu'une très faible estime; & lorsqu'on paraît exiger que les autres nous estiment aussi à cause de cela. Elle devient

vanité ridicule dès qu'on prend de-là sujet de mépriser ceux qui n'ont pas ces petits avantages.

En général les hommes n'estiment dans les autres que les bonnes & grandes qualités du cœur & de l'esprit, parce que ce sont les seules choses qui leur soient utiles. Et toutes les autres choses ils n'en font cas qu'autant qu'elles sont des signes de ces qualités; comme on ne fait cas de l'argent que comme du moyen de se procurer tout ce qui peut flatter les sens. Or celui qui a l'esprit assez juste pour penser ainsi, & qui en réfléchissant sur lui-même, trouve qu'il a réellement ces qualités, celui qui fait ce que c'est que grandeur d'ame, & qui sent qu'il a l'ame grande, peut-il se mépriser? Cela n'est pas possible. Voilà précisément l'origine de la fierté dans l'homme d'honneur, de ce que l'on nomme une noble fierté. Elle s'allie même fort bien avec l'humilité Chrétienne; car celle-ci a lieu lorsque nous nous considérons, relativement à Dieu, dont la grandeur & les bontés infinies envers nous doivent nous faire entrer dans la poussière. Cette fierté existe aussi sans comparaison avec les autres; & un homme peut être très-fier, c'est-à-dire, peut sentir parfaitement qu'il est utile, & qu'il remplit tous les devoirs que lui impose la dignité de son être, sans mépriser personne, hors ceux,

ceux, qu'il voit évidemment agir contre toutes les règles de ce qui est estimable. Ainsi un homme peut être fier au milieu de gens qui valent tous beaucoup mieux que lui.

Supposons donc qu'un homme se dise ;
 „ Tu es de cette classe d'hommes qui se
 „ font fait un devoir plus particulier de
 „ remplir dans les cas les plus difficiles
 „ les devoirs de citoyens ; de faire que le
 „ bon ordre régné dans l'État ; de s'oppo-
 „ ser à l'invasion injuste d'un voisin am-
 „ bitieux & avide ; de protéger tout le
 „ reste du peuple contre les injustices de
 „ leurs concitoyens, & des étrangers ; de
 „ faire qu'ils jouissent tranquillement des
 „ plaisirs de la vie ; & cela pour satisfaire
 „ le désir plus noble d'être estimé, &
 „ pour jouir des marques de cette estime.
 „ Tu es de cette classe d'hommes, qui,
 „ outre les services qu'ils brûlent de ren-
 „ dre au corps de tous les citoyens, se
 „ sont imposé la loi de mériter l'estime
 „ de chaque particulier, en remplissant
 „ tous les devoirs qu'un homme a envers
 „ l'autre, & auxquels les loix n'ont point
 „ attaché de punition, simplement pour
 „ mériter leur estime. Parmi tes sembla-
 „ bles la simple parole vaut le serment ;
 „ leur fidélité à remplir les engagements
 „ qu'ils ont pris est reconnue, & a passé
 „ en proverbe ; la moindre action basse &

„intéressée est punie de la façon la plus
 „affligeante pour eux, par le mépris.”
 Si, dis-je, un homme pensait ainsi, aurait-il tort de sentir l'élévation de l'ordre d'hommes auquel il appartient, & son propre prix, s'il se conduit selon ces principes? Que l'on me dise si les Anges étant d'une nature supérieure à l'homme, raisonnent là-dessus, & si en ce cas ils raisonnent autrement, leur ferait-on un crime de sentir cette supériorité?

Peut-on ensuite condamner des gens élevés dans ces principes, & pensant ainsi, de rechercher la société de leurs égaux, & de n'en vouloir point admettre d'autres dans les leurs? Oui, dira un roturier, mais j'ai l'ame aussi grande que le Gentilhomme de la plus illustre famille, avec moins de facilités & de moyens de l'acquérir; pourquoi m'en refuser les avantages? Tant mieux pour vous, lui pourrait-on répondre; mais comme cela est plus rare dans le monde, ne trouvez pas étrange qu'on ne vous la suppose pas, & qu'on s'attache à ceux chez qui on a lieu de la supposer. Pratiquez votre grandeur d'ame entre vos semblables & vous en serez estimé. Faites-la voir quand le cas l'exigera, & nous vous rendrons justice; mais commencez par la pratiquer, en supportant sans peine le cours des choses de ce monde, & en ne vous plaignant pas de ce que l'on y juge

ge sur l'article de la Noblesse, comme sur toute autre chose, d'après ce qui arrive communément; & que les Souverains recherchent à leur service, & les Gentilshommes dans leurs sociétés, ceux qu'ils ont raison d'y croire les plus propres. Si les saints fuyent le monde & une grande liaison avec des mondains, pourquoi trouverait-on étrange que le Gentilhomme ne se mêlât pas dans les sociétés des roturiers? N'est ce pas par une telle façon d'agir que les principes d'un tel ordre d'hommes peuvent se conserver?

Enfin, si les vertus ont porté les hommes à former un ordre d'hommes plus excellent, à lui accorder des distinctions; celui qui en est membre est-il à blâmer s'il réclame ces témoignages de l'estime publique & particulière qu'on lui doit?

Et voilà quelle est la véritable fierté du Gentilhomme. Je fais qu'il y a dans ce corps bien de petits esprits, qui tirent vanité de ces distinctions, sans avoir rien de ce qui les justifie; qui, sans réfléchir à l'origine, aux principes, aux devoirs de leur état, uniquement occupés de jouir des biens de la vie, ne songent nullement à mériter l'honneur que les vertus de leurs ancêtres leur ont transmis? Mais je fais aussi que des exceptions à une règle ne rendent point la règle absurde en elle-même. Nos usages contribuent beaucoup peut-être

à affaiblir & à faire dégénérer l'esprit de la Noblesse. Peut-être qu'elle en changera totalement. Je ne fais même si ce que j'ai dit n'est pas à présent plutôt vrai dans la spéculation que dans la pratique : si de nos jours, où l'on ne confie plus la défense de l'Etat & l'administration de la justice à la Noblesse, exclusivement ; où l'on a fait de ces deux parties du gouvernement des états à part, l'on ne ferait pas mieux de réputer noble une famille dont les membres auraient possédés des emplois d'un certain ordre, comme on fesoit à Rome. Cependant comme la Noblesse forme encore toujours un corps dont l'honneur est le ressort ; où l'on doit s'attendre à trouver plus de grandeur d'ame ; & aux membres duquel on peut avec raison plutôt confier les plus importans postes de l'Etat ; il est juste que ce corps jouisse de cet honneur auquel il aspire, & qu'il soit respecté, au hazard qu'il y naisse quelque indigne qui ne mérite pas ces distinctions.

Je n'ai pas prétendu que tout Gentilhomme fût un homme extraordinaire, doué d'une grandeur d'ame au dessus du commun. Ce ne ferait plus un paradoxe, mais une absurdité. Ce que j'ai voulu dire c'est qu'on a toujours lieu de supposer au Gentilhomme une ame plus grande qu'à celui qui ne l'est pas, à moins qu'on n'ait des preuves indubitables du contraire. J'ai voulu

lu dire que cette institution élevait l'ame & fomentait les vertus, en rendant plus sensible à l'honneur qu'aux biens corporels. Tant pis pour le Gentilhomme qui n'a point ces qualités, qui ne songe qu'à boire & à manger, sans rendre de service à l'Etat; ce qui est sa vraie destination. C'est dans le cas du Chrétien qui, instruit de ses devoirs, avec de plus grands motifs & de plus grands moyens pour les pratiquer, les néglige.

J'ai voulu montrer ensuite la véritable origine de la Noblesse; par quelle raison & sous quel point de vue elle mérite & obtient des préférences; quelle est la sorte de fierté qui lui convient. J'ai voulu détruire le sentiment qui flatte tant le roturier, parce que la fausseté en est palpable; c'est-à-dire que c'est la naissance qui fait le mérite du Gentilhomme, que la noblesse est dans le sang: Idée fautive, mais assez commune, & qui offusque l'esprit de quelques Gentilshommes même. C'est cette idée qui donne lieu à celui, qui jalouse les prérogatives de la Noblesse, de se consoler par de fades pointes d'esprit, en comparant l'avantage d'être né d'une ancienne & illustre famille, à l'usage qu'ont les Arabes de tenir registre de la généalogie des chevaux: en disant que nous sommes tous nés d'*Adam*, & tous ces autres vains efforts par lesquels on voudrait détruire dans les

es-

488 PARADOXES MORAUX, &c.

esprits une idée utile & fondée sur la nature des choses, parce qu'elle choque notre vanité.

Un roturier, homme d'honneur & vertueux, vaut mille fois mieux qu'un Gentilhomme vicieux; je le fais, & personne n'en doute. Mais ce qu'il y a de certain, & ce que j'ai voulu prouver c'est, que de deux hommes, dont l'un est vicieux & a l'ame petite & basse, l'autre, au contraire, est magnanime & vertueux; dont l'un est Gentilhomme, & l'autre ne l'est point, il y a toujours dix, vingt, cent à parier contre un, que c'est le Gentilhomme qui est le magnanime.

Si tout cela semble assez paradoxé, je fais encore quelque chose qui l'est d'avantage, c'est que c'est un roturier qui rend ce témoignage à la vérité.

F I N.



58591001

21#









